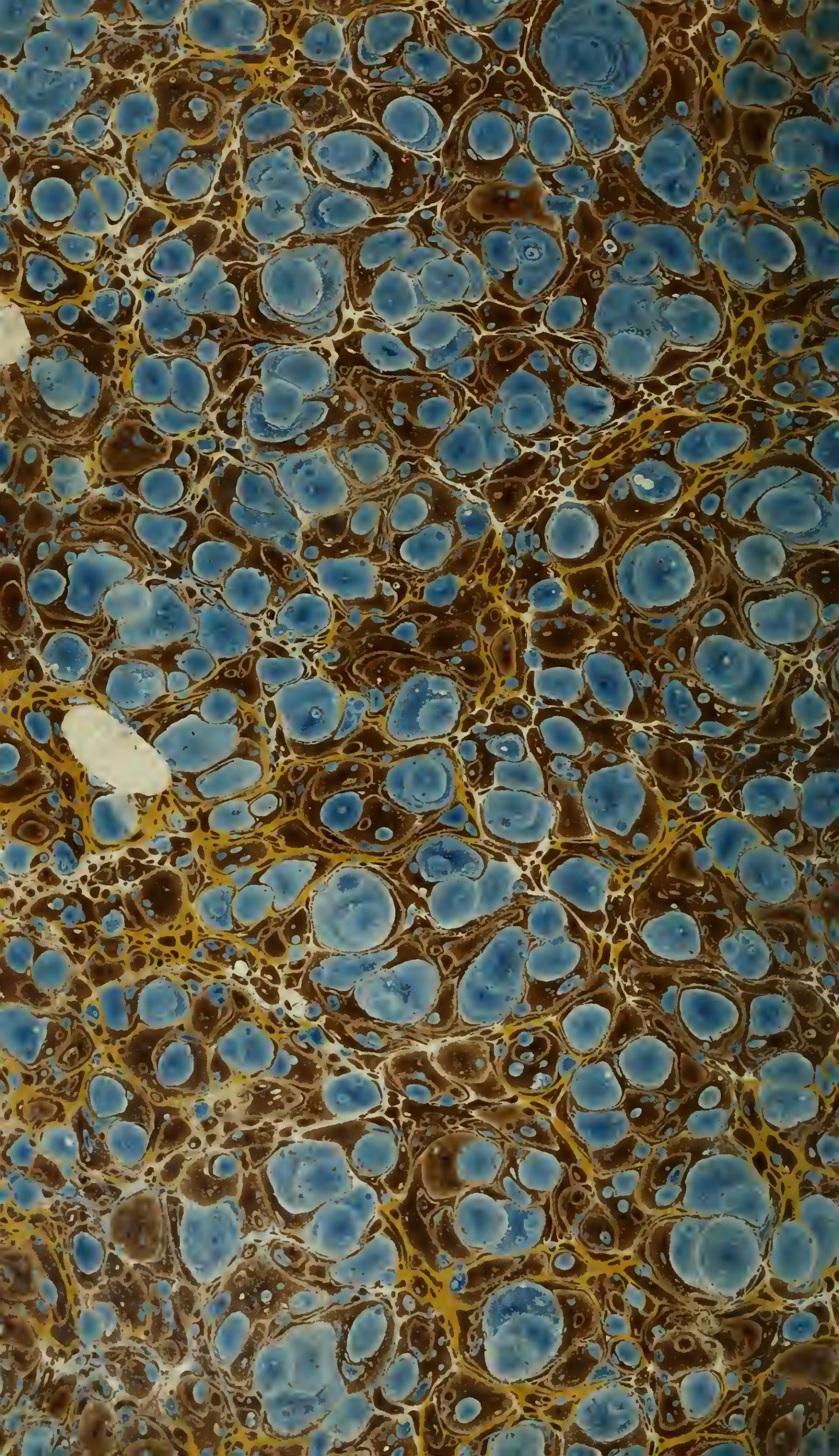
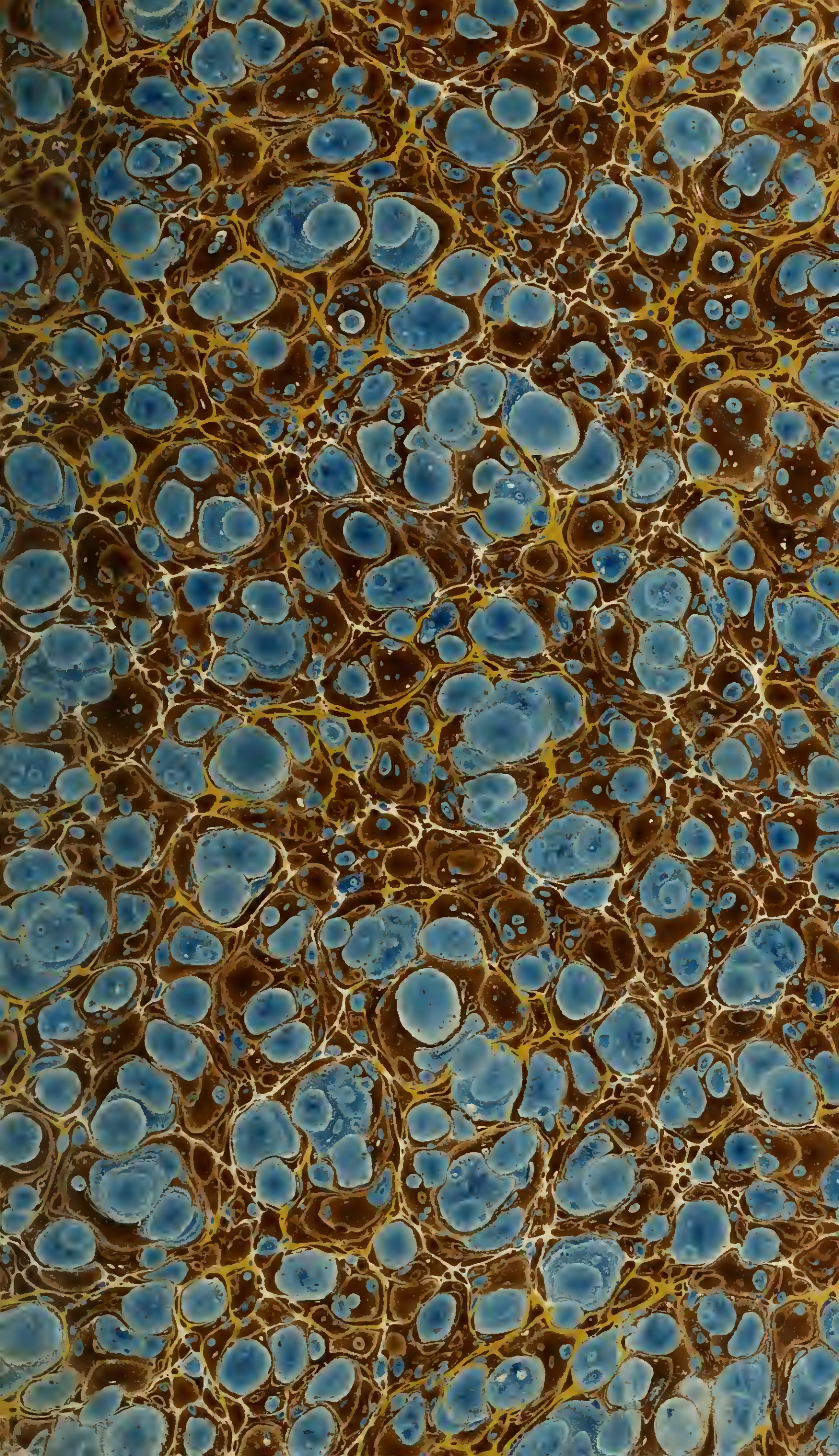






REVUE

BRITANNIQUE.

REVUE BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

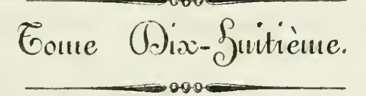
TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES



SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. L. Galibert, Directeur de la *Revue Britannique;* Berton, avocat à la cour de cassation; Philarète Chasles; Amédée Pichot; E. Géruzet; Lesourd; Ch. Coquerel; Genest; Docteur en Médecine, etc., etc.

TROISIÈME SÉRIE.



Paris.

AU BUREAU DU JOURNAL, Rue des Bons-Enfans, N° 21;

ET CHEZ Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, IMP.-LIB.,

Rue Vivienne, N° 2, au coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs,

Ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1835.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ.

REVUE

BRITANNIQUE.

Histoire Contemporaine.

LE RÈGNE D'O'CONNELL (1).

Quel est cet homme, assis ou plutôt couché sur un banc de la chambre des Communes, et qui semble imprimer le respect à ce qui l'entoure? La vulgarité énergique empreinte sur son visage, la nonchalance étourdie et presque imprudente de ses manières, vous le feraient

(1) Note du trad. Dans la 44ᵉ livraison de la *Revue Britannique* (février 1829), nous avons donné une appréciation du talent et du caractère politique d'O'Connell; mais on était loin de prévoir alors toute l'influence que le conseiller O'Connell aurait six ans plus tard sur les destinées de l'Angleterre. A cette époque, il n'était encore connu que sous le nom de *grand agitateur;* il ne siégeait pas à la Chambre; il venait à peine d'asseoir les bases de sa domination; dans toutes les parties de l'Irlande il organisait des *Associations catholiques*, puissant levier qui devait si bien lui servir à étendre la grande réforme politique qu'il méditait pour son pays, et qu'il poursuit aujourd'hui par tous les moyens avec autant de succès que d'énergie.

prendre pour un capitaine de vaisseau. Son chapeau, dont les bords immenses rivalisent avec les plus vastes chapeaux que portent les Quakers, est posé sur le coin de l'oreille, *en crâne*, comme disent nos voisins d'une manière triviale, mais expressive. Son frac vert semble tenir à peine sur ses épaules robustes; sa chemise entr'ouverte et son gilet débraillé laissent apercevoir sa poitrine; une de ses jambes, la jambe gauche, repose sur son genou droit et va chercher une de ses mains qui saisit et presse le tendon d'Achille. Sa chevelure artificielle, assez mal peignée pour simuler la nature, n'est pas exactement à sa place, et vous diriez qu'une émeute récente vient d'en défriser les boucles factices. Examinez-le bien; cherchez sur sa physionomie les symptômes de la résolution, de l'énergie, de la puissance; demandez à ce front peu développé, à cette charpente musculeuse, à son visage mobile, les signes indicateurs de la force intime, de l'audacieuse volonté qui commande aux événemens et qui domine les empires. Ses joues sont roses et fraîches comme celles d'un paysan : l'ambition ne l'a point pâli. Son fils est assis près de lui; et pendant qu'un orateur du parti contraire l'accable d'invectives, il prend la main du jeune homme et la tient long-tems serrée dans la sienne comme s'il lui disait : « Voilà ce qui attend les hommes politiques; ne crains rien, et ne t'effraie pas pour ton père. »

S'agit-il de soutenir une discussion, d'engager le combat; les gestes de ce personnage et son débit ne sont pas moins étranges que son attitude pendant le repos.

Populaire, souvent grotesque, ne cherchant que l'énergie et ne prétendant jamais à la grâce, il essaie tour-à-tour les contorsions les plus extraordinaires et les gestes les plus bizarres; il épuise les variétés des plus

disgracieuses attitudes. C'est une gymnastique burlesque, accompagnée d'une éloquence si puissante, dans sa folie même et dans ses excès, que personne n'est tenté de tourner l'orateur en ridicule. Son corps se penche, sa tête disparaît; il fait le plongeon; ses bras s'élèvent; puis, en une seconde, ses deux mains se croisent par derrière; son torse se cambre et son cou renversé lui donne une pose de gladiateur. Une minute encore; tout change, les mains sont plongées et perdues dans sa culotte, la tête s'avance : et aux grimaces de son sourire et de ses sourcils, vous diriez que la hache meurtrière est suspendue sur l'orateur. Que vous dirai-je? Comment le suivre dans ses évolutions et ses transformations innombrables? Tantôt les deux bras élevés perpendiculairement et les poings fermés, comme s'il avait à combattre dix boxeurs de Donnybrooke en Irlande; tantôt arrachant sa malheureuse perruque, comme s'il voulait la mettre en lambeaux; puis la caressant, la refrisant et la replaçant avec un soin paternel sur l'occiput qu'elle avait quitté. Je l'ai vu en 1824, au milieu d'un discours presque frénétique à propos de l'indépendance irlandaise et de l'union dont il réclamait l'anéantissement, dénouer sa cravate, et rester le cou nu aux yeux de l'assemblée stupéfaite.

C'est à lui qu'obéit aujourd'hui le royaume où les convenances ont le plus d'empire, le domaine favori de l'étiquette aristocratique, le pays de la décence et de la dignité; l'Angleterre. Cet homme est O'Connell.

Vulgaire si vous voulez, condamnable à plus d'un titre, et redouté des intérêts qu'il attaque, il garde son pouvoir : au milieu de gens de talent, c'est un homme de génie. Ses défauts comme orateur sont nombreux et frappans : il effraie et ne sait ni persuader ni plaire,

L'affluence des idées qui se pressent dans son cerveau, tantôt interrompt sa phrase commencée, tantôt brise le fil de son argumentation, et même détermine un bégaiement fort désagréable. L'éloquence d'O'Connell n'est pas un art, mais un instinct. Les intonations de sa voix sont celles de la passion : et dans les momens de calme, la monotonie de sa prononciation étonne et fatigue. D'autres orateurs sont toujours prêts, toujours maîtres d'eux-mêmes; lord Stanley et sir Robert Peel se font écouter dès qu'ils prennent la parole; ils suppléent à l'enthousiasme par l'élégance, à la véhémence par la lucidité, au pathétique par la grâce. Tant que notre orateur irlandais ne s'échauffe pas, il est pitoyable : dès que la lave du volcan s'allume et coule, il est sublime!

Ce monarque n'est dans toute sa gloire qu'au milieu des combats d'invectives les plus furieuses. Lorsque les démentis volent d'un bout de la chambre à l'autre, comme la balle va et revient, lancée par la raquette du joueur. Personne ne sait créer une injure avec plus de puissance que notre héros. Il est admirable dans les momens de tumulte; il invente alors des épithètes vitupératives dont personne ne s'était avisé. Il dit : *Vous en avez menti!* avec un aplomb merveilleux. Sa queue (c'est ainsi qu'on appelle les membres irlandais qui le soutiennent et les parens qu'il fait entrer à la chambre) marche naturellement sur ses traces et balaye tout sur son passage. En de telles circonstances, l'assemblée législative d'Angleterre ressemble à une taverne où des gens ivres se livrent bataille. En juillet dernier, le comité des voies et moyens s'occupait de questions relatives aux dépenses du clergé. M. Shaw, membre élu par l'université de Dublin, et représentant l'opinion protestante dans

toute sa ferveur, développa ses opinions à ce sujet. « Admirez, messieurs, s'écria O'Connell en se levant, la férocité ecclésiastique de cet homme! Selon lui, la religion est une affaire de schellings et de pences.

— Je donne un démenti formel à l'honorable orateur, (s'écria M. Shaw, Irlandais comme lui, aussi véhément, mais moins influent); je l'accuse de vouloir détruire la religion qu'il a juré de défendre. »

La fureur d'O'Connell atteignit son dernier paroxisme. « Je vous rappelle à l'ordre, s'écria-t-il; un orateur qui profère le mensonge doit être rappelé à l'ordre. »

O'Connell soutenait l'administration qui sollicitait une réforme dans les matières ecclésiastiques. L'opposition se leva toute entière contre lui; il ne s'effraya pas, et lui tint tête. « Oui, répéta-t-il, c'est la férocité ecclésiastique que je signale à l'animadversion publique.

— Ma férocité n'est pas de celles, répliqua M. Shaw, qui ont pour symbole une tête de mort et deux os croisés. (Il faisait allusion à la bannière des catholiques irlandais révoltés.) — Prenez pour armoiries, répondit O'Connell d'une voix de porte-faix en colère, une tête de veau et une mâchoire d'âne. » C'était une ignoble violence. Mais la tête de M. Shaw était si longue et sa mâchoire si large, l'à-propos était si plaisant et le geste d'O'Connell si burlesque, que les rires furent universels; et le dominateur de la chambre s'assit au milieu des houras de ses confrères, fier d'un de ces triomphes qui se renouvellent pour lui tous les jours.

L'Angleterre, je le répète, est entre ses mains : une série de circonstances anormales, exploitées par lui avec autant de persévérance que d'adresse, l'ont rendu maître de ses maîtres. Faiseur et défaiseur de rois comme Warwick, de son choix dépend la majorité des communes;

et qui règne au parlement, règne sur la Grande-Bretagne. C'est un phénomène inoui : l'Irlande asservie, déchirée, appauvrie, redevient l'arbitre des destinées anglaises; et un avocat, long-tems méprisé, force aujourd'hui les ministres à compter avec lui. Depuis un an, l'omnipotence d'O'Connell et de sa queue ne laisse aucun doute aux observateurs les plus superficiels. Metternich n'est pas maître plus absolu des destinées autrichiennes : c'est une autocratie de fait que possède ce personnage extraordinaire; il a une armée à ses ordres, et son armée marche comme un soldat discipliné. Tout lui obéit; un des membres de sa troupe, ou comme on le dit au parlement une des articulations de sa queue, ne se permettrait pas un seul mouvement contraire à la volonté du chef. Armé de ce levier, il lutte contre tous les partis morcelés qui essaient en vain de l'arrêter dans sa route. Le roi le déteste, les pairs l'abhorrent. Il a contre lui les propriétaires, contre lui le clergé, contre lui les avocats et les médecins. Eh bien! la clef de la révolution, ou si l'on veut de la révolte irlandaise, le représentant d'un pays que l'Angleterre a toujours opprimé, fait face à tant d'ennemis, et son char de triomphe ne recule pas un seul instant.

Observez le mécanisme secret auquel cette victoire est due : rien de plus simple. Il y a presque égalité de nombre et de force entre le parti conservateur et le parti libéral qui se servent mutuellement de contre-poids et qui s'annulent nécessairement l'un l'autre. Les catholiques irlandais, formant une masse compacte, assurent le succès du parti auquel ils s'attachent; la victoire est donc entre leurs mains, et leur chef avoué, O'Connell, tient le sceptre des Trois-Royaumes.

Il n'est pas arrivé à ce but, sans déployer des ressources

intellectuelles, une activité, une force de tête et une puissance de volonté dignes d'un tribun du peuple : il s'est fait des séides, il a enlacé du réseau de sa parole, de son intrigue et de son enthousiasme patriotique tout le catholicisme irlandais. Les curés et les vicaires sont devenus ses premiers ministres; c'est par eux qu'il a établi solidement cette puissance absolue dont il use aujourd'hui sans scrupule. Que tous ses moyens n'aient pas été avoués par la morale, qu'un maniement de deniers souvent ignoble, qu'un charlatanisme puérile, qu'un dangereux système de corruption et de prosélytisme, soient venus à son secours, c'est ce dont on ne peut douter. La morale trouve peu de place dans la mise en œuvre des affaires politiques. Des sacristies, des églises sont devenues ses bureaux d'agence. Il a trafiqué des places du parlement, il a fait de chaque prêtre catholique un soldat de son armée, prêt à tout pour servir son maître, pour blesser l'Angleterre, enflammer le peuple et irriter par le fanatisme les haines nationales. Considéré comme chef de parti, O'Connell est l'égal de Mirabeau et de César. S'il lui manque les qualités nobles et élégantes du second de ces deux hommes, il a été bien moins servi par la fortune que le premier. Au lieu de trouver comme Mirabeau une révolution toute faite, un combat préparé, des canons remplis de poudre et qui n'attendaient que la mèche fatale, il lui a fallu créer les événemens, réunir péniblement et en secret les élémens incendiaires; il ne lui a pas suffi d'être le parrain du mouvement qui s'opérait, il en a été le père, l'apôtre et le précurseur. Aucun ministre ne peut plus marcher sans lui; de lui dépendent les changemens de cabinet, et un signe de sa main équivaut à un bouleversement dans le monde politique.

Est-il vrai, comme le prétendent les torys, que ce

soit la pente ordinaire et la nécessité des révolutions de précipiter le pouvoir, de main en main, jusqu'aux plus vils et aux plus ignobles êtres qui ont l'audace et l'ambition de le conquérir? Est-il vrai que le règne d'O'Connell signale l'un des derniers degrés de cette fatale dégénérescence? s'il fallait les en croire, le sceptre serait destiné à rouler plus bas encore, pour aller se perdre dans les derniers gouffres de l'anarchie. Mais la société anglaise renferme une énergie organique qui triomphera de ces obstacles. La tolérance pour toutes les religions, et la prospérité commerciale de l'Irlande, seront peut-être les résultats définitifs de cet étrange règne d'O'Connell. Si cela arrive, si cette population sauvage, opprimée et féroce, est ramenée dans les voies de la civilisation qui lui semblaient fermées pour toujours, on oubliera les ressorts coupables, les intrigues de tout genre, les mobiles abjects et même sanguinaires que le grand agitateur a mis en usage. Examinés en eux-mêmes, et sans rapport avec l'avenir et l'affranchissement de l'Irlande, la plupart de ces moyens révolteraient la conscience du philosophe le plus indulgent. Pour remplir les cadres de l'élection irlandaise, selon les vues d'O'Connell, il n'est pas de diatribes indécentes et furibondes que les prêtres, ses satellites, ne prononcent du haut des autels, pas de violences auxquelles ils ne se livrent. Les journaux ont conservé quelques-unes de ces harangues dignes du tems de la ligue; par exemple, celle du père Kehoe, prononcée le dimanche 14 juin 1834, dans l'église de Carlow. Il s'agissait de faire élire MM. Vigors et Raphaël qui tous deux avaient acheté d'O'Connell une place au parlement. Il fallait aussi amortir les efforts d'un nommé Patrice Neil qui cherchait à faire tomber le choix des électeurs sur le candidat protestant. On jugera d'après le discours suivant, fidèlement

rapporté, du style catholique employé par les prêtres irlandais, instrumens d'O'Connell, des passions qu'ils allument et de la nation qu'ils font mouvoir.

« A bas Patrice Neil! qui vend son ame à son maître, et son salut éternel pour 170 liv. st. Est-il au monde un juif misérable qui trafique de son ame? Il y en a un, c'est Patrice. Oui, je le répète, c'est Patrice Neil. Ignoble mécréant, hypocrite infâme, vous méritez que le dédain et la haine vous poursuivent à travers les rues de la ville. Je sais bien, mes amis, qu'il y a ici des gens de police qui m'écoutent : peu m'importe! Tous les hommes de police protestans ne peuvent entrer dans cette église que pour nous trahir et nous perdre : regardez-les, examinez-les, souvenez-vous de leurs figures et de leur honte. Que leurs ceinturons noirs et leurs habits verts ne vous effraient pas! Avant peu, nous saurons vous débarrasser d'eux, ainsi que de ces riches sanguinaires, de ces propriétaires oppresseurs qui sont venus s'établir sur le sol de vos aïeux, et dont les noms étaient inconnus, à l'époque où vos nobles pères comptaient déjà une longue généalogie. Bientôt, bientôt, nous leur demanderons compte de leur usurpation, nous saurons à quel titre ils possèdent la terre qui est à nous. Mes frères, les candidats Vigors et Raphaël doivent vous adresser la parole tout-à-l'heure dans la cour de la chapelle; ne bougez pas sans les avoir entendus. Ne laissez pas vos ennemis triompher dans cette élection. Ils ne devraient la victoire qu'au parjure, à la menace, au mensonge; ne le permettez pas, ou si cela était, plus de sang coulerait dans la ville, qu'il n'y a d'eau dans le lit de la rivière Barrow. Allez donc en avant, mes frères en Jésus-Christ, marchez à l'élection : quiconque hésitera, je le signale d'avance comme un lâche qui veut attendre l'événement

pour se décider, qui a conclu un honteux marché avec quelques riches protestans. Je le déclare apostat, renégat et anathème! *amen.* » Telle est la conduite des agens d'O'Connell. Le vieux de La Montagne n'avait pas d'émissaires plus dévoués.

L'exemple que nous venons de citer n'est pas un exemple isolé. Toutes les élections dirigées par O'Connell sont mises en mouvement par les prêtres qui lui obéissent. Ils marchent à la tête des électeurs, et font retentir des prédications semblables à celles que nous venons de rapporter. Ils refusent, à quiconque ne leur obéira pas, la confession et le baptême; ils excommunient leurs ennemis et lancent, sur les propriétés protestantes, cette bête féroce, indomptable et aveugle, le *lion populaire.* Pas de résistance à opposer à un tel état de choses, à de telles passions, exploitées si habilement. Les catholiques, ennemis du désordre, n'osent plus lever la tête ni prononcer un mot. Apprécier l'irritation des masses, la puissance des prêtres, l'ignorance sauvage des peuples, la circonstance critique où se trouve la métropole, et de tous ces élémens réunis, faire jaillir une force personnelle, une autorité, un crédit sans exemple; voilà le mérite et l'art d'O'Connell. Tous ses adjudans suivent la même route. « Si vous votez pour le candidat du gouvernement, disait le père O'Brien à ses paroissiens, vous mourrez comme des chiens, sans extrême-onction; vos enfans ne seront pas baptisés. Je vous défends d'avoir des rapports avec tout homme qui votera contre nous; de rien lui vendre, ou de rien lui acheter. Les électeurs protestans sont frappés d'excommunication morale. » Un autre prêtre de Carlow, le père O'Connell, conseillait à ses paroissiens d'employer leur dimanche à faire la chasse aux électeurs qui viendraient voter pour le candidat protestant. « Si l'on

vous demande, ajoutait-il, ce que vous allez faire sur les rochers et dans ces sentiers écartés, vous répondrez que vous chassez aux becfigues. » En effet, les électeurs catholiques se répandirent par grandes troupes dans la campagne et épouvantèrent leurs ennemis. Pendant les mêmes élections, la chapelle de Borris fut transformée, par les prêtres, en club révolutionnaire. Les deux frères Walsh y haranguaient tour à tour le peuple. « Si quelqu'un d'entre vous, disait le père Walsh aîné, prétend voter contre nous, qu'il se hâte de quitter la chapelle. Aucun catholique ne boira et ne mangera avec lui; sa femme elle-même l'abandonnera. Le signe de Caïn est sur son front. Il n'approchera plus de la sainte table, et tous les rites religieux lui seront refusés. » Pendant les derniers jours des élections, plusieurs corps de catholiques, ayant à leur tête les prêtres démagogues, traversaient les rues, insultaient les passans, brisaient les vitres des maisons protestantes, et renversaient à coups de bâton ceux des électeurs qu'ils soupçonnaient de favoriser leurs adversaires. Le tribunal de la pénitence devenait un moyen d'excitation politique. Enfin, quelques prêtres se servaient de la force brutale et se colletaient avec les électeurs protestans. Telle est la liberté des élections en Irlande : O'Connell décide de tout. Le gouvernement recule, et, de concession en concession, il arrive jusqu'à une dépendance absolue dont O'Connell lui fait sentir tout le poids. Les évêques de l'église anglicane n'osent plus recueillir les dîmes, et le gouvernement n'ose pas employer la force armée, de peur d'irriter le peuple. C'est un règne de la terreur que le puissant O'Connell a organisé dans son pays, et qui lui sert de massue pour ébranler les ministères, faire trembler la Grande-Bretagne, et forcer le gouvernement à lui obéir.

Le clergé irlandais, qui sait que la puissance d'O'Connell et sa propre puissance se confondent, redouble d'efforts pour consolider ce trône sur lequel il base toutes ses espérances. Il ne cache ni ses projets, ni l'orgueil que lui inspirent ses conquêtes. Dans l'insurrection catholique de l'Irlande, tout est à découvert. « Qu'avons-nous gagné? demandait le père Kehoe dans un de ses sermons. Vous le demandez? et que sont devenues les dîmes? nous n'avons plus qu'un petit impôt territorial qui ne nous gênera pas long-tems. L'orgueil et l'outrecuidance du clergé protestant se sont évanouis; ce pauvre clergé hérétique est aujourd'hui dans une assez vilaine passe. Je vous promets dans peu de tems quelque chose de pis encore. Au lieu de se donner des airs de gentilhomme, il faudra qu'il élève ses enfans comme des fermiers et des laboureurs, comme des gens du peuple, comme vous, mes amis. » De tous les points de la salle jaillissaient des applaudissemens, semblables à ceux qui accueillaient en 1792 les prédications de Marat.

La fondation du collége de Maynooth, réservé aux jeunes catholiques irlandais, a puissamment concouru à cette domination du catholicisme et d'O'Connell. Autrefois, les Irlandais riches envoyaient leurs enfans à Saint-Omer ou à Salamanque; une éducation libérale, et cette largeur de pensée que les voyages donnent ou favorisent étaient le résultat d'un tel système. Les idées philosophiques du continent se faisaient jour parmi les ecclésiastiques irlandais. Aujourd'hui, les jeunes prêtres, la plupart fils de paysans irlandais, vont chercher à Maynooth une éducation étroite, fanatique, et une croyance dont le premier dogme, c'est l'obéissance passive aux commandemens d'O'Connell. Il règne parmi quelques-uns de ses adeptes une ferveur d'extermination qui rappelle le

duc d'Albe et les auteurs de la Saint-Barthélemy. Ces nouvelles recrues du clergé catholique viennent chaque jour grossir les rangs de l'armée dont O'Connell fait un si redoutable usage. O'Connell est sûr de sa puissance : rien ne l'arrête. Il fait à peu près ouvertement commerce et trafic des places du parlement. L'ex-shériff Raphaël s'était entendu avec le grand agitateur pour acheter, moyennant la somme de deux mille livres, le siége de Carlow. Des circonstances inattendues ayant fait manquer cette élection, que le parlement lui-même a déclarée nulle, la correspondance tout entière du candidat et de l'agent électoral a été mise sous les yeux du public : il en résulte que le grand agitateur réclama de M. Raphaël une somme de mille liv. st. à payer préalablement, pour les premières démarches seulement et non remboursable quel que fût le résultat définitif de l'élection : puis, une seconde somme égale à la première, dans le cas où le candidat serait accepté. « Je m'engage, disait O'Connell, à ce que l'on ne vous demande plus aucune somme d'argent pour quelque motif que ce puisse être, à vous protéger contre toute pétition et toute attaque dans l'étendue la plus vaste que ces mots puissent comprendre. »

La lettre qui contient la demande des mille francs, le reçu de cette somme, tout a été imprimé. M. Raphaël a également prouvé qu'au lieu de faire usage de cet argent pour l'élection, O'Connell l'a transformé en billets à longues échéances qu'il a envoyés à de riches brasseurs de Carlow : circonstance dont M. Raphaël s'est plaint amèrement, et qui, selon lui, devait donner à ses commettans une très-mauvaise idée de ses ressources pécuniaires. Quant aux deux cents liv. st. qui complètent la somme de mille livres, l'ex-shériff accuse M. O'Connell de se les être appropriés sans façon. Lorsque le can-

didat désappointé rompit brusquement avec son vendeur, il ne garda aucun ménagement; ses déclarations et ses déclamations irritèrent O'Connell, qui, dans ses répliques, le nomma *le plus bizarre et le plus odieux des vagabonds politiques*, l'accusa de tous les vices, et avança que le caractère de cet homme lui était depuis long-tems connu. Étrange conduite! moyennant une gratification de mille liv. st., cet homme vicieux s'épurait tout-à coup, et O'Connell le jugeait digne de devenir son instrument. Telle est la morale de la politique; voilà quels ressorts les hommes qui régissent les états sont contraints d'employer. On n'ignore point la nature de ces ressorts : une populace sanguinaire, mue par un clergé ignorant, décide des élections irlandaises; les hommes qu'elles envoient à la Chambre des Communes sont pour ainsi dire les outils d'O'Connell. Armé de ce pouvoir et de cette menace, il décide toutes les questions, forme toutes les majorités, anéantit et sanctionne les lois.

Il règne.

Les whigs eux-mêmes, accablés depuis si long-tems de ses accusations et de ses calomnies, se prosternent devant lui. Toutes les fois que l'on veut faire passer une mesure, c'est à O'Connell et à sa queue qu'il faut avoir recours. Au moindre signe de défection, le lion secoue sa crinière, les whigs tremblent et tout rentre dans l'ordre; à peine le plus léger symptôme annonce-t-il, de la part des ministres, le désir de reconquérir leur indépendance et de briser le joug imposé par O'Connell, il menace. Sa domination se continue paisible. « Où sont, demande l'ami et le coopérateur d'O'Connell, Shiel, dans un de ses éloquens discours, où sont Stanley et Peel, les deux héros de la Chambre des Communes, armés de tant d'éclat, de dialectique, d'esprit, de grâce, de ressources, d'élo-

quence? où sont-ils? Aux pieds de Daniel! » Que sont devenus tous les partis qui divisaient l'Angleterre? Ce ne son plus que des fantômes. Les whigs, dont les efforts depuis quinze ans ont provoqué l'émancipation des catholiques et tous les actes qui en ont découlé, sont forcés de se traîner à la remorque du grand agitateur. La section libérale des torys pactise à son tour avec les whigs; les fils, les partisans de Canning, et les économistes politiques se plient, bon gré mal gré, aux vues de l'ambitieux Irlandais. On ne joue pas avec les révolutions; on ne les arrête jamais sur une pente. L'émancipation de l'Irlande, accomplie par lord Wellington, contenait en germe, non seulement la réforme du Parlement, mais le règne d'O'Connell, mais le triomphe du radicalisme et les résultats lointains et encore ignorés de ce triomphe; c'est sans doute une situation étrange et inattendue, mais réelle et incontestable, que celle de l'Angleterre devenue province irlandaise et soumise aux volontés du souverain de l'Irlande.

Les ressources pécuniaires dont il dispose sont immenses; et dans son budget il faut placer en première ligne les secrètes et abondantes ressources dont nous avons parlé plus haut. Son rôle une fois accepté comme nécessaire ou utile, comment pourrait-on lui en faire un reproche? Il est centre, il est point de réunion, il est roi, une liste civile est de nécessité pour lui. C'est chez lui que viennent descendre les aventuriers politiques des Trois-Royaumes; c'est de lui que les nécessiteux de l'Irlande catholique attendent quelques secours. Il a sa politique secrète, et se voit obligé de disposer aussi de quelques fonds secrets. Comment ferait-il vivre sa famille, assez pauvre, prodigue, et qui constitue l'avant-garde de son armée? comment subviendrait-il aux nombreux voyages

qu'il entreprend chaque année, véritables courses triomphales à travers les régions qu'il soumet à sa parole et qui l'attendent comme un messie. On perçoit exactement la rente d'O'Connell, impôt prélevé par les prêtres sur les classes inférieures, en faveur de notre héros ; c'est à la porte des églises, entre les mains des enfans de chœur, des curés, des sacristains, des bedeaux, que les fidèles déposent leur offrande. Tout bon catholique irlandais s'y croit obligé ; guinées, schellings, pennys et pences, on ne refuse rien. L'année dernière, cet impôt patriotique, qui n'est jamais descendu plus bas que 15,000 liv. st., s'est élevé à 20,000 liv., et il s'élèvera sans doute cette année jusqu'à 25,000 liv. st. O'Connell ne déploie aucun luxe ; mais il ne ménage aucune des dépenses qui peuvent affermir son pouvoir ; et des sommes considérables ont toutes été sacrifiées à la consolidation du trône qu'il a fondé.

Les attaques les plus cruelles n'ont pu le renverser ou l'ébranler ; il n'y a pas d'injures qu'on ne lui ait lancées, pas de crimes qu'on ne lui ait imputés, pas de bassesses dont on ne l'ait chargé ; *le Grand Mendiant*, comme ses ennemis le nomment, a continué à demander fièrement l'aumône et à la distribuer à ses adhérens. Voici de quelle manière M. Grattan, le père et le promoteur de l'émancipation catholique, le traitait en pleine Chambre des Communes, au milieu des applaudissemens de ses confrères, en face d'O'Connell, qui, le chapeau sur les yeux et immobile, l'écoutait paisiblement.

« Un homme qui a pu prononcer les discours qu'il a prononcés, vomir les calomnies qu'il a vomies, violer les promesses saintes qu'il a violées, s'est montré inaccessible à tout sentiment d'honneur. Il a prouvé que le génie de la liberté lui resterait étranger pour toujours. Une

telle intelligence, une telle ame, si incohérentes, si sauvages, si barbares, ne sont bonnes que pour détruire, non pour construire. Une constitution telle que la nôtre n'est pas faite pour lui; les liens et les rapports de la société civile lui sont inconnus. Son caractère, ses dispositions, ses penchans ne lui permettent d'accomplir rien de sensé, rien de sage, rien de noble. L'équivoque, la démence, l'emphase, respirent dans les discours qu'il adresse aux classes inférieurs; il les enivre et leur communique à la fois la fièvre chaude et l'impuissance. C'est, il ne l'ignore pas, le fait d'un méchant homme de soulever les passions sans pouvoir les satisfaire, d'éveiller le mécontentement sans aucun moyen de l'assoupir. Il le sait, et il continue. Il sait que le despotisme trouve d'admirables prétextes dans cette situation périlleuse; et il continue. Quels sont les résultats qu'il atteint? quelles sont les victoires qu'il remporte? on s'insurge contre un collecteur de taxes, on brûle une maison, on assassine un fermier protestant; l'Irlande y gagne-t-elle? non, ce peuple malheureux n'apprend ni à cultiver ses champs, ni à faire le commerce, ni à soutenir ses droits, ni à reconquérir ses priviléges, ni à punir un ministre coupable. Ce grand homme, ce chef, ce libérateur, recule devant un combat singulier. Imprudent comme homme politique, il réserve sa prudence pour le champ de bataille, où ses violences l'amènent. Son éloquence n'est qu'une emphase ridicule, une impertinente et vaniteuse hyperbole, une burlesque paraphrase. Ce qu'il entend par liberté, ce n'est pas la liberté, ce qu'il entend par politique, ce n'est pas la politique; ses lectures ne sont pas la science; sa rhétorique est une courtisane effrontée, parée de fleurs flétries. L'insurrection est un métier qu'il exerce pour servir ses vues ambitieuses et son étroit

égoïsme. Tout ce qu'il entreprend doit avorter. Il n'est bon que pour la ruine. Il sait entraver, non créer. Une opinion qu'il soutient est inévitablement dangereuse et mauvaise. Les longs aboiemens de son éloquence n'ont rien de remarquable que leur continuité, leur véhémence et leur obstination. Le chasse-t-on de position en position, il aboie toujours ; et ses hurlemens sourds retentissent du fond de son antre..... »

Nous ne répéterons pas les invectives qu'il a subies ; il fallait le voir écouter ces malédictions et leur emprunter une force nouvelle, se représenter comme le héros, le martyr de l'Irlande opprimée, et invoquer contre ses aggresseurs la foudre vengeresse du courroux populaire. Une des singularités de son existence, c'est que les plus vives attaques ne manquent jamais d'agrandir son pouvoir. L'Irlande, son instrument, voit en lui une victime, et s'arme d'une nouvelle fureur pour le défendre et le venger.

Il a fallu plus d'une circonstance favorable, plus d'un coup de maître, plus d'une intrigue, pour amener la situation actuelle. Il a fallu que la position géographique de l'Irlande, ses antécédens, sa pauvreté, son ignorance, se prêtassent aux entreprises de l'agitateur : qu'une révolte toujours prête à éclater, une rivalité toujours souffrante et pleine d'amertume et de colère, favorisassent ses desseins. Un esprit sauvage, une rancune féroce régnaient depuis long-tems, non seulement parmi le bas peuple, mais chez les gentilshommes irlandais, caste singulière, demi-féodale et demi-barbare, qui tachait de sang ses orgies, et mêlait l'étourderie à la cruauté, la prodigalité à la misère, des élans de générosité à des actes atroces. Le protestantisme anglican ne s'était pas contenté de blesser les intérêts, il avait blessé les mœurs ; le caractère

intime de la nation répugnait à ces habitudes froides du calvinisme, à l'économie, à l'ordre, à la régularité qu'il recommande. Représentant de la conquête, et symbole de la persécution, ce culte, qui devrait s'allier avec la liberté, puisqu'il se fonde sur le droit d'examen, devint, par un bizarre phénomène politique, le soutien des oppresseurs et le protecteur de la tyrannie. C'est au commencement du dix-neuvième siècle, en 1800, que se dessina nettement cette situation.

Prendre en main la cause de l'Irlande asservie, réclamer ses priviléges détruits, briser son joug, était un noble et pieux devoir, une tâche sacrée et glorieuse, dont s'acquittèrent tour-à-tour les nombreux hommes de talent qu'elle a produits. L'impulsion de résistance remonte au doyen Swift; précurseur d'O'Connell, il souleva par quelques pamphlets toutes les passions d'une contrée qui ne sentait pas sa force comme aujourd'hui, et qui, avant de se révolter ouvertement, se contenta de confuses clameurs. La révolution française, peut-être l'argent et les intrigues de la France, ouvrirent la voie aux insurrections sanglantes de 1798, insurrections punies par le bourreau et par la mitraille des soldats. Plunkett, Grattan, Curran, Thomas Moore, Flood, se chargèrent tour-à-tour de défendre leurs concitoyens; O'Connell leur succéda. Moins habile qu'eux sous le rapport oratoire, moins rompu aux élégances et aux grâces de la vie sociale, plus violent dans son langage, plus déclamateur, plus trivial; osant tout, bravant tout : chef de parti plutôt que bon avocat; d'une érudition confuse et mal ordonnée; légiste assez superficiel, mais connaissant l'art plus terrible de grouper les hommes autour de lui, et de se servir d'eux pour atteindre son but, il vit d'un coup-d'œil ce que l'on pouvait faire de l'Irlande.

Hors des moyens légaux, il n'y avait aucun espoir pour elle; les catholiques avaient commencé à se réunir : il couva, il organisa, il cimenta, il agrandit cette association. Au lieu d'une lutte de guérillas, au lieu d'une série d'efforts perdus et de conjurations éteintes dans le sang, on vit les associés catholiques, au nombre de cinq cent mille, représentés par trois mille membres leurs délégués, déclarer la guerre au gouvernement, le harceler dans toutes ses démarches, entraver toutes ses mesures. C'était une vraie Chambre des Communes que cette association, un corps politique dans l'état, une masse hostile, permanente et animée d'un seul esprit; un gouvernement dans le gouvernement! Il percevait ses impôts, se faisait un fonds social de cinquante mille liv. sterling, les employait à fomenter la révolte et à payer les frais des procès interminables que le gouvernement lui suscitait. Aux haines religieuses, au sentiment de l'oppression, se joignaient les haines terribles de la misère et de la faim. Contre les protestans, les vainqueurs, les propriétaires, les riches, les Anglais, les hommes en place, se levaient et marchaient les pauvres, les paysans sans pain, les misérables qui ne soutenaient leur existence qu'avec quelques boisseaux de pommes de terre, les catholiques, les opprimés. C'était une guerre perpétuelle des esclaves contre les maîtres. Il s'agissait de rattacher à l'insurrection de la faim celle de la foi religieuse, de confondre ces deux révoltes, de les réunir dans une seule révolte permanente. O'Connell y est parvenu, grâce à sa redoutable habileté, sans jamais donner prise sur lui à un gouvernement qu'il attaquait sans cesse, et qui n'aurait pas demandé mieux que de le réduire au silence et de l'anéantir.

Au lieu d'encourager ouvertement l'assassinat et le

pillage, l'association catholique, à la tête de laquelle se plaçait le célèbre avocat de Dublin, affectait de prêcher la tranquillité, la paix, la concorde; protectrice des propriétés et de la sûreté publique, elle condamnait ouvertement les excès de la populace. Tels étaient ses discours; mais un meurtrier, un incendiaire, étaient-ils traînés devant les tribunaux; ils ne manquaient pas de défenseurs : O'Connell, malgré ses protestations, se chargeait spécialement de cette tâche. De là l'immense influence de cet homme; il s'étayait d'une part sur les catholiques puissans et riches, que le protestantisme excluait de certaines places et dont O'Connell réclamait le privilége; d'une autre sur la lie de la population catholique, dont les mains souvent trempées de sang, la misère avide et les excès fréquens, étaient protégés par l'habile tribun qui semblait condamner ses crimes.

A l'époque dont nous parlons, l'Irlande n'était pas à beaucoup près ce qu'elle est aujourd'hui. O'Connell avait encore beaucoup à faire. L'émancipation catholique n'était que le rêve de quelques esprits généreux, et l'espoir lointain d'une faible partie de la population. Aucun membre de cette confession ne pouvait siéger au parlement. La chambre des pairs, le roi, la populace anglaise, toute la masse des ecclésiastiques de la Grande-Bretagne, tous les préjugés populaires s'élevaient contre le papisme. Pour arracher à Wellington une tardive adhésion à la mesure qui faisait du catholique d'Irlande l'égal du citoyen anglais, il fallait que l'association catholique pétrie par les puissantes mains de notre héros devînt terrible et indomptable; que son organisation hiérarchique offrît une série et un enchaînement de forces impossibles à vaincre. Le gouvernement vit le progrès de la conjuration : il s'aperçut du danger; il céda.

Déjà s'était formée, à la faveur de l'association, la démagogie opiniâtre des curés et des vicaires, faisant de leur confessionnal un instrument de guerre civile, de l'autel un autel de vengeance, de la chaire sacrée une tribune populaire. L'agitateur entra dans la Chambre des Communes et son rôle s'agrandit; sa carrière devint plus vaste et plus lumineuse. Dans la première période de sa vie, il n'avait été que légiste laborieux et avocat assez emphatique; sa seconde période avait été consacrée aux développemens et aux progrès de l'insurrection. Nous le voyons entrer enfin dans sa troisième période; il est membre du parlement. Quelle place va-t-il prén-dre? Comment défendra-t-il ses priviléges? Comment représentera-t-il des intérêts depuis long-tems compromis?

On crut que sa gloire ne résisterait pas à cette épreuve. Les triomphes d'O'Connell, avocat irlandais, devaient aller se perdre et s'éteindre, disait-on, dans le mauvais succès de son éloquence à la Chambre des Communes. Vaine et fausse prédiction : son habileté, la capacité de son intelligence, la force de ses poumons robustes et sa turbulente ambition prirent un nouvel essor. Pendant qu'il continuait d'exciter et d'éveiller les passions de ses concitoyens, et de faire fermenter le vieux levain de la rébellion irlandaise, il prenait une position nouvelle, sondait le terrain, s'appuyait habilement sur le radicalisme de la Grande-Bretagne, jouait ainsi deux rôles souvent opposés, ne craignait pas de démentir comme orateur du Parlement ses assertions de tribun, ni de contredire comme révolutionnaire irlandais ses votes et ses discours parlementaires. Osant tout, bravant tout, repoussant le mépris par l'impudence, les yeux invariablement fixés sur le but qu'il se proposait, il affronta même la déconsidération qui suit la lâcheté, et déclara qu'il ne se battrait pas en duel.

On essaya de l'abattre en détruisant de fond en comble l'association catholique; mais c'était renverser l'échafaudage après l'achèvement de l'édifice. O'Connell n'en avait plus besoin : cette mesure, en attisant les haines populaires, l'investissait d'un nouveau degré de force et de pouvoir. Il profita de cette disposition de son peuple; le souleva de tous les côtés; fit éclore, non comme institutions durables, mais comme entraves et obstacles au gouvernement, mille petits clubs, mille petites associations partielles que le ministère se hâtait d'étouffer, que notre avocat s'empressait de défendre. Il osait même compromettre le salut, la propriété, les finances de son pays en décréditant le papier-monnaie : il suffisait pour cela d'un mot prononcé par lui. Sa voix avait une puissance magique. Il en connaissait l'influence : tout autre que lui eût mis l'Irlande à deux doigts de sa perte, sans pouvoir la retenir sur le bord de l'abîme. Pour arrêter la banqueroute universelle, il n'eut qu'à déclarer que la confiance pouvait renaître : elle renaquit aussitôt.

En 1831, les choses en étaient venues à ce point que le ministère, épouvanté de ses progrès, essayait déjà de pactiser avec lui. Les relations du grand agitateur avec le gouvernement furent connues. Cette espèce de défection devint publique : il ne perdit pas cependant la plus légère fraction de son crédit. Les paysans d'Irlande continuèrent à lui servir sa rente; les curés d'Irlande à le proclamer le vice-roi de Jésus-Christ, et les protestans d'Irlande à le maudire : tant le fanatisme inspiré par cet homme était aveugle! Les quatre cinquièmes, non de la richesse, mais de la population de l'Irlande, lui obéissaient toujours.

L'instrument le plus immédiat des desseins d'O'Connell, c'est la phalange dévouée qui l'environne au par-

lement et que l'on nomme vulgairement *la queue d'O'Connell.* Elle a pour premières articulations la nombreuse famille de ce célèbre avocat, ses gendres, ses fils, ses cousins, ses neveux, ses protégés immédiats, et ses favoris subalternes : troupe docile, qu'il fait manœuvrer à sa guise, et qui n'oppose jamais aucune résistance à ses volontés. Trente ou quarante autres membres libéraux de diverses nuances le soutiennent plus ou moins selon que leurs opinions se rapprochent plus ou moins des siennes. Il a eu soin d'exploiter le radicalisme et le whiggisme, auxquels il donne de tems à autre d'utiles coups de main, et qu'il berce toujours d'une vague espérance. M. Sheil, brillant orateur, poète dramatique distingué, dont l'élocution fleurie, mais toute irlandaise, plaît à la multitude sans l'entraîner, seconde de son mieux O'Connell. C'est le satellite de cette planète autour de laquelle il gravite ; éclipsé par elle, son malheur est de se trouver, lui, homme d'esprit, attaché à la destinée d'un homme de génie. Telle est l'incroyable attraction exercée par cette puissante intelligence que, malgré ses fautes connues, ses violences, ses trafics de places, sa conduite dans plusieurs affaires d'honneur qu'il a hautement refusées ; malgré tout ce qui devrait flétrir un autre homme, il a gardé son ascendant, ou plutôt l'a augmenté. Les ministres le consultent, comptent avec lui, font dépendre de sa volonté tyrannique le triomphe ou le rejet des lois qu'ils proposent : et lui, profitant de sa force sans jamais compromettre sa position, les sert sans devenir un instrument, et de concession en concession, par une nécessité fatale, les mène à l'accomplissement de ses desseins.

Cobbett, Bentham, tous les noms qui représentaient le dernier progrès des opinions libérales, se sont effacés.

Il ne reste plus qu'un symbole de l'émancipation populaire et de la démagogie : O'Connell. Il fait ses tournées triomphales comme un roi ferait ses voyages. Autrefois, il lui suffisait de l'Irlande. Dès qu'il paraissait à Dublin, tout était en émoi. Maintenant le grand agitateur de l'Irlande remue les Trois-Royaumes. Il les parcourt comme un apôtre de la nouvelle doctrine, ou plutôt comme un conquérant visite ses domaines. Il a pris le premier rang parmi les révolutionnaires du monde entier.

Voyez-le à Édimbourg ; malgré le peu de rapport qui existe entre ses affections catholiques et les vieilles habitudes calvinistes de l'Ecosse, voyez quelle sympathie populaire il excite! avec quel plaisir on l'accueille! Son éloquence est rude, vulgaire, quelquefois touchante. Il n'hésite pas à déclarer qu'il sert le mouvement, le mouvement éternel, et qu'il fera marcher de force la société si elle suspend un moment sa course. « Non, dit-il, mon intention n'est pas de troubler le repos social ; mais il faut que la liberté suive sa route ; il faut qu'elle marche, qu'elle marche ; ou je n'hésiterai pas, si elle s'arrête, à précipiter le char quand je devrais le renverser! »

Autrefois il ne demandait que l'émancipation des catholiques et la mise en œuvre des principes de la tolérance religieuse. Le discours, récent encore, que nous venons de rappeler contient un remarquable exemple du talent avec lequel cet homme, doué d'une éloquence sauvage et souvent brute, sait soulever les passions du peuple et ébranler les masses :

« Abusé-je de votre patience?

— Non, non, s'écrie le peuple. (*Salves réitérées d'applaudissemens.*)

— Écossais, avec vous, continue O'Connell, je pense tout haut, et c'est un plaisir pour moi. On apprendra en Irlande l'accueil que m'ont fait les Anglais et les Ecos-

sais, on l'apprendra avec ravissement. La reconnaissance irlandaise poussera un long cri de joie ; on saura comment l'Ecosse a reçu l'humble enfant d'Erin, et les ames ardentes de mon pays seront émues ; les mères irlandaises, tenant sur leur sein leur nouveau-né, et le berçant avec des airs nationaux, s'arrêteront à ce touchant récit : elles mêleront les vieux chants écossais, l'hymne des Wallace, aux vieux chants de l'Irlande ; puis, pendant le sommeil de leur enfant, elles prieront Dieu de bénir le généreux et noble peuple qui, dans les jours de malheur, a tendu à l'Irlande opprimée une main secourable. »

L'effet d'une telle allocution n'est jamais douteux. Le mauvais goût que le même orateur prodigue, et qu'il mêle aux injures les plus indécentes et les plus grossières, s'adapte parfaitement aux habitudes et aux vices populaires. « Qu'est-ce qu'un lord ? demandait-il dans un discours prononcé récemment à Glascow. C'est un animal auquel il ne faut pas se jouer, et qui se moque de toutes les attaques, de toutes les poursuites, de toutes les accusations. Que leur importent, à ces seigneurs, nos discours, nos pensées, notre mécontentement, nos votes ? Nous aurions beau leur donner la chasse, nous ne les atteindrions pas. Ils nous glisseront toujours des mains, quoi que nous puissions faire. On a, dans mon pays, la singulière coutume de savonner des pieds à la tête certains porcs que l'on engraisse ; puis on leur coupe les oreilles, on savonne principalement la queue, on les lâche, et ils deviennent la propriété du premier qui peut les saisir ; mais bien heureux qui les attrape ! la chose n'est pas facile. O nobles lords, pourceaux savonnés de la société civilisée, heureux qui vous attrapera ! » A ces comparaisons brutales, de mauvais ton et de mauvais goût, le peuple d'applaudir, et O'Connell de continuer

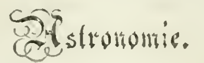
son invective avec plus de virulence encore et de grossièreté. « Les voilà tous ! Londonderry est parti en grognant ; mais le grognement de Winchelsea est plus remarquable encore par une expression de piété dévote que les pourceaux ne montrent guère. Newcastle se dandine sur leurs traces, et le conducteur général, le porcher de nos bêtes savonnées, c'est Wellington, le grand Wellington de Waterloo. Il y a de la boue sur les robes de soie de ces lords : dans leurs évolutions ils ne laissent pas que de flétrir ce qui les entoure ! cela déplait au peuple. Il veut que des bipèdes humains soient couverts des robes constitutionnelles ; et il veut chasser à jamais les pourceaux sacrés de la Chambre des Lords. » Ces choses ont été prononcées dans la patrie de Walter Scott, et les applaudissemens qui les ont accueillies ont duré plus de dix minutes ! Ainsi toutes les destinées du radicalisme anglais reposent sur O'Connell. Les pairs lui ont rendu outrage pour outrage, invective pour invective : c'était précisément ce qu'il désirait.

« Ah ! ah ! dit-il, dans son dernier discours, le lion (non, je me trompe, le tigre) a conservé quelques-unes de ses dents. Nous avons essayé de les lui arracher ; il lui en reste un petit nombre et il mord encore. Bientôt il les broiera dans ses efforts convulsifs. Les pairs viennent de me dire beaucoup d'injures dans une de leurs dernières séances : à leur aise, je ne me vengerai pas. Je ressemble à certain quaker dont je vais vous raconter l'histoire. Homme de paix et de bonne volonté, ce quaker passe dans une rue, un chien le poursuit. A Dieu ne plaise, s'écria-t-il, que je te fasse aucun mal, ma religion me le défend. Le chien s'en va ; le quaker se met à crier aux passans : « Voyez-vous ce chien ? il est enragé. » On se rue sur le chien et on l'assomme. Telle est ma conduite envers la Chambre des Lords ! Et remarquez que le qua-

ker était moins honnête que moi, car mon chien est réellement enragé. Cela commence bien. A Manchester cinquante mille hommes ont répété le même cri. A Newcastle, j'ai eu cent mille approbateurs. Partout on a crié : « A bas le chien enragé ! » L'Ecosse m'a servi d'écho, et je m'en félicite, car tout annonce que nous serons bientôt délivrés de la Chambre des Lords. »

Que penser du pouvoir d'un homme qui tient de tels discours, qui professe hautement la réforme radicale, le suffrage universel, la destruction des revenus attribués au clergé protestant, et qui cependant s'est fait l'allié, mais l'allié libre du ministère ? Ne faut-il pas qu'il ait imprimé une terreur bien vive pour qu'on lui pardonne tant d'outrages, et qu'en face de l'aristocratie puissante encore et son ennemie acharnée, on lui demande humblement son secours. Il ne s'en cache pas : dès que l'on aura cessé de rendre justice à l'Irlande, c'est-à-dire dès que l'on cessera de lui obéir et de suivre la voie qu'il indique impérieusement, il ressaisira le levier de cette agitation gigantesque qui est toujours sous sa main. Il ébranlera le pays dans ses bases. Aucun de ses instrumens n'est émoussé, aucun de ses séides n'est refroidi ; ses ennemis sont désorientés ou impuissans, et sa seule volonté reste maîtresse. Quel sera son caprice? la destruction de la Chambre des Pairs? Il affirme qu'il ne veut pas la détruire, mais seulement la réformer. Or, qu'est-ce qu'une réforme qui porte l'élément démocratique de l'élection populaire dans la Chambre Haute? n'est-ce pas un anéantissement total ? Plus tard, que ne réclamera-t-il pas ? la destruction des liens qui attachent l'Irlande à l'Angleterre ? l'expulsion des protestans irlandais? la démocratie complétement introduite dans la Grande-Bretagne? c'est ce que la suite de son règne nous apprendra.

(*Blackwood's and Monthly Magazine.*)



DES COMÈTES DE HALLEY ET DE BIÉLA,

ET DES CHANCES DE RENCONTRE

DE L'UN DE CES ASTRES AVEC LA TERRE (1).

Jusqu'ici l'apparition de la comète calculée, en 1705, par le capitaine de la marine anglaise Edmond Halley, n'a pas fait une grande sensation. Il faut dire aussi que cet astre ne s'est pas montré dans des circonstances bien favorables pour frapper les masses. Le public veut qu'une comète ait un aspect flamboyant et une queue étincelante qui se prolonge au loin dans l'espace; il veut surtout qu'elle se montre long-tems et qu'elle soit facilement visible. Sans cela, il laisse passer inaperçue cette pâle et mélancolique nébulosité, qui n'offre aucune analogie avec ces astres terribles, long-tems l'effroi des peuples, et dont « la chevelure enflammée, comme dit Mil-

(1) Note du Tr. Ce n'est qu'à de bien grands intervalles qu'il nous est arrivé d'entretenir nos lecteurs des savantes spéculations de l'astronomie ; mais lorsque nous l'avons fait, nous avons toujours eu soin de recourir aux meilleures sources. C'est John Herschell, Mrs Sabine, Airy, Pond, Hamilton, qui ont fourni les matériaux de la plupart des articles que nous avons reproduits. Celui qu'on va lire est extrait de l'un des derniers numéros de la *Revue d'Edimbourg*, auquel nous avons ajouté le résultat des observations qui ont été faites à Londres et à Paris à propos de la récente apparition de la comète de Halley.

ton, semble secouer sur la terre la guerre et les contagions. » Un fait particulier surtout a beaucoup contribué à augmenter l'indifférence avec laquelle la masse des spectateurs a salué l'entrée de la comète dans nos régions. Depuis le 3 août, jour où l'astre fut signalé dans l'air transparent de l'Observatoire de Rome, jusqu'au commencement d'octobre, il ne paraissait guère que comme une toute petite tache blanchâtre, visible seulement au moyen d'assez forts télescopes, mais très-difficile à trouver à cause de son faible degré de lumière, diminuée encore par le grossissement optique, et qu'on pouvait très-bien confondre avec une de ces nébuleuses qui parsèment à peu près toutes les parties du firmament.

Enfin, vers les premiers jours d'octobre, la comète commençait à se dessiner plus nettement, bien qu'elle fût encore à environ 12,000,000 de lieues de la terre. Mais alors, le ciel se couvrit d'épais nuages et resta voilé pendant près de huit jours, jours de véritable angoisse pour l'astronomie. La plupart des observatoires de l'Europe, même dans les climats où le tems fut serein, éprouvèrent un malheur encore plus grand. Le 6 octobre, survint la pleine lune dans son plus bel éclat. On avait pompeusement annoncé dans les éphémérides astronomiques que, du 7 au 10 octobre, la comète devait parcourir dans toute sa longueur la constellation de la Grande-Ourse; toutes les cartes portaient cette trace bien exactement dessinée; la *Revue d'Édimbourg* avait même offert à ses lecteurs un diagramme d'étoiles représentant la courbe si impatiemment attendue. On espérait surtout que la comète passerait précisément devant la belle étoile qui forme l'extrémité de la Grande-Ourse, et on pensait qu'il serait possible alors de décider sans réplique, si le corps de l'astre errant se laisserait traverser et

percer par la vive lumière de l'astre fixe. Eh bien, tout ceci est sans doute arrivé; mais nous n'en avons rien su. Un malencontreux hasard a voulu que tous ces phénomènes fussent éclairés par la plus brillante lune qui ait jamais lui au firmament; le ciel entier avait une couleur comètaire et nébuleuse, tant le satellite de la terre éclairait tous les objets de ses rayons laiteux. On conçoit que dans de telles conditions, il était à peu près impossible de distinguer la comète et de juger des effets de son interposition. Les principales étoiles de la Grande-Ourse elles-mêmes n'apparaissaient que comme des points brillans, scintillant à peine sur un fond couleur de brouillard.

La lune d'octobre exerçait encore, en grande partie, sa fâcheuse influence, quand, le 13 du même mois, l'astre Halleyen perça de part en part la constellation de la *Couronne*, fournissant ainsi un pronostic stellaire sur lequel les anciens astrologues auraient basé de si beaux calculs. Bientôt s'avançant de plus en plus vers l'occident, dans *Hercule* et le *Serpentaire*, l'astre chevelu ne se montra que quelques heures après le coucher du soleil, et ne tarda pas à être entraîné par le mouvement diurne jusque dans les brouillards d'un horizon d'automne. Cependant les bonnes destinées qui président à l'astronomie populaire firent naître, du 20 au 30 octobre surtout, plusieurs nuits d'une admirable sérénité, et les curieux purent enfin s'arrêter un instant pour remarquer cet astre bleuâtre, d'un aspect nuageux et terne, dont la queue s'élevait vers le zénith pour s'éteindre bientôt comme une lueur mourante. Au moment où nous écrivons ces pages, la comète s'est beaucoup rapprochée du soleil, dont elle se tiendra cependant toujours à une distance minimum de 19,000,000 de lieues, mais les flots de lumière où elle est baignée la rendent inac-

cessible à tous les regards, même à ceux de l'astronome. Quand elle aura accompli sa course périhélie et qu'elle se sera heureusement retirée du formidable voisinage d'attraction et de chaleur qu'exerce sur elle le globe immense qui la gouverne, alors on espère l'apercevoir encore vers la fin de décembre ; mais ce n'est qu'une espérance bien incertaine ; car, le 24 de ce mois, sa distance à la terre sera de 63 millions de lieues, et encore ce chiffre augmentera-t-il très-vite. De plus, l'astre ne pourra être remarqué que par ceux qui se lèveront quelques heures avant le soleil, sacrifice dont les hommes scientifiques sont seuls capables, au mois de décembre. Il est donc à peu près certain que l'histoire populaire de la comète de Halley est terminée cette fois. Quant à ceux qui ne l'auraient pas suffisamment examinée, c'est une partie qu'ils doivent remettre à soixante-seize ans d'ici à peu près, c'est-à-dire à l'an 1911 de notre ère.

Cependant si la comète a eu populairement peu de succès, si elle n'a frappé qu'assez superficiellement les regards du public, elle n'en a pas moins présenté des résultats scientifiques d'un grand intérêt. Le premier de tous est l'exactitude pour ainsi dire inespérée avec laquelle les calculateurs astronomes, profitant des perfectionnemens de l'analyse depuis le tems de Clairaut, ont pu assigner le retour de l'astre voyageur. La grande difficulté de ces méthodes de calcul provient de ce que la comète décrivant une orbite considérablement inclinée sur celles de toutes les planètes, dont les positions par rapport à elle varient sans cesse, il est absolument nécessaire d'étudier le jeu de toutes ces perturbations croisées. Il faut d'abord établir les calculs jour par jour, puis de quinzaine en quinzaine, et enfin les recommencer pour chacune de ces divisions d'une époque de soixante-seize ans, et même

de cent-cinquante-deux ans, car la détermination de la précédente révolution est requise pour assigner la révolution actuelle. On est forcé d'opérer successivement et à part pour chacun des segmens de son immense orbite. Faut-il s'étonner, après cela, que le pauvre Lalande, aidé de Mme Lepaute, en 1759, ne put achever pareil labeur sans y contracter une maladie chronique, qui altéra son tempérament durant le reste de sa vie. Espérons que MM. de Pontécoulant, en France, Lubbock, en Angleterre, Rosenberger, à Halle, et M. Damoiseau, laborieux et modeste savant, qui le premier entreprit cette œuvre d'habileté et de patience, seront préservés cette fois de tout accident fâcheux.

En 1835, la comète a semblé venir au devant des prédictions. Tandis qu'on ne croyait généralement la voir que vers la fin du mois d'août, elle a été aperçue par une belle nuit, à l'observatoire de Rome, le 3 ou le 4 août, par deux astronomes français, MM. Vicot et Dumouchel. Ils écrivirent aussitôt à Paris, et on assure que, le jour même de l'arrivée du signalement, le 19 août, l'astre ne put échapper aux recherches habiles des astronomes de l'Observatoire parisien. Depuis cette époque, jusqu'au 2 novembre, on a fait à Paris, à Londres, et dans tous les principaux établissemens de l'Europe, les observations les plus assidues; on a mesuré, avec la dernière exactitude, la marche de l'astre à une foule d'intervalles très-rapprochés; on a pris un grand nombre de fois les diamètres de la comète, de sa chevelure, et de son noyau; on a essayé ensuite de lire dans sa nature intime et on a vu son disque coupé par une espèce d'éventail lumineux, qui n'avait jamais été aperçu. On a comparé minutieusement les positions mesurées au moyen des instrumens, à celles que le calcul avait assi-

gnées d'avance ; on a disputé pour les plus petites mesures angulaires, pour des minutes de degrés, et enfin, d'après les dernières déterminations de M. de Pontécoulant, l'instant du passage de la comète au plus près du soleil fut assigné au 15 novembre, à minuit. C'était là le résultat de la *théorie*. Mais si l'on résume toutes les mesures de la marche de l'astre, prises jusqu'ici depuis sa première apparition, et qu'on en déduise, par l'*observation*, le moment de son passage au plus près du soleil, on trouve qu'il a dû avoir lieu le 16 novembre, à 9 heures environ du matin. Il n'y aurait donc, suivant ces rapprochemens, que neuf heures de différence entre le moment du fait *observé* et du fait *calculé* ; ce qui donne une bien haute idée de la puissance et de la précision des calculs, qui embrassent un espace de soixante-seize ans, et une orbite de plus d'un milliard de lieues de longueur. Telle est l'extrême exactitude des procédés de l'astronomie théorique. Ajoutons encore que la détermination complète de l'orbite de la comète de Halley paraît exiger au moins *un an et demi* de laborieux travaux.

De ces belles recherches, qui furent rendues possibles par les immortelles découvertes de Newton, on a conclu toutes les propriétés de la courbe immense que la comète décrit tous les soixante-seize ans. D'abord elle s'approche du soleil à une distance *minimum* de 19,000,000 de lieues ; puis elle s'enfuit rapidement jusqu'à l'autre extrémité de sa course, où elle arrive trente-huit ans plus tard ; elle se trouve alors bien au-delà de la dernière des planètes, Uranus, c'est-à-dire à 1,200,000,000 de lieues du soleil ; mais cet astre, par l'effet de sa puissante attraction, retire bientôt la comète de son immense éloignement, et la ramène à lui.

La différence si grande qui existe entre ces deux dis-

tances a porté les savans à s'occuper des variations de lumière et de chaleur que cet astre étrange doit nécessairement subir. La question est réellement curieuse et méritait bien d'être étudiée. Si la comète de Halley a le bonheur d'avoir des habitans, tantôt ils doivent voir le soleil quatre fois plus gros qu'il nous paraît, à nous habitans de la terre, et tantôt, à l'autre relai de leur grande année, ils doivent le voir environ treize cents fois plus petit qu'il ne se montre à nos regards. En d'autres termes, le soleil doit se présenter à eux sous la forme d'un immense globe de feu, et puis s'éteindre insensiblement jusqu'au point de ne leur paraître que comme une brillante étoile. Les vicissitudes de l'année cométaire des Halleyens doivent être plus grandes encore, puisque leur monde ressent à l'une des extrémités de sa période cinq mille fois plus de lumière et de chaleur qu'à l'autre extrémité; mais à cet égard le champ des conjectures est immense, car on ignore complétement l'action précise des rayons solaires sur la singulière matière dont ces astres nébuleux paraissent formés.

Voilà pour la partie théorique de l'orbite de la comète que nous avons vue; quant à sa constitution intime, elle nous est presque inconnue. Qu'est-ce qu'une comète? Si toutes les académies du monde mettaient cette question au concours, aucun athlète ne pourrait être couronné. Ce qui est très-certain, c'est que cette pâle et languissante étoile, qui a paru sur notre horizon pendant quelques semaines, était un corps, ou un amas, ou un nuage, d'une grandeur angulaire égale à peu près à la moitié de celle de la lune, et d'une grandeur absolue d'au moins 32,000 lieues de large; le noyau, autant qu'on a pu le distinguer nettement d'avec la pâle vapeur qui l'entourait, n'avait pas moins de 20,000 lieues d'étendue. On

voit donc que les habitans de ce monde doivent jouir de beaucoup plus d'espace et de liberté de mouvement que nous. Mais il faudrait qu'ils eussent des ailes bien légères et bien souples pour se soutenir au milieu des nuages d'une excessive tenuité dont leur globe est composé. Plus rare et moins matérielle encore était cette brillante queue que l'astre traînait après lui, sur une zone d'au moins 10 degrés; en admettant qu'elle ne nous offrît aucun effet de *raccourci*, ce qui n'est pas certain, cette traînée lumineuse devait avoir plus de 1,000,000 de lieues d'étendue. Au travers de ces profondeurs raréfiées, on distinguait fort bien les plus petites étoiles, dont la lumière la perçait sans diminution d'éclat. La comète de Halley, aux nuits même où elle se montra le mieux, était encore blafarde et diffuse. Elle excitait plutôt la curiosité que l'admiration. Nous l'avons examinée au télescope, et nous ne saurions peindre le sentiment de tristesse que produit sur l'observateur cette mélancolique clarté. Plus on examine un objet pareil, moins on arrive à se rendre compte de sa nature. Une lumière bleuâtre et mal définie, à moitié éteinte dans une grande enveloppe nuageuse; tel est le spectacle qu'on a sous les yeux. La qualité de cette lumière est étrange. Elle ne ressemble ni à celle du soleil, ni à celle du satellite de la terre, ni à celle des étoiles, ni même aux reflets des nébuleuses de la voie lactée; il faut avoir vu Saturne dans une forte lunette pour se faire une idée exacte de la lueur plombée que projetait la comète.

Nous n'avons pas appris qu'aucun astronome ait vu cette fois le *noyau* de l'astre passer devant une étoile d'une grandeur un peu notable; de sorte que la question d'un disque ou globe solide paraît devoir encore rester indécise. Il n'a pas été possible non plus d'estimer la *masse*

de l'astre, problème qu'il serait si curieux de pouvoir résoudre; on a constaté seulement que le volume de la comète devenait en quelques heures cinq ou six fois plus gros ou plus petit qu'auparavant. Quant à la détermination de la nature intime de son noyau, on n'a pu y parvenir; il faut toujours se rappeler d'ailleurs que les phénomènes qui auraient lieu à la surface du noyau ne seraient visibles pour nous qu'au travers d'une enveloppe nuageuse d'au moins 6,000 lieues de profondeur. En général, la comète de Halley nous a traités, durant son voyage, avec peu de faveur; elle est restée sourde à une foule de questions des savans. Il est en effet des difficultés d'observation que l'art le plus parfait, aidé des procédés les plus ingénieux, ne saurait vaincre.

Cependant un intérêt tout nouveau s'attache aux observations de la constitution des comètes, depuis les découvertes de notre tems, et dont les anciens astronomes n'avaient aucune idée. Deux de ces astres circulent et accomplissent leur entière révolution dans l'intérieur de notre systéme planétaire, et n'en sortent même jamais. Faisant partie intégrante de notre groupe, on doit plutôt les considérer comme de véritables planètes que comme des comètes, quoique d'une nature intime et d'une matière fort différentes. Le premier de ces astres qui ait acquis droit de bourgeoisie en notre système se nomme la comète d'Encké, d'après le savant professeur de Berlin qui en calcula le cours, et à la découverte de laquelle MM. Pons, Bouvard et Arago prirent part. Cette comète parcourt une courbe ovale ou une ellipse environ deux fois plus longue que large en 1,200 jours, elle se rapproche du soleil à l'une des extrémités de sa course jusqu'à la distance de 12 millions de lieues (limite approximative de la planète Mercure), et à l'autre extrémité,

elle s'en éloigne à 160 millions, s'arrêtant ainsi à peu près dans la sphère de la planète de Jupiter. C'est d'après les mouvemens de cette comète et durant ses quatre retours de 1822 à 1832, que l'on est parvenu à observer que sa position véritable anticipait constamment, et d'une manière uniforme, sur sa position calculée, d'environ deux jours de tems. On a conclu que la comète, perdant deux jours à chaque révolution, était affectée précisément comme si un fluide ou éther excessivement subtil tendait sans cesse à embarrasser son rapide mouvement. Mais ce n'est encore qu'une hypothèse qui est loin d'être solidement établie. Il paraît même que les observations de la comète de Halley, comparées aux calculs de la théorie de son mouvement, n'ont point révélé cette fois la résistance d'un éther quelconque. Du reste, la comète d'Encké, qui ne pourra jamais rencontrer la terre, au moins dans son orbite actuelle, est excessivement difficile à voir, même au télescope, où elle ne présente qu'une légère tache laiteuse assez mal déterminée. Et cependant ce petit lambeau nébuleux, à peine comparable à un fragment de vapeur, n'a pas moins de 9,000 lieues de diamètre !

Le second de ces astres ou planètes, d'une *masse* inappréciable par sa petitesse, mais d'un *volume* énorme, fut aperçu en 1826 à Johannisberg, par un capitaine au service d'Autriche, M. Biéla ; mais on s'assura bientôt que le même astre avait été vu et inscrit dans le grand livre cométaire, en 1772 et en 1805. MM. Clausen, Gambart et Damoiseau en calculèrent le cours, et on détermina qu'il se meut autour du soleil en une courbe assez légèrement ovale; puisque la longueur de son ellipse ne surpasse guère que d'un tiers la largeur. Il fallut donc recevoir également cette comète comme membre de notre système, et on lui donna le nom de comète de Biéla. Elle

met six ans trois quarts à faire sa révolution ; tantôt elle se rapproche du soleil à 34 millions de lieues, tantôt elle s'en éloigne à 230 millions. De plus, les mesures de M. Olbers tendent à établir que cet astre, qui est également très-difficile à voir, et qui se montre au télescope comme une tache nuageuse, offrait cependant en 1825 une nébulosité dont le volume était cent vingt fois plus gros que la terre, et qui n'avait pas moins de 14,000 lieues de diamètre. Telle est la grandeur effrayante de ces amas nuageux qui ont si long-tems traversé l'espace autour de nous, sans que nous ayons pu même soupçonner leur existence.

La comète de Biéla présente un degré d'intérêt bien plus grand encore, qui se lie à la possibilité et à la probabilité qu'elle puisse venir quelque jour envelopper la terre de son énorme nébulosité. L'examen de cette question peut jusqu'à un certain point décider d'avance si cette étrange rencontre est non seulement possible, mais même si elle est probable. On peut d'abord affirmer qu'en général, et hormis le cas de circonstances très-rares, la rencontre d'une comète et de la terre est toujours extrêmement invraisemblable. Cela tient surtout à l'immensité de l'espace où tous ces corps sont lancés, aux variétés des directions qu'ils affectent, et à leur infinie petitesse, comparée à la grandeur de l'étendue où le Créateur les plaça. Que l'on se figure deux atomes de vapeur enlevés dans les airs, l'un en Chine et l'autre en France, ou que l'on s'imagine deux petites graines végétales abandonnées aux hasards des flots du vaste Océan, l'une sur les rivages de la Nouvelle-Hollande et l'autre sur les côtes de Porstmouth, est-il concevable que ces molécules, au milieu d'un si grand espace, réalisent jamais la chance inouïe de se choquer?

Ce n'est là encore qu'une faible image de la proportion qui existe entre les corps célestes et l'incommensurable espace qui les renferme. Aussi, les géomètres appliquant le calcul des probabilités à la possibilité d'un choc entre la terre et une comète qui se montre pour la première fois, et dont les lois et la courbe sont absolument inconnues, ont-ils avancé et prouvé que toute espèce de craintes à cet égard doivent être complétement bannies. Cependant la thèse change de face quand on applique le calcul et le raisonnement à un cas où l'orbite décrite par la comète est bien connue d'avance, et lorsque par une circonstance assez improbable, il est vrai, *à priori*, mais certaine, la trace ou la voie parcourue par l'astre coupe l'orbite de la terre ou passe très-près d'elle. Ce cas est justement celui que présente d'une manière incontestable la comète de Biéla.

La route périodique de cette comète passe fort près du chemin ou de l'orbite de la terre, et même à une si petite distance, que lorsque le centre de la comète est le plus près possible de l'orbite terrestre, sa nébulosité s'étend bien au-delà, et envelopperait infailliblement la terre, si cette dernière se trouvait à la place correspondante de son cours annuel. Cela est si vrai qu'en 1832, si la comète, par les lois de son mouvement ou par l'action de causes perturbatrices quelconques, eût retardé d'un seul mois sur le total de sa révolution, qui est de six ans trois quarts, la collision serait certainement arrivée. Tous les astronomes sont d'accord sur ce point. Chaque année la terre passe par l'endroit où la rencontre pourrait avoir lieu ; mais il est vrai aussi que la comète ne passe par cet endroit que tous les sept ans environ. Cette seule différence suffit pour former une très-forte probabilité contre l'événement. Mais puisque ce passage se représente fidèlement tous les sept ans, il est

impossible que dans la suite des tems l'événement n'arrive pas; nous pensons même que le calcul appliqué à cette question prouverait qu'il ne faut pas attendre un grand nombre de siècles pour que cette chance devienne une certitude. Au surplus, la marche de l'astre est bien connue dès aujourd'hui, et le sera bien mieux encore à chacun de ses retours; déjà l'on croit remarquer qu'à chaque révolution le plan de son orbite diminue d'inclinaison, et semble vouloir se coucher de plus en plus sur l'écliptique. On étudiera plus complétement encore les altérations qu'il pourrait éprouver par la résistance de l'éther et par les influences perturbatrices des autres planètes; de sorte qu'avec tous ces moyens réunis les astronomes pourront nous dire avec une certitude croissante ce que nous aurions à redouter, le cas échéant.

Quant aux résultats de la rencontre d'une comète et de la terre, ils seraient en théorie très-différens, selon que l'on résoudrait par l'affirmative ou par la négative cette question : *les comètes ont-elles un noyau solide?* Si un de ces astres d'une masse égale à celle de la terre, ou même d'une masse comparable, rencontrait notre globe, il est très-sûr que tous les corps solides ou liquides dont il est composé tendraient à s'élancer dans l'espace ou à se déplacer avec une vitesse effroyable, qui serait égale à celle que le globe aurait perdue dans la collision. Partout donc l'équilibre des mers, des continens et de leurs montagnes se trouverait rompu; et comme la terre parcourt son orbite avec une vitesse vingt-deux fois supérieure à celle d'un boulet d'artillerie, il en résulte que toute transformation de cette prodigieuse célérité produirait les mouvemens et les chocs les plus épouvantables. Les collines s'affaisseraient, les chaînes de hautes montagnes crouleraient sur leurs bases de gra-

nit, et l'Océan, s'élançant sur les terres en lames immenses, achèverait de confondre et de broyer tous ces débris. Alors se réaliserait le poème effrayant et sublime de l'Apocalypse : *Et toutes les îles s'enfuirent, et les montagnes ne furent pas trouvées.* L'hypothèse dont nous sommes partis embrasse encore une autre chance, non moins triste pour notre monde.

Si le globe éprouvait un choc violent, il en résulterait sans nul doute, à moins d'une direction extrêmement improbable, que l'axe de rotation serait brusquement changé; les pôles pourraient être subitement transportés à l'équateur, qui se couvrirait de glaces éternelles : l'équateur et ses chaleurs torrides iraient orner nos pôles actuels de la riche végétation des tropiques. Mais les eaux de l'Océan forment à l'équateur une saillie ou protubérance de cinq lieues et demie, qui n'est soutenue que par l'action impulsive de la rotation rapide du globe; cette rotation cessant d'être aussi vive à ces endroits, l'eau soulevée devrait les quitter aussitôt pour se jeter vers le nouvel équateur. Qu'on se figure maintenant les ravages d'une vague de cinq lieues et demie d'étendue se précipitant comme un éclair sur les continens, et les sillonnant avec une prodigieuse vitesse pour obéir à son équilibre. Il est évident qu'il n'est pas de roche qui ne fût réduite en poussière sous une telle action. Ce serait bien pis encore, si, adoptant les données géologiques des plutoniens modernes, on supposait qu'une comète solide fût animée d'une vitesse et d'une masse suffisante pour se faire jour au travers de l'écorce refroidie du globe, et pour dissiper en éclats les roches qui couvrent l'abîme incandescent. Alors la terre, si verdoyante aujourd'hui, ne serait plus qu'une vaste scorie. Laplace, en traçant le tableau de ce qui arriverait dans cette hy-

pothèse, a grand tort assurément de dire que l'espèce humaine « serait réduite à un petit nombre d'individus, à l'état le plus déplorable. » On peut affirmer, au contraire, que nul être vivant, ni végétal, ni animal, ne survivrait un instant à pareille catastrophe. Elle ne pourrait avoir d'historien. Ce serait un grand et sublime roman; mais il n'aurait point de lecteurs.

Si l'on admet nos suppositions, la conséquence que nous en tirons devra paraître rigoureuse et scientifique. Mais c'est un peu l'histoire de la dent d'or. Nous sommes partis de l'idée d'une comète à noyau solide et à masse comparable à celle de la terre; or, ce sont précisément ces conditions qui n'existent pas. Il est au moins très-douteux que l'on ait jamais pu constater par des observations précises que de tels astres soient formés d'un globe opaque et capable de produire une violente collision. La question pourrait être tranchée par l'existence de phases *en croissant,* semblables à celles de la lune, ou par des influences perturbatrices sensibles sur une planète et ses satellites, ou par une éclipse bien constatée d'étoiles brillantes au-devant desquelles la comète s'interposerait. Mais il paraît qu'il n'existe dans aucun catalogue authentique des observations indubitables du genre que nous venons d'indiquer. Au moins est-il bien certain que la comète de Biéla, qui effleure notre route tous les sept ans, ne présente aucune de ces conditions fâcheuses pour le repos de notre monde. Il est parfaitement prouvé que cet astre n'est qu'un immense nuage nébuleux d'une excessive ténuité. Bien que la grandeur de cet amas dépasse 15,000 lieues d'étendue, sir John Herschel, en 1832, eut bien de la peine à le distinguer au moyen d'un énorme télescope de vingt pieds.

Il assure de plus que s'il ne l'eût pas d'abord reconnue avec cet instrument gigantesque, il lui aurait été impossible de la voir ensuite, même à l'aide d'une lunette d'un très-fort grossissement. On peut juger d'après cela de la ténuité d'un corps si étendu, et qui cependant au plus près du soleil réfléchissait si peu de lumière. Mais cette comète offrit au même astronome des apparences encore plus rassurantes. En l'observant en septembre de la même année, il la vit une nuit passer directement devant un petit groupe d'étoiles télescopiques de la seizième ou dix-septième grandeur; ce groupe, qui contient toutefois un nombre très-considérable d'étoiles, est tellement tenu qu'il n'occupe dans le ciel qu'un espace angulaire qui n'égale pas la vingtième partie du disque de la lune. Cependant ce petit amas se laissa parfaitement distinguer au travers de la comète, « On chercherait en vain une preuve plus sensible, ajoute sir John Herschel, de l'excessive transparence de la matière dont la comète est composée. La plus légère brume eût totalement effacé ce groupe stellaire, et cependant on continuait de le voir très-nettement au travers d'une épaisseur de matière cométaire, qui, d'après sa distance et son diamètre apparent, ne pouvait avoir moins de 15,000 lieues de profondeur. Si l'on venait soutenir que la plus grande comète que l'on ait jamais observée, y compris les millions de lieues où sa queue s'étend, ne contient pas plus de matière qu'il n'y en a dans le plus mince filet d'eau, ce serait sans doute une proposition qui manquerait de preuves. Mais certainement si quelqu'un affirmait que la comète en renferme davantage, ce serait également une assertion qui ne pourrait se démontrer. » Telles sont les conclusions que ce célèbre astronome a déduites des faits observés. Nous pen-

sons d'après cela que nous pouvons attendre fort tranquillement le jour où la comète de Biéla doit nécessairement rencontrer notre globe.

En effet, cet astre nous présente la singulière constitution d'un immense nuage globuleux, large dans toutes ses dimensions d'au moins 15,000 lieues, et parcourant la majeure partie de notre système dans une orbite de sept années, avec une vitesse moyenne d'environ 90,000,000 de lieues par année, ce qui donne un mouvement moyen de trois lieues par seconde, vitesse inférieure à celle de la terre, qui augmente de beaucoup quand l'astre, revenant des plaines de l'espace au-delà de Jupiter, se rapproche du soleil. Mais quelle est la nature précise de ce corps que nous sommes destinés quelque jour à voir de plus près? C'est là une question des plus curieuses à laquelle il paraît que la science est absolument hors d'état de répondre, et il est fort à craindre que notre ignorance à cet égard ne dure très-long-tems, si même elle se dissipe jamais. Comment faire des expériences précises sur ces amas nébuleux qui ne sont que faiblement visibles à l'aide des plus puissans instrumens que l'optique ait imaginés? La transparence parfaite, la translucidité de la comète de Biéla est un fait bien certain. Sa masse se révèle comme infiniment petite; elle n'exerce pas la moindre influence perturbatrice, et subit sans cesse celle des planètes; mais cependant on ne peut douter que cet astre subtil ne soit composé d'une matière quelconque assez dense après tout pour se maintenir agglomérée et pour réfléchir les rayons solaires. Lorsque cet astre étranger se présentera pour ceindre notre terre, bien plus petite que lui, dans les plis de sa zone nébuleuse, on le verra approcher sous une forme éclatante. Un météore lumineux paraîtra sur la voûte des cieux, augmentera sans cesse

et rapidement de dimension, surpassera bientôt le soleil en grandeur, jettera sur tous les objets une pâle lumière et finira par remplir tout le firmament de sa clarté diffuse. Comme il manque totalement de noyau solide, et que sa matière est excessivement rare, non seulement toute espèce de collision violente devient alors impossible, mais notre globe pénétrera dans cet amas de nuages brillans sans en éprouver de résistance appréciable. Si nous lui attribuons pour limite inférieure de mouvement une vitesse moyenne de 180 lieues par minute et une largeur de 15,000, il en résultera que dans certaines positions assez probables, et en combinant son mouvement avec celui de la terre, les deux corps ne mettront pas même une demi-heure à se traverser complétement. Ce sera donc un phénomène presque instantané. Si les nuages nébuleux de la comète avaient une densité mesurable à la balance, nul doute que cette pénétration, sous les conditions d'une si prodigieuse vitesse, n'occasionât des ouragans dévastateurs auprès desquels ceux qui ravagent les Antilles ne sont que de légers zéphirs. Mais sans doute cet effet serait absolument nul à cause de la ténuité presque infinie de la masse cométaire ; cette considération empêche d'admettre qu'une telle rencontre pût avoir le moindre effet sur la longueur de l'année ou sur la durée des saisons et des jours.

La comète n'exercerait donc sur notre terre d'autre action qu'un simple effet météorologique. Mais ici se présente une autre question assez grave, qui pourrait bien exciter quelques inquiétudes chez les générations témoins du phénomène. Il est bien certain que, dans le cas où la collision se réaliserait, la nébulosité cométaire viendrait se mêler à notre atmosphère et que l'air que nous respirons ne manquerait pas de s'imprégner de

cette matière exotique. Quelle influence ces gaz célestes pourraient-ils exercer sur les poumons des êtres qui peuplent notre globe? Ces gaz seraient-ils respirables ou non? Produiraient-ils des phénomènes lumineux permanens et jusqu'ici inconnus? Changeraient-ils les forces électriques ou magnétiques ordinaires? Auraient-ils la puissance, qu'on voulut attribuer jadis à l'oxigène, d'animer la création de forces nouvelles et de répandre partout une influence exhilarante, ou bien seraient-ils contraires aux conditions de la vie, et de nature à engourdir l'univers dans une léthargique asphyxie? On peut répondre, de prime-abord, que la rareté de ces particules gazeuses, quelque délétères qu'elles fussent, serait toujours si grande, que leur proportion avec l'air respirable se réduirait à rien, et que, pour l'une d'elles que l'homme aspirerait, il aspirerait en même tems des millions de particules d'air atmosphérique. Ce serait donc un poison gazeux, tellement délayé, tellement homœopathe, qu'il ne pourrait produire aucun mal. Cependant comme la médecine a plus souvent à combattre des influences invisibles et subtiles que des émanations qu'elle puisse analyser et peser, il serait fort possible que le contact de notre atmosphère avec la nébulosité de la comète de Biela amenât des accidens fâcheux pour la salubrité générale de notre monde.

On voit donc que dans l'hypothèse que nous avons posée, tout se réduit à déterminer la nature physique et chimique de la substance comètaire, qui paraît être d'une si prodigieuse ténuité. En vain quelques savans ont-ils cru pouvoir soutenir, pour expliquer ces apparences, que le noyau des comètes est peut-être formé d'un corps parfaitement transparent ou d'un liquide d'une extrême limpidité. Une telle supposition échappe à

toutes les analogies. On ne connaît ici-bas aucun corps, même le plus admirable cristal de roche, ni aucun liquide, même l'éther le plus délié, qui n'obscurcît point complétement une vive lumière à quelques toises d'épaisseur, et à bien plus forte raison, sous une couche de plusieurs milliers de lieues. Tout le monde sait que le plongeur est déjà dans une demi obscurité à quelques brasses sous l'eau. Les gaz eux-mêmes, tels que nous les connaissons, arrêtent bien vite la lumière sous une épaisseur considérable. A cent lieues des Alpes et dans le tems le plus serein, chacun sait quelle teinte douteuse et azurée vient troubler les contours de la crête des montagnes. Puisque la comète de Biéla, notre ennemie naturelle, laisse parfaitement traverser les 15,000 lieues de ses nuages nébuleux, par la lueur légère des plus petites étoiles, il faut que cet astre soit mille fois, et peut être cent mille fois plus rare que le gaz hydrogène pur, le plus léger de tous les airs sur lesquels nous ayons pu expérimenter. D'ailleurs nos gaz ou nos vapeurs ont une force réfringente de la lumière, qui est très-notable. Si réellement la comète de Biéla avait une constitution analogue à celle de la plus rare de nos vapeurs terrestres, du plus translucide de nos gaz, les rayons des étoiles traversant son épaisseur subiraient mille phénomènes divers de réfraction, d'où l'on pourrait établir, jusqu'à un certain point, la composition de cet astre, et la différence de sa température d'avec celle du milieu environnant. Mais les faits prouvent que les comètes sont tout-à-fait insensibles à de pareilles influences.

Nous devons donc conclure de ce qui précède que ceux qui existeront à l'époque où cet astre rencontrera la terre ne seront exposés, selon toutes les apparences, à aucune espèce de danger, qu'ils seront seulement appelés à

jouir du plus beau et du plus étrange spectacle, et que tout esprit philosophique doit faire les vœux les plus ardens pour être encore de ce monde, à l'époque où cette chance viendra à se réaliser. Malheureusement pour nous, le dix-neuvième siècle ne paraît point avoir été réservé à une si haute faveur.

Une autre circonstance assez singulière, et qui tient à la nature même des orbites cométaires, rend l'événement dont nous parlons assez difficile à prévoir très-long-tems d'avance, et tend même à en éloigner la possibilité. La courbe décrite par ces astres est entièrement changeante. Comme la comète de Biéla se promène pour ainsi dire dans un vaste espace parsemé de planètes infiniment plus massives qu'elle, et dont les positions par rapport à elle changent à chacune de ses révolutions par l'effet de leurs mouvemens propres, il en résulte que la voie que parcourt l'astre aujourd'hui pourrait fort bien être gravement altérée par les perturbations futures (1). Ces immenses et légers nuages errans changent très-docilement de route et entrent dans des courbes nouvelles, quand des planètes les dérangent avec une force supérieure. Ceci est, on le voit, une affaire de calcul; mais quelque longs et fastidieux qu'ils soient, les astronomes ne négligeront pas sans doute de nous tenir au courant des chances et de l'époque d'une telle visite.

Que de conjectures ne pourrait-on point faire sur la création, sur le but et sur la nature de ces innombrables comètes? Quel spectacle singulier que celui de ces astres nuageux, si ternes, qu'ils en sont souvent imperceptibles, dont les dimensions sont énormes, et qui malgré leur

(1) La comète de Biéla est passée, le 29 octobre 1832, à sept mille lieues environ de l'orbite de la terre.

excessive rareté, gravitent vers le soleil, se laissent déranger par les planètes, mais obéissant à des lois certaines, accomplissent des courbes calculables dans les vastes régions de l'étendue? Le nombre de ces corps paraît être effrayant.

Un astronome français, M. Arago, qui n'a pas seulement enrichi la science de ses précieuses découvertes, mais qui, par ses expositions lucides, est encore parvenu à la rendre populaire, a établi d'après d'habiles déductions que le nombre des comètes réparties jusqu'aux régions lointaines de la planète Uranus doit dépasser le chiffre de trois millions et demi! Mais ce n'est pas tout, lorsqu'on étudie les conditions d'existence si anomales qui se lient à la nature des comètes, leur prodigieuse grandeur, leurs immenses vicissitudes de chaud et de froid, de ténèbres et de lumière, leur constitution si éminemment gazeuse, leur ténuité inconcevable, on se demande quel a pu être le but final de ces corps étranges, quelles lois tient enchaînées leurs molécules subtiles, et à quels états d'existence et de vie de pareils astres peuvent servir de théâtre? La postérité savante répondra peut-être un jour à ces questions, sur lesquelles nous sommes encore dans la plus profonde obscurité. Pour nous, gens d'à présent, tout ceci prouve seulement la justesse de ces paroles que Shakspeare fait dire à Hamlet : « Il y a beaucoup plus de choses au ciel et sur la terre que notre philosophie ne se l'imagine! »

(*Edinburgh Review.*)

Littérature.

—

POÈTES ALLEMANDS DU XIXe SIÈCLE.

INFLUENCES DIVERSES QUI ONT PRÉPARÉ L'AVÉNEMENT DE L'ÉCOLE POÉTIQUE DU XIXe SIÈCLE, EN ALLEMAGNE. — MARTIN OPITZ. — FLEMMING. — BODMER. — BREITINGER. — KLOPSTOCK. — LESSING. — WIELAND. — MULLER. — SEUME. — MATTHISON. — SALIS. — TIEDGE. — SCHUBART. — VOSS. — BURGER. — GOETHE. — SCHILLER. — UHLAND. — GUSTAVE SCHWAB. — KOERNER. — AUGUSTE ET FRÉDÉRIC SCHLEGEL. — TIECK ET SON ÉCOLE. — ZEDLITZ. — SONNENBERG. — PYRKER. — SCHREIBER. — HEINE, etc.

Rien de plus difficile que l'appréciation littéraire de la moderne Allemagne. Les influences qui ont créé ou modifié le développement intellectuel de ce pays tiennent à des causes si diverses, tombent pour ainsi dire de hauteurs si éloignées, se rattachent à des travaux scientifiques si étrangers au vulgaire, à des systèmes métaphysiques si inconnus du reste de l'Europe, que Mme de Staël elle-même, dans son admirable *Essai*, n'a pu les indiquer nettement. L'inspiration primitive, pure, franche, énergique, simple, ne peut appartenir à une nation dont l'étude est le bonheur, qui a creusé dans toutes les directions, dans toutes le profondeurs, l'analyse de la pensée humaine, porté la subtilité de la controverse théologique dans ses méditations sur l'art et dans la mise en œuvre de ces méditations : nation dont la rêverie et le long travail intellectuel sont les plus vives jouissances; qui sait agir, combattre, se dévouer noble-

ment; mais qui est lente à s'émouvoir, et qui, l'action héroïque une fois accomplie, se replonge avec bonheur dans le sein de sa rêverie favorite, dans la contemplation idéale de tous les modes intellectuels, de tous les chefs-d'œuvre que le génie a semés à travers les siècles.

S'il est une influence spéciale qui ait déterminé les penchans et modifié les couleurs de la poésie allemande, au dix-neuvième siècle, c'est l'*influence anglaise*. Ce mouvement date des dernières années du siècle précédent; il a été tout puissant sur Lessing, Herder, Goëthe, Schiller, Bürger. Il a donné de la solidité et de la réalité à des pensées mystiques, vagues, idéales. Des routes nouvelles se sont ouvertes au talent germanique, dont le caractère primitif ne s'est cependant pas perdu.

Ainsi l'Allemagne d'aujourd'hui peut passer pour la fille intellectuelle de la Grande-Bretagne : Shakspeare a créé Goëthe et Schiller; les déistes anglais ont ouvert la route aux métaphysiciens allemands. La confraternité des deux nations ne peut être révoquée en doute. Jamais, chez l'une et l'autre, les produits de l'intelligence n'ont servi à l'amusement exclusif des grands et des hommes de cour : une inspiration populaire et nationale a dominé l'éloquence, la philosophie, la poésie. L'imitation du génie romain n'a pu obtenir, sur le sol teuton et dans les îles britanniques, qu'un succès passager. Ces fleurs brillantes, mais artificielles, que les muses de l'Ausonie et de la France cueillaient sur les tombeaux de Virgile et de Théocrite, n'ont pu fleurir et prospérer dans le vieux domaine des Germains. L'Allemagne a long-tems poussé jusqu'à une vulgarité grossière ce caractère rude et populaire de sa littérature. Le morcellement du pays, la subdivision de ces nationalités éparses, l'absence d'un centre commun, les hostilités ouvertes ou secrètes entre les Soua-

bes, les Saxons, les Bavarois, les Prussiens, ont arrêté pendant long-tems le progrès, non de l'intelligence en Allemagne, mais de ses produits dans la littérature et les arts. Pendant que l'éloquence se traînait encore, et que la poésie rampait, les savans adoptaient la langue latine comme leur idiôme naturel, et ce défaut de culture maintenait ou plutôt augmentait encore l'infériorité de la littérature nationale.

Luther, ce terrible moine, détruisit à la fois le pouvoir du pape et la tyrannie du latin. Il s'adressait au peuple, il soulevait le peuple; il lui fallait un langage populaire. Il créa l'éloquence allemande, fit régner le dialecte saxon; et, sans corriger la trivialité du langage, arme puissante dans ses mains, il lui prêta l'énergie, la chaleur, l'entraînement qui lui manquaient. « Parlez toujours au peuple, écrivait-il à un prédicateur de ses amis, ne faites nulle attention aux grands et aux hommes instruits; frappez les ames vulgaires; les ames d'élite vous suivront. » L'hostilité des controverses, que la force de sa pensée et de son *vouloir* avait assoupie sans l'écraser, renaquit sur sa tombe, plus amère et plus violente que jamais, et la langue latine lui servit d'organe. Aussi la littérature allemande retomba-t-elle bientôt dans le dédain et l'oubli d'où elle ne sortit plus qu'au dix-huitième siècle.

Au moyen-âge, lorsque les princes et les guerriers allemands répétaient sur la lyre nationale, dont ils adoucissaient les accens, l'inspiration héroïque, galante, chevaleresque des troubadours provençaux, leur poésie était toute populaire; elle émanait de la chevalerie chrétienne; elle ressortait évidemment de ces idées que la foi catholique avait fait germer et fleurir à travers toute l'Europe, et qui étaient devenues la propriété commune de tous les

chrétiens. L'élégance même et la recherche que l'on peut reprocher aux *Minnesingers* souabes, ainsi qu'aux chantres d'amour méridionaux, ne sont que le développement naturel des symboles chrétiens, le luxe et l'efflorescence de la pensée catholique. Ainsi se déroulaient, sous les arceaux des cathédrales, destinées à recevoir la masse du peuple, mille ornemens fantastiques et capricieux: leur luxe n'altérait pas la simplicité de l'ensemble, et ces détails infinis font encore l'admiration de notre époque sans foi. Un guerrier, un noble, un suzerain, devenait peuple quand il devenait poète, comme un empereur devenait l'égal du paysan quand il se faisait moine! Henri, duc de Breslau, et le pauvre juif Süsskindt étaient frères de poésie.

Cet éclat chevaleresque de la poésie populaire apparut comme une fleur radieuse et ne tarda pas à se flétrir. Il ne resta plus à la muse allemande qu'une grossièreté triviale, mêlée à une régularité mécanique dont elle empruntait la tradition à l'artifice compliqué des rhythmes provençaux. C'est une bien curieuse époque que l'ère de cette poésie bourgeoise, où les artisans et les classes inférieures, s'emparant du métier de poète, le traitèrent avec une exactitude matérielle, une patience à toute épreuve, et avec un défaut complet d'enthousiasme. Il n'y eut plus de troubadours en Allemagne que les savetiers, les menuisiers et les maçons. Chaque corporation de métiers quittait, pendant le saint jour du dimanche, le marteau, la hache ou la scie, et se transformait en académie lyrique. Il s'agissait pour ces bonnes gens, non d'inspiration et de génie, mais de rimes exactes, de mètres parfaitement scandés, et d'un entrelacement plus ou moins bizarre, mais toujours servile de rhythmes différens. Vassaux et manans, habitués à la précision servile du labeur

mécanique, ils faisaient de la poésie une vassale et une mendiante, qui, toute humble et soumise à une critique aveugle, mesurait ses odes et ses chants d'amour comme un cordonnier son cuir, un charpentier son bois et un tailleur son drap.

Ce travail mécanique, appliqué à ce que l'intelligence a de plus libre, produisit des résultats aussi nombreux que misérables. Cependant le peuple y gagna un certain désir de s'instruire, un certain développement de ses facultés, et surtout l'habitude féconde et admirable d'accorder aux occupations intellectuelles la supériorité sur le travail manuel. Ce fut là un grand acheminement vers la révolution religieuse que Luther devait opérer ; si les conquêtes de la poésie furent rares et peu importantes, les richesses de la pensée s'augmentèrent, son activité redoubla, et un terrain si laborieusement préparé devint propre à recevoir toutes les semences d'une littérature forte, grande, originale.

A la première époque des Minnesingers, à la seconde époque des artisans-poètes, succéda l'ère d'une poésie religieuse, plus grave et plus profonde que la première, plus élevée et plus libre que la seconde, et dont les chants, trop souvent empreints de grossièreté et tachés de rouille, nous ont laissé quelques beaux fragmens. Une foi sincère respire dans ces poésies, et les fautes qu'on y remarque sont d'ailleurs rachetées par deux qualités précieuses : l'énergie et la simplicité.

Au milieu de ces révolutions, la langue allemande s'était assouplie; à sa richesse naturelle, elle avait commencé à joindre quelque élégance et quelque pureté. Les luttes de la pensée et des intérêts avaient accru son opulence. La beauté des compositions grecques et romaines antiques avait fait naître quelques vélléités d'imitation

malheureuses. Cette nouvelle tendance, qui préparait l'époque classique, ne put donner ses fruits qu'après la paix de Westphalie, lorsque le bruit des armes cessa de retentir, et que des loisirs plus calmes favorisèrent le goût des études paisibles. On voulut donner à l'intelligence allemande le pli de l'élégance romaine et grecque ; essai pénible, infructueux, mais qui devait concourir à perfectionner la civilisation intellectuelle de l'Allemagne.

Ce fut en Silésie, contrée que la guerre récente avait épargnée, que cette muse nouvelle, née de deux races ennemies, trouva son premier berceau. Un homme dénué d'inspiration, mais qui avait beaucoup voyagé, et dont l'esprit s'était modelé sur le type franco-latin des universités françaises et italiennes, Opitz fut le fondateur de l'école classique allemande ; son style didactique, son affectation d'élégance, les amplifications de rhétorique décorées par lui du titre d'odes et de dithyrambes, trouvèrent beaucoup d'admirateurs. Martin Opitz (secrétaire du roi de Pologne, et né en 1597 à Bunzlau) fut suivi d'André Gryphius, Simon Dach, André Tscherning, Robert Roberthin, Henri Albert, Christophe Homberg et André Scultet, tous écrivains moraux, bons citoyens, excellens pères de famille : poètes détestables.

Cette première école silésienne, qui n'a produit qu'un seul homme vraiment remarquable, Flemming, donna naissance à une autre école, dont les deux coryphés, Hoffmannswaldau et Gaspard de Lohenstein, voulurent introduire dans la poésie allemande le luxe inutile et fleuri des concetti italiens. L'érudition et le mérite réel de ces deux hommes ne purent prêter un peu de vie et d'avenir à cette entreprise ridicule. Quelques écrivains plus simples, mais également dénués de génie, luttèrent contre les réformateurs concettistes. Gunther, Canitz,

Wernichen, opposèrent leur prose rimée aux froides extravagances de leurs adversaires. Entre la pauvreté nue des uns, et le faux éclat dont les autres se paraient, le choix de la muse eût été difficile : elle les reniait également.

De l'imitation latine à l'imitation italienne, et de cette dernière à l'imitation française, il y avait peu de distance. La manie du style français s'empara bientôt de toute l'Allemagne ; la bonhomie et la gravité nationale parodièrent pesamment la fatuité des marquis. Le madrigal se répandit sur les bords du Mein et de la Sprée ; la langue teutonique se corrompit sous la main de quelques innovateurs malheureux. On singea lourdement la légèreté et l'élégance. Gottsched, né en 1700, et professeur à l'université de Leipsick, dut sa célébrité à la chaleur et à la constance avec lesquelles il servit et propagea ce mouvement. Tout ce qui n'était pas français tombait frappé de son anathème. Il fit une guerre acharnée à Polichinelle, attendu que Polichinelle était italien ; ses déclamations démosthéniennes contre un théâtre de Berlin, où le célèbre bouffon bossu se donnait ses coudées franches, sont un des plus curieux monumens de la critique littéraire. L'école italienne et l'école classique lui paraissaient également condamnables : il ne proposait qu'un seul modèle, la versification française. Critique sans poésie, il ne voyait dans l'art qu'une chose matérielle, un métier de patience. Ses attaques, dirigées contre le mauvais goût des concetti, étaient raisonnables et utiles ; mais son idéal poétique ne s'élevait pas au-dessus de la correction du style et de la pureté de l'expression.

La première étincelle d'une véritable réforme dans la poésie allemande devait jaillir d'un pays où la nature n'a jamais cessé d'être honorée, tant elle s'y montre grande,

variée, puissante, sublime. Jusqu'au dix-huitième siècle, la poésie allemande avait langui enveloppée de ses langes pédantesques. Deux Suisses, Bodmer et Breitinger, tous deux nés à Zurich, l'un en 1698, l'autre en 1701, réveillèrent le sentiment des beautés naturelles et le désir de les exprimer avec fraîcheur, candeur, énergie. La moralité suisse, qui réglait leur conduite et qui régnait dans leur ame, occupa une grande place dans le nouveau code poétique tracé par eux. Ils méconnurent le but véritable de la poésie, qu'ils regardèrent seulement comme l'organe et l'interprète de la foi religieuse et des vertus de famille. Les poètes anglais leur offraient de nobles exemples de poésie morale, et ce fut dans les chefs-d'œuvre de Spencer, de Gray, de Milton, de Collins, qu'ils puisèrent leurs nouvelles inspirations. Ballottée de réforme en réforme, et promenée d'excès en excès, la muse allemande quitta rapidement la correction froide de Gottsched pour adopter une versification rocailleuse, lourde et sans grâce, vêtement rude et grossier des pensées les plus morales. Ces nouveaux réformateurs bannissaient la rime, n'admettaient la passion que comme dangereuse, et se hâtaient de la sacrifier sur l'autel de la morale; ils dédaignaient la beauté de la forme, si essentielle à tous les arts. Le parti de Gottsched résista long-tems et fut vaincu; mais l'école de Bodmer n'avait pas une longue carrière à fournir. Bientôt une école éclectique, recueillant dans les diverses tendances dont nous venons de parler tous les élémens d'avenir et de force qui pouvaient concourir à une réorganisation littéraire, imprima un élan vigoureux à l'intelligence germanique. Le triomphe de la poésie allemande ne date que de cette époque.

C'est celle de Klopstock, de Gellert, de Mendelssohn, de Gleim, d'Uz et de Hadegorn. Elle occupe tout l'espace

compris entre les années 1721 et 1765; elle est à la fois morale comme celle de Bodmer, respectueuse envers l'antiquité classique, amoureuse de la correction, comme la littérature française, et imprégnée d'un sentiment religieux. Elle s'honore de deux grands noms, celui de Haller et celui de Klopstock. Autour des hommes remarquables que nous avons cités, se groupèrent Cramer, Ebert, Gaertner, Gellert, Gisecke, Kaestner, Rabener, Schmidt, Goetz, Lange, Pyra, Ramler, Kleist, Sulzer. L'originalité manque à une partie de leurs productions, et même dans *le Messie* de Klopstock, il y a encore de la froideur et de la monotonie. La période suivante brilla d'un éclat plus vif. De 1765 à 1800, l'horizon poétique s'élargit, et la littérature allemande trouva son âge d'or.

Lessing jeta les bases de cette haute critique à laquelle l'Allemagne a dû plus tard une gloire si éclatante. Wieland, esprit souple et fin, doué de la faculté de tout comprendre, introduisit à la fois l'imitation de l'Arioste et le culte de Shakspeare. On sentit tout le prix de la simplicité, de la nature et de la passion; peut-être même Bürger, Hœlty, les deux Stolberg, Voss, composant ce que l'on appelait la réunion de Gœttingue, poussèrent-ils trop loin la recherche de la naïveté. N'importe, bientôt se montrèrent dans le ciel de la poésie deux astres qui devaient éclipser leurs rivaux, et que personne n'a encore effacés, Goëthe et Schiller. Ils eurent pour disciple l'Allemagne entière, qui vit encore sous leur loi. Isolé, unique, mais rayonnant de clartés bizarres, se montrait un génie que sa grandeur et ses défauts placent au-dessus de l'éloge et au-dessous du blâme, poète qui n'a fait que de la prose; mystérieux et sublime créateur d'œuvres informes; Jean-Paul-Frédéric Richter. Il éton-

nait le monde intellectuel sans influer sur lui, tant il avait peu d'analogie avec tout ce qui existe, avec tout ce qui pense ou écrit.

Après une riche moisson, dont toute l'Europe connaît les résultats, une révolution nouvelle s'opéra dans la littérature et la poésie de l'Allemagne. A la verve enthousiaste de Schiller, à son idéalité morale qui déifiait l'homme par l'exercice de la vertu et le sacrifice de soi-même; au génie panthéiste de Goëthe, qui s'assouplissait à toutes les formes et se prêtait à toutes les transformations, deux frères, hardis novateurs, firent succéder, comme sources d'inspiration, le symbolisme chrétien, le roman du moyen-âge, la foi catholique et ses ardeurs mystiques. Auguste et Frédéric Schlegel, secondés par Mme de Staël, essayèrent de greffer sur l'arbre teutonique les rameaux de cette végétation antique et nouvelle; ils furent secondés par les circonstances et par cette grande lutte contre Bonaparte qui ramenait les Germains à toutes les idées de guerre, d'héroïsme et de confédération armée qui avaient prévalu pendant le moyen-âge. Tieck seconda les deux frères, et l'influence mystique de ces trois hommes, bien qu'elle se soit affaiblie par degrés, est loin d'avoir complétement disparu. Si une tendance nouvelle se fait sentir en Allemagne, c'est vers le matérialisme des pensées, vers son expression sensuelle qu'elle se dirige: mais son empreinte n'est pas encore assez puissante, son mouvement n'est pas assez déterminé pour que nous osions prédire les destinées futures et l'action réelle qui lui sont réservées.

Après cette esquisse rapide des variations de la poésie allemande, essayons de fixer la place respective des talens qui ont brillé pendant le dix-neuvième siècle : classification qui présente plus d'une difficulté à l'analyste cons-

ciencieux. On vient de voir quel est le nombre et la variété des affluens qui sont venus se jeter et s'absorber dans cet océan poétique. Sur les limites des deux siècles se présentent plusieurs talens distingués qui ont reçu l'influence et le reflet des écoles précédentes : tels sont Voss, Bürger, Schubart, dont les œuvres entachées de défauts ne seront pas oubliées. Des émotions sincères et fortes y respirent : Seume, Müller le peintre, Matthison et Salis doivent être rattachés au groupe de poètes que nous venons de citer, et dont Tiedge fait aussi partie. Matthison et Salis appartiennent à cette école sentimentale, maniérée, analytique, détaillée, que l'amour de la nature, prêché par Rousseau, chanté par Thompson, et que l'esprit de famille mis à la mode par les romans anglais, firent renaître en Allemagne.

Müller, et Seume plus originaux et plus incomplets, menèrent une vie bizarre dont les accidens et l'irrégularité nuisirent au développement d'un talent réel. L'adversité poursuivit Seume : né en 1763, en Saxe, après avoir fait ses études théologiques, il passa en France. Mais avant d'arriver à Paris, il tomba entre les mains de quelques recruteurs du pays de Hesse, qui l'embarquèrent pour l'Amérique. A son retour, le même accident lui arriva. Son habitude de voyager à pied l'exposait à de tels périls, fréquens à cette époque. Les auteurs du second enlèvement étaient prussiens. Racheté par un honnête bourgeois, qui prit pitié de sa position, Seume devint lieutenant au service de la Russie, et la protection spéciale de Catherine II lui faisait espérer un avenir meilleur, lorsque la mort de cette princesse renversa ses plans de fortune. Il revint à Leipsick, corrigea les épreuves d'une imprimerie, donna quelques leçons publiques, et mourut pauvre en 1810. Une misantropie amère respire

dans ses poésies passionnées, souvent admirables de sentiment et d'expression. Toutefois, ses ouvrages les plus remarquables et les plus intéressans sont : l'*Histoire de sa Vie* (*Mein Leben*) et la *Promenade à Syracuse*, précis d'un voyage fait à pied à travers la Sicile. Le sort a toujours été défavorable à Seume, qui mérite plus de réputation qu'il n'en a obtenu, même après sa mort.

Matthison, que les écoles modernes ont amèrement raillé, est un poète sentimental, souvent affecté, dont la renommée exagérée pendant sa vie a été trop abaissée après sa mort. Les femmes et les courtisans l'avaient pris sous leur protection. Critiques, savans, réformateurs, le condamnèrent à l'oubli. Injustice fréquente; malheur auquel doivent se résoudre la plupart des écrivains à la mode. Sa lyre est un instrument de nacre et d'or; les cordes qui retentissent sous ses doigts sont des cordes de soie. Il ne chante que le souvenir, la mélancolie, la tendresse. Il a de la grâce, peu d'élan, peu de verve, peu de chaleur; mais une délicatesse raffinée, une versification travaillée avec une recherche qui exclut souvent le naturel; toutes les qualités et tous les défauts d'un Dorat allemand. Rien de plus étrange que cette mélancolie coquette, cette sensibilité parée, cette douleur qui pose et qui veut qu'on l'admire. Matthison a trop vécu dans les palais; plus d'une anecdote témoigne de l'influence que l'état de courtisan a exercée sur lui, de l'ascendant que cette existence factice a pris sur son intelligence, et de l'adoration absurde qu'il avait vouée aux grands de la terre. Guillaume Müller, un de ses amis, alla le voir à Stuttgard; il était alors bibliothécaire du prince héréditaire de Wurtemberg. « C'est, dit Matthison à Müller, un prince de la plus grande espérance; » et pendant une demi-heure, il entretint son ami des qualités et des vertus

de la jeune altesse. « Quel âge a le prince, demanda Müller? — Un peu plus de quatre ans, » répondit Matthison sans se déconcerter. Sévère d'ailleurs pour ses confrères en poésie, et toujours protégé par les princes, il eut à subir les attaques d'une critique inexorable, dont la postérité doit réformer la sentence. Pour la mélodie de la versification, la grâce des détails, et la pureté du style, Matthison n'est inférieur à aucun poète.

Salis se rapproche de son ami Matthison. Sans avoir autant d'éclat et de correction que lui, il se distingue par un naturel et une vérité qui méritent des éloges. Quelques-unes de ses chansons n'ont rien perdu de leur popularité.

Frédérick Müller et Tiedge sont presque aussi complétement oubliés aujourd'hui que Matthison et Salis : oubli injuste. Les rangs de l'armée poétique se sont tellement pressés qu'on ne daigne plus conserver le souvenir et le nom de tous les combattans. Frédérik Müller, surnommé *le Peintre*, né en 1750 à Kreuznach, commença par se faire une assez belle réputation comme dessinateur et comme graveur. D'un caractère bizarre, morose; livré à tous les caprices d'une imagination malade, il gâta ses succès et même son talent; après un long séjour à Rome, il se dégoûta de la peinture et se dévoua entièrement à la poésie. La verve, l'imagination, la véhémence, la grandeur, ne lui manquent jamais; trop souvent il prend l'étrangeté pour la nouveauté, une rudesse baroque pour la force, et la trivialité pour la simplicité. Quelques-unes de ses chansons, entre autres *le Congé du Soldat*, et surtout ses idylles *Ulrich de Cosheim, la Tonte des Brebis* et *le Jour des Noisettes*, sont admirables. A la simplicité de Voss, il joint plus de verve, d'entraînement et un sentiment plus réellement

poétique. Il a écrit un *Faust*. Cette apothéose et ce supplice de la science; cette tradition métaphysique et profonde ont fait fortune en Allemagne. Wagner, Klinger, Goëthe, Müller, s'en sont emparés tour à tour.

Tiedge, qui vit encore et qui a publié il y a peu d'années un poème singulier (*la Vie est une Foire*), appartient à l'ancienne école; on lui reproche quelque froideur, un ton didactique, une correction trop soutenue. Mais il y a de la candeur, de la force, de la moralité, de la sensibilité dans ses vers, qui survivront à beaucoup de compositions que l'on admire. On pourrait le comparer à notre Akenside; la subtilité des déductions se mêle quelquefois au charme naïf et profond de sa poésie. Jamais la peinture de la passion ne l'entraîne audelà des bornes qu'un moraliste doit respecter. Dans son *Uranie*, il chante Dieu, la liberté, l'ame humaine; son élégie sur la bataille de Kunersdorff est un chef-d'œuvre. Né en 1752, près de Magdebourg, il fut long-tems précepteur dans quelques familles nobles. Il accompagna dans ses voyages la célèbre Élise von der Recke qu'il ne quitta plus. Elle lui donna l'hospitalité à Dresde, dans son hôtel; et avant de mourir, elle ordonna par une clause spéciale, que l'ordre habituel établi dans sa maison ne serait pas troublé tant que vivrait Tiedge, son ami; que les jours de réception seraient les mêmes; qu'il continuerait comme par le passé à inviter les convives et à donner audience chez elle aux jeunes littérateurs sans appui. Clause touchante qui a été respectée; Tiedge existe encore chez Élise von der Recke, entouré de l'estime et de la vénération publiques.

L'histoire littéraire a presque entièrement oublié le nom d'un homme, qui, par la franchise et l'ardeur de ses inspirations, a servi de précurseur à Schiller, à Goëthe,

à Uhland; musicien et poète, doué de génie, plus malheureux que le Tasse et le Dante; victime de ses passions, de sa franchise, de sa véhémence, de son étourderie; noble caractère que l'on ne peut s'empêcher de plaindre, même en le blâmant, et auquel il faut accorder un souvenir. Chrétien-Frédéric-Daniel Schubart, né le 20 mars 1739 à Obersheim, dans le comté de Limpurg en Souabe, se livra de bonne heure à de fortes études, à des goûts littéraires plus vifs que suivis, à une passion ardente pour la musique et à l'existence la plus dissipée. Tour à tour organiste, précepteur, maître d'école, maître de musique, sous-directeur de musique d'un théâtre; courant le monde; ecclésiastique; portant l'habit noir du prêtre et la livrée du gentilhomme; il compose des chants religieux que leur beauté a fait survivre; s'abandonne au caprice qu'il ressent pour une femme perdue; croupit en prison; lance des satires en vers et en prose contre les fonctionnaires d'une ville allemande; s'enfuit avec quatre sous dans sa poche; donne ses quatre sous à un pauvre, et vit, ou plutôt meurt lentement sur les grandes routes. Infortuné Schubart! quelle existence! que de fautes, que de repentirs, quelle triste récompense d'un beau talent! Il commença la rédaction de sa *Chronique allemande*, journal hardi dans lequel il persifla les jésuites, les grands, les auteurs; toute cette raillerie était dirigée contre le vice et dictée par une ame excellente. Mais de si imprudentes attaques aboutirent à une cruelle prison de neuf années, triste stage dont Schubart nous a donné l'histoire, et pendant lequel il composa la plupart de ses touchantes hymnes religieuses.

Lorsque vint le moment de la délivrance, si impatiemment attendu, Schubart, auquel ses concitoyens accordaient une tardive estime, rentra dans le sein de sa fa-

mille, et fut consolé par sa femme dont la vertu, la fidélité, la résignation et le courage, méritent tant d'éloges. Mais le bonheur et le malheur devaient être également funestes au poète. Cette transition brusque d'une existence pénible et remplie d'angoisses à une vie de luxe et de volupté le tua. Il survécut à peine à sa mise en liberté. Comme poète et comme musicien, il a laissé dans l'histoire des arts allemands un honorable souvenir. Sa chanson du *Tailleur*, son *Juif errant*, ses *Chants souabes*, ses hymnes religieuses, que les Allemands chantent encore à l'église, ont préparé par leur naïveté et leur force l'ère de poésie nouvelle qui reconnaît Goëthe et Schiller pour ses rois.

Jean-Henri Voss exerça aussi sur sa patrie l'influence la plus active et la plus immédiate. Il apprit aux Allemands les véritables ressources de leur prosodie. Si la poésie, proprement dite, lui était étrangère, du moins connaissait-il à fond l'architecture (que l'on nous passe cette expression hardie) de la versification germanique. L'hexamètre allemand n'existait pas avant lui. Goëthe lui-même reçut des leçons de cet homme remarquable, philologue très-distingué, érudit profond, et qui soutint avec courage une longue lutte contre les opinions catholiques dont la renaissance épouvantait le protestantisme allemand. Né dans le Mecklembourg, en 1751, il mourut à Heidelberg, en 1826. Ses traductions d'Hésiode et d'Homère sont admirables par la naïveté, la simplicité, l'énergie. On ne peut leur reprocher que la rudesse et l'âpreté de la versification. Il poussa trop loin, dans son *Imitation d'Horace*, ce système de traduction (littéralement hardie, mais souvent infidèle au génie de la langue allemande), système qu'il avait adopté et soutenu. Ce fut bien pis lorsqu'il essaya la traduction de Sha-

kspeare, et tenta de lutter, sans aucun succès contre les deux Schlegel, redoutables adversaires. Il fit passer dans sa traduction, non les beautés, mais les bizarreries de l'original, aggravées encore par leur transformation, et devenues inintelligibles dans une langue étrangère.

Si le génie de Shakspeare avait pu succomber, Voss eût réussi à le discréditer en Allemagne. Mais cette entreprise, dans laquelle il eut ses deux fils pour aides et pour collaborateurs, n'empêcha pas le génie du dramaturge anglais de féconder le domaine intellectuel de la Germanie. Voss a été plus heureux dans un genre de poésie rustique, naïve, élégiaque. Sa *Louise* plaira toujours à ceux que les affections domestiques et les émotions naturelles ne trouvent pas insensibles; mais ce pathétique simple que la poésie est loin de repousser ne s'élève pas à une grande hauteur. Voss se livra à une polémique violente, lorsqu'il vit le catholicisme relever la tête, et ses meilleurs amis, entre autres le comte Frédéric de Stolberg, déserter le camp protestant et professer hautement le mysticisme. Quelques-uns des nouveaux catholiques, dont la conversion abreuva de chagrin la vieillesse de Voss, se souviennent encore de l'avoir vu, sur le seuil de sa maison rustique, les mains étendues en signe d'anathème, ses cheveux blancs flottans sur ses épaules, l'œil enflammé, tremblant de colère, et poursuivant de ses imprécations bibliques les renégats qui osaient le visiter. On assure que le comte de Stolberg mourut de chagrin après avoir lu un pamphlet virulent que Voss dirigea contre lui.

Stolberg lui-même doit être cité comme son rival heureux, comme versificateur habile et comme auteur de ballades intéressantes et d'excellentes traductions. N'oublions pas Hœlty, jeune poète dont les odes respirent une ten-

dresse élégiaque; Jean-Martin Miller, qui fit de jolies chansons et un bon roman (*Siegwart, histoire monacale*): Leisewitz, auteur de *Jules de Tarente*, tragédie excellente, et d'une *Histoire de la Guerre de Trente Ans*, inédite, qui lui coûta trente ans de travaux, et qu'il livra aux flammes la veille de sa mort. Les ballades et chansons populaires, publiées en Angleterre par Percy; débris intéressans du vieux génie lyrique chez les Teutons, qui devaient éveiller plus tard le génie de Walter Scott, et créer toute la moderne poésie anglaise, étaient la source commune où les chantres allemands allaient puiser leurs inspirations.

Le plus populaire, le plus énergique et le plus grand d'entre eux, Bürger, homme de génie, reçut en partage tout le malheur dont la destinée se plaît à accabler les hommes de génie. Pauvre, fier, passionné, imprudent, cédant à des impulsions rapides et irréfléchies, il ne connut que la misère, le labeur et la peine. Né en 1748, près d'Alberstadt, il mourut de chagrin en 1794. Après avoir épousé sans inclination, mais sans répugnance, une femme fort aimable, il devint amoureux de sa belle-sœur; cette passion, qu'il essaya d'étouffer, fit le désespoir des plus belles années de sa vie. Sa femme mourut: il épousa celle qu'il aimait, et qui ne tarda pas à suivre sa sœur au tombeau. Après quelques années de profond chagrin, il reçut d'une jeune personne de Stuttgard, nommée Elisa Hahn, une lettre en vers dans laquelle elle lui offrait sa main et lui promettait le bonheur. Il accepta cette proposition étrange, épousa la jeune poète, et après trois mois de mariage, fut forcé de demander le divorce. Elle le quitta, se fit actrice, devint célèbre par la grossièreté de ses penchans, et l'emporta sur les ivrognes les plus intrépides de toute l'Allemagne. Un ami

de Bürger la rencontra dans une taverne de Hambourg, attablée avec deux Hollandais qui lui tenaient tête et qu'elle provoquait à boire. Ses deux antagonistes roulèrent sous la table; elle resta maîtresse du champ de bataille. Le pauvre Bürger, frappé au cœur, sans ressources et couvert de honte, mourut peu de tems après son divorce. Il laissa des chefs-d'œuvre lyriques dans lesquels la passion se montre quelquefois triviale et sensuelle, mais dont on ne peut trop admirer l'énergie brillante et le coloris plein de chaleur. Populaire, souvent populacier, trop libre dans ses peintures voluptueuses; il manque de l'élévation pure et de la chasteté noble qui caractérisent Schiller.

Le génie des poètes que nous avons cités est surtout énergique. Il reproduit l'émotion dans toute sa force. Plus puissant que vaste; il chante sa passion pour satisfaire sa passion. Il est tems de parler des grands poètes qui ont fait de l'art lui-même un véritable culte, et qui ont soumis à son empire la passion elle-même.

Salut avant tout à Goëthe, le père et le protecteur de cette école! Il semble que tout ait été dit sur lui, et que lui-même, dans son auto-biographie, intitulée *l'Idéal et la Réalité*, n'ait rien laissé à dire à ceux qui veulent parler de lui. Tentons de résumer son influence. Génie lyrique et souple, esprit cosmopolite, cherchant toujours la perfection dans l'art, c'est lui qui le premier a donné à l'Allemagne des œuvres vraiment complètes, des productions achevées. Il se plut à saisir et à reproduire l'idéal hellénique dans son *Iphigénie;* celui du moyen-âge guerrier, dans son *Gœtz de Berlichingen;* celui du moyen-âge symbolique et supertistieux, dans *Faust;* enfin, celui de la philosophie moderne et du profond désespoir qu'elle excite, dans ce *Werther* qui

commença la réputation de l'auteur, et qui fut plus tard l'objet de ses anathèmes. En définitive, la faculté de sympathiser avec tous les modes de la poésie et toutes les nuances de la sensibilité caractérise spécialement l'écrivain dont nous parlons. Il ressemble à ces dieux indiens dont les *avatars* ou transformations successives prennent tour à tour l'ame, la pensée et la forme de tous les êtres auxquels ils veulent s'assimiler. La souplesse calme qui a conduit Goëthe à cette perfection dans l'art l'a dirigé doucement à travers la vie ; heureux poète, dont toutes les émotions furent consacrées à la muse qui le favorisait, et tendirent au développement d'un génie, adoré de ses concitoyens et vénéré par l'Europe entière. Il y a peu d'événemens dans cette existence si bien remplie et si féconde ; Goëthe a médité et chanté : voilà tout.

Né en 1749, à Francfort-sur-le-Mein, d'un avocat riche et célèbre, il avait perdu connaissance quand il vint au monde ; la maladresse d'une sage-femme avait déterminé cet accident ; mais l'étoile heureuse qui ne cessa jamais de briller sur la vie extraordinaire de Goëthe devait changer en bienfait cette première rigueur du destin. L'art des accouchemens avait été, jusqu'à cette époque, pratiqué avec beaucoup de négligence à Francfort-sur-le-Mein ; l'attention des autorités s'éveilla, des lois sévères contraignirent les sages-femmes et les chirurgiens à faire une étude approfondie de leur art, et de pareils malheurs ne se représentèrent plus. Une enfance heureuse, une jeunesse brillante ; une beauté mâle et une facilité de commerce qui prévenait en sa faveur et qui lui faisait partout des amis ; une réputation qui précéda même les preuves les plus éclatantes de son talent réel ; la position indépendante, honorable, brillante que lui assura son ami, le duc de Saxe-Weimar, le conduisirent

doucement à ce tombeau glorieux où il descendit vers la fin de sa quatre-vingt-troisième année, le 22 mars 1832. Goëthe peut passer pour l'exemple complet de la félicité humaine. La puissance de la pensée et la faculté de créer ne l'abandonnèrent pas jusqu'à son dernier jour. Le paisible cours de sa vie ne fut sillonné d'aucun orage, et la gloire qui éclairait ce lac tranquille et profond ne fut pas même obscurcie d'un nuage. Tout le bonheur refusé à Cervantes, à Shakspeare, à Molière, à J.-J. Rousseau, se concentra sur l'existence du patriarche de la poésie allemande. Enfin, il repose aujourd'hui entre son ami le duc de Weimar et son ami le grand Schiller. Heureux poète!

Goëthe n'appartient pas tout entier au dix-neuvième siècle. Il accepte le reflet de la poésie voltairienne, comme Schiller conserve celui de l'inspiration énergique de Fichte et de Rousseau.

L'antagonisme de ces deux hommes resserra les liens de leur intimité; moins ils se ressemblaient, plus ils s'aimaient. Il faut étudier cette diversité piquante dans les lettres confidentielles de ces deux écrivains, récemment publiées. Plus âgé que Schiller, Goëthe s'y montre toujours maître de son ame. On voit que toutes ses facultés conservent un équilibre parfait. Il s'est compris et étudié; à la conscience de sa force, il joint le calme qui sait user de la force. Poète, il sait se montrer homme du monde et homme de cour. Le cœur aimant et l'esprit enthousiaste de Schiller s'élancent toujours par-delà les bornes du monde réel. Goëthe ne s'abandonne jamais; Schiller se livre toujours, même imprudemment. La pénible incertitude, le besoin d'idéal qui dévoraient Schiller, l'activité intérieure qui faisait son supplice, le séparaient de son illustre ami; il aimait le symbole comme Goëthe

aimait l'observation. Schiller était plus élevé, Goëthe plus vaste. Profond, idéal, plein d'une sensibilité vive et ardente, Schiller est loin de posséder cette facilité plastique qui distingue Goëthe. Souvent sa spéculation est plus philosophique que lyrique. Son inspiration est surtout sérieuse, puissante, élevée. Goëthe avait ramené l'idéal par la nature, Schiller éleva la nature jusqu'à l'idéal. Quelle liberté illimitée de création chez Goëthe! quelle puissance et quelle énergie dans Schiller! Tous les héros de ce dernier ressemblent aux demi-dieux de la sculpture grecque ; ils sont quelque chose de plus que des hommes. Elève de Fichte, Schiller croit surtout à la force et à la grandeur de l'ame humaine, et il emploie tout son génie à la diviniser. Il ne songe au monde extérieur que pour l'opposer à l'ame de l'homme qu'il fait ressortir sur ce fond merveilleux. Il oppose la force morale dont Dieu nous a doués à la puissance aveugle du monde physique. Il est le chantre de nos plus beaux triomphes ; il aime à peindre le combat éternel de la volonté et de la destinée; et c'est la volonté qu'il couronne. On ne peut lire Schiller sans être plein de respect pour l'humanité, ni Goëthe sans concevoir plus d'amour pour la nature. L'un se rapproche du stoïcisme, et l'autre du panthéisme. On est tenté d'adorer l'homme tel que Schiller le présente. S'il dépeint la nature, c'est en lui prêtant quelque chose de l'intelligence humaine, et alors même qu'il fait l'éloge de l'industrie matérielle, c'est la pensée de l'homme qui reçoit son encens. Son magnifique poème de *la Cloche* est un exemple de ce que nous avançons. Vous voyez fondre la cloche, vous assistez au labeur des ouvriers ; un article d'encyclopédie n'est pas plus exact, et cependant quelle est l'impression que le lecteur emporte avec lui? Celle d'une vénération pro-

fonde pour l'humanité, seule capable de concevoir les idées de la religion, de l'ordre et de la civilisation. Dans le drame, ce n'est pas le jeu des passions que Schiller nous fait admirer, c'est l'orgueil, la générosité, le triomphe de l'homme sur lui-même ; sa grandeur enfin. Plusieurs écrivains ont eu de l'élévation sans chaleur : quand on gravit les montagnes, on sent que l'air devient plus rare et plus vif, mais aussi plus froid. Au contraire, plus la poésie de Schiller s'élève, et plus elle est ardente. De tous les hommes qui ont écrit, c'est Schiller qui a su joindre la plus grande élévation de pensée à la passion la plus vive. Le génie de Goëthe est admirable par son étendue, celui de Schiller par sa hauteur. « Ce que je veux, je le puis ; rien n'est impossible à l'homme : » voilà le fond de toute la poésie schillérienne. Elle nous dit : « Votre patrie est le ciel, votre vie est un long effort pour retourner chez vous, et cet effort c'est la vertu ; l'homme est autant que l'univers, il est l'univers même. »

Goëthe, au contraire, est un poète pratique ; on peut se servir de ses œuvres tous les jours et toujours. Ses ouvrages sont élégans, durables, ornés sans recherche, solides par la matière, admirables par le travail. La poésie de Schiller est comme un vin généreux, plein de sève et de force, mais enivrant ; ne vous fiez ni à sa pureté ni à son coloris ; la puissance qu'il renferme vous animera d'enthousiasme et vous entraînera loin des réalités de la vie. Il est moins simple et moins naïf que Goëthe dans la poésie lyrique : on voit que sa sphère est toute religieuse et toute morale. C'est avec peine qu'il descend jusqu'à la simplicité des ballades, jusqu'à la naïveté mélancolique des élégies.

Les dernières œuvres poétiques de Goëthe, du poète lyrique par excellence, sont trop allégoriques, trop sym-

boliques, trop éloignées de la réalité. Elles s'entourent de voiles trop obscurs ; la vive clarté qui donne tant de charme à ses premiers ouvrages a fait place à un crépuscule douteux et fatigant. On ne retrouve plus ces belles formes, cette souveraine harmonie, ces proportions parfaites, tout ce dont on était charmé ; mais dans les ballades et romances de sa première époque, quelle merveilleuse souplesse ! comme le lecteur s'oublie pour suivre Goëthe ! comme on vit heureux dans le monde idéal qu'il fait briller à nos regards ! Il oublie sa personnalité ; on ne se souvient pas que Goëthe existe, et qu'il y a un poète de ce nom. Chez Schiller, au contraire, c'est un sentiment personnel qui éclate avec force, noblesse et grandeur.

La guerre contre Napoléon réveilla en Allemagne des sentimens patriotiques, une ardeur et une inspiration nouvelles qui ont lutté, non sans succès, contre le cosmopolitisme de Goëthe et les théories de Schiller. Plus d'un poète lyrique a chanté le vieux génie des Teutons, leur terre féconde et vaste, leurs mœurs sincères et franches, leur bravoure héréditaire. Quelques-uns de ces bardes tenaient d'une main l'épée, et de l'autre la lyre ; Théodore Kœrner est mort sur le champ de bataille ; Louis Uhland, Maurice Arndt, Frédéric de la Motte Fouqué, Max de Seckendorff, Frédéric Rückert méritent d'être cités. Mais le plus populaire de ces Tyrtés modernes, c'est Uhland, qui vit encore, et dont les hymnes sont répétés par le soldat et l'homme du monde, par la jeune fille et le pâtre. Il a quelque chose de l'énergie qui distinguait Bürger, mais il n'a rien de sa trivialité. Vous diriez qu'il a pris pour exergue les vers de Goëthe : *Poète, occupe-toi de ton pays ; là sont tes chaînes d'amour, là est le monde de ta pensée.* Ne lui demandez ni l'idéal

philosophique de Schiller, ni la beauté de forme adorée par Goëthe, ni le caprice fantastique, mais l'ironie amère, qui domine chez Heine; l'émotion d'une ame forte et pure; son caractère est beau et simple comme sa poésie.

Né à Tubingue, le 26 avril 1787; après avoir voyagé en Allemagne et en France pendant sa jeunesse, il a exercé avec honneur la profession d'avocat jusqu'au moment où les électeurs de Stuttgard le portèrent à la députation. Aujourd'hui il fait partie de cette opposition parlementaire, honorée par les noms de Menzel, de Pfizzer et de Schott. Son influence à la diète est une influence de probité et de haute estime. Il parle rarement, et la voix grave et douce du poète national est toujours écoutée avec respect.

Ses œuvres, peu volumineuses, brillent de vérité, de simplicité, de franchise et de force. L'exagération n'y a pas la moindre part : il n'affecte pas, comme nos poètes des lacs, la naïveté et la candeur; il chante, parce qu'il est ému, et il redit à la fois son émotion et la cause qui l'excite. Douleur et joie, enthousiasme et désespoir, tout en lui est si allemand, si vrai, si peu affecté, que ses chants, à peine échappés de la plume qui les transcrivait, devenaient la propriété publique de l'Allemagne. Il laisse toujours arriver la sensation jusqu'à lui, et ne la reproduit que lorsqu'elle l'a dominé, pénétré, saturé pour ainsi dire. Aucun parti pris, aucune affectation, aucune manière, ne troublent ses inspirations; sa muse est exempte de charlatanisme et de mensonge. Uhland fait des odes comme un arbre porte ses fleurs; on ne s'étonne pas que sa poésie le console; rien de plus doux à l'ame que la vérité. « O malheur, dit-il quelque part, je sais bien que les hommes ne peuvent pas t'échapper. Tes coups me frapperont, je le sais; mais je me résigne : pour cha-

cune de tes blessures, Dieu me donnera une chanson nouvelle. »

C'est avec cette naïveté, qui n'a rien de puéril, avec cette naïveté d'homme, de guerrier, de patriote, de héros, qu'il a chanté tour à tour le moyen-âge, la liberté, l'amour, la patrie, les souvenirs, la vie domestique, les femmes, le printems, la religion. Toujours même délicatesse et même dignité; même grandeur et même grâce. L'ame est à la fois émue et purifiée, lorsque des accens si touchans et si purs la frappent; le madrigal même reçoit de la plume d'Uhland un cachet de vérité qui en déguise la fadeur. Mais ce ne sont là que des compositions gracieuses et jolies; beaucoup d'autres sont sublimes. Voici quelle terrible allocution Uhland adressait en 1816 aux princes d'Allemagne :

C'est à vous que je parle d'abord, princes de l'Empire : l'avez-vous oublié, le jour du combat? Vous étiez à genoux alors, et vous adoriez un pouvoir plus grand que le vôtre! Votre honte, c'est le peuple qui l'a effacée; notre fidélité a été sans tache. A vous maintenant il appartient d'accomplir vos promesses de princes, et non de nous tromper.

Peuple, qui as tant souffert, as-tu perdu le souvenir de cette chaude journée? Ce bien que tu as reconquis, à quoi te sert-il? sous ta main les bataillons étrangers sont tombés en poudre : et dans tes rangs rien ne s'est éclairci; et tu n'es pas libre! et tes droits ne sont pas assurés!

Philosophes et sages, qui prétendez n'ignorer rien au monde, ignorez-vous que des hommes d'un cœur simple et noble ont donné leur sang pour racheter leurs droits? Croyez-vous qu'à vous seuls appartiennent les produits du tems; et que ce phénix éternel ne se renouvelle dans les flammes que pour donner les œufs que vous couvez sous vos ailes avares?

Gens de cour, conseillers des rois, qui portez une froide

étoile sur vos froides poitrines ; vous ne savez rien peut-être de ce qui s'est passé sous les murs de Leipsick. Apprenez-le. Ce fut un grand jour, un jour sacré ; Dieu fit tomber sur le monde un jugement terrible. Mais ce que je dis, vous ne l'écoutez pas. La voix des esprits célestes ne frappe jamais votre oreille.

Moi j'ai chanté ce que Dieu m'ordonnait de chanter, Génie céleste, je reprends mon vol et je vais dire au chœur sacré des esprits ce que j'ai vu sur la terre. Dois-je lancer l'anathème ou verser des louanges ? Ni l'un ni l'autre. Un spectacle de désolation s'est offert à mes yeux. Mais j'ai vu plus d'un œil héroïque étinceler : j'ai entendu battre plus d'un noble cœur.

La poésie lyrique, chez Goëthe, embrasse l'univers et se prête à toutes les métamorphoses ; elle passe à travers les civilisations les plus variées, et s'empreint indifféremment de leurs couleurs. Chez Uhland, elle est toute nationale, toute allemande ; chez Heine, elle est de fantaisie et de convention. La sensibilité grave et profonde du génie allemand favorisait l'essor et le développement de la poésie lyrique ; dans ces derniers tems, l'esprit religieux et mystique, joint à l'enthousiasme guerrier, a fait naître une si grande quantité de poètes lyriques, que leur dénombrement seul occuperait un volume considérable. Parmi les plus remarquables, nous citerons Novalis, de Wessemberg, Witschel, Krummacher, Niemeyer, Mme Elise von der Recke, Starke, Freudenthal, Hezechiel, et sur une ligne secondaire, Mahlman, Schmidt de Lubeck, de Rochlitz, et G. W. Finck.

Gustave Schwab, à qui l'on doit une excellente édition des œuvres de Flemming, est né en Souabe. Il appartient à cette vieille race poétique, dans les veines de laquelle le génie lyrique semble avoir toujours coulé, et

qui a donné au douzième siècle ses admirables et naïfs *Minnesingers*. Son invention très-simple, son style naïf, le tour ingénieux et singulier de ses chansons l'ont isolé parmi les innombrables poètes de l'Allemagne moderne. Il a traduit le poème français de MM. Barthélemy et Méry, *Napoléon en Égypte*, et *les Méditations* de Lamartine, seuls produits de la muse française qui aient trouvé grâce devant le public germanique.

La poésie patriotique, éveillée par l'invasion française, n'eut pas d'interprète plus célèbre que ce noble et infortuné Kœrner, qui prit Schiller pour modèle poétique, et qui mourut sur le champ de bataille. Quelques-uns de ses chants de guerre sont encore répétés avec enthousiasme. Avouons cependant que l'imitation de Schiller se fait trop souvent sentir dans ces productions. Le héros qui expira à vingt-trois ans sur le champ de bataille mérite quelque indulgence; son nom ne mourra pas.

Mais il est tems de nous occuper de la révolution provoquée par les Schlegels : elle se rattache à Goëthe, sans l'accepter pour maître.

Auguste Guillaume Schlegel, aujourd'hui professeur ordinaire à Bonn, celui qui, marchant sur les traces de Goëthe, et se frayant une nouvelle voie, introduisit en Allemagne l'adoration poétique pour le moyen-âge catholique, adoration que l'on poussa jusqu'au fanatisme; Schlegel, le plus brillant des écrivains critiques de l'Allemagne, est aussi le plus remarquable versificateur de l'époque. Mais cette intelligence, enfermée long-tems dans le labyrinthe de la philosophie et de la critique, ne peut donner à ses créations la force et la passion originales qui font les grands poètes. Ses traductions de Shakspeare et de Pétrarque sont des chefs-d'œuvre; ses sonnets philosophiques et élégiaques méritent l'estime;

ses productions satiriques ont flagellé avec un succès redoutable les poètes médiocres de son pays; mais on chercherait en vain, dans ses œuvres rhythmées, la sève et l'invention, l'émotion et l'inspiration soutenue qui font le vrai poète. Il s'adresse à l'esprit et non à l'ame. Il plaît à l'oreille et ne fait pas couler de larmes. Il éveille la méditation et même la mélancolie. Il ne parle point aux passions. Sa tragédie classique, intitulée *Ion*, ne s'est point soutenue sur la scène. De tous ses poèmes, celui qu'on lit encore avec le plus de plaisir, c'est la prétendue lutte poétique qu'il simule entre Matthison, Voss et Schmidt de Vernicker, trois adversaires qu'il ne ménage pas, et qui sous sa plume sont aussi ridicules que possible. Son frère, Frédéric Schlegel, avec plus de profondeur philosophique et de concentration, ne nous paraît pas doué d'un remarquable talent poétique; il semble que la faculté critique soit hostile à la faculté de création, et que l'ironie, le sarcasme, l'exercice d'une raison sévère et d'un jugement inexorable, s'accordent mal avec la poésie.

Les résultats de l'école fondée par Goëthe, les Schlegel et Tieck, sont aujourd'hui attaqués par un grand nombre de littérateurs et de poètes. On leur attribue une influence destructrice des notions du bien et du mal, et contraire à la vraie moralité qui doit porter l'homme à la vertu. Étudier l'art comme art, préférer ce qui est beau à ce qui est bien, assouplir sa pensée à toutes les admirations, la plier à toutes les imitations, n'est-ce pas ouvrir une route fatale? n'est-ce pas détruire les fondemens de la morale? Rapprochons-nous de ce qui est réel, disent les écrivains nouveaux, cessons de planer dans les espaces imaginaires; l'homme est fait pour agir et non pour rêver. Si vous faites de la poésie un jeu d'imagination, une vaine et capricieuse fantaisie, elle ne vous consolera point, elle de-

meurera stérile pour votre bonheur. Ne nous vantez plus cette élévation idéale, ces cimes escarpées où se confondent la haine et l'amour, le bien et le mal; d'où l'on n'aperçoit plus que des fantômes; où n'existe plus aucun principe solide auquel la vie réelle et pratique puisse se rattacher. Ne faites plus du monde une poésie universelle, c'est-à-dire une immense chimère; votre théorie, poursuivie jusque dans ses dernières déductions, conduirait à voler poétiquement, à tuer poétiquement, à commettre tous les crimes, suivant l'*idéal de l'art*.

Toutefois on doit des chefs-d'œuvre à cette nouvelle tendance contre laquelle il est bien difficile de s'élever avec justice. Rien de plus beau que le *Shakspeare* de Schlegel, auquel Tieck met aujourd'hui la dernière main, et qu'il s'occupe de continuer.

Tieck, le soutien le plus habile de la nouvelle école littéraire, a publié trois volumes de poésies lyriques. Nous ne pouvons mieux caractériser sa manière qu'en disant qu'il a emprunté au génie slave (génie qui prête la vie aux objets inanimés), l'art de tout personnifier. Le monde de Tieck est un monde enchanté. Les fleurs qui s'épanouissent, les rochers qui surplombent, les vallées qui se creusent, les forêts qui ondoient sous le vent, les essaims d'abeilles qui traversent la plaine, tout prend une voix mystérieuse et touchante. Tieck vivifie ce dont il approche. Il répond en ami et en frère à cette voix secrète, dont il fait parvenir l'écho jusqu'à nous. Il y aurait là une certaine nuance de paganisme, si la rêverie chrétienne et intime qui se mêle toujours aux accords de Tieck ne corrigeait ce défaut. La nature extérieure s'anime et rayonne; elle parle, elle correspond avec le poète; elle le magnétise pour ainsi dire; elle transforme en inspiration puissante les accens élégiaques qui s'exha-

lent de sa lyre. Le moyen-âge lui a fourni de brillantes couleurs; cependant la popularité qui a couronné ses romans et ses drames ne s'est jamais attachée à ses poésies.

Les poètes lyriques de cette dernière école forment une armée presque innombrable que nous ne prétendons pas passer en revue. Il nous suffira de citer quelques-uns des plus distingués d'entre eux ; M. G. Keil, par exemple, qui, après avoir publié une excellente édition de *Calderon* et une traduction de *la Vita Nuova* du Dante, a fait paraître un recueil de poésies intitulé *la Lyre et la Harpe ;* Justus Kerner, mystique quoique médecin , écrivain bizarre qui croit à la seconde vue, aux puissances magnétiques et dont un livre étrange, *la Visionnaire de Prévorst,* a établi la réputation ; Nicolas Lenau, qui s'est caché sous un pseudonyme ; Anastase Grün, autre pseudonyme auquel on doit *les Promenades d'un poète Viennois ;* Edouard Duller, éditeur du *Phénix*, journal qui paraît à Francfort-sur-le-Mein ; Louis Bechstein , auteur d'un poème remarquable sur la Danse des morts de Holbein ; les frères Pfitzer, de Stuttgard ; N. Zimmermann ; Henriette Ottenheimer, de Ratisbonne ; Charles de Holty, dont les chants allemands sont si ardens et si suaves, et qui a pris pour modèle le poète français Béranger ; mais surtout Frédéric Rückert.

Les Couronnes funéraires et la *Revue des ombres de la Grande-Armée* ont assuré à J.-C. De Zedlitz un rang distingué parmi les nouveaux poètes. C'est le fils de Byron et d'Arthur Young ; la nuit et la tombe l'inspirent ; une grandeur funèbre règne dans ses compositions. Belle et terrible idée, d'avoir réuni sous les yeux de Napoléon, mort, les millions d'hommes que sa parole foudroyante a lancés sur le canon des champs de bataille ; spectacle merveilleux que celui de la revue funèbre où tous ces

fantômes guerriers défilent devant leur père qui leur a donné la gloire et la mort! Dans le poème intitulé *Couronnes funéraires*, et qu'il faudrait traduire par *Offrandes aux tombes du génie*, Zedlitz visite tour à tour les marbres sous lesquels reposent les débris du Tasse, de Dante, de Klopstock, de Milton, de lord Byron, de Napoléon. Jamais l'hymen du malheur et de la gloire ne fut célébré avec un enthousiasme plus tragique.

Des gouffres de la mer, dit Zedlitz, je vois poindre une roche aigue. Autour d'elle, partout les eaux, partout une étendue monotone, l'océan; l'océan qui fatigue les regards! Point de gazon, point de rives. Vous diriez une roche tombée du ciel, un signe éternel de colère divine, autour duquel les vagues grondent et se consument en vain, et qui doit survivre aux siècles.

Sur la cime du roc, un cercueil; sur ce cercueil une épée; voilà son unique ornement. Un tronc de laurier que la foudre a flétri sans le déraciner; plus loin un sceptre, des couronnes brisées, la pourpre d'un manteau, pourpre qui blanchit et se décolore! Oh! funèbres et magnifiques débris, vous avez fait frémir tout mon cœur!

La *poésie narrative* a produit peu de remarquables ouvrages depuis trente années. La machine épique, la strophe italienne semblent répugner au génie allemand; l'une ne trouve plus aucun retentissement dans les ames; l'autre, avec sa douceur, sa facilité, sa grâce élégiaque, ne se prête guère à la vigoureuse et large harmonie de l'idiome germanique. Sonnenberg, né à Munster en 1778, et qui, victime d'une imagination déréglée, se précipita de sa fenêtre à Iéna en 1805, publia un poème bizarre et grandiose, intitulé *Donatoa*; tout y est obscur, irrégulier et incomplet; mais il faut y reconnaître une forte et vigoureuse imagination. Schulze, le favori des fem-

mes, mérite une mention spéciale; il n'a jamais fait preuve d'une grande puissance de création; ses couleurs légères et riches ressemblent à la poussière brillante dont les ailes du papillon sont couvertes; mais personne n'a poussé plus loin que lui la délicatesse de l'expression et l'harmonie du langage.

J. L. Pyrker a demandé la gloire à une entreprise plus hardie. Il a voulu donner à l'Allemagne et à l'Europe moderne une épopée rivale de la *Jérusalem* et de la *Divine Comédie*. Sa *Tunisiade* est consacrée à célébrer la grande expédition de Charles-Quint contre les barbaresques. On a reproché à l'auteur une imitation servile des épopées anciennes, qui l'ont précédé dans la carrière, de trop nombreuses narrations de batailles, des expressions recherchées, des détails de mauvais goût, enfin un emploi malheureux et exagéré de ce merveilleux que le paganisme admettait, mais qui choque nos idées philosophiques et dont l'ame du lecteur ne reçoit plus qu'une impression vague ou déplaisante. Son œuvre a recueilli beaucoup d'estime, et n'a pu devenir populaire.

Les Germains estimaient beaucoup autrefois un genre de poésie lyrique familière, poésie de coin du feu, (heimlich, *homely*), et dont Voss est le grand-prêtre; elle a conservé quelques sectateurs, Prœtzel, Winkler (ou Théodore Hell), Schmidt de Lubeck, et Schmidt de Wernicken. Wilhelm Muller et Rückert ont composé de jolies rondes de table; tandis que Helmina de Chezy, Ernest Schulze, J. Kerner, Wilhelm Muller écrivaient de délicieuses chansons d'amour. Dans le genre de la poésie patriotique et populaire, il faut ajouter aux noms respectés d'Uhland, de Kœrner, de Arndt, ceux de Stœgemann, Louis Follenius, Pfizer et Schenkendorff. L'ode antique a trouvé d'heureux imitateurs : Platen et Arndt;

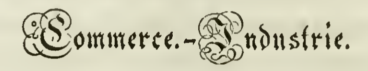
l'ode romantique ou moderne a été traitée, non sans succès, par Zedlitz et Riemer. Le sonnet, cette inspiration rapide et vive qui demande un talent spécial, a été cultivé par des hommes remarquables, Streckfuss, de Kalkreuth, Immermann, A. Schwab, Fouqué; et la chanson burlesque, par Kind, Castelli, Riemer et Bœrmann. Nous ne devons oublier ni les ballades de Chamisso, de Bechstein, de Halirsch, de Zimmermann, ni les *Tableaux de l'Orient* de Ludwig Stieglitz.

Citons, dans le genre de l'épopée comique, Prœtzel; dans le conte naïf, Étienne Schutz, Prœtzel et Kind, dont le *Chardonneret* nous semble un petit chef-d'œuvre de goût et de grâce ingénue; dans le genre pastoral, *Jeannette et les Poussins*, d'Éberhard; et la *Jucunde* de Kosegarten. Amalie de Helwig, Kind, Wych, ont donné de fort jolies légendes; nous devons distinguer surtout les *fables écrites pour de grands enfans*, par le Suisse Frœlich. La poésie didactique a été presque complétement abandonnée : à peine parle-t-on de l'épigrammatiste Haug, mort récemment; du vieux Gœcking, auteur d'épîtres en vers; de Gerwing, auteur des *Sources minérales du mont Taurus;* et de Christian Schreiber, qui a publié un bon poème sur la religion. On a fini par comprendre que la poésie n'est pas une maîtresse d'école; qu'elle doit chanter comme l'oiseau, résonner comme la lyre, et que la réduire à une série de syllogismes, c'est la priver de son plus beau domaine, de son règne et de son pouvoir.

Le seul poète vraiment original de ce dernier tems, c'est Henri Heine, l'impitoyable railleur, celui que les Allemands ont presque renié, tout effrayés qu'ils étaient de son sarcasme. Heine, devenu chef d'une école nouvelle, qui compte pour adeptes des jeunes gens hardis, a

créé sa poésie lyrique. C'est une étrange poésie ; elle est pleine de souffrance et de raillerie, d'amertume et de gaîté ; elle blesse en paraissant pleine de bonhomie et de grâce. Heine se joue du monde entier et de lui-même ; et ce qui l'attriste, c'est sa gaîté. Livré au souffle d'une inépuisable et vive fantaisie, il la caresse et la maudit à la fois. Ce désaccord étrange, exprimé avec insouciance, avec abandon, avec un charme infini, avec une merveilleuse délicatesse, frappe le lecteur d'étonnement ; il exprime fort bien le tems actuel, un tems d'ennui qui voudrait être passionné, de douleur qui n'a pas la force de s'élever jusqu'au désespoir, d'ironie qui ne s'arme d'aucune haine vigoureuse et vengeresse, d'incertitude déchirante et de vague anarchique. Tous les jeunes poètes, amoureux de l'effet et de la mode, se sont empressés de l'imiter, hélas! avec bien peu de succès. Les Allemands du nord ont en général préféré l'imitation de Goëthe, et ceux du midi, l'école d'Uhland.

(*Foreign Quarterly Review.*)



VIE COMMERCIALE ET INDUSTRIELLE

DES HABITANS DE ROME.

Eblouis de l'éclat de Rome antique, les voyageurs semblent n'avoir aperçu la ville moderne, la ville du pape, la cité paisible et déserte de Léon XII et des cardinaux, le grand hospice des célébrités éteintes et des douleurs politiques, qu'à travers l'ombre gigantesque de la cité de Romulus. Rien de plus excusable. Un passé grandiose éclipse les misères, les plaisirs et le silence du présent. On fait de l'érudition, et l'on croit avoir écrit un voyage. On remue de grands souvenirs, et l'on croit avoir tout dit. Un point de vue vraiment nouveau, ce serait d'essayer le tableau et l'analyse de Rome réelle, de la traiter comme nous traiterions une ville naissante de l'Amérique Septentrionale, d'écarter le passé, d'éloigner la superstition d'une puissance évanouie, de demander compte à Rome moderne des actes et des idées qui lui appartiennent en propre, de ses mœurs et de ses fautes, de son commerce et de son travail. Elle est fille unique des héros; héritière de leur gloire; sans doute. Mais il ne s'agit plus de sa généalogie; assez d'autres ont écrit les exploits des ses ancêtres.

Si la préoccupation des écrivains à ce sujet est excusable et facile à comprendre, elle nous prive de docu-

mens utiles, de renseignemens nécessaires. La statistique industrielle de Rome n'est pas faite, et tout ce que nous savons de plus instructif sur les mœurs du peuple, c'est que les mendians abondent dans la ville, que la religion les protége, et que, pendant le carnaval, une grêle de dragées vole des fenêtres sur les passans. J'aimerais mieux savoir combien vaut la viande de boucherie, et quelles sont les importations et les exportations de Rome moderne. A quoi bon remonter à cette époque, où s'établirent sur les frontières des Latins, des Sabins et des Étrusques, quelques colons à peu près semblables aux colons de l'Amérique du Nord : gens impérieux, belliqueux, sauvages, possédés du démon de la propriété, qui l'exercèrent si bien, qu'ils volèrent jusqu'aux femmes de leurs voisins, et qu'ils transmirent à leurs descendans ce sentiment si énergique et si vivace, que ces terribles colons devinrent propriétaires du monde connu. Nous n'en sommes plus là. Non seulement toute cette gloire a décliné, mais la cité même s'est déplacée. Après avoir étendu ses immenses bras à travers la plaine, Rome, la reine de l'univers civilisé, s'est sentie faible; elle a tremblé devant les Germains, ses élèves, qui avaient appris d'elle l'art de la guerre. Sous Aurélien, elle s'arma pour la première fois d'une cuirasse de remparts. Son luxe avait jeté au loin dans la campagne des jardins voluptueux et des asiles magnifiques de plaisir ou d'étude : elle employa, pour sa propre défense, les murailles de ces palais et de ces parcs. Ce sont des murailles inégales, presque complétement détruites du côté de l'ouest, qui servent aujourd'hui d'enceinte à la cité déchue.

Cinq cent mille hommes seraient à l'aise dans la circonférence gigantesque, aujourd'hui presque vide et désolée, que Bélisaire a tracée de sa main victorieuse. Les

couvens, les vignobles, les parcs, les *ville*, en occupent plus des trois-quarts; un peu moins de cent cinquante mille habitans, Romains ou étrangers, vivent à l'aise dans cet espace; et toutes les denrées que l'on amène de la vaste *campagna* qui entoure Rome trouvent aisément place à côté des habitans eux-mêmes.

Entrez par la porte *del Popolo;* le rayon que vous voyez s'étendre, à gauche de cette porte jusqu'à la place Barberini, forme un cercle autour de la ville industrielle, qui elle-même comprend, dans un autre cercle concentrique, la cité du luxe, de l'indolence et du plaisir, beaucoup plus étendue que la cité de l'industrie. Vous ne trouverez de boutiques passables, de cafés achalandés, de négoce productif, d'industrie vivante, que dans la ligne qui s'étend à droite jusqu'au pont Saint-Ange, et de la place Farnèse au théâtre *Marcello;* à gauche jusqu'à la place d'Espagne, au Quirinal et à l'Eglise des Apôtres : tout le reste est mort. Quelquefois un navire aborde à *Ripa-Grande*, et rétablit une sorte de mouvement industriel de peu de durée. Aux environs du Panthéon, place Navone, près du théâtre de Pompée, dans le Ghetto des juifs, et près des tanneries, dans tout cet espace ou la vie industrielle n'est pas complétement éteinte, le prix des loyers est plus élevé des deux tiers que dans le reste de la ville. Le beau monde s'est emparé du Corso; il alimente les boutiques voisines. Une partie de la Via Sistina, les rues Condotti, Babuino et la place d'Espagne comptent sur l'argent des étrangers. D'ailleurs point de foule, aucun mouvement semblable à celui de Bond-Street ou de la rue Vivienne. Point d'omnibus; trois cents voitures numérotées qui stationnent sur deux places, près du Monte Citorio et sur la place d'Espagne. Ici la vie habituelle marche lentement et *adagio;* le lin-

ceul dont se couvre la vie industrielle à Rome devient chaque jour plus épais et plus vaste.

On s'accoutumerait aisément à ce silence et à cette solitude si les maisons étaient vieilles et gothiques comme dans certaines villes du Nord; mais presque tous les édifices sont modernes; et cette jeunesse délabrée, dépourvue, désolée, a quelque chose de profondément triste; ce qui était habité autrefois est devenu vignoble; les promenades et les places destinées aux manœuvres sont transformées en quartiers couverts de maisons; la direction des anciennes rues a tout-à-fait changé; le Corso lui-même s'est écarté de la voie flaminienne et s'est détourné vers l'occident. Un seul point de la ville, celui qui se trouve compris entre le Ponte-Sisto et le théâtre Marcello, a traversé les générations sans jamais cesser d'être habité. Là se concentra cette pauvre Rome du quatorzième siècle, réduite à une vingtaine de mille habitans, affamée, ruinée, et privée même de l'eau nécessaire à son existence.

Les Florentins, en s'établissant, sous Jules II, entre le Ponte-Sisto et le pont Saint-Ange, donnèrent une sorte de suprématie et de mode à ce point de la ville; les pontifes, en venant habiter le Quirinal pendant l'été, augmentèrent l'importance de ce quartier. Aujourd'hui tout le mouvement vital se porte vers le Corso et la place Colonne; là sont les tribunaux, les droits-réunis, la Bourse et la poste; là se concentrent tous les intérêts quotidiens, comme chez l'homme à l'agonie, le sang reflue vers le cœur et lui prête un moment de vie alors même que les extrémités sont mortes et glacées.

Rome, c'est le cimetière de vingt villes, héritières les unes des autres, et dont les débris ont exhaussé le terrain commun. *Monte-Cenii*, *Monte-Citorio*, *Monte-Cesa-*

rini, *Pescaria*, plus de vingt collines, toutes formées de ruines, s'élèvent au sein de la ville habitée. On ne trouve plus guère de traces de cette pittoresque et lugubre Rome du moyen-âge, avec ses cabanes construites dans les ruines, ses tronçons de colonnes servant d'asile à de petits marchands, ses tours féodales dominant une forêt de débris latins. Paul II construisit un château à la vénitienne, qui n'est guère qu'une citadelle embellie; sous Sixte-Quint, la cité antique n'était encore qu'un assemblage informe de marbres et de portiques brisés que la population nouvelle faisait servir à son usage; alors, comme à Constantinople, chaque profession et chaque nation habitaient un quartier spécial qui leur était assigné; aux navigateurs génois, le voisinage du Tibre; aux banquiers florentins, les environs de la Banque; aux Esclavons, la Ripetta; aux Allemands, le Borgo. Aujourd'hui les juifs et les tanneurs ont seuls un quartier spécial : triste privilége qui autrefois était une loi générale, et qui n'est plus qu'une punition et une injustice.

Où donc est la vieille Rome? Dans quelques chapiteaux frustes et quelques statues mutilées. La population ne s'est pas conservée plus intacte; le vieux sang romain s'est mêlé au sang de toutes les races, et ce serait folie de le chercher surtout dans les familles de la haute noblesse, qui ne datent guère que du seizième siècle. La bourgeoisie est toute moderne. La classe infime a seule droit de se vanter de sa noblesse héréditaire; les charretiers surtout (*bagarini*) ne se marient guère qu'entre eux, et les corroyeurs se montrent également difficiles en fait de mésalliance. J'en ai entendu quelques-uns louer l'ancienneté de leur race et parler de leurs ancêtres les Troyens. Leur caractère se distingue aussi par des traits spéciaux et peu dignes d'estime. Ils joignent à une dureté sangui-

naire une remarquable finesse de conception et la plus complète indifférence pour tout ce qui est moralité, principes, honneur, condescendance ou sympathie.

La paternelle complaisance du gouvernement a favorisé cette dégénérescence de la race romaine et cette fusion qui s'est opérée. Si Rome est la seule ville actuelle qui n'ait ni biens communaux, ni administration civile, c'est aussi celle qui ouvre le plus généreusement ses bras à tous les étrangers qui veulent lui demander l'hospitalité. Beaucoup d'ouvriers protestans y demeurent sans être inquiétés. La plus grande partie des habitans actuels est d'extraction et même de naissance étrangères ; au lieu de s'attacher à la cité qui leur donne asile, ces demi-Romains restent liés à leur patrie originaire par les églises nationales, napolitaine, sicilienne, espagnole, qui répondent de leurs enfans vis-à-vis de l'autorité, leur font l'aumône, et même fournissent des dots aux filles qui se marient. Voyez à quel degré d'abaissement Rome est descendue ; elle héberge une foule de Napolitains, de Lombards, de Piémontais, de Génois, qu'elle ne transforme pas même en citoyens romains! Tout concourt à détruire l'existence individuelle et la force vitale de Rome. Ce n'est plus une société organisée, qui a ses citoyens, ses mœurs, son industrie, sa volonté. C'est une vie dans la mort, si l'on peut le dire. Presque toutes les familles, riches ou pauvres, existent au jour le jour. Le bisaïeul a émigré de son pays ; il est venu à Rome. Économe et laborieux, il est devenu riche. Son fils, l'aïeul, héritier de cette opulence, a voulu trancher du grand seigneur, il s'est fait petit-maître, *païno ;* les richesses se sont envolées. Le chanoine, *canonicus,* oncle du survivant, a prêté la main à la mère, qui ne manquait pas d'imiter son mari. Aujourd'hui on fait comme l'on peut.

Aumônes ecclésiastiques, débris de vignobles, un peu de petit commerce, faveurs reçues des cardinaux, soutiennent la famille en débris.

Depuis l'avénement de la papauté, il n'y a jamais eu à Rome de société civile proprement dite, mais seulement une société religieuse, destructive du patriotisme terrestre. La patrie de la foi, c'est le ciel! Tout ce qui, dans les autres pays, ressort de l'administration civile, est à Rome le partage des confréries et des communautés, qui remontent à une époque immémoriale. Non-seulement elles escortent le saint-sacrement dans ses voyages, et lui servent de satellites quand on l'expose à la vénération populaire; mais ce sont elles qui se chargent de défendre le pauvre devant les tribunaux, d'enterrer les morts trouvés sur la route, de secourir les pélerins, de soigner les malades, de doter les filles pauvres, de consoler les prisonniers, et d'accompagner les condamnés jusqu'au lieu du supplice. Partout, dans ces institutions trop souvent perverties, et qui se sont éloignées de leur but, on retrouve les traces de cette charité touchante qui a fondé le christianisme, mais qui a fait aussi de l'homme un être passif, et qui lui a ôté le sentiment de sa force et de son énergie.

Dans l'état de pénurie où se trouvent depuis longtems les finances romaines, les confréries elles-mêmes sont devenues des objets de spéculation, et ces institutions fondées pour soulager les hommes ont abouti à les voler. Des vues d'intérêt personnel portent les avocats, les procureurs, les notaires, à s'affilier à quelque confrérie dont ils soignent les affaires temporelles. Les directeurs et les chefs ont le maniement de l'argent, des dots, des aumônes, et de nombreuses parcelles de ce précieux métal restent toujours entre les mains des comptables. La

cire des funérailles auxquelles assistent les confréries donne d'excellens profits, et l'on remarque la grande assiduité, le zèle et la foule des membres ou confrères, quand il s'agit de l'enterrement d'un riche qui doit s'environner de cierges nombreux; alors la psalmodie est plus bruyante, les voix se dérouillent, la procession funèbre s'avance en meilleur ordre.

Ce mélange de la cupidité profane et de l'esprit religieux est devenu l'objet de beaucoup de railleries. Il a servi de texte à un avocat, mort récemment, pour faire de ses propres funérailles une épigramme contre les frères.

La mauvaise plaisanterie de l'avocat réussit complétement. Membre d'une confrérie dont il avait depuis longtems soutenu les intérêts, il avait remarqué que les funérailles étaient beaucoup plus belles, et les confrères beaucoup plus dévots, lorsqu'une grande quantité de cierges entouraient le cercueil. Il laissa une malle remplie d'énormes cierges, et qui devaient servir à ses propres funérailles. Grande foule au convoi, partout des bougies; mais quand il fut question de les allumer, la poudre qu'elles renfermaient éclata. Les confrères rejetèrent loin d'eux les dangereux instrumens; ce fut une déroute générale, et le corps resta seul. Alors accoururent des gens du voisinage qui rendirent au cadavre les derniers devoirs, recueillirent la cire qui se vend très-bien à Rome, et en tirèrent un notable profit.

Vous voyez souvent, chez les Romains de diverses classes, de petites cartes de visites sur lesquelles sont gravées diverses sentences religieuses et morales. Ce sont les confréries qui les distribuent, et de si petits moyens leur suffisent pour conserver leur empire. L'impression et la distribution d'un millier de ces cartes de visite leur rapportent cinq ou six fois leur valeur, seulement en

funérailles dont ils économisent et revendent la bougie.

Quelle peut être l'industrie d'un pays pareil? quel peut être son commerce? Ces deux sources de la vie des peuples modernes sont à peu près taries à Rome, et cependant c'est la ville du monde où l'on parle le plus d'argent. Passez dans une rue : le désir du lucre absorbe toutes les conversations. Si vous coudoyez des gens des dernières classes qui causent ensemble, ils parlent de *bajocchi;* s'ils appartiennent à la noblesse, à l'église ou à la magistrature, les mots *scudi* et *paoli* retentissent dans leurs discours. On se mettrait à genoux à Rome, non pas devant un écu, comme dit un vieux proverbe français, mais devant un *quattrino*, la plus petite pièce de monnaie romaine : c'est ce qu'exprime cet adage qui est à la fois un proverbe et un calembourg : *Deus ubique trinus : hic autem quatrinus.*

Une trop grande émission de papier-monnaie et de monnaie de bas aloi détermina, en 1797, une désatreuse banqueroute : depuis cette époque le gouvernement papal n'a plus frappé que des *scudi* semblables aux piastres espagnoles, des *demi-scudi*, des *testoni* (valant trois *paoli*, et des *deux-paoli-papetti*, ainsi que des *paoli-grossi* et *mezzi-grossi* en argent). C'est en argent que toutes les négociations ont lieu. Les *bajocchi, demi-bajocchi* et *quattrini* sont en cuivre. On a frappé en or, récemment, des *leonini* (valant deux ducats), des *doppie* (valant trois cent vingt-un *bajocchi* ou deux écus d'or), des *mezze-doppie,* des *zucchini* (valant deux cent vingt *bajocchi*), et même de petits *quattrini* en or. L'art monétaire est singulièrement déchu à Rome; il suffit, pour s'en assurer, de comparer aux monnaies nouvelles les anciennes monnaies dont l'empreinte est si nette, dont tous les détails ont survécu aux attaques du tems, dont

les emblèmes sont de si bon goût, et que l'esprit élégant des Médicis et des Barberini a ornées de légendes souvent ingénieuses. On ne fait plus aujourd'hui de pièces de trois *paoli*. Les *mezzi-grossi* et les *grossi* sont souvent fort usés. On ne voit presque plus de *paoli* et de *grossi* frappés sous Clément XIV, parce que la Toscane les reçoit pour un *demi-paolo* pièce, ce qui augmente leur valeur de cinq pour cent; la valeur réelle du *scudo* ou de la piastre est de dix *paoli*, et celle du *paolo* de dix *bajocchi*. Les piastres et demi-piastres espagnoles sont fréquentes, mais on n'accepte pas les quarts et les huitièmes de piastres. Elles sont presque toujours rognées, et comme les femmes de la campagne ont coutume de porter des pièces d'argent en guise de reliques, elles les trouent pour les suspendre à leur cou, et leur ôtent ainsi une partie de leur valeur. Les pièces russes de cinq kopecks, l'écu bavarois, le ducat de Toscane, se montrent souvent à Rome, et le peuple s'est accoutumé à les regarder comme monnaie du pays. Cependant la monnaie romaine est encore, après la monnaie de France, celle dont l'usage est le plus commode; le *bajoccho* est cependant trop massif, et le *mezzo* trop lourd; on doit s'abstenir de recevoir le *paolo* (*sede vacante*); comme il porte l'empreinte du Saint-Esprit, les dévotes ne manquent guère de les suspendre à leur cou, et par conséquent d'en altérer la valeur en les perçant. Grâce à cette circulation confuse de toutes les variétés de monnaies connues, les banquiers et les changeurs de Rome font d'excellentes affaires; ils tranchent, ils rognent, ils escomptent, exproprient, prélèvent des intérêts de 10 et 20 p. %, s'enrichissent de leur usure, et deviennent en définitive, princes, comtes ou barons.

Le vrai commerce n'est d'ailleurs encouragé ni par les

mœurs du peuple, ni par ses habitudes, ni par ses souvenirs, ni par son gouvernement. Le Romain n'est pas actif; quand il se résigne à se livrer à un travail, c'est que la dure nécessité l'y force; il a toujours en perspective le bon tems d'une future oisiveté. Il aime cependant à tenir une boutique; quelques objets sont exposés en étalage; le chaland vient ou ne vient pas, peu lui importe; il fait la sieste, il s'étend, il siffle, il écoute, il dit son rosaire, il regarde les passans. Au bout de la journée, il compte un peu d'argent qui ne lui a pas coûté grand'peine, et c'est ce qu'il lui faut. Exposer des capitaux et se donner du mal dans l'espoir d'un gain incertain, jamais cette idée n'entrera dans une tête romaine. Ce qui convient le mieux à ce peuple, c'est le plein air, l'indolence et une enseigne qui, portant le nom du propriétaire, lui donne l'air de faire quelque chose. Il trouve ces avantages dans le petit commerce. Il peut ainsi lier conversation avec l'acheteur, faire valoir sa marchandise, et, sans aller jusqu'à la friponnerie, exercer sa finesse naturelle. Aussi, dans ce pays si peu commerçant, trouvez-vous à peu près deux boutiques par maison dans les grands quartiers. Quelques-unes s'annoncent par un étalage brillant; les pharmacies, les boutiques des drapiers, et celles des cordonniers, ont poussé fort loin l'élégance et la splendeur des enseignes. Toutes ces boutiques restent ouvertes le plus long-tems possible. Dans les pays de grand commerce, on a des heures réglées et fixes que l'on ne dépasse jamais. Après avoir donné six ou sept heures au négoce, le Hollandais ou l'Anglais bannissent le public de leurs domaines et sont heureux de rentrer dans leur famille; mais, au contraire, le Romain, qui gagne très-peu, *lambine* autant que possible. Il met de la nonchalance à fermer sa boutique comme il en met à la tenir.

Quelques quincailliers ont essayé dans ces derniers tems d'élargir leur sphère commerciale, ils ont succombé; leurs marchandises, entassées dans leurs magasins, n'ont trouvé aucune défaite. Ce sont les Lombards qui exercent le négoce avec le plus d'activité et d'adresse; mais avec de si minces capitaux en circulation, que peuvent l'adresse et l'activité?

Les industries relatives à l'approvisionnement et à l'alimentation sont les seules qui promettent quelque gain. Dans cette capitale du spiritualisme, le corps seul a le droit de bourgeoisie. Tandis que les libraires, entravés par l'index, la douane et l'indolence générale, meurent de faim sur leurs vieux livres; les *pizzicaroli, friggitori, artebianchi*, font fortune. Le *friggitore* a le privilége de la friture; il a aussi celui d'empester tout le voisinage; et le propriétaire, dont cette atmosphère grasse et lourde déprécie les locations, a raison de le maudire. A l'*artebianca* appartient le débit du pain, de la farine, du gruau, du riz, de l'amadou, et d'une multitude de petits objets de nécessité journalière. Le *pizzicarolo* correspond à peu près au fruitier; il vend non seulement des légumes, mais des saucisses, des œufs, des graines, du beurre : les légumes, avant de se trouver entre les mains du pizzicarolo ont déjà traversé trois ou quatre filières, et ne parviennent au consommateur que surchargés d'un prix exorbitant. Le jardinier, qui demeure près du pizzicarolo, humecte sans cesse sa denrée, dont il augmente ainsi le poids, la fraîcheur apparente et la valeur.

Ces petits commerçans, ainsi que les fabricans de macaroni, les bouchers et les boulangers, font assez bien leurs affaires : mais les possesseurs du vrai commerce de Rome, de la branche la plus lucrative de négoce, ce sont

les marchands de vin, presque tous Lombards. Il y a peu de villes d'Europe où l'on consomme proportionnellement autant de vin qu'à Rome; la falsification des liquides, générale et à peu près avouée, double les bénéfices des marchands; la contrebande les augmente, et le vin volé aux propriétaires par les voituriers, puis acheté à bas prix, achève de rendre ce commerce infiniment lucratif. Le Romain boit beaucoup, ne s'enivre que difficilement, supporte les vins les plus capiteux et préfère ceux qui ont un arrière-goût sucré. Quand la tête s'échauffe, on se bat, et le poignard joue son rôle, guidé tantôt par la jalousie, tantôt par de vieilles haines qui se rallument. Léon XII voulut fermer les cabarets : toute la puissance papale échoua devant cette entreprise; il avait ordonné que les débitans de vin passeraient le verre ou le broc à travers une petite grille qui s'ouvrirait sur la rue. La petite grille ne put remédier à rien. Les consommateurs firent apporter des tables et des saucissons dans la rue, et s'y assassinèrent comme auparavant. La réouverture des cabarets, qui eut lieu à l'avénement de Pie VIII, fut un des actes les plus populaires de son administration. D'où vient donc la réputation de sobriété dont le Romain jouit, et la persuasion où il est lui-même que l'Allemand et l'Anglais sont des ivrognes? Les races du Nord supportent difficilement les vins capiteux et liquoreux auxquels les Romains sont habitués; dès le premier verre, un Allemand perd la tête; après avoir englouti trois bouteilles, le citoyen de Rome est à peine entre deux vins.

Les caves de Rome sont mauvaises; on tire des caves du mont Citorio les bouteilles que l'on y dépose d'avance. Les vins communs viennent de la Sabina. Rarement le vin se conserve plus d'une année. On l'enferme dans des

feuillettes extrêmement minces, que le gouvernement s'est réservé le droit de confectionner et de vendre fort cher. La plupart des débitans de vins se retirent au bout de quelques années, riches de quelques milliers d'écus. *Borgnana*, ancien marchand de vin, est un des bourgeois de Rome le plus considéré.

Si le grand négoce est inconnu, le commerce de détail se multiplie à l'infini. Passez le mercredi sur la place Navone; c'est une tour de Babel, dont les cris confus vous assourdissent. Ici un juif propose d'acheter tous les débris des ménages; là, un marchand nomade promène ses vierges de plâtre. On traîne sur des brouettes de la limonade, de l'orgeat, des glaces; plus loin, des verroteries, de l'ébénisterie, des souliers, des bonnets; plus loin encore, des pois-chiches, du cirage, des raisins secs. Tout cela donne du mouvement à la ville, sans équivaloir à la monnaie réelle d'un grand commerce. Rue des Orfèvres et près de Pasquino, vous trouvez des magasins remplis de ces vastes boucles dont les paysans ornent leurs chaussures. La place d'Espagne, les rues *Condotti* et *della Croce* sont occupées par les marchands d'estampes et surtout de mosaïque, que les étrangers visitent et enrichissent. Entre la place Navone et le pont Saint-Ange, se trouvent des boutiques de rosaires fort bien achalandées. Le commerce des médailles antiques fabriquées en 1835, et des fragmens de bustes romains, qui trouvent pour acheteurs de bons antiquaires anglais, a pour centre les ateliers de quelques sculpteurs qui habitent près du pont Saint-Ange, et pour courtiers d'honorables cicerones. Il se trouve en définitive que les rosaires, les mosaïques les fausses antiquités, et les ossemens conservés dans les catacombes des basiliques, sont les seuls objets d'exportation à laquelle Rome moderne doive la plus grande partie des bénéfices de son commerce.

Vous voyez que, dans une ville sans analogie avec les villes vivantes, tout marche au rebours des civilisations modernes et actives. A Paris et à Londres, les livres nouveaux sont un objet de grande spéculation; Rome ne connaît que le commerce des bouquins. Ses libraires, qui gagnent fort peu, ont soin de maintenir à un prix exorbitant les rares volumes dont ils peuvent se défaire. L'auteur qui a le désir de se voir imprimé fait les frais de sa propre édition; et pour trouver des lecteurs, il distribue des exemplaires gratis à ses amis. Les éditions, ainsi surveillées et pour ainsi dire couvées par l'auteur, sont fort belles; le papier est bien choisi, les caractères ne sont pas usés, il ne manque absolument que des acheteurs et des lecteurs. Ne cherchez à Rome rien qui ressemble à une littérature périodique : on ne connaît dans ce genre que des recherches archéologiques ou médicales. Quelques bouquinistes, de la place Navone et du Corso, offrent aux savans et aux Anglais des points de réunion; les tablettes sont garnies de vieux et excellens livres, dont la reliure forte, brillante et bien conservée annonce le soin monacal qui a présidé à leurs destinées; le catalogue décrit leurs mérites et indique le prix très-élevé que le propriétaire assigne à chacun d'eux; des fauteuils de cuir noir ou violet sont rangés près des murs vénérables. Presque toujours, vers les midi, vous trouvez un sénat de chanoines romains, de dilettanti anglais et de quelques artistes allemands, réunis dans ce sanctuaire, et dégarnissant les rayons. A peine l'élévation des prix dédommage-t-elle le libraire de la perte que lui fait éprouver le long sommeil de ses vieux livres dans leur tombeau séculaire.

Si le commerce à Rome se réduit à un cabotage mesquin, la littérature y est burlesque. Rien de plus ridicule que ses déris d'académies, où quelques chanoines pédans

viennent étaler leur sotte vanité. J'ai entendu un jour, à une réception solennelle de l'académie des Arcades, un énorme avocat, joufflu, pansu, coloré, essoufflé, réciter un sonnet à la manière de Pétrarque. Il n'y avait pas moyen de ne pas éclater de rire. Autrefois l'académie archéologique, fondée par le gouvernement français et celle des *Nuovi Linnei*, que le célèbre abbé Scarpelini consacra aux sciences naturelles, se distinguaient par des travaux utiles. Elles sont retombées au niveau de la malheureuse Arcadie, que ses douze tables, rédigées par Gravina, n'ont pas protégée et qui s'éclipse chaque jour davantage. La *Tiberina*, la *Latina*, la *Filarmonica*, la *Filodramatica*, ne méritent d'être mentionnées que comme d'innocentes réunions d'amateurs. Trois académies se sont élevées récemment en faveur des dogmes catholiques; l'une d'elles a violemment attaqué la chimie moderne, Cuvier, la philosophie; puis elle est retombée dans le plus profond silence. Ce qui est impardonnable, c'est que Rome n'a su créer ni une académie de musique, ni une académie d'agriculture, institutions si bien en harmonie avec le caractère et les besoins de la population : la première était indiquée par le goût des classes aisées pour la musique, et la seconde eût pu exercer une salutaire influence sur l'agriculture, livrée aujourd'hui à l'empirisme et à l'ignorance des colons.

(*The English Traveller.*)

Voyages.

—

LES CANTONS DE LA SUISSE CENTRALE.

Il y a plusieurs Helvéties. L'esprit de localité, de spécialité est empreint sur la Suisse : Dieu l'ordonne ainsi. Voulez-vous que l'Helvétie adopte des idées et des mœurs homogènes? aplanissez ses hautes montagnes, précipitez-les au fond de ses lacs, avec leurs neiges et leurs glaces : alors la Suisse sera uniforme ; sans cela vous ne conduirez jamais ce pays à l'unité du gouvernement, ni à celle de la religion et des idées. La fédération qui la régit est le seul mode qui lui convienne ; et Napoléon, dont l'ambition conquérante était une ambition intelligente, ne s'est pas trompé à cet égard. Il s'est contenté du protectorat de la Confédération Helvétique ; il a laissé les hommes des vallées et des collines se gouverner selon leurs coutumes antiques ; l'idée de briser la statue de Tell ne lui est pas venue ; heureux s'il avait professé pour la nationalité espagnole et l'isolement russe le même respect, la même vénération ! Ces deux nationalités si différentes ont cassé l'épée victorieuse qui avait soulevé et renversé de vieux trônes. En Suisse, les fractions du patriotisme universel sont isolées sans doute, mais elles se maintiennent dans un état de ferveur et de vigueur extrêmes ; abritées par des remparts naturels, sûres de trouver des appuis autour d'elles, fières d'une vieille indé-

pendance, il serait plus facile encore de les armer les unes contre les autres, que de les ployer toutes sous un joug commun, ou que de leur faire accepter une protection suzeraine.

Je ne crois pas qu'il fût facile à l'Europe armée ou à la France envahissante d'obtenir ou de se frayer passage à travers la Suisse. Les derniers événemens lui ont appris ce qu'elle pouvait; elle tient les clefs de l'arène; elle peut ouvrir ou fermer la barrière; la nature a fait, pour ce petit pays pauvre, plus que les Vauban et les Carnot n'auraient jamais pu accomplir. Les grandes puissances lui envoient leurs ambassadeurs; elle sait à quoi tendent ces ambassades. Chacun veut se ménager la protection ou l'amitié d'un pays qui peut élever ou abaisser une digue entre les deux zônes ennemies : l'intérêt diplomatique de la France, d'accord avec l'orgueil de la Suisse, la sollicite de tenir toujours fermée la barrière dont elle est maîtresse. Quant aux nations du Nord, elles font valoir une commune origine, des mœurs sorties du même berceau, la similitude du langage, les attaques récentes de la France contre la liberté helvétique; et elles cherchent à se faciliter, au moment où il leur plaira de tomber sur les plaines françaises, un libre passage à travers les gorges des *Lignes Grises*, et les sentiers de l'*Oberland*. La diplomatie du Nord s'arme aussi de plusieurs argumens accessoires; la plupart plus spécieux que solides, et qui s'adressent à l'intérêt. Que la Suisse se jette dans les bras de la Prusse; et la navigation du Rhin sera ouverte au commerce helvétique, aujourd'hui singulièrement borné; qu'elle soit la portière complaisante, toujours prête à donner accès aux armées du Nord, toujours inaccessible aux séductions du Midi; et mille sources d'industrie s'ouvriront pour elle, augmenteront sa ri-

chesse, emploieront ses hommes, et la mêleront activement au mouvement civilisateur de l'Europe.

La France trouve peu de difficultés à contrebalancer ces argumens, à neutraliser ces influences; elle a pour elle l'orgueil, l'habitude, les passions, plus fortes que les intérêts. La *neutralité* est le grand mot de la Suisse, son point de ralliement, son cri de guerre! Quand je traversai le canton de Vaud, et que j'entendis un chœur de jeunes gens réunis dans une auberge, entonner à la fois un chant patriotique, dont le refrain était : *Vive la neutralité!* je fus étonné de cet enthousiasme et de la nature anti-poétique du mot qui l'excitait et qui l'exprimait! On comprendrait mal, dans certains pays, tant d'exaltation pour le repos, tant d'enthousiasme pour l'état neutre. Mais soulevez l'écorce d'une phraséologie inaccoutumée, allez plus loin que le mot, plus loin même que l'idée, pénétrez jusqu'à la passion qui s'y trouve voilée; vous trouverez l'ardeur de l'indépendance cachée sous cette enveloppe d'indifférence prétendue. En chantant la neutralité, la Suisse chante son propre orgueil. Elle veut n'obéir à personne, n'ouvrir à personne, ne céder à aucune influence. C'est là ce que l'Helvétie actuelle possède de plus vital; là est son avenir. C'est l'air salubre qui la maintiendra long-tems prospère.

Il ne faut pas croire cependant que cette atmosphère de liberté pure parvienne à se rendre maîtresse absolue de toutes les influences et à les paralyser. Non seulement la démocratie et l'aristocratie subsistent en Suisse, en face l'une de l'autre, hostiles et violentes; mais il faut y distinguer l'esprit du Nord et le génie du Midi, l'attachement au passé et la marche civilisatrice, la nationalité allemande et les souvenirs français, le catholicisme et le protestantisme. Tous ces mobiles se groupent dans les di-

vers cantons de la Suisse avec une bizarrerie capricieuse en apparence, mais dont l'énigme s'explique si l'on consulte l'histoire et le passé. Le résultat définitif de tant de variétés et de contrastes, c'est un retour et une vibration nécessaire de l'ensemble vers la neutralité dont je parlais tout à l'heure. Si chacun voulait satisfaire ses passions, trop de conflits feraient couler trop de sang. Souvent même les passions d'une même localité sont contradictoires, et subsistent, dans leur contradiction même, à un degré d'intensité égale qui s'annulle mutuellement.

La jeune Suisse, la population de vingt à vingt-cinq ans, est en général favorable à la France; la haine contre les Français s'est concentrée dans quelques vieilles têtes chenues que la révolution française a épouvantées et frappées. Il faut excepter les petits cantons du centre profondément anti-français; Zug, Glaris, Underwald, Appenzell, qui sont soumis à la fois à la démocratie la plus complète et aux croyances catholiques les plus ardentes. L'impiété supposée des Français, les violences de la soldatesque française en 1798, les prédications des ministres de l'autel, ont laissé dans tous ces cantons, qui forment pour ainsi dire le cœur antique de la Suisse libre, un ferment d'animosité ardente contre tout ce qui se rapporte à la France.

Une profonde ligne de démarcation divise la partie protestante et la partie catholique de la Suisse. Quelques symptômes paraissent annoncer que cette ligne s'effacera un jour; mais avant qu'un laps de tems fort long ne s'écoule, les caractères tranchés de ces deux zônes ennemies se laisseront facilement reconnaître.

Partout en Suisse le catholicisme s'allie à la pauvreté, à l'amour des anciennes coutumes, à l'ignorance, mais aussi au patriotisme, au culte des aïeux, au besoin ar-

dent de l'indépendance. Vous trouvez au contraire le protestantisme invariablement uni à l'industrie, à l'activité, au désir du progrès, à la richesse et à un patriotisme beaucoup moins actif. Les cantons démocratiques par excellence, ceux qui composent le vieux cœur de la Suisse libre, ceux qui forment son antique et noble centre, Uri, Underwald, Glaris, Zug, Schwitz, sont catholiques jusqu'au fanatisme. Une loi ancienne de ces pays défend à tout protestant d'y devenir acquéreur ou possesseur d'un domaine quelconque; mesure fatale aux cantons catholiques, maintenue par la superstitieuse ferveur des paysans. Cette loi n'a pas encore pu être détruite; les entraves qu'elle apporte ont produit leurs résultats nécessaires; et Zurich, où le protestantisme est la religion dominante, prospère et fleurit, à quelques lieues du pauvre canton de Zug, voué au catholicisme. De toutes parts des manufactures surgissent à Zurich; un chemin de fer et une voiture à vapeur vont unir cette ville à Berne et à Lucerne d'une part, et d'une autre à Coire, capitale des Grisons; son commerce et son industrie s'élargissent et s'étendent à la fois. Pénétrez dans Zurich, le bruit des manufactures de toile et des fabriques de soie frappe votre oreille : vous croyez entrer à Lyon ou à Glascow; un air de prospérité règne autour de vous; à la propreté suisse se mêle une sorte de luxe recherché. De Zurich protestant revenez au petit bourg catholique d'Arth, en traversant le lac. Tout est changé; la croix du Sauveur se présente plus d'une fois à vos regards; vous entendez les longues et sonores vibrations des cloches, se prolongeant à travers l'air pur, rebondissant dans les cavités du mont Pilate et dans les affreuses cavernes du Rigi. Mettez pied à terre, vous verrez de fort belles statues en pierre grise, représentant le Christ sur

l'instrument du supplice; vous verrez ces statues douloureuses, symboles d'un culte mélancolique, dominer de petites maisons tristes, vieilles, mais sans décrépitude; antiques, mais non brisées par le tems; couvertes enfin de peintures du moyen-âge, que le souffle des siècles a seulement effleurées. Si c'est jour de marché, vous vous étonnerez du peu de commerce qui suffit au centre d'une population de 15,000 ames. Quelques charrettes attelées de bœufs amènent du blé. Des mouchoirs et des chemises sont exposées en vente; les auberges seules, celles du *Cerf* et celle du *Bœuf*, profitent de l'arrivée des étrangers qui veulent visiter la chapelle de Tell, le chemin creux de Kussnacht ou le monastère voisin d'Einsielden. Au sortir de la ville, quelques enfans vous demanderont l'aumône; ou des femmes descendront le petit escalier de leurs chaumières construites en bois de sapin sur le bord du lac, vous prieront de monter dans leur barque. Leur voix suppliante et inquiète vous révèlera leur misère, et vous attristera l'ame, quand même le plus beau jour éclairerait les eaux bleues du Zuger-See et les noirs sapins des hauteurs onduleuses qui les festonnent.

Par un renversement de toutes les idées reçues à Paris et à Londres, le parti du passé, le parti catholique et anti-civilisateur, a son centre dans la campagne des petits cantons; c'est en même tems ce parti qui se dit républicain, qui se nomme éminemment démocratique. Il flétrit, comme *aristocrate*, le parti des bourgeois qui voudrait une meilleure instruction primaire, moins d'ignorance, une dévotion plus éclairée, plus d'industrie, de meilleures routes, et un emploi plus facile d'un capital souvent considérable (proportionellement aux communes) et toujours inactif. La ville de Zug, par exemple, a deux millions qui dorment depuis deux siècles; les jeu-

nes veulent que l'on fasse des routes et des promenades. Les vieillards crient bien haut que l'on va dilapider leur trésor, et le clergé catholique, se montre favorable aux idées rétroactives ou stationnaires. Comme en Espagne et en Italie, il craint la destruction du passé ; il le protége et croit se protéger lui-même, en excitant la ferveur sans éveiller les lumières, en frappant d'anathème toute nouveauté, en consacrant, pour ainsi dire, l'ignorance et l'inactivité de la population. Il faut adresser surtout ce reproche aux jésuites de Fribourg, dont l'influence domine toute la Suisse catholique. Qu'ils se souviennent de l'ancienne mission du christianisme, si puissant, si adoré, si complétement divin, tant qu'il fut civilisateur. Si les guides de la Suisse catholique ne lui prêtent pas secours en excitant son émulation, en élargissant ses idées, en secondant son instruction, elle court risque, non seulement d'être dépassée (elle l'est déjà); mais complétement écrasée par la civilisation protestante. Dans Appenzell et Saint-Gall, d'où le protestantisme n'est pas entièrement banni, si vous apercevez une belle maison sur la route, soyez certain qu'elle a un protestant pour propriétaire ; si c'est une masure, elle est catholique. A Berne et à Bâle, toute la richesse, tout le commerce se sont concentrés dans les mains protestantes. L'herbe pousse dans les rues de Constance, la grande ville des conciles, la ville romaine.

Le principe monarchique soutenu par les puissances du Nord révolte les cantons catholiques ; et dans l'égalité rustique de leurs mœurs, ils professent pour la Prusse féodale et l'Autriche soumise à un despotisme pacifique l'aversion la plus prononcée. Aussi ces cantons anti-français par sentiment, mais anti-monarchiques avant tout, graviteraient-ils encore vers la France, dans le cas d'une

collision entre les deux principes de la révolution française et de la légitimité septentrionale.

C'est vers ces petits domaines libres qu'il faut diriger ses pas, si l'on veut voir la démocratie pure dans son action réelle. Le landamman a huit livres sterling de traitement annuel; chacun des conseillers en reçoit quatre. Tout homme qui a dix-huit ans et qui sait lire donne sa voix à l'assemblée du 1er mai. Dans le canton d'Appenzell, il faut porter son épée à cette réunion, qui cependant est plus bruyante que sanglante. On s'expose à perdre pendant un an les droits de citoyen, si l'on manque à assister à l'assemblée. Schwitz et Zug élisent aussi leur landamman; on lève la main pour le candidat que l'on préfère; et ces mains levées se transforment quelquefois en poings menaçans qui se ferment pour livrer bataille. Les hommes éclairés accusent les jésuites de Fribourg, dont l'action se fait sentir sur toute la Suisse catholique, d'ourdir des intrigues qui tendent à influencer le choix des cantons et à placer le pouvoir annuel entre les mains de leurs amis les plus dévoués : aussi les plaintes de la portion la plus jeune de la communauté, de celle qui cherche un avenir plus actif et plus brillant, de celle qui se rattache au mouvement libéral de l'Europe, ces plaintes sont amères et vives. « Pourquoi laisser la Suisse centrale manquer de routes? ne pas profiter des moyens d'irrigation et des chutes d'eau qui s'y offrent à chaque détour de rocher? Pourquoi si peu d'encouragement aux manufactures, si peu de soins donnés à l'extension de l'éducation populaire? pourquoi cette instruction pédantesque, cette éternelle éducation d'humanités qui se renferme dans la routine du latin et du grec, et dans une dévotion étroite? pourquoi entretenir parmi nous l'horreur pour l'étranger,

dont le commerce nous apporterait les lumières avec la richesse? Nous ne payons point d'impôts; notre terre est libre de toute rétribution et de tout servage; elle est féconde, exploitons-la. Le grand commerce de bestiaux que fait la Suisse centrale avec l'Italie deviendrait une mine d'or, si les chemins étaient praticables; continuons les lignes de route commencées pendant ces derniers tems: et que la richesse et la prospérité de l'industrieuse et protestante Zurich, le canton le plus brillant et le plus éclairé de toute la Suisse, soit une leçon pour nous. »

Ainsi s'exprime l'opposition, le jeune parti du progrès dans la Suisse centrale : de telles idées et de tels germes se développeront un jour avec une énergie infaillible. Mais aujourd'hui rien ne contraste plus bizarrement que ces paroles, ces espérances de commerce, ces pensées actives, ce mouvement impatient et intérieur, avec la situation séculaire des états dont je parle. Au moment même où un jeune Suisse, qui fumait son cigarre sur la jetée, me disait toutes ces choses en français mêlé d'italien et d'allemand, le soleil se couchait dans de tristes nuages qui s'appesantissaient sur le lac de Zug : le flot mélancolique venait frapper de coups réguliers une ou deux barques longues et étroites, amarrées sous leur abri de bois de sapin. Une petite lumière qui se doublait en se répétant sur l'onde noirâtre annonçait au loin le village de Chraam; la cloche tintait sept heures avec un accent guttural, particulier aux cloches suisses, et qui semble une imitation du vieux dialecte allemand que les Suisses d'un ordre inférieur ont conservé; leur parole est celle du quatorzième siècle. Pas un bruit, pas un mouvement dans ces rues qui semblent imitées, pour un opéra nouveau, de quelque gravure d'Albert Durer. Un murmure confus, alternativement composé de voix d'hommes

et de femmes qui se répondent, annonce que la petite chapelle noire, voisine du rivage, est remplie d'une communauté qui célèbre vêpres. Il n'y a pas même un fallot qui coure la ville, comme dans les provinces les plus désertes de la Bretagne ou de l'Écosse. Tout le monde s'est couché avec le soleil. Un rayon de lune vous fait discerner ces toits en étages dont chaque pente est un petit escalier, et que l'architecture du moyen-âge a construits avec une régularité d'angles rentrans et saillans si minutieusement curieuse. Les dix ou douze fontaines de Zug bruissent dans le silence universel. Si vous voulez savoir où se réfugie à huit heures du soir la haute société du lieu, entrez à l'auberge. Cette petite salle longue, cette table aux bancs de bois, ces *schoppes* (chopines) de vin blanc placées devant chaque buveur, ce petit pain de seigle qui accompagne la schoppe, vous rappellent encore les antiques tableaux allemands où l'artiste a représenté la cène de Notre-Seigneur. A Stanz, à Glaris, à Uri, à Saint-Gall, la scène est la même, et vous vous y arrêtez devant plus d'une tête caractéristique, sillonnée par l'âge, l'activité et le travail, intelligente et attentive, calme et réfléchie; n'exprimant ni la vanité, ni la mobilité de la passion; des têtes dignes de Holbein. On s'étonne que le dix-neuvième siècle ait pu rayonner jusque-là. On se demande quelle est cette puissance divine qui, pénétrant comme les gaz subtils dans les substances les plus dures, sait triompher des mœurs, des habitudes, de l'isolement; quel est ce magnétisme des pensées humaines qui jette dans une ville de l'an 1400 quelques-uns des désirs et des lumières de Paris et de Londres en 1830?

Quand fructifieront-ils? Dieu le sait. Quand cette civilisation lèvera-t-elle l'ancre? La ville de Zug, celle de Stanz, celle de Saint-Gall, augmenteront-elles leur

somme de bonheur en exploitant mieux leurs capitaux, en faisant valoir mieux leurs ressources? L'avenir obscur est seul dans le secret de ces énigmes. De plus hardis les résolvent au hasard, dans le sens de leurs passions personnelles ou de leurs préjugés. Nous, plus modeste, simple voyageur, remarquons seulement l'étrange, l'intéressante situation de ces petits états : ils renferment dans leur sein conservateur une grande masse de vieilles habitudes et de vieilles vertus; et près de leur passé intact et à peu près immémorial, ils donnent place aux germes d'un avenir sans bornes, à toute la civilisation de notre tems, certaine d'éclore dès qu'elle est semée.

Les symptômes du progrès industriel sont nombreux en Suisse. Ce ne sont pas de simples germes, des espérances, des paroles, des désirs. Le magnifique pont suspendu en fil de fer que Fribourg vient d'achever est le plus hardi de l'Europe. Toutes les expériences de la sagesse américaine, quant au système de pénalité, ont été adoptées à Berne : la prison est plutôt un pénitentiaire qu'une geôle ; le coupable qui parvient à s'évader ne subit point de peine nouvelle s'il est repris, et les hommes condamnés aux travaux forcés sont employés à herser, à bêcher, à faner, à moissonner, souvent mêlés à d'autres travailleurs libres. Leur costume seul, gris rayé de noir, les fait reconnaître. Point de honte nouvelle et surérogatoire qui ajoute un supplice à leur supplice. La constance de leur labeur et la bonté de leur conduite sont ordinairement récompensées par un adoucissement dans leur vie : tout cela n'empêche pas que le souvenir du moyen-âge ne revienne encore s'asseoir auprès de ces nouveautés philosophiques. Ces quatre pierres carrées que vous apercevez en dehors de la ville et qui s'élèvent comme une petite plate-forme avec un trou au milieu; c'est le

trône du bourreau de Berne ; c'est l'échafaud. Il reste là en permanence, et les Bernois ne se mettent pas trop en peine de concilier les deux systèmes.

Dans les petits cantons du milieu, les gens de la campagne sont attachés au passé, conservateurs, opposés au libéralisme, à l'innovation, à l'industrie ; à Neufchâtel et à Bâle, la campagne, au contraire, est innovatrice, industrielle, révolutionnaire. Dans une grande partie de la Suisse, vous retrouvez cette scission marquée de la campagne et de la ville. Les messieurs, d'une part, les paysans, d'une autre, cherchent à pousser le gouvernement dans des directions différentes. Les travaux agricoles sont de si haute importance pour le pays, les pâturages et les récoltes, l'entretien des bestiaux, leur éducation et la fabrication des fromages entrent pour une somme si considérable dans les ressources totales de la Suisse ; l'étranger emmène tant de chevaux, de bœufs et de vaches, et la consommation des produits agricoles est tellement assurée ; que jamais le pâtre et le paysan de Glaris, de Zug, d'Appenzell, ne dépendront de leurs bourgeois comme le paysan français et anglais dépend de l'homme des villes. Le laboureur de Zug est tout au moins l'égal du négociant et de l'administrateur. L'importance et les prétentions de la campagne augmentent quand elle est à la fois industrieuse et riche, laborieuse et éclairée comme à Neufchâtel. Alors elle veut ses droits ; elle sent sa force ; elle demande à grands cris tous ses priviléges ; elle est aussi radicalement révolutionnaire que l'ouvrier de Manchester ou de Birmingham.

Le voyageur chercherait vainement en Europe un spectacle plus curieux que la campagne de Neufchâtel. Le Locle, la Chaux-de-Fonds et tout le pays qui suit le cours de la Reuse, n'ont d'analogue nulle part. Le

contraste extraordinaire, qui fait le charme et la grandeur spéciales de cette contrée, a augmenté encore et s'est plus profondément gravé depuis que J.-J. Rousseau l'a signalé au monde. La nature est restée la même, sa magnificence sauvage n'a rien perdu; les pins bruissent toujours aux sommets chenus des montagnes, et les sources se précipitent toujours de leurs fronts chauves. Mais ce ne sont plus quelques chaumières habitées par une centaine d'ouvriers industrieux. Les petits toits rouges des maisons, leurs persiennes vertes, leurs murailles blanches se sont multipliés; vous diriez des maisons de plaisance. Leur coquetterie parée, propre et riche semble inventée par la fantaisie d'un peintre, plutôt que jetés dans un paysage réel. L'industrie qui ordinairement se groupe, se concentre et paraît se cacher sous les pierres noires d'une ville; cette industrie qui a besoin de feu et de fumée, qui se flétrit dans la boue, que la révolte teint de sang, est ici pure, lumineuse, presque idéale, dispersée sur une vaste et irrégulière étendue; sous les érables, dans les gorges profondes, sur les cimes pelées, dans les pelouses verdoyantes, le long de ce sauvage, vaste et beau vallon que l'on nomme le Val de Travers; vous la retrouvez féconde, active, omniprésente, pendue aux crêtes des monts, assise à la source des eaux; unique dans sa grâce, dans son aspect pittoresque, et réalisant la plus singulière des utopies, celle d'une Arcadie industrielle. En effet, les travaux de la campagne ne sont point bannis du tableau, qu'ils embellissent au contraire et qu'ils font valoir. La lime crie, la scie siffle, la roue tourne, les mouvemens de montre se fabriquent par milliers, et la clochette des génisses prolonge au loin sa vibration pénétrante; et le chant du pâtre, dont les notes tour à tour basses et aiguës semblent

imiter les ondulations des montagnes et des vallées, a pour écho la voix de l'ouvrier paisible, qui travaille entouré de sa famille. Rien de plus ravissant et de plus neuf que ce mélange de deux modes d'existence qui se repoussent communément; de la vie industrielle, agissant sur la nature morte, la transformant et la domptant avec une sorte de violence toujours brutale; et de la vie agricole, attachée à la nature vivante, s'abreuvant pour ainsi dire du lait de ses mamelles fécondes, suivant toutes ses variations, obéissant à toutes ses lois, et se contentant de jouir de la terre et du ciel, de profiter de leurs trésors, de seconder leur travail, sans altérer ou métamorphoser ses élémens. En venant de Motiers-Travers, et vous dirigeant sur Boudry, vous suivez une route encaissée entre deux murailles de rochers, dont l'aspect, la hauteur, les sinuosités, les escarpemens, les élans bizarres, varient de minute en minute, et qui ne cessent point de se faire valoir par leur contraste. C'est sur la pente gauche que votre chemin se trouve frayé; un long ruban de douze à quinze pieds de large, qui monte, descend, se précipite ou se traîne, selon les caprices de la montagne à laquelle il est suspendu. Ce côté gauche est horrible; ici il s'élève à pic et menace; là il surplombe et projette son ombre sur la plaine; plus loin, il recule et ne montre au regard qu'une longue perspective de cimes rouges ou noires, âpres et mélancoliques, ou des croupes entassées tumultueusement, couvertes de bruyères et dignes des sorcières de Macbeth. Regardez à droite : un précipice s'ouvre, tantôt caché par les colonnades des chênes et des noyers, tantôt couvert d'un gazon qui se déroule aux yeux jusqu'aux profondeurs de la vallée. Là, coule le fleuve Reuse, torrent plutôt que fleuve, creusant son lit dans les rochers, se traçant un

chemin délicieux dans les prairies, se cachant sous les halliers, grondant sous les granits accumulés, tombant en cascades, recevant dans son sein toutes les eaux qui tombent des hauteurs environnantes, quelquefois faible comme un ruisseau, ou tonnant comme une avalanche. Dans toutes les directions, sur toutes les pentes, enveloppées de bois, dominant une source, répandues dans la plaine, semées sur les gazons, par groupes de trois, quatre, cinq, ou de cinquante ou de cent maisons, les habitations humaines vous apparaissent avec cette irrégularité luxueuse et cette brillante profusion des étoiles semées dans le ciel. L'étroitesse et la multitude des fenêtres vous indiquent souvent une manufacture, le bruit des roues vous révèle une fabrication active. A peine une chute d'eau a-t-elle jailli du granit, on ne lui laisse pas mesurer une demi-toise de chemin dans la vallée. On la saisit au passage; il faut qu'elle travaille dès son berceau. Cinq ou six fabriques l'entourent, la pressent, se servent de la puissance de son eau, et changent en richesse le poids acquis par elle pendant l'espace parcouru. Du côté de Brot, se trouve un exemple remarquable de cette avidité de l'industrie et de sa promptitude à exploiter les forces qui lui sont utiles. Un cours d'eau glisse le long des rochers calcaires du Chasseral, ne rencontre que de légers obstacles, et creusant sa route, réunissant ses flots, devient considérable, à deux cents pieds ou environ de la vallée, très-profonde dans cet endroit. On n'attend pas même qu'il ait atteint le creux du vallon; on le reçoit dans des canaux de bois qui offrent un lit à toute la masse, et sans qu'il ait frappé le sol, sans qu'il ait touché le but de sa course, on le contraint à faire marcher six ou sept roues bruyantes, motrices de scieries et de fabriques de divers genres. C'est cette eau, accaparée

avant son cours normal, qui fait de la dentelle, des draps, des montres, et donne la vie, la fortune, la civilisation au village entier qui se groupe pour l'exploiter.

Je ne connais pas de peuple plus apte à l'industrie que le peuple suisse. Son caractère est solide, persévérant et actif. Le gain lui plaît, mais acheté par le travail. Il n'a d'aptitude naturelle ni pour l'intrigue, ni pour les jouissances de la vanité, ni même pour les arts élégans, ni jusqu'à un certain point pour la vie de luxe. L'oisiveté le rebute. Il estime la vigueur physique que Dieu lui a donnée comme un instrument et une arme contre les rigueurs du sol et les inclémences du ciel. Patient, courageux, ingénieux dans ses œuvres, plus fait pour approfondir et pour perfectionner que pour inventer, il aime peu ces distractions brillantes que les nations et les hommes paient si cher. Son audace n'est pas froide, muette, et aveugle comme celle de l'Américain des États-Unis ; elle n'a pas non plus cette dureté violente de caractère qui distinguait les anciens Scandinaves, et qui signale aujourd'hui les Anglais. C'est une témérité riante qui brave admirablement la tempête et le danger, la guerre et les privations. L'esprit de famille, le désir et le besoin du bien-être, sentimens si puissans chez les Suisses, loin d'enrayer et de suspendre les mouvemens de l'industrie, lui prêtent de la moralité et du poids.

Qu'un voyageur s'engage dans les petits chemins, dans les sentiers inexplorés, s'il tient à connaître la Suisse. Qu'il entre dans les auberges misérables des bords du Rhin, sous les huttes des Grisons et dans les châlets de l'Entlibuch, qu'il contrarie toutes les indications des voyageurs qui l'ont précédé, qu'il dérange tous les jalons plantés par eux. Voilà le seul moyen d'étudier le pays; autrement il remportera la plus fausse idée des

habitans et de leurs mœurs. Les aubergistes, les conducteurs et les bateliers représenteront à ses yeux le caractère suisse, trois classes d'hommes parmi lesquelles l'honnêteté se rencontre sans doute encore, mais pour lesquelles les occasions de pécher sont fréquentes, et qui ne résistent pas toujours à la tentation si souvent offerte. Le contact des étrangers, leur passage rapide et constant, ont d'ailleurs effacé sur les routes les plus suivies les traits distinctifs de la vieille nationalité. Cette moisson annuelle, cette coupe réglée de voyageurs, cette exploitation des bourses étrangères, ce grand appât monté à l'amour du gain, n'agissent point sur un peuple sans le modifier. La Suisse est couverte, pendant trois mois, de visiteurs qui lui paient tribut. Elle les regarde comme son butin, et cette idée n'a pas laissé que d'altérer un peu sur les grandes lignes la cordialité et la loyauté d'autrefois. Les Anglais contribuent particulièrement à augmenter ce genre de démoralisation qui (selon quelques personnes) menace d'envahir la Suisse entière; l'exigence anglaise, les mille raffinemens et les soins nombreux auxquels le *comfort* accoutume nos gens de bon ton et nos dandys, ont tout à fait désorienté les calmes et graves habitudes des Suisses. Forcés d'obéir à leurs hôtes, de se déplacer à chaque moment, d'aller chercher de l'eau chaude à tous les quarts d'heure, ils ont pris le parti de subir tant de contrainte avec patience, mais de la transformer en argent et de la porter sur la carte.

De là cet air de mansuétude triste qui signale la physionomie de presque tous les aubergistes suisses, et cette politesse sombre et humiliée qui est presque une insulte tant elle trahit de résignation. De là aussi ces énormes prix des auberges, prix qui ne sont pas même fixes et réguliers. Souvent le maître vous fait payer, non seule-

ment les objets qu'il vous fournit, mais les coups de sonnette que votre main fait retentir, et la peine réelle ou supposée que vous donnez ou que vous donnerez à ses garçons.

Sur le sommet du Rigi, sur le Kolm, vous trouvez une auberge où un dîner vous coûtera une guinée quand même vous vous contenteriez d'un ou deux plats fort simples. Dans les endroits qui restent déserts et morts les trois quarts de l'année, on ne laisse pas échapper le voyageur sans le soumettre à une pression pécuniaire très-active. Constance, par exemple, ville oubliée et veuve de ses honneurs, ville badoise par la situation et la délimitation, mais suisse par les mœurs et l'habitude, offre des exemples d'exactions sans pudeur, aussi nombreux que singuliers. N'entrez pas dans l'hôtellerie du *Brochet*, si votre intention n'est pas de donner une demi-couronne pour deux bûches jetées dans un poêle. Je parcourais par curiosité le livre de compte d'une de ces auberges dangereuses, et j'y admirais la différence des prix attribués à des objets tout-à-fait semblables, et aux loyers de chambres qui se ressemblent toutes. M. l'écuyer anglais payait six schellings pour deux nuits l'appartement que l'officier suisse payait trente sous par jour. Une tasse de thé était payée quatre schel. par l'un et 12 batzen (36 sous) par l'autre. Souvent aussi, en acceptant cet arbitraire fatal à votre bourse, vous êtes servi plus proprement, plus promptement qu'en Italie, en France même. On est frappé de l'exquise simplicité et de l'excellent service de certaines auberges des villes de second ordre, comme Rasperschwill où le *Freyhof* est excellent, et Zug où l'auberge du *Bœuf* vous donnera le plaisir de causer avec les hommes les plus distingués des petits cantons. A

Neufchâtel, le *Faucon* peut rivaliser avec les plus belles hôtelleries de Londres; et tout en vous logeant dans un palais, le maître n'emploiera pour grossir votre dépense aucune des ressources poétiques que nous avons indiquées tout-à-l'heure. Bâle, qui n'est cependant pas la ville des arts, s'est avisée d'un raffinement voluptueux que le voisinage de la Germanie musicale lui a suggéré sans doute; à la table d'hôte de *la Cigogne*, vous trouvez un excellent concert d'instrumens à vent, qui exécutent avec beaucoup d'ensemble des valses allemandes et des fragmens de Weber; grâce à eux, on ne peut plus entendre ni le cliquetis fatigant des fourchettes, ni le bruit rauque de l'allemand suisse, ni les plaisanteries tour-à-tour immondes et prétentieuses du commis-voyageur français, dont cette ville est inondée.

Berne est la seule ville de Suisse où l'on parle des intrigues amoureuses nouées par les grandes dames, et où l'amour vénal soit passé en coutume chez les femmes des classes inférieures. De tout tems, la jeunesse de Berne s'était fait remarquer par une sensualité assez prononcée et par des goûts voluptueux que le reste de la Suisse condamnait : cette immoralité ressemblait toutefois à celle qui fleurit en Hollande : les ménages étaient encore respectés, et les passions brutales trouvaient ailleurs de faciles plaisirs. Une décision du nouveau gouvernement bernois a augmenté le mal en prétendant le guérir. La suppression des célèbres *bains de l'Aar*, décrétée par le grand conseil, a rejeté dans le sein de la population même et au milieu des ménages autrefois paisibles, les vices jadis exilés de la ville même. Les grisettes et les servantes bernoises ont adopté des mœurs très-faciles; elles remplacent les trente ou quarante desservan-

tes des bains de l'Aar; leurs maîtresses marchent dans la même voie avec plus de désintéressement, mais avec tout aussi peu de retenue.

Au surplus, les Bernoises l'emportent en général sur les autres femmes de la Suisse pour la beauté et la fraîcheur. C'est chose charmante que l'auréole de dentelle noire dont les servantes et les campagnardes ornent leur tête et leur chevelure : malheureusement, elles semblent persuadées, comme dans beaucoup d'autres cantons, que la véritable forme de la femme c'est la forme pyramidale et que sa tête doit être plantée sur cette pyramide sans que la moindre ondulation des vêtemens trahisse le développement de la taille. Dans les rangs supérieurs, on suit d'assez près les modes françaises. Sur la rive rhénane, c'est l'Allemagne qui modèle les mœurs des femmes : broderie, tapisserie, chevelure blonde et tressée, physionomie douce et calme, quelquefois tendre, rarement expressive. Dans les cantons du centre, j'ai vu des têtes brunes couronnées de cheveux de jais; un teint frais, mais ardent; des physionomies animées comme dans certaines provinces de la France méridionale; j'y ai trouvé aussi, surtout dans l'Untervald et dans Uri, le type norwégien et scandinave, des couleurs roses sur des figures plus pâles que la neige, et des tresses de cheveux si pâles, que pour les copier, il faudrait choisir la nuance paille la plus affaiblie. Les extrémités sont rarement belles chez les Suissesses; c'est chose difficile à trouver qu'un pied et une jambe dessinés avec délicatesse et finement arrondis. Une peau fraîche et souple, un teint admirable, de belles épaules, une poitrine dont le développement altère bientôt la forme et la fraîcheur, compensent en général ces défauts, et celui d'une taille épaisse et d'une encolure massive. Ajoutons que les sub-

divisions tracées par nous si rapidement n'ont rien de complet ni d'exact, et que toutes les populations voisines de la Suisse réflètent sur la physionomie même de ses femmes des nuances très-distinctes : ainsi la France déteint sur Genève et Lausanne; l'Allemagne sur Thurgau et Aargau; l'Italie sur Logano et Bellinzona. Il y a peu de différence entre la Bellinzonienne et la femme de la campagne de Milan.

La volupté, ses délicatesses, ses raffinemens, ses écarts, ses douleurs, ses ardentes joies, ont peu de prise sur les femmes de l'Helvétie, et les habitudes de leur vie les éloignent, surtout après le mariage, des erreurs et des transports des passions. Il faut excepter Berne de cette peinture générale. Le labeur rustique est le partage de toutes les femmes de la campagne; dans les villes, c'est le soin des enfans, celui du ménage, la piété, quelquefois l'étude, surtout à Genève et à Lausanne; dans les momens d'ennui, qui doivent être fréquens, le tricot est la ressource universelle. Il n'y a pas de pays au monde où l'on tricote autant de bas qu'en Suisse. Un jeune Français ouvrit récemment à Berne un cours de littérature; les femmes s'empressèrent d'aller l'écouter par désœuvrement. Mais elles apportèrent toutes à ses leçons le tricot, la laine et les bas commencés; le professeur voyant qu'on lui accordait moins d'attention qu'à cet utile travail, leur demanda la suppression d'un exercice qui devait les distraire. Personne ne vint plus à son cours.

Dans la jeunesse, la femme suisse a plus d'indépendance que la femme française ou italienne : elle se rapproche ainsi de la jeune Anglaise. La tranquillité de tempérament et la sagesse de l'imagination ne la protégent pas toujours contre les dangers de la liberté qu'on lui laisse.

Comme en Angleterre, on lui pardonne assez volontiers

des fautes que le serment nuptial rendrait inexcusables. Si une certaine bonhomie de mœurs et un fond de tendresse affectueuse les exposent à la séduction, elles ne cèdent en général ni à ce caprice ardent et invincible des femmes méridionales, ni à ce choix vif et réfléchi des femmes anglaises, ni au besoin de plaire si puissant chez les Parisiennes, ni à l'entraînement spontané qui fait les grandes passions. Il est très-vrai (comme certains voyageurs l'ont rapporté sans obtenir beaucoup de croyance) que dans les parties les plus sauvages du Grindelwald et de l'Entlibuch, le fiancé a le droit de pénétrer la nuit par la fenêtre dans la chambre de celle qu'il aime, et que cet étrange privilége est justifié par les résultats, par la fidélité des amans, et par l'union conjugale que précèdent et préparent ces visites nocturnes. La coquetterie ou la débauche ont nécessairement peu de place dans ces mœurs. L'habitude, un attachement mutuel, qui couve et se développe avec quelque lenteur, déterminent la plupart des liaisons entre les deux sexes. Peut-être serait-il facile d'abuser de cette naïve confiance et de cette cordialité franche que les femmes et les hommes des petits cantons ont conservée, mais la vivacité de l'entraînement et les égaremens de la fantaisie romanesque n'entreront pour rien dans les erreurs les plus graves.

Lausanne est la ville de Suisse qui offre aux femmes le moins de chances d'ennui. « Que faites-vous l'hiver, demandais-je à une jeune fille de Zug, quand vous n'avez ni promenades sur le bord du lac, ni visites d'étrangers pour vous distraire? — Nous bâillons, quand nous ne dormons pas, me répondit-elle assez spirituellement, et nous dormons quand nous ne bâillons pas. » On sait quelle est la société de Genève, froide, compassée, métaphysique, et partagée en coteries où les deux sexes

s'observent mutuellement, comme s'observeraient deux armées ennemies. A Berne, les hommes vont tous les soirs fumer leur pipe dans leur club *wirthschaft* (assemblée), espèce d'auberge réservée à telle ou telle profession, à telle ou telle réunion de bourgeois. Ils quittent, depuis cinq heures jusqu'à onze heures, leurs femmes, qui s'occupent comme elles peuvent, et qui ont l'alternative du tricot et de l'intrigue galante. A Lucerne, Fribourg, Zurich, cette dernière ressource manque tout-à-fait. Une telle existence, qui réduirait au désespoir l'Anglaise, la Française, l'Italienne, semble donner à la femme suisse une allégresse franche qui s'accorde fort bien avec son embonpoint naturel. Traversez en automne les vignobles du marquisat et ceux de Constance ou de l'Argovie, vous verrez les maîtresses et les paysannes confondre leur vive gaîté, leurs voix folâtres vous appelleront, vous voyageur, à partager ou à goûter leur récolte; et l'éternel *Lo-lo-loi* du chœur helvétique vous poursuivra long-tems sur la route avec leurs rians adieux et leur cri amical : *Glücklish reise !*

Tout se trouve en Suisse, la joie et l'austérité sombre, le despotisme le plus arbitraire et la démocratie la plus complète, l'inactive adoration du passé et le mouvement républicain.

Il y a une Suisse prussienne, une Suisse alsacienne, française, italienne, piémontaise, autrichienne; il y en a une autre profondément Suisse; et ce qui offre le plus bizarre phénomène, c'est que l'immersion de la Suisse dans toutes ces influences ne l'empêche pas de rester Suisse, même au milieu des étrangers qui l'inondent.

L'aristocratie des petites républiques helvétiques est aussi fière et aussi impérieuse que leur démocratie est ardente.

Remplacé, en 1830, par un gouvernement choisi dans la bourgeoisie, l'ancien gouvernement aristocratique de Berne, aujourd'hui déchu, persévère dans son opposition aux mesures de ses successeurs, et se tient fort isolé dans sa sphère. Un décret du grand conseil actuel ayant supprimé quelques fêtes publiques et quelques feux de joie commémoratifs d'une victoire remportée sur les catholiques des petits cantons par les protestans bernois, les familles aristocratiques ont affecté de célébrer, par de grandes fêtes données dans leurs domaines ces anniversaires d'intolérance. L'aristocratie bâloise, plus forte, et qui s'assied sur des sacs de florins et de thalers, s'est montrée dure et impitoyable pour les hommes des campagnes; à leur tour ceux-ci ont levé la tête, et conduits par quelques jeunes têtes violentes, ils ont fait des propositions inadmissibles. De cette mutuelle aigreur et de ces erreurs partagées par les deux adversaires est résulté l'état de choses actuel. A peine entrez-vous dans la campagne de Bâle, et même dans les parages limitrophes qui appartiennent à l'Argovie et à Zurich, vous remarquez sur la physionomie des paysans et dans leur accueil un mécontentement et une froideur qui vous surprennent. Ce ne sont plus ces salutations affectueuses et ces cordiales bénédictions que vous adressaient le pâtre, le vigneron de l'Appenzell. Vous rencontrez plus d'un visage sur lequel la méfiance est empreinte, plus d'un regard qui semble vous toiser avec hauteur. Bâle-Campagne a voulu se faire aristocrate à son tour, et cette double morgue, cette rivalité fatale, qui s'insultent mutuellement, sans profit pour personne, n'ont créé deux noblesses que pour appauvrir le canton.

Complétons la liste des contrastes que la Suisse présente au voyageur. Si vous parcourez toute la lisière

Suisse, qui se rapproche de l'Autriche et du grand duché de Bade, vous entendrez plus d'un citoyen, bon patriote, parler monarchie, se plaindre du peu d'unité suisse et du défaut de centralisation qui rend si difficiles les décisions fédérales, oubliant que cette unité est diamétralement contraire aux institutions de son pays, et se laissant influencer malgré lui par le voisinage d'un pays soumis à la centralisation la plus absolue. Que l'on descende ensuite jusqu'à Zurich ou à Aarau, c'est une opinion différente. Là, pour vous prouver les bienfaits du gouvernement *cantonnal* et du morcellement des centres, on vous montrera ces routes bien tenues, ces villes si propres, ces terres de la commune si soigneusement cultivées, toute l'aisance domestique, tout le bien-être du ménage. En effet, il est difficile d'imaginer une meilleure administration communale, une gestion plus attentive des intérêts de tous, une économie mieux entendue. Concilier cette habileté partielle avec l'intérêt général, avec les progrès de la grande nationalité suisse, telle serait le problème offert à la Suisse, problème difficile et non résolu.

La Suisse a-t-elle un avenir? subsistera-t-elle au milieu des intérêts hostiles de l'Europe, du passé et du présent, de la France et de la Russie? nous le pensons. En dépit des observations sévères, mais non satiriques, qui nous ont été dictées par une observation attentive et sincère, c'est un noble, honnête et sage peuple, dont les ressources naturelles sont nombreuses, dont la situation assure le repos et que l'Europe même a intérêt à voir paisible. Les influences contradictoires qui se balancent dans son sein, mais qui s'y balancent sans de violens conflits, empêchent l'esprit de révolution et celui d'immobilité de le précipiter dans les orages, ou de l'enclouer

dans le passé. Enfin la nécessité et la sagesse lui est apprise par sa faiblesse même ; car on ne peut s'empêcher d'avouer qu'il y a faiblesse dans une scission fédérale si marquée. Son équilibre actuel peut durer long-tems, activé par l'industrie, protégé par les puissances étrangères, pondéré par les contrastes intérieurs, gouverné par l'excellente administration communale des cantons : équilibre extrêmement délicat, et qui, ainsi que le caractère et la vie intime des Suisses, paraît avoir échappé au coup-d'œil et à l'analyse de presque tous les voyageurs.

(*Monthly Magazine.*)

Statistique.

DOCUMENS STATISTIQUES SUR LA POPULATION, LE COMMERCE, LES FINANCES, LES FORCES DE TERRE ET DE MER, DES ÉTATS-UNIS, EN 1834 ET 1835.

Les *Annuaires Américains*, pour 1836, viennent de nous arriver; nous y trouvons des renseignemens curieux sur la situation actuelle des finances, du commerce, de l'industrie, etc., dans l'Union. Nous pensons que dans les circonstances présentes, ces documens seront lus avec intérêt en France; aussi, nous empressons-nous de les mettre sous les yeux de nos lecteurs.

FORCES DE TERRE ET DE MER.

Depuis 1830, l'armée de terre a été augmentée d'un tiers environ. A cette époque, elle se composait de quatre régimens d'artillerie et de sept régimens d'infanterie, présentant un effectif de 6,188 hommes, y compris les états-majors. En 1835, les forces de l'Union ont été portées à 8,221 hommes; mais à cette petite armée il convient d'ajouter le chiffre de la milice, dont le personnel s'élève à 1,500,000 hommes. La marine militaire se compose de :

12	Vaisseaux de ligne, portant ensemble. . .	888	canons.
14	Frégates, premier rang.	616	—
3	Frégates, deuxième rang.	616	—
15	Sloops de guerre.	282	—
7	Schooners.	75	—

Le commandement supérieur de ces 51 navires est confié à 37 capitaines, 40 commandans et 357 lieutenans. La solde et les frais d'entretien et de construction de l'armée navale coûtent 4,000,000 de dollars par an (21,000,000 fr.). Le budget de la guerre s'élève à 13,000,000 de dollars (68,900,000 fr.); il comprend la solde de l'armée proprement dite et l'entretien des fortifications et des routes stratégiques. Quelque faible que paraisse, au premier abord, l'importance de la marine de l'Union, il faut faire entrer en ligne de compte l'immense développement qu'elle pourrait prendre en quelques mois si le gouvernement faisait mettre en mer les vaisseaux qu'il conserve en pièces dans ses arsenaux maritimes. Les chantiers de construction pour la marine militaire de l'Union sont au nombre de sept, et sont assez bien approvisionnés pour pouvoir fournir tous les matériaux nécessaires à l'armement immédiat de vingt navires de haut bord; la marine marchande leur procurerait d'habiles matelots.

POPULATION.

Il n'est pas un seul pays en Europe qui puisse être comparé aux États-Unis, sous le rapport de l'accroissement rapide de la population. Il est vrai de dire aussi qu'il n'y a pas une seule contrée en Europe, à l'exception de certaines parties de la Russie, qui présente des surfaces inhabitées aussi considérables que celles qu'on trouve sur le territoire des vingt-quatre républiques de l'Union. Ce territoire occupe 1,570,000 milles carrés, et on n'y compte que 9 habitans par mille carré; tandis qu'en Autriche, en France et en Angleterre, on compte 165, 208 et 257 habitans par mille carré. Voici quelle a été la marche progressive de l'accroissement de la population des États-Unis durant ces quarante dernières années :

ANNÉES.	HABITANS.	ANNÉES.	HABITANS.
1790..............	3,930,000	1820............	9,638,000
1800..............	5,306,000	1830............	12,866,000
1810..............	7,240,000	1835............	14,000,000?

Au nombre des causes qui favorisent l'accroissement de la population des États-Unis, il faut faire entrer en ligne de compte cette masse considérable d'émigrans qui viennent demander chaque année une patrie à la Nouvelle-Angleterre. L'émigration pour les États-Unis s'est considérablement accrue depuis le commencement de ce siècle. Durant les dix premières années, on l'estimait de 4 à 5,000 individus; de 1812 à 1821, ce chiffre a été porté à 8,000, non compris les émigrans qui venaient des possessions anglaises du nord de l'Amérique; en 1830, il s'est élevé à 35,000; et plusieurs journaux américains, en 1834, l'ont porté à 150,000. Ainsi, pendant les trente-cinq dernières années, les États-Unis ont reçu dans leur sein 600,000 étrangers, qui doivent former aujourd'hui le vingtième de la population.

FINANCES.

Les finances de l'Union sont dans un état florissant. Malgré les sommes considérables que le gouvernement fédéral a affectées depuis 1817 à la construction des places fortes et au remboursement de la dette publique, la trésorerie de Washington présente chaque année un excédant de recettes satisfaisant. Voici quelle a été, pendant ces dernières années, l'importance du budget fédéral. On sait que ce budget est loin de comprendre toutes les dépenses publiques de l'Union; mais l'ensemble des dépenses effectuées par les divers états n'est pas encore bien connue; et l'on ne trouve même que des indications vagues pour les budgets des principaux états.

ANNÉES.	RECETTES.	DÉPENSES.
	Dollars.	Dollars.
1831................	24,800,000.	24,500,000.
1832................	31,800,000.	34,300,000.
1833................	35,900,000.	24,200,000.
1834................	32,300,000.	26,000,000.

Ainsi, au 1er janvier 1835, il existait dans les caisses du trésor une balance de 6,000,000 de dollars environ au profit

de l'exercice courant ; et, chose plus remarquable encore, la dette de l'Union qui, en 1816, s'élevait à 127,335,000 dollars (674,875,500 fr.), se trouvait entièrement éteinte au 1er janvier 1835, ou du moins il ne restait qu'un solde de 37,733 dollars, dont les porteurs d'inscription n'avaient pas encore demandé le remboursement. Voici quelle a été la progression continue de cet amortissement ; on voit que d'année en année la diminution de la dette a été effective.

Extinction progressive de la dette de l'Union.

ANNÉES.	DOLLARS.	ANNÉES.	DOLLARS.
1816..........	127,335,000	1828..........	67,475,000
1818..........	103,466,000	1830..........	48,565,000
1820..........	91,015,000	1832..........	24,322,000
1825..........	83,788,000	1834..........	4,760,000

Après les douanes, qui forment les 4/5mes du revenu fédéral, la vente des terres est l'une des principales ressources de la trésorerie de Washington. C'est une spéculation lucrative qui fournit tous les ans un produit de 4 à 5,000,000 de dollars (21 à 26,000,000 fr.). Depuis 1776, le gouvernement fédéral a acheté, pour des sommes très-modiques, aux Indiens, à la France, à l'Espagne, 262,000,000 d'acres de terre, qu'il revend aujourd'hui aux colons à un prix relativement très-élevé. Le gouvernement fédéral n'a pas encore vendu la dixième partie des terres qu'il a achetées. Or, comme la valeur des terres augmente avec l'accroissement de la population, on peut se faire une idée des immenses ressources que ce capital ainsi grossi procurera à l'Union, d'ici à très-peu de tems.

COMMERCE-NAVIGATION.

Chez un peuple aussi actif, aussi hardi que les Américains du Nord, on doit nécessairement trouver le commerce maritime en progrès. Indépendamment des ressources que leur offre leur sol vierge, les institutions libérales qui les régissent favorisent leurs entreprises, et les protégent même

dans les parages les plus éloignés. Voici, d'après les documens officiels, toujours au-dessous de la vérité, quel a été le mouvement des importations et des exportations pendant les six dernières années.

ANNÉES.	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.
	Dollars.	Dollars.
1829.	74,492,500.	73,358,600.
1830.	74,000,000.	75,000,000.
1832.	101,029,360.	87,177,000.
1833.	108,118,000.	90,140,400.
1835.	126,521,300.	104,337,000.

De 1834 à 1835, les importations des États-Unis se sont donc élevées à 670,562,890 francs, et les exportations à 552,986,100 fr.; chiffre bien extraordinaire lorsqu'on le compare à celui de 1730. A cette époque, les importations des colonies anglaises de l'Amérique du Nord ne dépassaient pas 2,350,000 fr., et les exportations 2,400,000 fr.; mais à cette époque aussi leur population ne s'élevait pas à plus de 500,000 habitans.

Le développement de la marine marchande américaine est sans exemple dans les annales du monde commercial. Le pavillon bleu des États-Unis, parsemé d'étoiles, flotte sur toutes les mers et est salué avec distinction dans les ports les plus reculés.

En 1830, la Grande-Bretagne et ses colonies possédaient 23,723 navires montés par 154,800 marins, et jaugeant 2,531,820 tonneaux. Les États-Unis possédaient à la même époque 12,256 vaisseaux, du port de 1,261,000 tonneaux, et montés par 67,744 marins. Ces 12,256 vaisseaux comprenaient 943 corvettes, 1371 bricks, et 343 bâtimens à vapeur. Le tonnage de la marine marchande américaine s'élevait en 1832 à 1,439,450, c'est-à-dire à plus de la moitié du tonnage de la Grande-Bretagne et de ses colonies. Le tableau suivant du tonnage des navires américains et étrangers dans les ports de l'Union depuis 1789 fera mieux res-

sortir encore le rapide développement du commerce maritime des États-Unis.

Mouvement des ports de l'Union américaine.

ANNÉES.	NAVIRES étrangers.	NAVIRES américains.
1789.	106,654.	127,329,
1799.	107,583.	626,495.
1819.	83,554.	783,579.
1832	412,104.	972,282.

Le commerce du cabotage s'est accru en proportion ; le tonnage des navires qui y sont employés a presque doublé depuis 1807, et égale à peu près aujourd'hui le nombre des navires employés au commerce extérieur.

Voici le tableau comparé du tonnage de dix des plus grands ports de l'Angleterre et de l'Amérique :

PORTS AMÉRICIANS.		PORTS ANGLAIS.	
New-York	298,832	Londres	572,835
Boston	171,045	New-Castle	202,379
Philadelphie	77,103	Liverpool	161,780
New-Bedford	70,550	Sunderland	107,628
New-Orléans	61,171	Whitehaven	72,967
Portland	47,942	Hull	72,248
Baltimore	47,129	Bristol	49,535
Bath	33,480	Yarmouth	44.134
Salem	30,293	Whitby	41,576
Nantucket	28,580	Scarboroug	28,070

On voit, d'après ce tableau, que le tonnage des dix plus grands ports des États-Unis surpasse celui des dix plus grands ports d'Angleterre (celui de Londres excepté) d'environ soixante-quatre mille tonneaux. Encore ne faut-il pas perdre de vue que parmi les dix ports anglais cités sont compris ceux de Newcastle, Sunderland et Whitehaven, dont le tonnage est entièrement accaparé par le commerce du charbon. Si l'on déduit le tonnage des navires charbonniers, on trouvera que le tonnage des États-Unis en 1832, excédait de beau-

coup celui d'Angleterre et du Pays de Galles. Nous n'hésitons pas à prononcer que le tonnage total du commerce des Provinces Unies est, relativement, beaucoup plus considérable que celui des Iles-Britanniques.

INDUSTRIE-AGRICULTURE.

Les renseignemens exacts sur le commerce intérieur et sur la production des manufactures des divers états de l'Union manquent généralement. Ces données n'existent même que d'une manière très-approximative pour les états où le système de la centralisation permet au gouvernement de recueillir des renseignemens uniformes sur les différentes sources de la richesse publique. On ignore donc aux États-Unis la quantité d'acres en culture, les différentes espèces de culture qu'ils reçoivent, et les produits qu'ils donnent. On conçoit en outre combien il serait difficile de préciser la production dans un pays où tous les habitans de la campagne sont obligés, à cause de leur isolement, à pourvoir à la plus grande partie de leurs besoins. Nous présenterons ici seulement le chiffre de la valeur des produits agricoles et manufacturés qui ont été livrés à l'exportation pendant ces dernières années : l'accroissement successif qu'il indique sera un signe assez certain du progrès industriel et agricole de l'Union.

ANNÉES.	PRODUITS agricoles. Dollars.	PRODUITS manufacturés. Dollars.
1830	47,000,000	5,300,000
1831	47,200,000	5,000,000
1832	46,200,000	6,400,000
1833	55,000,000	7,000,000
1834	67,000,000	7,000,000

Nous ajouterons cependant à ce tableau d'autres faits qui ne sont pas moins intéressans. Dans 12 états de l'Union on compte aujourd'hui 350 moulins employés à la filature du coton, et faisant mouvoir 1,500,000 broches. Ces manufac-

tures occupent en outre 35,000 métiers à tisser et 60,000 ouvriers; et leur capital est estimé à 45,000,000 de dollars (239,500,000 fr.). L'exploitation des mines d'or, qui en 1824 ne donna pour produit que 5,000 dollars (26,500 fr.), en a fourni en 1834 près de 898,000 (5,000,000 fr.), et la Monnaie a frappé à son tour pour 4,000,000 de dollars de pièces d'or. Mais ce qui doit surtout attirer l'attention de l'Europe, c'est la prodigieuse rapidité avec laquelle les Américains creusent des canaux et construisent des chemins en fer. Le parcours des canaux dans les différens états de l'Union est aujourd'hui estimé à 2,900 milles (966 lieues), leur établissement a coûté 70,000,000 dollars (371,000,000 fr.). L'état de New-York a construit à lui seul 566 milles de canaux qui lui ont coûté 11,488,000 dollars, et dont il retire 1,349,000 dollars de revenu. Le parcours des différentes lignes de chemins de fer dans l'Amérique du Nord s'étend aujourd'hui sur une surface de 675 milles (225 lieues), et cinquante compagnies sont engagées dans ces sortes d'opérations avec un capital d'environ 40,000,000 dollars (212,000,000 fr.)

(*American Almanac.*)

Tableau de Moeurs.

UNE JOURNÉE

AU CHATAEU DU DUC DE GORDON (1).

J'étais venu en Écosse avec plusieurs lettres de recommandation, et en parcourant le comté de Banff, je me rappellai que j'en avais justement une pour le plus noble et le plus riche seigneur de cette contrée, le duc de Gordon. A mon arrivée à Banff, jolie petite ville, chef-lieu du comté de ce nom, j'appris que le duc de Gordon était à son château, et je lui envoyai ma lettre en prévenant Sa Grâce que je prendrais la liberté d'aller moi-même le lendemain lui demander ses commissions pour ses amis d'Amérique. Le lendemain, en effet, je louai une chaise de poste, et partis de bonne heure pour me rendre à la résidence de milord, espérant bien que, sans me prendre pour un autre chevalier de la Manche, il ne me laisserait pas aller chercher un gîte à l'auberge.

(1) Cet article est traduit d'un ouvrage américain qui a fait sensation à Londres : M. Willis, l'auteur de ces esquisses de voyage, est un jeune poète qui a publié précédemment un volume de vers dont les Revues anglaises se sont occupées : c'est un honneur qu'elles ne font pas volontiers aux poètes américains, à moins qu'il n'y ait un certain mérite à leurs poésies. Les *Pencilling's by the way* viennent d'être réimprimées en Angleterre

Il était deux heures, lorsque mon postillon, que j'avais chargé de m'avertir, se retourna pour me dire que nous arrivions. Je regardai tout ce qui était à mon horizon avec la curiosité d'un Américain qui n'a pas encore vu beaucoup de châteaux en sa vie.

De chaque côté de l'énorme grille surmontée des armes des Gordons s'élevaient de belles et spacieuses loges en pierre de taille; un concierge, en bas blancs et en riche livrée, dont l'embonpoint eût fait honneur à un chanoine, m'ôta son chapeau en faisant tourner le massif portail sur ses gonds : tout annonçait une résidence seigneuriale. Le chemin intérieur, aplani et lisse comme une terrasse, était bordé de pelouses veloutées. L'avenue se déroulait en serpentant à travers les arbres au feuillage varié; je voyais passer tantôt de légers équipages conduits par des dames ou des messieurs; tantôt un groom menant par la bride deux chevaux de pur sang, qui caracolaient derrière lui avec leurs selles de dame et des étriers de maroquin; des piétons erraient dans les allées, et de nombreux domestiques en livrées élégantes se croisaient en tous sens. J'avais à peine entrevu cette scène animée, qu'un coude soudain de la route me découvrit le château, vaste édifice construit en pierre et flanqué de deux ailes. Un instant après, mon postillon s'arrêta devant la porte, où une douzaine de valets assistaient au départ d'une société nombreuse.

Ma chaise approcha ensuite : une espèce de page parut aussitôt à la fenêtre, et m'adressant la parole, il m'informa que Sa Grâce chassait en ce moment le daim; mais ma chambre était prête, et il avait ordre de se tenir à ma disposition. Je suivis mon jeune guide à travers un vestibule décoré de statues, d'armures antiques et de bois de daims en trophées. Il m'introduisit dans une vaste cham-

bre éclairée par trois croisées qui donnaient sur un parc dont les pelouses et les verts massifs n'avaient d'autres bornes que l'horizon. Jamais spectacle plus pittoresque n'avait frappé mes yeux.

« La société est nombreuse? demandai-je à mon page tandis qu'il défaisait les courroies de mon porte-manteau.

— Oh ! nous avons beaucoup de monde, reprit-il en s'arrêtant pour compter sur ses doigts; il y a lord Aberdeen, et lord Claude Hamilton, et lady Harriette Hamilton (vous savez que milord est leur beau-père), et la duchesse de Richmond, et lady Sophia Lennox, et lady Keith, et lord Mandeville, et lord Aboyne, et lord Stormont, et lady Stormont, et lord Morton et lady Morton, et lady Alicia, et, et, et vingt autres personnes, monsieur.

— Vingt autres lords et ladies?

— Non, monsieur; c'est là toute la noblesse.

— Et vous ne pouvez vous rappeler les noms des autres?

— Non, monsieur. »

C'était un vrai page de bonne maison : il n'avait pas voulu surcharger sa mémoire de noms roturiers.

« Et combien de convives y a-t-il à table?

— Plus de trente, monsieur, sans compter le duc et la duchesse.

— Fort bien. »

Et mon petit page disparut après avoir tisonné le feu et s'être retourné pour me prévenir qu'on dînait à sept heures précises.

Le tems était doux, et même chaud pour un mois de septembre anglais; les rayons du soleil étaient même si vifs et si pénétrans que je ne pus m'empêcher d'ouvrir la fenêtre pour mieux contempler ce ciel d'azur; sur le revers des collines et au fond des vallées, des troupeaux

paissaient en groupes pittoresques, et à peu de distance de jeunes daims sauvages broutaient les dernières pousses des taillis. Jusqu'à un mille au-delà des murs du château, les pelouses fraîchement taillées prolongeaient leurs tapis de velours, aussi brillans que l'émeraude : par intervalles des lièvres bondissant traversaient les sentiers; les faisans cherchaient tranquillement leur nourriture au bord des taillis; les dames, avec leurs longues robes d'amazone et leur panache flottant, apparaissaient sur leur léger palefroi, et se perdaient l'instant d'après dans les massifs; les enfans montés sur des *poney* et les gardes flânant avec leur fusil sous le bras, se montraient à leur tour. Tout ce monde si pittoresque, si animé, si riche de jouissances, appartenait à un seul homme, et avait été créé par son opulence au milieu des déserts du nord de l'Écosse. Je n'avais jamais vu réalisés d'une manière plus frappante les prodiges de la substitution et du droit d'aînesse.

Le soleil couchant apparut comme un incendie à travers les pins qui couronnaient les collines, et par intervalles le piétinement d'un cheval sur le gravier, le mouvement rapide des roues, un rire joyeux, des voix animées, annonçaient le retour des promeneurs au château. Bientôt le *gong* bruyant résonna dans le corridor; c'était le signal de la toilette, et j'abandonnai à regret ma rêverie pour me préparer à paraître dans ce formidable cercle d'aristocratie où je ne connaissais personne, pas même le duc qui m'avait invité à sa table.

J'étais assis auprès du feu, occupé de créer une expression et une physionomie à tous ceux dont j'avais retenu les noms, quand on frappa à ma porte. Le duc entra : c'était un homme à cheveux blancs, d'une haute taille, d'une physionomie distinguée, d'un abord cordial.

Il me témoigna beaucoup de plaisir de me voir, et m'adressa ensuite plusieurs questions sur l'Amérique et sur les personnes qu'il y connaissait.

Le gong résonna pour la seconde fois, et le duc m'apprit, en descendant l'escalier, les noms des hôtes du château, me préparant en quelque sorte aux présentations qui allaient avoir lieu. Le salon était rempli. La duchesse, grande et belle dame, m'accueillit avec le plus gracieux sourire, et je fus présenté aux différentes notabilités de la réunion. Le dîner ne se fit pas attendre, et l'épineuse question des préséances ayant été bientôt réglée, on défila vers la salle à manger entre deux rangées de domestiques en livrée.

C'était une vaste et haute salle supportée aux extrémités par des colonnes de marbre. Le long des murs étaient appendus des portraits de famille en pied, depuis les chevaliers bardés de fer jusqu'aux ducs modernes avec le jupon écossais. Un service en vermeil du plus beau travail et d'une massive magnificence étincelait sur les buffets. J'admirai surtout la forme élégante et le bon goût des ornemens de plusieurs grandes coupes gagnées par les chiens du duc.

Je pris place entre un gentilhomme et une dame de vingt-deux ans au plus; mais par malheur j'avais déjà oublié leurs noms. Le duc parut s'en douter, car m'adressant la parole du bout de la table, il me fit remarquer que j'avais à ma droite lady ***, la plus aimable femme de l'Écosse. Il eût été inutile d'ajouter qu'elle en était la plus jolie.

Partout en Angleterre j'ai été frappé de la beauté physique des hautes classes. Le caractère de leurs formes et de leur physionomie appartient à ce moule supérieur dans lequel sont jetées les races énergiquement appelées de pur

sang. Il existe sous ce rapport une différence frappante entre la Grande-Bretagne et les contrées du continent : les paysans de France et les *contadini* d'Italie sont physiquement bien supérieurs à leurs maîtres dégénérés ; tandis que la haute et même la petite noblesse d'Angleterre diffère autant des classes plébéiennes que le cheval de course du cheval de trait, et le lévrier du caniche. Le contraste n'est pas moins frappant entre les manières des Français et des Anglais d'un certain rang. L'empressement, la chaleur, la gesticulation du Parisien ; les sourcils agités, les yeux contractés ou dilatés, la pantomime de conspirateur qui distinguent l'Italien dans les moindres circonstances, sont les antipodes du bon ton anglais. Si je devais comparer quelqu'un à l'aristocrate anglais, ce serait l'Indien du Canada quand il s'arme de toute sa dignité. Le repos de toute sa personne, l'impassibilité de ses traits, sa présence d'esprit dans les moindres circonstances, l'imperturbable aplomb qui naît, non de l'amour-propre, mais du sentiment de sa dignité personnelle, caractérisent également le lord et le chef indien. On n'étonne pas facilement un Anglais bien né ; un homme tombe d'épilepsie à ses côtés ; un domestique lui renverse un plat sur l'épaule ; on lui apprend que la maison voisine est en feu..... il pose son verre sur la table avec le même sang-froid ; il s'est tracé une conduite pour tous les cas possibles, et il la suit. Il est froid au premier abord ; son salut est raide (et il l'est toujours un peu) lorsqu'il vous engage à vider votre verre, mais c'est sa manière ; un Anglais qui s'inclinerait jusqu'à son assiette avec le sourire épanoui du Français passerait aux yeux de ses compatriotes fashionables pour avoir perdu l'esprit. Un peu déconcerté par cette réception glaciale, vous accusez le flegme et l'inhospitalité britanni-

ques; mais quand les dames se sont retirées, et que votre hôte a rapproché sa chaise de la vôtre, qu'il vous invite à passer un mois dans sa terre, et à vous regarder chez lui comme chez vous; alors vous êtes forcé de revenir sur un jugement si faux, vous reconnaissez avec surprise qu'au moment même où il paraissait si froid, il s'occupait de vous et songeait à vous entourer des attentions les plus délicates.

La musique cessa de jouer quand les dames quittèrent la salle à manger; nous nous rapprochâmes alors les uns des autres, et la conversation devint plus animée. Quand les vins commencèrent à circuler plus lentement, on apporta le café et le chasse-café. Vers les onze heures on passa au salon. Les cartes, le thé et la musique occupèrent nos instans jusqu'à minuit. Les dames se retirèrent et les messieurs prirent place à la table du souper. Il était près de deux heures quand je me couchai; et cette soirée, que j'avais tant appréhendée, reste inscrite au nombre de mes plus agréables souvenirs.

Il était tard quand je m'éveillai. Je n'eus que le tems de m'habiller à la hâte. Lorsque je descendis, je trouvai une compagnie nombreuse déjà réunie autour de la table du déjeuner. Je fus frappé en entrant de l'aspect tout différent qu'offrait la salle à manger. Les nombreux laquais en livrée, la brillante vaisselle, la musique, qui avaient contribué la veille à la splendeur et à la gaîté de la scène, avaient disparu. Le duc, en cravate de couleur et en grosse redingote de chasse, était assis au centre de la table, et tenait un journal à la main; la duchesse, et les nobles dames que j'avais quittées la veille étincelantes de pierreries et brillantes de tous les attraits de la mode, étaient toutes vêtues et coiffées avec la plus grande simplicité. Les hommes, absorbés par la lecture de leurs

lettres et de leurs journaux, oubliaient même leur thé et leurs rôties. Chez eux surtout la métamorphose était singulière. Les dandys de la veille, ces fidèles de la mode, dont la toilette était sans reproche, je les retrouvais affublés de redingotes de futaine, d'épais gilets de *tartan*, et de cravates de toile peinte. L'aimable hilarité de la veille avait fait place à un air de calme et de silencieuse indifférence. Je me demandais, en analysant ce tableau, ce qu'auraient pensé certains Américains, s'ils avaient assisté à cette réunion qui se composait de la plus haute noblesse et du monde le plus fashionable d'Angleterre.

Le déjeuner, en Angleterre, est une heure de confiance et de laisser-aller. Les domestiques ne paraissent pas ; c'est à mes yeux un grand avantage. Quoi de plus odieux que de se voir flanqué de trois ou quatre grands drôles dont l'unique mission est de surveiller votre assiette ? Le thé et le café étaient sur la table, avec des rôties, des *muffins*, des petits gâteaux, des marmelades, des gelées, du poisson et les autres paraphernalia d'un déjeuner d'Écosse. Sur les buffets on avait étalé des viandes froides. On ne saurait concevoir plus d'abandon, de liberté, d'indépendance ; l'étiquette avait tort, et la gêne restait à la porte avec elle. Chacun se servait et se levait quand il avait fini. Les uns se groupaient près des croisées, d'autres se promenaient en long et en large. Je m'approchai du duc resté assis l'un des derniers. Il nous raconta plusieurs particularités intéressantes sur les pêcheries de saumons de la Spey. Le privilége de cette pêche, dans les limites des domaines de Sa Seigneurie, est affermé huit mille livres sterling par an. On me fit voir un saumon qu'on disait très-gros ; mais, honneur aux ri-

vières d'Amérique, il ne pesait guère que la moitié de notre saumon commun.

Les dames se rendirent sans cavaliers dans les allées du parc ou à leurs divers passe-tems. Les chasseurs rejoignirent les piqueurs, qui tenaient les chiens en lesse à la porte des écuries. Quelques oisifs passèrent au billard, et je restai tête à tête avec lord Aberdeen. L'ex-ministre tory me questionna beaucoup sur l'Amérique. En sa qualité de secrétaire des affaires étrangères, il avait connu intimement M. Mac-Lane. Jamais homme ne lui avait inspiré un sentiment plus profond d'honnêteté et de droiture; jamais il n'avait traité les affaires publiques avec plus de plaisir qu'avec M. Mac-Lane; il admirait le caractère de notre diplomate, et espérait avoir conservé une place dans son souvenir. Il souhaitait beaucoup qu'il pût revenir à Londres comme chargé d'affaires : « un homme honorable, délicat, vaut, disait-il, vingt diplomates roués. » Il parlait également avec éloge de M. Gallatin et de M. Rush; mais il revenait toujours à M. Mac-Lane, et ne tarissait pas sur son compte. Il paraissait estimer beaucoup le caractère personnel de notre président; mais ses principes politiques le portaient peu à approuver l'administration du général Jackson.

Lord Aberdeen passe pour l'aristocrate le plus orgueilleux et le plus flegmatique des Trois-Royaumes. J'étais curieux de voir de près l'homme à qui l'on fait une si terrible réputation.

Lord Aberdeen est de moyenne taille, mais un peu trapu; son abord est plus digne que fier et réservé. Il porte ordinairement un habit noir râpé et toujours trop large pour lui, des culottes très-mal faites, un gilet boutonné jusqu'à la gorge, et une cravate du plus grand

négligé ; certes, Sa Seigneurie n'est pas aristocrate par le costume. Ses manières semblent tout aussi peu convenables. Il croise les mains derrière le dos, il se balance sur les talons ; dans la conversation, sa voix est basse et monotone; rarement il sourit; et cependant il y a dans toute sa personne un air si bienveillant, une supériorité si indéfinissable, que, malgré la simplicité dont il s'entoure, on ne tarde pas à dévoiler le mystère. Dix minutes de conversation suffisent pour vous révéler l'homme supérieur. C'est surtout auprès des dames qu'on ne peut manquer de reconnaître la distance qui existe entre le grand seigneur et l'homme mal né.

Tout le monde était à son aise dans le château des Gordon. Point d'étiquette à laquelle il fallût s'assujétir, point de parties de plaisir où l'on fût contraint d'aller malgré soi. Vous montiez à cheval, vous chassiez le renard ou le daim, vous faisiez une partie de billard ou vous gardiez la chambre à votre gré. Après le déjeuner, les dames rentraient dans leur appartement jusqu'à l'heure de la collation. A deux heures, un plat ou deux de gibier et une profusion de viandes froides étaient disposés sur de petites tables dans la salle à manger ; chacun y venait prendre quelque chose en attendant le dîner. De la salle à manger on passait au salon. Des voitures de toute espèce étaient attelées sous les fenêtres. Les grooms , les jockeys à cheval, les coureurs, les chevaux de selle attendaient les ordres et le caprice des promeneurs. Puis les voitures roulaient les unes vers les bords de la Spey, les autres sur les côtes de la mer. Un petit nombre parcouraient les allées du parc. N'importe où vous dirigiez votre course, vous aviez le plaisir d'être chez vous, ou du moins chez votre hôte, dont les domaines n'avaient pour bornes que l'horizon. A plusieurs milles du château, les barrières

s'ouvraient à votre approche, les troupeaux de daims rouges fuyaient au bruit des roues dans le parc silencieux; les faisans superbes erraient comme apprivoisés dans les immenses réserves; les lièvres s'éloignaient à peine hors de la portée du fouet, les gardes agitaient leurs bonnets dans les clairières de la forêt. Toutes ces parties du tableau vous rappelaient sans cesse vos priviléges d'un jour, et ne laissaient pas que de procurer à votre amour-propre d'agréables titillations. Je l'avoue avec peine, en bon républicain, j'aurais dû préférer à ces jouissances aristocratiques une sauvage excursion dans les forêts vierges de ma patrie.

Une trentaine de convives prenaient place tous les jours à la table hospitalière du château, je ne dirai pas féodal, car une idée de morgue et de gêne s'attache à ce mot; mais c'était un véritable séjour de prince, et le duc et la duchesse en faisaient les honneurs à tout le monde avec la même affabilité. La compagnie variait sans cesse: tous les jours de nouveaux départs et des nouveau-venus; mais ce déplacement, ce va-et-vient continuel ne faisaient aucune sensation. Une chaise de poste s'arrêtait à la porte, on déchargeait le bagage, et l'on rentrait la voiture sous les remises. On ne demandait pas même les noms des arrivans, on était sûr de les voir à dîner. Les départs étaient tout aussi peu bruyans; à moins d'une intimité particulière, on ne faisait d'adieux qu'au duc et à la duchesse. En un mot, toutes les gênes de la vie étaient bannies du château de lord Gordon, et si quelqu'un y connaissait l'ennui et la tristesse, c'est qu'il les y avait apportés avec lui; pour moi, je me livrai avec un abandon irrésistible aux charmes de cette vie fortunée.

(*Willis Pencillings by the Way.*)

Miscellanées.

PAGANINI A BOULOGNE-SUR-MER.

Un officier irlandais, que ses supérieurs ont gratifié d'un congé, qui n'a pas encore trouvé de complaisante veuve assez hardie pour épouser l'épée indigente et la valeur inutile de ce héros ; un sous-lieutenant qui ne voit s'ouvrir devant lui aucune perspective de fortune et de guerre, qui n'a pas de tantes à consoler et d'oncles à desservir dans les comtés de Carrickfergus ou de Cork; un homme dont tous les appétits éveillés et toutes les sensations viriles ne trouvent pour développement, pour satisfaction et pour carrière, que la triste vie d'une garnison soutenue par la demi-solde du tems de paix ; cet homme, c'est moi, Cornelius-Marcus-Sempronius O'Donoghue.

Qu'on imagine ma joie lorsque le moindre petit incident vient changer le cours d'une vie si monotone, et donner l'impulsion à ma nacelle enchaînée par un calme plat ! Un petit duel, en de telles circonstances, une affaire d'honneur à régler, c'est une bonne fortune. Aussi lorsque, sans reconnaître l'écriture de mon correspondant, je lus les premières phrases d'une lettre qui commençait par ces mots : « Il s'agit d'une affaire d'honneur, » je ressentis un vif mouvement de satisfaction. Enfin, je vais donc échapper à cette triste et plate existence, à cette insignifiance de mes journées ! Le roman de la vie n'est pas fermé pour moi. Ce premier sentiment de joie ayant

produit son effet, je voulus savoir de quelle affaire d'honneur il s'agissait, et je lus, au bas du griffonnage sur papier jaune qui m'avait arraché à ma léthargie, ce mot magique, ce mot harmonieux, aussi retentissant que celui de Napoléon ou de Byron : *Nicolo Paganini.*

Quoi! cet artiste bizarre, cet homme qui semble un fantôme, ce grand et singulier enfant, ce vieillard prématuré, ce paradoxe vivant a besoin de moi! Que me veut-il? Et je parcourus rapidement l'épître de Nicolo Paganini, que j'avais déjà vu à Vienne, à Rome, à Paris, toujours le même, vieux à trente ans, incorrigible à cinquante! Nicolo me consultait sur les moyens à prendre pour découvrir les auteurs de mille histoires singulières, de mille scandaleuses anecdotes dont les journaux ont récemment flétri son nom. La plume du violoniste avait tracé sur le papier des caractères rapides, heurtés, dont l'incohérence attestait sa colère. S'il parvient à connaître la main d'où lui vient cette attaque, je ne doute pas, m'écriai-je, que la nécrologie européenne n'ait bientôt à enregistrer dans ses fastes le nom de l'adversaire de Paganini. Le virtuose sera probablement inexorable, je le connais. Le doigt habile qui fait vibrer un huitième de ton avec une précision algébrique, est redoutable dans un combat; une noisette placée à vingt pas de distance n'échappe guère à sa balle vengeresse. Que l'ennemi de Paganini se tienne bien!

Je pliai la lettre, et mon départ fut résolu.

A peine ce prétexte d'excursion et de déplacement me fut-il offert, je quittai Londres et m'embarquai sur je ne sais quel monstre marin dont la gueule projetait au loin des torrens de fumée épaisse, je me rendis à Boulogne-sur-Mer où Paganini se trouvait. Avez-vous visité ce rendez-vous général de nos débiteurs insolvables et des da-

mes que la terreur du *crimen conjugale* force à passer le détroit? Vous conviendrez que si la bonne compagnie n'abonde pas à Boulogne, le plaisir y est facile, la vie légère, la gaîté bruyante et contagieuse. Loin de moi la pensée de justifier l'immoralité flagrante des exilés auxquels Boulogne sert d'asile; je me contente de constater un fait irréfragable. Les Trois-Royaumes n'offrent pas un seul village où l'on s'amuse d'aussi bon cœur, où l'insouciance, la paresse, le jeu, la danse et l'intrigue se croisent et se confondent avec plus de bizarrerie et d'éclat. Dès le premier moment de mon arrivée, je cherchai Paganini; vaine recherche, je ne trouvai que son jeune fils Achille dont la pâle figure, les traits expressifs, les cheveux noirs, le front haut, semblent annoncer un homme qui fera parler de lui quelque jour; un autre Paganini dont la carrière et la renommée se couvrent encore de voiles incertains.

Ou je ne connais pas mes semblables, après avoir passé ma vie à les étudier, ou il y a chez cet étrange enfant tous les symptômes indicateurs d'une résolution virile, d'une ame passionnée, peut-être du génie. Combien de fois l'ai-je vu jouer avec son fantastique père! Vous eussiez dit deux personnages de l'autre monde, tant le père était maigre et frêle, tant il y avait d'ardeur et de maturité hâtive dans l'œil étincelant du fils. Je l'emmenai chez moi, et pendant que l'enfant s'amusait de je ne sais quelles gravures étalées sur ma table, je me fis apporter une bouteille de cet excellent vin de Mâcon dont le prix est si élevé en Angleterre et dont un ou deux morceaux de glace tempéraient la sève et rafraîchissaient la saveur. Je ne tardai pas à voir entrer dans ma chambre de *l'Hôtel d'Angleterre* le signor Paganini lui-même, qui venait me redemander son héritier présomptif.

« Quoi? vous ici, me dit-il; dans cet hôtel qui renferme plus de condamnations et de protêts, de fugitifs et de fugitives, que son escalier ne compte de marches ou ses fenêtres de vitres?

— J'ai obéi à votre lettre, me voici.

— Bah! ma colère est assoupie. L'oubli et le dédain, voilà mes armes. Vous arrivez à propos; Boulogne est plus joyeux qu'il ne fut jamais. Nous avons, je crois, le bonheur de posséder toute la fleur de votre gentilhommerie déchue, ruinée, ou seulement éclipsée; tous ces étourdis ou ces philosophes (nommez-les comme il vous plaira), que les paris sur les chevaux, la roulette enivrante, le whist ruineux, les soupers avec Mme Vestris, les sérénades nocturnes et le compte du tailleur ont exilés de leur pays; tous ceux qui ont adopté pour maxime ou pour règle de conduite ces jolis vers de Molière :

J'aime mieux un vice commode
Qu'une fatigante vertu.

Théâtre comique, théâtre lyrique, troupe dansante, concert, bal, salle de jeu, club, salons, promenades, tout ce qui charme la vie des grands, tout ce qui leur fait oublier les ennuis de leur richesse, toutes les jouissances du luxe, nous les avons réunies ici; le bonheur respire sur tous les visages; plus de créanciers à la face rembrunie et à la voix grondeuse; plus d'huissiers aux poursuites acharnées; plus de mères, d'oncles, de tuteurs, de maris insupportables. C'est, je vous assure, une belle indépendance, pleine d'allégresse et d'abondance!

— J'admire le talent avec lequel vous faites vibrer, mon cher Pag, toutes les cordes de la poésie. Elles vous obéissent comme celles de votre instrument favori obéissent à votre archet miraculeux.

— Ne me parlez pas de musique ; elle m'a tué. Voulez-vous m'escorter, pendant que mon jeune Achille, qui a besoin de sommeil, ira regagner ses foyers; nous visiterons l'assemblée, ou, comme on dit ici dans le dialecte local, *la Promenade*, ce qui, entre nous, est une étrange appellation.

— Partons, vous me guiderez. »

La salle brillante dans laquelle nous entrâmes retentissait des harmonieux accens de cette trompette nouvellement inventée, qui domine tout l'orchestre et qui ne semble faite que pour mettre en mouvement des quadrupèdes. A mesure que nous avançons dans les siècles, les sens se blasent, les oreilles se racornissent, les hommes demandent des sensations violentes. Au seizième siècle, on danse au son d'une guitare, la voix n'a pour accompagnement qu'une épinette très-peu sonore; par degrés les instrumens deviennent plus bruyans; ils finissent par gronder, par tonner, par foudroyer leurs auditeurs. Mon compagnon, qui ne faisait pas la moindre attention à ce triste orchestre dont le violoncelle restait en arrière des autres exécutans de plus d'un quart de ton, m'amusait de ses curieuses remarques sur la composition de l'assemblée. On reconnaîtra une veine satirique assez piquante dans la conversation du signor, dont les critiques ne manquaient d'ailleurs ni de justesse, ni de vivacité dans l'expression.

« Il y a bien peu de Français ici, lui dis-je, et encore moins de Françaises. Je ne vois guère que cette petite personne toute souriante, toute gaie, qui glisse inaperçue entre ces éléphans anglais et ce petit monsieur chauve; elle représente à elle seule la nation à laquelle elle appartient.

— Je suis même étonné de la trouver ici, répondit

Paganini. Boulogne est une colonie anglaise, tout simplement. Regardez. Cette lourde galopade ne trahit-elle pas son origine britannique? Ce grand jeune homme, aux cheveux noirs, au nez pointu, à l'habit râpé, à la physionomie byronnienne, à la figure pâle, à la démarche aristocratique et insouciante, ne ressemble-t-il pas aux plus nobles chevaliers d'aventure et d'industrie que renferme dans son sein la ville de Londres? Ce n'est pas le sourire et l'air finaud du mauvais sujet de France, c'est l'aplomb et le sang-froid des Figaro de la capitale anglaise.

— Connaissez-vous tout ce monde-là?

— La vie de ces gens est écrite sur leurs visages, sous les orbites de leurs yeux qu'entoure un cercle bleuâtre, dans les rides prématurées de leurs joues flétries. Les philosophes n'en savent pas si long que ces personnages sur le monde et la vie humaine.

— Mais je ne conçois pas pourquoi les Français ne se mêlent pas aux plaisirs de la ville.

— Il y a conspiration permanente contre les Français de Boulogne. Vous les avez bannis de leur domaine.

— Bah! quelle raison peut éloigner du bal les habitans français de la ville? Le prix trop élevé des billets? Des habitudes d'économie ou de dévotion?

— Non: la froideur et l'impolitesse avec lesquelles ils sont reçus. En fait de morgue hautaine, vos compatriotes sont passés maîtres. Il est convenu, parmi les Anglais qui donnent le ton à Boulogne, de faire toutes les impertinences imaginables à ceux des réfugiés britanniques qui fréquenteraient les maisons françaises. Il n'y a pas ici, je le parie, six personnes capables de prononcer en français dix mots de suite. Que ce ne soit ni honnête, ni décent, ni convenable, qu'il y ait une dureté de cœur et

une ridicule impudence à traiter ainsi le peuple de qui l'on reçoit l'hospitalité, j'en conviens. Mais que voulez-vous? c'est anglais.

— *Per Bacco!* Comme vous nous jugez! comme vous nous traitez!

— Comme vous le méritez, précisément.

— Nous qui avons accueilli avec tant de bienveillance et de grâce les étrangers de quelque mérite, vous, entre autres!

— Bienveillance! dites curiosité. Vous êtes la race la plus curieuse de la terre. Il vous faut des spectacles et des nouveautés. Vous faites cercle autour de l'étranger qui vous arrache à votre ennui, vous lui donnez des fêtes, vous dépensez votre argent; vous payez vos jouissances. Je ne vois pas en quoi vous êtes si admirables.

— Ah ça! seigneur Nicolo, avec quelles guinées, je vous prie, avez-vous acheté votre domaine dans le Parmesan?

— Avec les vôtres.

— A qui devez-vous votre villa près du lac de Como?

— A vous.

— Et vos propriétés près de Suze?

— A vous encore.

— Voilà une curiosité qui, ce me semble, a tourné à votre bénéfice.

— Qui vous dit le contraire? dans le grand jeu de la vie, il y a toujours quelqu'un qui gagne. Vous n'avez pas achevé l'énumération de vos services et de ce que vous nommez votre bienveillant accueil. Les Anglais ont fait de moi l'homme à la mode, l'artiste favori. Les Anglais m'ont porté aux nues. La voix rauque du chancelier, l'éloquence furibonde des orateurs populaires, se sont tues devant moi; les notes que mon *sol* victorieux faisait

jaillir l'ont emporté sur toutes les harangues d'O'Connell ; on ne parlait que de moi, c'était moi seul que l'on voulait voir et entendre, moi que l'on préférait à tout, moi que l'on affichait, que l'on sculptait, que l'on dessinait, moi que l'on invitait à toutes les tables. Ma laideur était déifiée, et ma maigreur éclipsait dans les bals les plus belles épaules de femme qui aient jamais brillé sous le velours, les perles et l'or. Vos seigneurs me préparaient des fêtes délicieuses ; vos dames, des thés recherchés ; vos aldermen, des soupes à la tortue, faites pour conduire un gastronome au sixième ciel. Croyez-vous que je sois très-profondément reconnaissant de tout cela ? Pas du tout. Un seul sentiment amical m'inspirerait plus de gratitude. J'étais une nouveauté, une curiosité, un animal rare et inconnu. Je satisfaisais vos goûts. Vous remplissiez mes poches. Partant, quitte.

— Diable ! quelle logique. Et vous me parlez ainsi, à moi, Anglais !

— Vous êtes Irlandais.

— C'est égal. Personne n'a moins à se plaindre que vous du monde en général et de l'Angleterre en particulier. Vous voilà riche. Vous avez gagné la fortune à la pointe de votre archet, et l'Angleterre, mon cher grand homme, ne vous a pas mal aidé.

— Je n'en disconviens pas : mais nous nous sommes fort éloignés du premier sujet de notre conversation. Vous courez la poste, mon cher ami. J'ai soutenu que les Anglais ont peu de goût véritable pour les étrangers, je le pense. Est-il un peuple au monde dont les préjugés sont plus enracinés et plus tenaces, qui traite avec plus de hauteur tout ce qu'il rencontre sur sa route ? pas un. Selon vous, qui ne vit pas à l'anglaise et ne raisonne pas à l'anglaise est une pauvre brute, indigne de vivre.

Quiconque n'aime pas votre vin de Porto (quel vin, surtout en été!) est frappé d'imbécillité morale. Qui ne brûle pas de charbon de terre est un véritable sauvage. John Bull s'estime, lui, son foyer, son verre, sa table, sa bouteille, ses enfans, son chat, son chien et ses chevaux. Mais hors de cette église, point de salut.

— C'est du patriotisme.

— Ou de l'égoïsme.

— Tous les peuples sont atteints de la même maladie.

— Non. Votre puissance commerciale vous a tourné la tête. Selon votre juron favori, vous damnez le monde entier. Il est vrai que vous payez ; et cela vous entoure d'une grande considération pécuniaire, sans empêcher que l'on ne vous haïsse. L'Anglais peste en payant, maudit en payant, court en payant, fait des impertinences en payant, et se fait détester en payant. L'attraction de l'or l'environne bientôt d'une foule nécessiteuse, et la lie des nations vient se grouper autour de l'Anglais voyageur. Il juge les peuples qu'il visite sur ces déplorables échantillons. Il ne voit pas que la vertu, la morale, le savoir, tout ce qui est digne d'estime reste chez soi, et que l'écume du genre humain reste toujours à la surface de la société. Cette fausse appréciation augmente sa morgue et son mépris, il la consigne dans de gros livres que ses concitoyens lisent avec empressement.

— Et dans lesquels il dit que la tour de Pise ne se tient pas droite, et que le Mont-Blanc est couronné de neige! Oui, j'ai vu de ces voyageurs.

— Et vous en trouverez à Boulogne une assez belle collection. »

Il se fit entre nous un moment de silence. J'admirais cette observation caustique, si bien en harmonie avec la

puissance d'émotion et la nerveuse élasticité de Paganini. Un vieux jeune homme, marchant sur la pointe du pied, portant un bouton de rose à sa boutonnière, manchettes et jabot de l'an de grâce 1791, culotte de soie courte, habit bleu garni de boutons d'or qui remontaient jusqu'à la même époque, cravate de l'ancien régime et gilet étincelant de reflets moirés, vint à passer devant nous. Son élégance raffinée n'avait pas tout l'aplomb qui signale le véritable aristocrate, son sourire aimable semblait captiver les suffrages, et son air de suffisance gracieuse attestait l'habitude des conquêtes et le souvenir d'une existence passée dans les frivolités de la mode. Je vis Paganini sourire et le saluer.

« Vous le connaissez.

— Vous le connaissez mieux que moi.

— Moi! je ne l'ai jamais vu!

— C'est une célébrité. Voyons, que votre sagacité s'exerce. Cet homme, comment le jugez-vous? dans quel rang le placez-vous? Est-ce un diplomate, un homme du monde, un mathématicien, un poète? »

Et en prononçant ces mots, l'œil noir de Paganini scintillait dans ses orbites caves, et un frémissement ironique ébranlait les cartilages de son nez, dont la forme historique a quelque chose de si bizarre.

« Vous voulez que je devine : ce n'est pas chose facile, sur mon honneur. Les traces distinctives de la haute noblesse et de la distinction intellectuelle ne sont pas là. Il danse, et il a soixante ans; il porte un bouton de rose à son habit et il a des rides. Son sourire fixe paraît trahir non une sensation vraie, mais le jeu habituel d'une physionomie complaisante par devoir plutôt que par instinct; à le voir penché vers sa danseuse et lui prodiguant sans

doute les flatteries de l'ancienne cour, on s'aperçoit que la roideur glaciale des nouvelles mœurs ne l'a pas corrompu.

— Continuez ; votre détail analytique m'amuse; voyons un peu si vous serez aussi habile, en fait de pronostics, que ce marquis français dont on me parlait à Paris. Les habitués de l'une de ces honorables maisons de jeu dont la capitale française abonde voyaient tous les soirs un vieux gentilhomme, fort bien vêtu, venir s'asseoir à la table de roulette. Il portait manchettes et jabot, parlait peu, et dès que les chances de la fortune avaient fait entrer dans sa bourse une somme même minime, il se levait, faisait *martingale*, et allait dormir dans un grand fauteuil au coin du feu, jusqu'à minuit ou une heure; jamais il ne s'écartait de sa règle habituelle : qui pouvait-il être? ce problème inquiétait tout le monde. Le marquis dont je viens de parler se vantait de deviner à la seule inspection de la figure et de la démarche à quelle profession appartenait chacun des membres des réunions qu'il pouvait fréquenter. On le consulta : il demanda vingt-quatre heures de réflexion, et le lendemain du jour où cette énigme lui avait été proposée, il resta pendant quelques minutes près du fauteuil où reposait endormi le gentilhomme inconnu. Puis, frappé comme d'une illumination subite, il s'écria: « Notre homme est un portier; j'en suis sûr; ce qui me le prouve, c'est la trace du cordon imprimée dans la paume de sa main droite. » Puis, saisissant sur la table une sonnette, il la fit retentir à l'oreille du dormeur, qui à l'instant même étendit la main droite, et l'agita au-dessu de sa tête comme un concierge qui tire le cordon. Mais mon anecdote nous a interrompus. Votre perspicacité égalera celle du marquis. Dites : quelle a été la vie de ce vieil Adonis?

— Je serais tenté de croire que c'est quelque officier qui a servi dans les boudoirs. Sa gaîté ne l'a jamais abandonné, sa fatuité n'a jamais été offensive ou gênante. Instrument souple et docile, prêt à tout, sans caractère, aimable d'ailleurs; je ne trouve pas le moindre rapport entre cette physionomie enfantine et les sciences exactes, entre ces cheveux bouclés et l'économie politique. N'allez pas me dire qu'il ait jamais paru avec éclat sur la scène du parlement anglais, je ne voudrais pas vous croire. Quant à sa célébrité, je cherche en vain à quoi l'attribuer.

— Pas trop mal, mon cher. Cependant le personnage en question a joué un rôle assez brillant dans la vie; c'est le fameux Coates, le type de tous les Roméo présens et futurs, l'amoureux par excellence, le plus innocent des hommes, l'un des plus amusans personnages que l'on puisse trouver.

— Vraiment?

— Eh! oui! Avez-vous jamais aperçu dans le Strand son phaéton, orné de rubans de toutes les couleurs?

— On s'en moquait.

— Je le sais. Le phaéton d'Esterhazy était bien couvert de diamans, et personne n'y trouvait à redire; mais Coates était acteur, c'est-à-dire artiste, et nos gens du monde ne pardonnent pas à l'artiste ce qu'ils trouvent admirable chez un prince. C'est de lui que lady Morgan a voulu se moquer dans un de ses romans : le personnage de lord Rosslyn, c'est Coates.

— Quand on a autant de ridicules que lady Morgan, on peut bien en prêter aux autres.

— Ah! signor, voilà des méchancetés bien spirituelles!

— Je défends mon pauvre Coates, parce qu'il est ar-

tiste comme moi, et qu'il n'y a pas d'absurdités, de folies, de travers, que le public n'attribue aux hommes dont le talent l'amuse et semble l'enthousiasmer. Coates a vécu dans une atmosphère couleur de rose; son étourderie est celle d'un talon-rouge de la cour de Louis XVI; ses péchés (et il en a plus d'un sur la conscience) sont ceux d'un gentilhomme, de vrais péchés mignons : c'est l'enfant du caprice et de la fantaisie. La tiédeur anglaise, la morgue pédantesque dont vous vous armez, sont obligés de céder à la vivacité pétillante de sa conversation. Je le préfère infiniment à la plupart de vos gentilhommes qui le tournent en ridicule, et qui cachent leur vulgarité sous une apparente réserve de ton et de manières.

— Mon cher virtuose philosophe, vous semblez connaître, non seulement les mœurs, mais la littérature de mon pays. En Angleterre, on est loin de vous supposer cette observation critique et cette satire un peu cruelle dont vous venez de me donner des preuves.

— Ah! *per Dio!* (c'est le juron habituel de Paganini) personne ne me connaît, et je ne perds pas mon tems à me faire mieux connaître. Le précepteur de mon fils Achille est Anglais, je lis la plupart de vos romans nouveaux; Percy Banks et Pierre Robinson m'envoient de tems à autre une malle remplie de vos nouveautés littéraires. Je reçois gratis la *Revue d'Edimbourg*, dont la politique me déplaît, et je suis l'un des plus anciens souscripteurs de la *Revue Trimestrielle* de Lockhart. Je suis en correspondance réglée avec Hook, le romancier, le plus gros et le plus amusant des hommes.

— Pas trop mal pour un Italien, vous paraissez savoir l'Angleterre par cœur. Tenez, notre héros Roméo-Coates vient de faire entrer dans un quadrille une jeune per-

sonne blonde qui semble prêter à ses discours une oreille assez attentive.

— Il n'en fait pas d'autre, et ses soixante ans ne le corrigent pas. Les femmes l'ont gâté, et les messieurs de votre noblesse, irrités de ses succès, n'ont pas manqué de le tourner en ridicule. Quel bel état social! Tout le monde aurait respecté ou admiré ces innocentes folies s'il avait été parieur à New-Market, comme lord A...., boxeur comme lord B..., intrigant politique comme lord C...., cocher comme lord D...., ou jockey comme lord E..... Pourvu qu'il fût lord, tout lui était permis; mais il était artiste et vivait de sa réputation basée sur son talent : dès lors chacun s'est empressé de le blâmer, ce pauvre acteur que la nature avait fait pour être marquis de la vieille cour de France et pour briller à Trianon ou à Versailles. La société ne veut pas être indulgente envers ceux qu'elle paie. Si quelque diplomate français ou anglais avait enlevé une fille noble, personne n'y eût trouvé à redire; et moi, pauvre violoniste, esclave du public, pour avoir passé quelque tems auprès de miss Watson, j'ai été impitoyablement poursuivi par tous les journaux. Considérez un peu ce gentilhomme à tête chauve, qui se tient debout là-bas dans l'embrasure de la croisée, c'est un chevalier d'industrie, et personne ne l'ignore. Si l'on creusait les archives de sa vie, Dieu sait ce que l'on y trouverait; mais il a le bonheur de n'avoir ni réputation, ni talent, et personne ne s'occupe de lui.»

Le personnage dont me parlait l'artiste quitta sa place, saluant d'un sourire poli et d'une révérence profonde tous ceux qu'il rencontrait et qui s'effaçaient sur son passage. Paganini, soit maladresse ou malice, lui marcha sur le pied d'une manière assez lourde pour que

le courroux de notre chevalier français eût éclaté, s'il avait eu quelques gouttes de sang dans les veines. Nullement! ce fut le chevalier qui adressa ses excuses à Paganini. J'admirai ce sourire obséquieux d'un homme qui pouvait se regarder comme offensé, et qui priait humblement l'offenseur de lui accorder sa grâce.

« Vous êtes fier comme le sultan Mahmoud, dis-je à Paganini; vous daignez à peine répondre à ce pauvre diable dont vous avez écrasé l'orteil.

— Que tous les diables l'emportent, me répondit-il, il m'a *joliment fourbé* (ce sont les propres paroles du signor) l'autre jour à l'écarté! Il y mettait une politesse et une grâce inimitables. On aurait dit qu'il me rendait le plus grand service du monde. A chaque roi qu'il retournait, c'était un compliment et une flatterie. Le souvenir des cinq ou six mille francs qu'il a su me soustraire me fait bouillir le sang dans les veines.

— Bah! il fait sauter la coupe?

— Oui, et comme la plupart des fripons de ce monde, c'est son habileté qui le sauve : on ne doute pas qu'il n'ait pris ses degrés dans le grand art des prestidigitateurs, et plus d'un Anglais a été sa dupe, mais personne n'a pu le convaincre. Je ne connais qu'un seul adversaire qui puisse lutter contre lui.

— Est-il ici?

— Oui; c'est ce grand jeune homme pâle, à la physionomie sentimentale et aux favoris noirs. Il a fait son éducation dans les grandes maisons de jeu de Londres. Ce fut une scène curieuse, je vous jure, que la première partie d'écarté jouée par ces deux athlètes; ils se mesuraient du regard. L'un retournait toujours les rois, la main de l'autre était pleine d'atouts. Lorsqu'ils connurent bien leurs forces respectives et qu'ils virent

que les chances étaient à peu près égales entre eux, ils ne songèrent plus à renouveler un combat désormais inutile. Depuis cette époque, ils ont toujours été partenaires; et malheur à l'étranger insouciant qui tombe sous la main des associés! Ces gens-là me font mal à voir.

— Cher maestro, la délicatesse de perception qui vous a rendu si grand artiste vous empêche de supporter les petits maheurs de la vie, et vos nerfs sont aussi facilement impressionnables que les cordes de votre meilleur violon de Crémone. Je ne suis pas artiste, mais officier, et officier irlandais; tout ce qui vous touche d'une manière si sensible m'affecte à peine; j'aime assez, je l'avoue, ces rudes frottemens de la vie et ces caractères tantôt burlesques, tantôt méprisables, que nous rencontrons en route; alors même que leur rencontre me blesse, je ne suis pas fâché de les étudier et de payer ainsi la science que j'acquiers.

— Payer! c'est une acquisition fort chère. On est volé au jeu, dupe dans ses amours, et je ne sais trop quel plaisir vous trouvez à cela.

— L'esprit a besoin d'activité ainsi que le corps. La nécessité de se défendre contre tant d'attaques nous entretient dans une salutaire agitation, prévient l'embonpoint, empêche la stagnation des humeurs, aiguise l'appétit et augmente la pénétration intellectuelle. Vivent les fripons pour faire l'éducation des homme sages. Physiologiquement, ils constituent une des nécessités de la vie humaine. Je me suis accoutumé à user du fripon, comme Mithridate se servait des poisons.

— Tant mieux pour vous : jamais je n'ai pu conquérir ce degré de philosophie et d'insensibilité. Dans la foule de la société, dans cette misérable presse composée de gens qui se disputent un peu d'argent, de réputation et quelques jouissances, je me sens blessé au cœur toutes

les fois qu'un pied brutal me froisse en passant, ou qu'une main trop habile soustrait les pièces d'or de mon gousset. Vous en riez; moi je m'en fâche. Je suis tenté de culbuter celui qui s'appuie sur moi pour y parvenir, et je prendrais volontiers au collet l'homme qui a la main dans ma poche. C'est ma susceptibilité nerveuse et le dégoût moral que m'inspirent les fripons de bonne ou de mauvaise compagnie qui m'ont valu la triste réputation dont je jouis. Ici, par exemple, à Boulogne, le chevalier d'industrie abonde, la probité est en minorité; les airs et les prétentions de ces messieurs me fatiguent, et ma mauvaise humeur est sans cesse irritée par tout ce que je vois.»

Comme il finissait cette tirade, dont l'éloquence satirique s'accordait si bien avec la physionomie méphistophélique dont la nature l'a doué, un officier français, vêtu en bourgeois, d'un âge déjà mûr, d'une physionomie sévère et énergique, mais calme et distinguée, s'approcha de lui et vint lui serrer la main. Je ne pus m'empêcher de remarquer le sourire aimable et cordial qui vint animer tout-à-coup les traits bizarres du virtuose : cette physionomie crochue et maigre s'embellit tout-à-coup.

« Quel est ce gentilhomme? lui demandai-je. A ses moustaches épaisses et à ce petit coin de ruban rouge qui apparaît si modestement à sa boutonnière, je reconnais un officier français; à la simplicité de son costume, je parierais que c'est un homme comme il faut.

— Et vous auriez raison : le comte de Br.... a droit à cette qualification si prodiguée. Brave comme son épée; jadis chef d'escadron des lanciers de la garde, il a donné sa démission après les trois glorieuses journées, et il a conservé, vivante au fond de son cœur, la haine de ce qu'il appelle la *canaille bourgeoise*. Il vient de donner le bras au fils de l'ex-ministre P.... qui partage son enthousiasme, ou, si vous l'aimez mieux, sa fureur. Pour la décision du

caractère, la noble fermeté de la conduite, je ne connais personne qui l'emporte sur le comte de Br....; voyez ce front large et développé, s'élargissant vers le haut, se creusant vers la tempe et révélant la vivacité de l'esprit par ces deux saillies anguleuses qui constituent les bosses frontales; cette bouche grande, et cependant agréable, et ces yeux qui étincellent, profondément enfoncés dans leurs orbites. C'est une laideur très-belle, selon moi, que la laideur du comte de Br.... Sa conduite a tenu les promesses de sa physionomie. Lui et de P.... son ami, son fidèle Achate, ont quitté le service et renoncé à tout leur avenir. Leur dévouement mutuel est chose charmante et bien peu commune dans ce pays-ci. Ce sont au surplus deux *bons enfans*, et je ne serais pas du tout fâché de voir refleurir la vieille cause à laquelle toute leur ame est attachée.

— Quoi! vous, Paganini? j'ai toujours cru qu'en votre qualité d'artiste et de misantrope vous donniez dans le radicalisme. Ne vous ai-je pas vu dîner avec Cobbett en Angleterre? Je vous ai pris pour l'un des adeptes du *Times*?

— Monsieur Odounounou (c'est ainsi qu'il prononce toujours mon vénérable nom irlandais, qui est, comme vous le savez, O'Donoghue), j'observe avec plaisir, et quelquefois avec peine, tout ce que je vois; mais il n'est pas facile de pénétrer ce que je pense. Si vous écrivez en Angleterre, ayez bien soin de dire que je ne suis pas radical. L'aristocratie et les arts ne font qu'un. Ne vous trompez donc plus sur mon compte à l'avenir... Mais la foule qui remplit ces salles, l'insoutenable chaleur que l'on y ressent, irritent mes nerfs. Sortons? l'air extérieur me fera du bien.

(*Fraser's Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Géographie.-Voyages.

Appendice au voyage du capitaine Ross dans les mers polaires. — Le récit de l'expédition du capitaine Ross, dont la publication a retenti dans toutes les parties de l'Europe, a attiré à son auteur un grand nombre de Critiques, de Notes et d'Observations. La négligence du style de M. Ross, ses insinuations maladroites contre le capitaine Parry, le peu de soin qu'il a pris de mettre en harmonie avec le texte la carte annexée à son récit, ont motivé en parti ces attaques. « Comment, a dit la *Revue » Trimestrielle*, Neitchille, désigné cinquante fois dans » la relation du capitaine Ross comme une situation très- » importante, ne se trouve-t-il pas même indiqué sur la » carte ? Ce nom aura sans doute été remplacé par celui » de quelque souverain dont sir John Ross espère obtenir » des cadeaux ou des faveurs. Là où, d'après le texte, vous » vous attendez à voir une montagne, vous ne trouvez » indiqué sur la carte qu'une vaste nappe d'eau. Le ca- » pitaine Ross se contredit sans cesse ; ce qu'il a d'abord » annoncé comme une île devient, cinquante pages plus » loin, une isthme ou même un continent. » Malheureusement toutes ces observations sont fondées, le capitaine Ross a répondu à ses adversaires ; quelques officiers de l'équipage de *la Victoire*, entre autres, le neveu du ca-

pitaine, ont pris la défense de leur chef, ont publié des notes, des explications et des appendices. De tout ce conflit il en est résulté pour le public des révélations nouvelles sur les habitans de cette terre mystérieuse si malencontreusement appelée Boothia Félix, et dont le capitaine Ross n'a encore soulevé qu'un coin du voile épais qui la couvre. Nous reproduisons ici ce qui nous a paru le plus intéressant.

« Le célibat n'existe point chez les Boothiens, dit l'appendice. Cette manière d'être leur semble contraire à la nature de l'homme, et ils ne pouvaient pas concevoir que nous vécussions sans femmes. Or, comme il est impossible que les deux sexes se trouvent toujours en nombre égal, la polygamie est chez eux très-fréquente. L'usage, ou, si l'on veut, la loi du pays accorde au chasseur habile autant de femmes qu'il peut en nourrir; cependant il est rare qu'un Boothien ait plus de deux femmes.

» Les formalités du mariage sont les mêmes que chez les autres Esquimaux : la jeune mariée va tout simplement trouver son époux dans sa hutte. Mais le contrat, ou du moins la convention qui en tient lieu, se règle entre les parens. Nous avons trouvé établi dans ces régions polaires un usage qui existe chez tous les autres Esquimaux, c'est la répudiation ou l'échange des femmes; mais nous ne pouvons pas affirmer que les maris se prévalent souvent de ce droit.

» Les navigateurs qui nous ont précédé dans ces régions ont vanté la tendresse des Esquimaux pour leur famille. Les Boothiens ne le cèdent point à leurs voisins sous ce rapport; nous ne pouvions leur faire un plus grand plaisir que de caresser leurs enfans, qui étaient, au reste, d'une grande docilité et qui avaient pour leurs parens la tendresse la plus vive et la plus respectueuse.

» Un Européen est étonné de trouver chez ces hommes de la nature des idées justes et profondes sur les plus hautes questions de morale et de philosophie. Ils ne savent pas ce que c'est que la guerre; le meurtre est bien rare parmi eux. Ils ne se souvenaient que d'un seul exemple. Lors du partage d'une renne, une querelle s'était élevée, et l'un des chasseurs avait tué son adversaire d'un coup de couteau. Ils nous firent entendre que le châtiment du meurtrier avait été une séquestration complète du reste de la tribu. Tout le monde le fuyait et se détournait de son passage. Lorsque nous leur demandâmes pourquoi on ne l'avait pas fait périr lui-même en expiation de son crime, ils répondirent qu'en agissant ainsi, ils se seraient rendus criminels à leur tour; que la mort du coupable n'aurait pas ressuscité l'homme tué; et que celui qui commettrait un tel acte serait regardé lui-même comme un meurtrier.

» Ils nous donnèrent des preuves fréquentes de leur bonté et de leur reconnaissance. Nous ne citerons que celle-ci : on était convenu, au commencement du printems, que Oollooria et Awack, fils et neveu d'Ikmallik, se procureraient un traîneau, des chiens et des provisions, et qu'ils accompagneraient le commandant Ross. Celui-ci, de son côté, devait se munir de provisions et de moyens de transport, et se rendre sous leur conduite à Neitchille, à la distance de cinquante milles. Ils arrivèrent au jour fixé, apportant des provisions pour cinq jours. A leur arrivée, ils trouvèrent près du vaisseau quatre familles de leurs compatriotes qui n'avaient point été heureuses dans leur chasse. Ils déchargèrent aussitôt les traîneaux, et leur firent part des provisions qui s'y trouvaient avec tant de générosité, qu'il ne leur en resta plus que pour deux jours. Ils comptaient sur un dépôt de provisions qu'ils

savaient exister à Neitchille; mais un violent orage arrêta l'expédition; de sorte qu'avant d'arriver au but du voyage, les guides n'avaient plus rien à manger. Le commandant Ross leur donna de ses provisions, et ils promirent de les lui rendre à Neitchille.

» A leur arrivée en cet endroit, ils ne purent trouver le dépôt, qui était enseveli sous la neige. Il fallut encore leur fournir des vivres pour revenir au vaisseau. De retour auprès du capitaine Ross, ils lui racontèrent ce que nous avions fait pour eux, accompagnant leur récit des témoignages de la plus vive reconnaissance. Ils ajoutèrent que leurs parens viendraient remercier le commodore de ses bontés. En effet, au bout de quelques jours, nous vîmes arriver le père et la mère apportant des peaux de veaux marins, dont ils offrirent de faire des bottes imperméables. Mais leur gratitude fut à son comble lorsqu'ils virent que nous recevions leurs présens sans rien leur donner en retour.

» Les arts industriels sont à peu près nuls chez les Boothiens. La manière dont ils fabriquent les fenêtres pour leurs huttes de neige est cependant assez curieuse, et mérite d'être indiquée : ils étendent sur la neige une peau de veau marin, dont ils relèvent les bords de manière à ce qu'elle puisse retenir l'eau à la hauteur de deux pouces. Ils se procurent cette eau en faisant fondre de la neige à leur lampe. L'eau en se congélant forme aussitôt une plaque transparente qui laisse pénétrer dans leurs huttes une lueur blafarde.

» La construction des traîneaux n'est pas moins curieuse. Comme le bois est très-précieux, et qu'on n'en trouve sur les côtes qu'à de rares intervalles, voici de quelle manière ils construisent leurs traîneaux. Ils réunissent un certain nombre de saumons qu'ils enveloppent avec

les peaux de leurs canots. Ils en forment des cylindres de sept pieds de long. Ils font de ces cylindres le corps du traîneau, en les fixant par des traverses en os de rennes : puis ils les laissent geler. Lorsque le traîneau est parfaitement durci, ils en enduisent le fond avec de la terre mouillée, qui prend bientôt la même consistance que le reste. Il ne s'agit plus alors que de polir le tout pour le rendre plus glissant; ce qu'on obtient en frottant la partie inférieure du canot avec une peau d'ours mouillée de salive. Ces traîneaux de glace sont très-solides et très-coulans. Les nôtres ne pouvaient soutenir la comparaison avec les leurs. Mais aussi dès que le thermomètre est au point de congélation ils ne peuvent plus servir : les Boothiens les brisent alors. Ils mangent les saumons, font des sacs avec les peaux, et donnent les os aux chiens(1). »

Sciences Médicales.

De la mortalité comparée dans les districts manufacturiers et agricoles de l'Angleterre. — Il n'est pas toujours aussi facile qu'on le croit communément d'arriver à des résultats certains, même à l'aide de la statistique, cette science qui doit nous donner la solution de tous les problèmes jusqu'ici insolubles, et faire faire des pas de géant aux sciences les plus incertaines. Sans doute les chiffres sont des faits que l'on ne peut pas récuser lorsqu'ils sont vrais, mais ils peuvent souvent être considérés sous divers points de vue, être groupés de manières différentes, et suivant la méthode que l'on aura suivie, four-

(1) Voyez les deux articles que nous avons consacrés au voyage du capitaine Ross dans les mers polaires, articles qui ont été publiés dans les 28 et 29e livraisons (avril et mai 1835).

nir des inductions quelquefois tout-à-fait opposées, même dans les questions qui semblent le plus susceptibles d'être éclaircies par ce genre de recherches. La mortalité plus forte ou moindre dans les districts manufacturiers que dans les districts agricoles est une question qu'il semble extrêmement facile de résoudre à l'aide des chiffres; cependant les hommes qui savent le mieux grouper les chiffres et leur donner une valeur positive sont loin d'être d'accord à cet égard.

L'un des plus savans statisticiens de l'époque, après avoir étudié avec une patience et une sagacité très-rares les énormes enquêtes recueillies par ordre du Parlement sur la population de l'Angleterre, et avoir surtout comparé les divers résultats que fournissent les districts manufacturiers et ceux qui sont purement agricoles, avait cru reconnaître que la mortalité était plus considérable dans les premiers. Il avait considéré ce résultat comme une nouvelle preuve de la souffrance et de la profonde misère des ouvriers employés dans les manufactures. Examinons maintenant comment il était arrivé à cette conclusion.

M. Rickman avait fait remarquer dans sa préface des extraits (*abstracts*), publiés par ordre du Parlement, que, dans le nord du comté d'York, qui est entièrement agricole, la moitié des habitans meurt à l'âge de 38 ans, tandis que dans la partie méridionale du même comté, où sont de nombreuses manufactures, la moitié meurt avant l'âge de 18 ans; « différences inexplicables, dit-il, dans des districts qui se touchent, si l'on ne savait que la population de la partie du nord n'augmente que très-lentement, tandis que celle du midi prend un accroissement très-rapide, accroissement qui est dû au grand nombre d'enfans qui meurent dans la partie ma-

nufacturière où la population est très-dense; cause si puissante, continue M. Rickman, que dans le Lancastre, où la population augmente avec plus de rapidité encore, la moitié des individus n'atteignent pas l'âge moyen de 12 ans; la moitié des garçons meurt à 7 ans, et la moitié des filles entre 16 et 17. Telle est encore l'influence des grandes manufactures, que 36 garçons sur 100, et 31 filles sur 100 meurent avant d'avoir atteint l'âge de 2 ans. L'augmentation rapide de la population suppose nécessairement la naissance et l'existence d'un nombre considérable d'enfans, c'est-à-dire d'individus qui doivent mourir au bout de peu d'années; cette augmentation accélère ainsi, toutes les autres circonstances étant les mêmes, l'époque où la moitié de la population a succombé. »

C'est précisément cette dernière circonstance dont on ne tient pas toujours compte lorsqu'on vient à comparer la mortalité d'un district où il y a beaucoup d'enfans, à celle d'un district où les enfans sont dans une proportion moins considérable. C'est là aussi ce qui est la source de tant d'erreurs. Si l'on fait abstraction de cette circonstance, on s'expliquera alors facilement pourquoi, lorsque la vie commune est de 33 ans pour toute l'Angleterre et le pays de Galles, elle n'est que de 25 ans dans le Lancastre où sont les villes de Liverpool et de Manchester.

La plupart des personnes qui ont voulu étudier l'influence des manufactures sur l'existence de l'homme, et qui étaient disposées à considérer cette influence comme très-funeste, n'ont point attaché à la période des deux premières années de la vie toute l'importance qu'elle mérite dans les pays industriels, ou plutôt dans les lieux où la population est très-compacte, surtout lorsque les calculs de la mortalité sont établis par périodes de dix an-

nées. On est porté dans ce cas à confondre la mortalité si considérable qui a lieu au-dessous de deux ans avec celle qu'offrent les enfans au-dessous de dix années; erreur considérable, et dans laquelle sont tombés ceux qui, à l'époque de la discussion du *factory's bill*, ont attribué à l'influence du travail des enfans âgés de moins de dix ans dans les manufactures une mortalité considérable, tandis qu'une partie de cette mortalité appartient à la période des deux premières années de la vie, et ne pouvait par conséquent être attribuée au travail des enfans.

M. Rickman, dans une lettre qu'il a adressée à la *Gazette Médicale* de Londres, prouve, d'une manière satisfaisante, que la plus grande mortalité que l'on observe dans quelques comtés dépend plutôt des inconvéniens attachés à la vie des enfans au milieu d'une population très-dense, que de l'influence délétère des manufactures qui s'y trouvent. Il démontre aussi que dans ces comtés la vie est plus sûre que partout ailleurs. D'un côté, la mortalité des enfans en bas âge s'explique facilement par la négligence dont se rendent coupables ceux qui déjà en ont plusieurs. D'un autre côté, on a beaucoup exagéré la souffrance des ouvriers adultes : il s'en faut qu'ils demeurent tous, ainsi qu'on l'a assuré, dans des habitations étroites et malsaines. On ne doit point oublier aussi qu'ils n'ont rien à redouter de l'intempérie des saisons, qu'ils gagnent un salaire suffisant pour leur subsistance, et même qu'ils sont souvent mieux nourris et mieux vêtus que les adultes des comtés agricoles. Ainsi, bien que l'industrie tende continuellement à agglomérer les populations et à produire une espèce d'encombrement dans les villes, et que, sous ce rapport, elle puisse exercer une influence assez fâcheuse sur la santé des enfans en bas âge, pour que le tiers environ des enfans qui

naissent dans le Lancastre meurent avant la fin de leur seconde année ; cependant les bienfaits qu'elle procure aux adultes dépassent encore l'influence défavorable qu'elle pourrait exercer sur eux. C'est ce que les recherches de M. Rickman mettent hors de doute ; car il prouve que la vie au-dessus de l'âge de deux ans est plus longue dans le Lancastre que dans le reste de l'Angleterre et le Pays de Galles.

Le dépouillement des registres des décès lui a appris l'âge de 3,938,496 individus morts pendant 18 ans (de 1813 à 1830) ; de ce nombre, 1,044,526 étaient âgés de moins de deux ans, c'est-à-dire 26 pour cent ou un quart. Il a aussi constaté l'âge de 359,438 individus morts dans le Lancastre pendant la même période, dont 121,103 étaient morts avant l'âge de deux ans, c'est-à-dire 34 pour cent ou un tiers.

Les registres des décès pour l'Angleterre et le Pays de Galles depuis 1820 jusqu'à 1830 portent le nombre des morts à 246,290 par an. Si on en retranche le quart pour les enfans qui sont morts avant l'âge de deux ans, le nombre qui restera (184,718) sera pour la population de l'Angleterre (13,897,197 en 1831) ce que 1 est à 75 ; c'est-à-dire que pendant cette période il n'est mort chaque année qu'un individu sur 75 parmi ceux qui avaient dépassé l'âge de deux ans. De même, le dépouillement des registres des décès dans le comté de Lancastre a donné une moyenne de 26,047 décès par an. Si l'on en déduit le tiers pour les enfans qui sont morts au-dessous de deux ans, les décès restant (17,365), comparés à la population du Lancastre en 1831 (1,396,854), donneront le rapport de 1 à 77 ; c'est-à-dire que sur 77 habitans du comté de Lancastre ayant dépassé l'âge de deux ans, il n'en est mort qu'un seul par an de 1820 à

1830. Quelques décès, il est vrai, n'ont pas été enregistrés, mais cette omission n'altère nullement les résultats que nous venons de faire connaître; car, d'après les recherches de M. Rickman, que nous ne pouvons reproduire ici, elles ajouteraient à peine un vingtième au nombre des décès de l'Angleterre et du Pays de Galles, et un vingt-cinquième à celui du Lancastre : différence trop minime pour être prise en considération.

Il est donc évident, d'après ces recherches, que l'industrie ne cause pas tous les maux qu'on lui impute, et que si on laisse de côté l'accroissement de mortalité qu'elle détermine pendant les premières années de l'enfance, elle est plus utile que nuisible à la santé de ceux qui s'y livrent, et qu'elle tend plutôt à prolonger leur existence qu'à l'abréger. Il est important de remarquer que ces résultats ont été obtenus dans l'état actuel des choses; mais ne doit-on pas penser qu'ils seront encore plus favorables lorsque le moral de l'ouvrier aura été amélioré, lorsque le siége des travaux, qui maintenant est concentré dans les villes où l'encombrement exerce nécessairement une fâcheuse influence, sera transféré à la campagne ou bien dans les petites villes où le bas prix des loyers permettra à l'ouvrier de joindre à une bonne nourriture et à de bons vêtemens une demeure assez grande pour qu'il y trouve avec ses enfans la quantité d'air qui est nécessaire pour la santé.

Sciences Physiques.

Nouvelle machine hydrostatique. — Une nouvelle invention du révérend docteur J.-T. Porter semble devoir rivaliser un jour avec les prodiges de la machine à vapeur. Elle est fondée sur le principe de la compression des

fluides. S'il faut en croire l'inventeur, un vaisseau, mu par cet appareil et marchant avec la même rapidité qu'un navire à vapeur armé d'une machine de la plus grande puissance, n'aura besoin, pour faire le voyage des Grandes-Indes, que d'emporter avec lui quatre voies d'eau. L'appareil est fort simple, ce qui n'empêche pas la machine de posséder une énergie très-remarquable sans que le moindre danger (chose importante) menace de destruction le navire qui cédera à l'influence du moteur. L'attention des savans et des mécaniciens s'est déjà fixée sur cette invention qui peut opérer une révolution nouvelle dans l'industrie et la mécanique. Plusieurs ingénieurs ont été examiner la machine, qui ne se compose que de quatre cylindres dont deux ont un mouvement de rotation tandis que deux autres jouent comme des pompes foulantes. Il suffit de vingt-cinq onces d'eau et d'un levier pour mettre en action les deux cylindres. Un seul coup, donné sur le piston, brise une branche d'arbre d'un pouce et demi de diamètre. Si jamais une telle invention se réalisait d'une manière utile, et que la navigation s'en emparât, les résultats d'économie qu'elle produirait sont à peu près incalculables.

Économie Politique.

De l'émancipation de l'Inde et de l'heureuse influence que ce changement doit exercer sur l'état social des indigènes. —Lorsque la Compagnie des Indes, sous la protection de ses anciennes chartes, faisait seule tout le commerce entre les vastes contrées soumises à sa domination et à la Grande-Bretagne, elle ne permettait pas aux Européens de s'établir dans l'intérieur du pays. La population indigène, à l'exception de la portion qui vivait près de la

mer ou dans les places occupées par des garnisons ou par des agens de la Compagnie, n'avait à peu près aucune communication avec les Anglais. Ne connaissant leurs maîtres que par les charges qu'ils faisaient peser sur eux, les Hindous ne pouvaient que les craindre et les haïr. Aussi, les progrès de la civilisation, l'amélioration des mœurs et de l'existence matérielle de ces peuples, étaient alors impossibles. Maintenant, une des conditions de la nouvelle charte accordée à la Compagnie donne à tout sujet anglais, né en Europe, le droit d'acquérir dans l'Inde des propriétés territoriales et d'y former des établissemens agricoles ou industriels. On doit donc s'attendre qu'avant peu la Grande-Bretagne déversera dans les plaines du Bengale et de plusieurs autres parties de l'Inde une portion considérable de l'excédant de sa population. Les nouveaux colons, en faisant valoir par eux-mêmes leurs propriétés, en défrichant les terres et fondant des établissemens industriels, apprendront aux Indiens comment leur agriculture peut être améliorée, leur industrie perfectionnée et rendue plus facile et plus productive. Les colons venus d'Europe voudront ensuite exercer leur culte, donner à leurs enfans de l'éducation, et ils érigeront des temples, fonderont des écoles publiques. Les leçons d'une morale plus pure et l'exemple des avantages d'une éducation meilleure, d'une instruction plus solide, exerceront sur l'esprit des indigènes leur influence naturelle, et à mesure qu'ils deviendront plus éclairés, on les verra tenir moins à leurs préjugés, à leurs superstitions, adopter les procédés et les instrumens perfectionnés de l'industrie européenne, et demander à leurs terres, indépendamment des produits habituels qu'ils en tiraient, tous ceux qu'on peut utilement en obtenir par l'introduction de nouvelles cultures.

Pour concevoir combien il est désirable que ces changemens puissent s'effectuer promptement, il suffit de connaître l'état de dégradation et de misère dans lequel est plongée la population de l'intérieur de l'Inde. Jusqu'ici la plupart des Européens ont considéré ce pays comme un *eldorado* où il suffisait de résider quelques années pour faire fortune. Il est vrai qu'à ne voir que les villes principales, Calcutta, Madras, Bombay, sur la côte, Dehli et Agra, dans l'intérieur, on peut supposer que l'Inde est la source de toutes les richesses, et que cette source est inépuisable. Ainsi, à Calcutta, siége du gouvernement général et résidence des principaux officiers et des plus riches négocians, l'étranger qui débarque est ébloui par la pompe et le luxe qui frappent ses regards, et par la diversité et l'éclat des costumes orientaux qu'il voit pour la première fois. A Bombay, il rencontrera à chaque pas des Anglais, se faisant nonchalamment rouler dans leur voiture, ou bien de riches parsis vêtus de larges robes blanches serrées par de belles ceintures, mollement étendus dans leurs somptueux palanquins. Sur les routes qui conduisent aux villages voisins de ces villes, l'étranger rencontrera ensuite des Arméniens, des Juifs, des Portugais, des Chinois, des Mongols, des indigènes, allant et venant, transportés par les voitures du pays que traînent des bœufs lancés au trot. S'il passe près d'un puits, de belles femmes indoues ou parsis, balançant avec grâce sur leur tête plusieurs cruches pleines d'eau, attireront son attention. Les anneaux d'argent que ces femmes portent aux orteils font entendre une sorte de tintement qui marque leurs pas, tandis que sur leurs bras nus, gracieusement arrondis, il verra étalés de larges plaques d'or et d'argent.

Ainsi, l'impression que reçoit l'Européen à son arri-

vée dans un port des possessions anglaises de l'Inde le confirme dans l'opinion qu'il avait de la richesse de ce pays lorsqu'il a quitté l'Angleterre. Mais que la curiosité, le devoir ou des affaires le conduisent dans l'intérieur, et sa première illusion sera bientôt dissipée. Pour entretenir cette richesse, ce luxe des grandes villes qu'il avait d'abord admiré, il ne faut pas moins que le travail continuel et la sueur des malheureux habitans de la campagne. Chaque village, quelque misérable qu'il soit, paie annuellement un tribut au gouvernement. Aussi, dès qu'un Européen met le pied dans un de ces villages, dès que sa peau blanche est aperçue, on le prend pour un collecteur; tous les chiens se mettent à aboyer, les vaches et les bœufs semblent effrayés; les femmes se voilent le visage lorsqu'il passe devant elles, et les enfans, dans leur effroi, courent se réfugier près de leurs parens. Les maisons de ces tristes villages sont bâties en terre et couvertesd 'un toit plat en chaume : à l'intérieur, tout annonce la misère et le dénuement : quelques nattes de jonc, des pots de terre pour contenir l'eau et les rares provisions de la famille, et deux pierres plates pour moudre le grain, voilà toute la richesse mobilière de la plupart des cultivateurs hindous. Aussi, lorsqu'on les questionne sur leur condition, ils répondent avec une naïve mélancolie : « Sous la domination des Anglais, nous jouis- » sons, il est vrai, de la paix et de la sécurité; mais nous » ne serons bientôt plus qu'un peuple de mendians.» On ne peut se défendre d'un sentiment profond de pitié en voyant tant de misère. Sans doute l'introduction des instrumens et des procédés agricoles de l'Angleterre exercera une heureuse influence dans l'Inde; mais pour qu'il en résulte un avantage réel pour ses habitans, il ne faudra pas que l'impôt vienne paralyser ce bienfait; il ne

faudra pas que le fisc prélève les deux tiers de la récolte. Alors, la misère deviendrait endémique et permanente sur cette terre si richement dotée de la nature (1).

L'agriculture dans l'Inde est susceptible de grandes améliorations. Il n'y a pas jusqu'à la culture du coton qui n'y pût être considérablement augmentée et perfectionnée. Dès dix espèces de cette plante connues, on n'y en cultive guère que deux, celle dite de l'Inde et celle en arbuste. Le coton herbacé d'Amérique n'y a pas été transporté. Le coton de l'Inde est moins estimé en Europe que celui des États-Unis, non à cause de l'infériorité des produits du cotonnier qu'on y cultive, mais par suite du peu de soin qu'on met à récolter et à préparer le

(1) NOTE DU TR. Le passage suivant d'un discours de M. Ch. Dupin, prononcé il y a peu de jours au Conservatoire des arts et métiers, fera mieux sentir l'immense supériorité que l'industrie d'Europe, aidée de la mécanique et de la vapeur, a sur la travail purement manuel de l'Inde. « De 1735 à 1740, dit-il, la Grande-Bretagne ne mettait en œuvre par année qu'un million de livres de coton ; actuellement, en 1835, elle met en œuvre 300,000,000 de livres de ce végétal : c'est par jour de travail un million de livres ; la même quantité que l'Angleterre pouvait à peine employer dans une année, il y a un siècle. Pour opérer le filage de cette masse énorme, il suffit de 200,000 ouvriers, dont la moitié du sexe féminin. Ces 200,000 fileurs et fileuses dirigent le travail de 9,500,000 fuseaux, mis en mouvement par des forces hydrauliques équivalentes au tirage de 11,000 chevaux, et par des forces de vapeur équivalentes au tirage de 34,000 chevaux. Il faudrait au moins 19,000,000 de fileuses hindoues pour opérer le même travail. Chaque fileuse de l'Indoustan gagne un misérable salaire (3 sous et un tiers par jour), 1 fr. par semaine ou 52 fr. par an. Pour 19,000,000 de personnes, il n'en résulterait pas moins une dépense totale de 988,000,000 fr., c'est-à-dire près d'un milliard par année. Dans la Grande-Bretagne, les hommes, les femmes, les enfans employés au filage du coton gagnent, terme moyen, 2 fr. par jour, 12 fr. par semaine ou 624 fr. en douze mois : cela fait

coton. En Amérique, cette récolte se fait à la main et avec beaucoup de précaution : le plus ordinairement ce sont des femmes et des enfans qui en sont chargés et qui tirent le coton de sa cosse à mesure qu'il mûrit, puis le mettent dans un sac suspendu à leur cou. Ce qui tombe à terre est ramassé et mis à part. Dans l'Inde, au contraire, la récolte se fait tout à la fois, que le coton soit mûr ou non, et on l'étend sur la terre pour le faire sécher. La terre, et toutes les parties hétérogènes qui viennent se mêler au coton, le rendent impropre à être travaillé avec les machines délicates employées en Angleterre. Aussi, tandis que les filatures anglaises ont employé, en 1832, plus de 212 millions de livres de coton américain,

un peu moins de 125,000,000 de fr. par année. De plus, 45,000 chevaux de forces inanimées, fussent-elles toutes fournies par la vapeur, n'exigeraient pas en matières combustibles 3,000,000 fr. de dépense annuelle. La dépense totale des forces, tant animées qu'inanimées, s'élève au plus, en Angleterre, à 128,000,000 de fr. Ainsi, avec un gain moyen si différent, 52 fr. par année pour chaque fileur de l'Inde, 624 fr. par année pour chaque fileur de l'Angleterre, la même quantité de travail exigerait, comme prix de forces tant animées qu'inanimées :

Travail de l'Inde, au moins.	988,000,000 fr.
Travail de l'Angleterre, au plus.	128,000,000

» Le fileur de l'Indoustan, malgré sa sobriété, malgré le bon marché de toutes choses dans son pays, gagne à peine ce qu'il faut pour couvrir sa nudité, pour se loger dans une hutte misérable, et vivre de riz et d'eau, tandis que le fileur de la Grande-Bretagne reçoit amplement ce qu'il faut pour vivre de froment, de bœuf et de porter; se vêtir, suivant les saisons, de laine, de coton et même de soie; se loger confortablement et se bien chauffer en hiver. Tous ces frais prélevés, et concession faite à ses plaisirs du dimanche, il lui reste encore assez pour ajouter sa large part aux 500,000,000 fr. réunis dans les caisses d'épargne, par le peuple des Trois-Royaumes, en moins de vingt années d'économies. »

elles en ont à peine demandé 18 millions aux Indes-Orientales.

Sur cet article les Hindous pourraient faire des profits considérables, s'ils voulaient seulement se montrer plus intelligens et plus soigneux. La canne à sucre leur offrira aussi une culture dont ils pourront tirer de grands avantages, lorsqu'ils sauront ou qu'ils voudront mettre à l'extraction du jus et à la fabrication du sucre la même attention qu'on y apporte en Amérique; mais jusqu'ici le sucre de l'Inde est peu estimé en Angleterre, quoiqu'il se vende à vil prix à Bombay et à Calcutta. Il est de qualité inférieure parce qu'il est fait salement, sans soin, et que l'évaporation et la clarification des sirops sont très-négligées.

L'arbre à thé que la Compagnie ne se souciait pas de voir introduire dans ses possessions, lorsqu'elle échangeait avec beaucoup de profit son opium de l'Inde contre le thé qu'elle vendait sans concurrence en Angleterre, ne tardera pas à y être cultivé. Déjà le gouvernement central du Bengale s'est sérieusement occupé des moyens de se procurer sur son propre territoire une plante qu'il n'a plus le privilége exclusif d'aller chercher à la Chine et de fournir aux marchés européens. Ce sera encore une nouvelle ressource offerte à l'industrie agricole de l'Inde. Beaucoup d'autres plantes, le cafeyer, le cactier à la cochenille, entre autres, pourraient être cultivées avec profit dans certaines parties de l'Inde et procurer ainsi de nouvelles sources de richesse à ses habitans.

Littérature.-Biographie.

Don Telesforo de Trueba. — Ce jeune homme, dont nous inscrivons ici le nom, vient de succomber

à un âge où il lui était permis encore d'espérer une longue et brillante carrière ; il avait trente ans à peine. Jeté par les dissensions intestines de sa patrie sur une terre étrangère, don Telesforo était venu, comme plusieurs de ses compagnons d'infortune, demander l'hospitalité à l'Angleterre. Mais il prit bientôt racine sur ce sol étranger ; sa sympathie pour nos mœurs, pour nos usages, pour notre idiôme, fut telle, qu'après un séjour de deux années, il put écrire dans notre langue avec une pureté d'expression si rare, avec une phraséologie si élégante, que plusieurs critiques doutèrent longtems qu'il fût le véritable auteur des ouvrages publiés sous son nom. Comme Foscolo, comme Heine, comme Baretti, don Telesforo a obtenu de brillans succès dans une littérature qui n'était pas la sienne ; il a écrit des romans, des nouvelles, des articles de critique, des drames, des comédies, dont la plupart ont été traduits dans plusieurs langues, et qui resteront dans notre littérature comme des monumens remarquables d'un talent supérieur.

Destiné dès ses plus jeunes années à la carrière diplomatique, le jeune Telesforo vint en Angleterre pour compléter ses études. Il passa de là à Paris, où il fut attaché à l'ambassade d'Espagne de 1821 à 1822 ; mais rappelé à Madrid par le gouvernement constitutionnel, il suivit toutes les phases de ce corps nomade, qui, de Madrid à Séville, de Séville à Cadix, vint enfin se dissoudre et se disperser à Puerto-Santa-Maria devant les armées du dauphin de France. Dépouillé de ses biens, proscrit, le jeune Trueba porta ses regards vers l'Angleterre, et choisit notre patrie pour le théâtre de ses succès littéraires.

Deux ans après son arrivée, il publiait : *Le Castillan*, *Sandoval*, *Gomez Arias*, sujets espagnols, il est vrai, mais tous écrits en anglais ; des ouvrages plus sérieux

succédèrent à ces romans : *l'Espagne Romantique*, *la Vie de Fernand Cortez* et *de François Pizarre*, compositions remarquables surtout par la vérité des portraits et la fidélité historique. Vinrent ensuite des romans de mœurs, dont la société au milieu de laquelle il vivait lui fournit les caractères : l'*Inconnu*, *Paris et Londres*, appartiennent à ce genre. En 1832, il fit aussi représenter sur le théâtre de Covent-Garden deux comédies de mœurs : *The Exquisites*, et *The Men of Pleasure*, qui furent suivies de plusieurs autres pièces moins importantes pour Drury-Lane et l'Opéra anglais. Enfin, au mois de mars 1834, don Telesforo, avant de retourner en Espagne, publia, toujours en anglais, un roman plein d'intérêt, *Salvador el Guerillero*, dans lequel il a retracé avec originalité la vie aventureuse et pittoresque de cette espèce de milice.

Plusieurs journaux, plusieurs recueils périodiques, le *Metropolitan* entre autres, se sont enrichis des productions du jeune de Trueba, et la *Revue Britannique* lui doit ces esquisses si vraies, si justes, si philosophiques, des prisons de Londres, qu'elle a publiées en 1833 et 1834.

De retour en Espagne, don Telesforo fut nommé député aux Cortès par Saint-Sébastien, sa ville natale; et la Chambre l'investit des fonctions de secrétaire. Ses souffrances morales, ses nombreux travaux, durant son exil, la part active qu'il prit ensuite aux débats de la Chambre, avaient altéré sa santé. Il crut un instant la retrouver en voyageant; mais cette belle ame s'est éteinte loin de sa patrie, au milieu du tumulte d'une capitale, froide, indifférente pour tous ceux qui ne l'amusent pas, et qui sans émotion, sans curiosité même, a été témoin des funérailles du jeune poète !

Commerce.-Industrie.

Mouvement du commerce et de l'industrie de la Grande-Bretagne. — En général, le mouvement manufacturier et industriel ne s'est pas ralenti pendant ces derniers mois, les manufactures d'étoffes de laine sont en grande activité, et les demandes de coton filé viennent en abondance d'Allemagne, des Indes-Orientales et des marchés de la Chine. Ces derniers demandent surtout des tissus de coton imprimés. Il est même difficile de satisfaire à toutes les demandes. Les fabriques de soie et de soieries se sont un peu ralenties. On a cependant importé de la Chine en Angleterre l'énorme total de 582,834 livres de soie brute pendant l'année 1834. L'importation de l'année précédente ne s'était élevée qu'à 32,181 livres. Voici au reste quel a été le mouvement fort irrégulier des importations de cet article durant ces huit dernières années :

ANNÉES.	Livres.
1827	128,234
1828	212,895
1829	120,976
1830	19,198
1831	8,374
1832	28,195
1833	32,181
1834	582,834

L'importation du thé, de 1833 à 1834, a été de 29,592,310 livres et, de 1834 à 1835, de 41,041,843 livres, c'est-à-dire d'un peu moins du double. Il est fort remarquable que, depuis la destruction du monopole exercé par la compagnie des Indes-Orientales, notre

commerce avec Canton, au lieu de s'anéantir, comme on l'avait prédit, a beaucoup gagné.

Le commerce des fers n'a jamais été aussi florissant qu'à l'époque où nous sommes. L'établissement des machines à vapeur et des chemins en fer est devenu une espèce de manie universelle, manie productive et dans laquelle sont engagés plus de 23,300,000 liv. st. de capital. Nous avons sous les yeux un tableau incomplet de ces spéculations qui sont, d'après le tableau, au nombre de vingt-trois, dont cinq partagées en actions de 20 l. st. chaque. Une seule en actions de 25, huit en actions de 50, et neuf en actions de 100. On paraît craindre l'effet de ces spéculations sur le crédit public, mais aucune terreur panique ne se fait encore sentir, et l'on trouve aisément de l'argent au taux ordinaire pour ces sortes de spéculations. La fabrication des rails, et la construction des machines à vapeur reçoivent tous les jours de nouveaux perfectionnemens. Un ingénieur nommé West est parvenu à élever 125 millions de livres à un pied de haut avec un boisseau de charbon. La machine est construite d'après le principe de Boulton et de Watts; on y a seulement ajouté un appareil destiné à concentrer la chaleur et à la faire concourir tout entière à la formation de la vapeur.

Les produits coloniaux ont éprouvé une baisse, à l'exception des sucres de l'Inde-Occidentale qui se soutiennent très-bien. Les cafés étrangers se sont maintenus, mais les plantations anglaises ont souffert une dépréciation très-considérable. Le prix du rum de la Jamaïque semble destiné à une hausse, tandis que l'eau-de-vie est en stagnation, quoique les propriétaires semblent résolus à conserver leurs anciens prix.

Les achats opérés par les fabricans de coton sont

peu considérables, et malgré les progrès de leur industrie, ils paraissent en garde contre un désir de gain qui leur laisserait sur les bras plus de matériaux qu'ils n'en pourraient employer. La quantité de balles de coton emmagasinées dans les différens ports du royaume dépasse d'environ trois mille balles le nombre de celles qui ont été emmagasinées l'année dernière, mais ce surplus est bien loin de se trouver en proportion avec l'accroissement de cette branche d'industrie.

Quelques-unes des actions des compagnies pour les chemins de fer ont baissé, mais légèrement. Les actions des mines, long-tems négligées, se sont un peu relevées. Le fer en barre s'est élevé de prix d'environ dix schellings par tonne. C'est, comme nous l'avons dit plus haut, le résultat nécessaire de l'impulsion donnée aux chemins de fer. On a calculé le nombre des personnes qui, de janvier à juillet, ont passé sur le chemin de fer de Liverpool à Manchester. Le total est de 255,853 personnes; 26,572 en janvier; 24,171 en février; 26,880 en mars; 31,300 en avril; 35,118 en mai; 56,820 en juin; et 54,642 en juillet; sans compter ceux qui ont fait seulement une partie de la route. Une seule semaine du mois dernier a fourni à ce chemin 14,588 passagers.

Esquisses de Voyage.

Les Jockeys anglais à Paris. — Le jockey anglais, dit un voyageur qui a récemment visité la France, pullule à Paris. Il s'y est acclimaté; malgré son orgueil, son insolence et le profond dédain avec lequel il contemple les Français, il a constitué une colonie dans leur capitale. Un domestique parisien lui semble le plus méprisable des

êtres, et il n'a guère plus d'estime pour le bourgeois qui se sert de ses jarrets. Marcher! c'est un exercice vulgaire et qu'il pardonne à peine. Vous le voyez devant les portes des grandes écuries, rue Joubert, rue de la Chaussée-d'Antin, appuyé, ou plutôt étayé sur le pilotis solide de ses jambes écartées, les mains enfoncées dans les vastes poches de sa culotte, siffler en humant le soleil. Dans les grands jours, il endosse le costume de cérémonie, la *toggery*; c'est un habit à taille longue, avec une seule rangée de boutons; un gilet plus long encore, la plupart du tems écarlate; une immense paire de culottes, étroitement serrées sur le genou, tantôt des bottes à revers, tantôt des guêtres avec des souliers lacés, enfin une large cravate retenue par une broche colossale, et un chapeau dont les bords larges contrastent avec son peu de hauteur. Importé en France, le jockey ne perd ni son dialecte, ni son importance, ni son argot, ni ses habitudes de vol et de maquignonage. Assez bon diable d'ailleurs, pourvu que vous le laissiez boire sec et consommer ses escroqueries *chevalines*, comme dirait Rabelais, il observe d'un œil méprisant l'ignorance française en fait de courses et de chevaux. Je l'ai vu aux courses du Champ-de-Mars, au milieu d'une population étrangère et curieuse, conserver toute sa dignité nationale et faire disparaître en un clin-d'œil le bœuf mal rôti, les pommes de terre en redingote, la bière blanche et le vin clairet que les restaurateurs voisins avaient fourni. Sous quelques pauvres arbres rabougris, on avait dressé les tables de nos héros; trois ou quatre grosses filles anglaises qui, sans doute, avaient suivi la destinée nomade de leurs amans ou de leurs pères, se frayaient, à grands coups de coude, un passage à travers la foule parisienne et apportaient d'énormes plats chargés de la viande fumante et saignante,

imitation éloignée du rost-beef national. C'était chose comique de prêter l'oreille aux commentaires de l'ouvrier parisien, d'observer la solennité des quarante ou cinquante jockeys attablés. Un sénat de rois n'eût pas été plus digne; de tems en tems un buveur se retournait du côté des assistans et buvait gravement à leur santé; le nombre des santés fut assez considérable pour déranger toutes les cervelles des convives, mais ce chef-d'œuvre s'opéra en silence, avec un aplomb vraiment religieux, et les Parisiens furent étonnés de voir leurs hôtes anglais incapables de se soutenir sur leurs jambes avinées. Les courses avaient été fort médiocres; la classe bourgeoise et inférieure ne s'en occupe presque pas; quelques jeunes gens des hautes classes se laissent seuls décevoir par nos honorables jockeys. A Paris, une course n'est pas une fête comme en Angleterre. Dès que la course est achevée, on se disperse, on s'en va; point de paris comme en Angleterre; point d'intérêt réel donné à cette solennité. Quelques chevaux de troisième ordre, mal montés, s'étaient disputé le prix; le terrain n'était pas nivelé, et le premier coureur, rencontrant un obstacle, s'était abattu. Nos voisins ont beau faire, le Champ-de-Mars ne sera jamais New-Market.

REVUE

BRITANNIQUE.

Économie Politique.

DE L'ESCLAVAGE,

DE SON ORIGINE ET DE SES RÉSULTATS,

CHEZ

LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES (1).

L'homme est l'égal de l'homme. Cette phrase se lit à la tête de tous les codes modernes. Personne n'ignore cette loi fondamentale de notre politique. Il semble qu'elle doive présider à toutes les institutions, et qu'elle soit

(1) Note du Trad. L'Angleterre est la seule puissance européenne qui se soit enfin décidée à accomplir, en faveur de ses esclaves, le vœu exprimé par les hommes les plus éclairés de notre âge. Mais cet affranchissement partiel est devenu, dans les colonies où il n'a pa encore prévalu, la source de nombreuses inquiétudes pour les propriétaires et la cause d'une vive agitation chez les Africain sencore esclaves. Lorsque les résultats du bill d'émancipation seront mieux connus et que les rapports seront plus unanimes, nous nous empresserons de les reproduire et de faire pressentir l'avenir destiné

gravée sur le berceau des sociétés. Tout le monde sait flétrir l'abus de la force. Personne ne prétend qu'il soit permis à l'homme de s'approprier l'homme son frère, de le vendre, de le mutiler, de profiter de ses labeurs ou de le détruire. Eh bien! ces vérités sont précisément les dernières conquêtes de la civilisation; et encore la pratique est-elle loin de répondre à la théorie. Après avoir servi de pilier principal aux institutions du monde ancien, l'esclavage a fléchi sous le christianisme, mais sans se briser; il existe au moment où nous écrivons.

Pendant que l'abus de la force, dont il n'est que la forme la plus brutale, se cache en Europe et dans une partie de l'Asie, sous les noms d'impôts, d'inégalité des rangs, d'aristocratie, de redevances, de supériorités financières, d'armées permanentes, de législations conservatrices, il garde dans la plus grande partie de l'Amérique, en Russie et en Afrique, son vieux pouvoir et sa nudité. Après tant d'efforts, de révolutions et d'éloquence perdue, la moitié du monde actuel reconnaît encore l'esclavage. Par lui vivent les îles qui produisent le sucre, le tabac et le café; la constitution moscovite n'a pas d'autre base; il lutte, aux États-Unis, contre la démocratie : et ces deux athlètes se livrent déjà une redoutable guerre qui ébranle la fédération naissante.

Le philosophe Hobbes n'a-t-il pas été maudit du monde savant et de tous les publicistes, pour avoir dit que la société est fondée sur la force? Mais, voyez, n'est-ce pas

aux Antilles, à ce monde maritime, si florissant naguère et que des causes si diverses plongent aujourd'hui dans le marasme. En attendant, nous allons examiner avec la *Revue de Westminster* les différentes phases de l'esclavage aux principales époques de la civilisation, question d'un grand intérêt et qui n'avait jamais été envisagée d'un point de vue si élevé.

la force qui règne autour de nous? Le droit des nations n'est que la force régularisée. Seule, elle fonde les sociétés, organise des institutions pleines de souffrances pour les uns, de jouissances pour les autres. La richesse n'est qu'un de ses symboles; le tems la consacre et la modifie; les révolutions la déplacent. Qu'est-ce que la prépondérance de l'Angleterre sur l'Irlande? et celle de Bonaparte sur l'Europe pendant dix ans? Toujours la force déguisée par la diplomatie, traînant le manteau du législateur, ou adoucie par les lumières. Hobbes n'a fait que révéler le mal secret, inhérent à la nature de l'homme, son penchant à la tyrannie, l'instinct barbare qui se manifeste chez les plus petits enfans, qui ont en leur pouvoir un être plus faible qu'eux. Tous les ressorts des législations ne tendent qu'à restreindre et à contrôler, mais ne parviennent jamais à détruire l'inhumanité du fort envers le faible, l'amour de l'oppression. Les théologiens l'expliquent en montrant notre ame soumise au mauvais principe : les philosophes essaient en vain de flatter notre orgueil en nous représentant comme des êtres bons que la société dégrade. Toute l'histoire s'élève contre ces derniers, et renverse leurs hypothèses.

L'origine des sociétés, teinte de sang, témoigne de l'injustice inhérente à notre nature. *Vœ victis!* Pas un peuple connu, depuis les Indiens jusqu'aux Américains du nord, qui n'ait écrasé de son pied vainqueur les malheureux vaincus. C'est par l'esclavage que commencent toutes les annales de l'humanité. Les hordes achéennes inondent le territoire habité par les Pélasges et les effacent de la liste des nations. Des tribus, descendues du Caucase ou venues de la Perse, réduisent en captivité les pasteurs indiens, et fondent les castes qui subsistent encore aujourd'hui; le cultivateur ou *soudra* est toujours

sous les pieds des *kshatrias*-guerriers et des prêtres brahmanes. On sait à quelle situation la Chine fut réduite par la conquête des Mongols. Enfin, de quelque côté que l'on tourne les yeux, au nord ou au midi, les origines de tous les peuples présentent le même spectacle que les côtes de Guinée nous offrent aujourd'hui : l'homme fort se rendant maître de l'homme faible, le dépouillant de son territoire et ne lui laissant la vie que pour le réduire à l'état de bête brute. Telle est la fondation de toutes les sociétés. Le droit ne s'établit que plus tard ; les vainqueurs, regardant toujours leurs captifs, fruits de la conquête, comme un bien que Dieu leur envoie et que la force leur assure, ne leur donnent pas plus de droits politiques qu'à leurs chameaux et à leurs jumens. C'est la même tendance qui, chez les peuples primitifs, transforme la femme en esclave de l'homme, lui donne droit de vie et de mort sur elle, et étouffe jusqu'à ces sentimens de tendresse et d'humanité que devraient faire éclore le lien conjugal et la naissance des enfans.

Pourquoi les érudits, au lieu d'observer les faits, et de juger l'humanité telle qu'elle est, pleine d'orgueil, de despotisme et de penchant à la domination, se sont-ils égarés dans des investigations oiseuses? Ils n'avaient qu'à ouvrir le Code de Justinien : le mobile de l'esclavage s'y trouve inscrit et sanctionné, à l'époque même où l'influence chrétienne commençait à rappeler aux habitans du globe sa confraternité humaine. « Nous appelons esclaves, dit ce code, les prisonniers que nous faisons chez nos ennemis. » L'esclavage est donc né de la guerre; la guerre, des sentimens haineux et violens que rien n'éteindra chez l'homme. Si la dernière civilisation est impuissante contre eux, comment la barbarie, l'ignorance, les passions sauvages et brutales des sociétés naissantes

n'auraient-elles pas institué la guerre d'abord, puis la servitude?

L'esclavage a son berceau dans le Midi : on le voit s'affaiblir à mesure que l'on avance vers le Nord. C'est sous le tropique que la domination et la violence n'ont pas de bornes, et que la servitude paraît ineffaçable et éternelle. Les rois d'Afrique ne cessent pas de vendre leurs sujets; l'Égypte entière est peuplée d'esclaves. Partout où le déploiement de la force est extrême, où le lion rugit, où le tigre boit le sang, l'esclavage est la condition naturelle et l'état normal de la société. Dans les pays froids, il prend des formes plus douces : l'homme songe moins à entourer sa paresse de captifs qui servent ses jouissances et lui épargnent la fatigue, que de pourvoir par son activité aux besoins urgens de la vie. L'homme sauvage du Nord tue son ennemi, au lieu de spéculer sur sa conservation; les indigènes de l'Amérique septentrionale, se nourrissant de leur chasse, auraient craint de diminuer, en faisant des esclaves, leurs provisions peu nombreuses. Le tomahawk abattait l'adversaire, et la peau de son crâne servait de trophée. Le prenait-on vivant, on le massacrait en cérémonie. Les sacrifices humains en honneur dans la Germanie et dans la Gaule, les grandes tueries d'esclaves autorisées par la loi de Sparte et la loi romaine, procèdent du même principe. Le premier contrat social des nations, dicté par l'égoïsme, a peu d'analogie avec l'illusion généreuse, la poésie sentimentale, la pacifique et douce chimère qui a dicté le contrat social de Jean-Jacques.

Au surplus (et cette observation étonnera sans doute les observateurs frivoles), l'esclavage a constitué un progrès dans la vie des nations. Cette dure et criante iniquité exerçait, à l'époque où elle était nécessaire, une

action bienfaisante. Le guerrier vainqueur, au lieu de danser sur le cadavre de son ennemi, lui laisse la vie; le sentiment de la vengeance commence à faiblir. Après la conquête, viennent la culture et la civilisation; c'est l'esclave qui s'en charge. Il est maltraité, avili; mais il existe, il perpétue sa race; et plus tard, quand des millions d'esclaves auront débordé la race conquérante, ils exerceront à leur tour le droit de la force, et remplaceront leurs maîtres. Changez la nature humaine, si vous voulez empêcher le faible d'être victime du fort.

Quand deux nations se rencontrent : l'une très-puissante, soit par la vigueur physique, soit par l'habitude de la guerre, ou même par la supériorité intellectuelle; l'autre, très-inférieure en connaissances acquises, en expérience ou en force matérielle, l'esclavage est inévitable; on peut même dire que c'est un bienfait. Nous avons un exemple frappant sous les yeux. Une nation chrétienne, philantropique, civilisée, professant tous les principes de la liberté et les réduisant en pratique, reconnaissant hautement l'iniquité de l'esclavage, s'est trouvée en face d'un peuple ignorant, sauvage, pauvre, dont elle usurpait le territoire : c'était précisément la même situation que celle des nations conquérantes de l'antiquité païenne, en face des tribus agricoles que leur invasion dépossédait. Les Américains du Nord n'ont pas réduit en servitude les indigènes de ce grand continent, comme l'auraient fait les Pélasges, les Hébreux, les Hindous, les Romains, les Germains. Leur humanité, commandée par la civilisation chrétienne et moderne, au lieu de profiter aux malheureuses tribus indigènes, les a presque complétement détruites. L'esclavage les aurait conservées (comme il a conservé dans la misère et la douleur, il est vrai, mais avec une haute utilité pour l'avenir), les races slaves

asservies par les Tâtares, la vieille population pélasgique asservie par les Hellènes, et les races gauloises envahies par les Germains.

Qu'est-il arrivé, en effet? Lentement, légalement, philantropiquement, sans blesser les formes de la justice extérieure, sans verser le sang humain, les Américains du Nord ont achevé la destruction des possesseurs du sol. On ne peut mieux procéder à l'anéantissement d'une race, en respectant les lois de l'humanité. Au lieu d'enchaîner les captifs, on les pousse devant soi, on les jette dans les déserts. Faites cent lieues dans le continent d'Amérique, vous ne trouverez pas un Indien. Le gibier manque à ces malheureux; ils vivent d'écorces et de racine, et meurent par milliers. Après avoir rôdé sous les arbres de leurs forêts désertes comme des loups affamés, s'ils essaient une colonisation, eux, tout nouveaux pour ce genre de vie, la civilisation plus avancée qui les entoure et les presse les écrase de sa concurrence. Quand la faim les talonne, on étale sous leurs yeux quelques lainages, quelques armes à feu, quelques provisions, des colliers de verre, et l'on achète d'eux à vil prix d'immenses provinces. Les enfans de la société européenne, les descendans de Penn ne déciment pas les Indiens, n'en font pas des ilotes; mais ils leur escamotent subtilement leurs domaines, et les chassent avec habileté loin des domaines des planteurs. Tel est le résultat misérable du contact d'un peuple barbare avec le peuple le plus civilisé du monde. Pas d'espérance : lutter contre une force supérieure, et périr; errer de déserts en déserts, et périr; se fixer auprès d'hommes civilisés, dont le rapprochement les réduit à la misère, et périr; tel est le sort des indigènes de l'Amérique. L'esclavage des tems antiques eût fait d'eux une nation écrasée, l'eût passée

sous le joug, l'eût employée servilement et misérablement, sans doute; mais toute une race humaine ne se serait pas éteinte.

Avouons donc que l'esclavage est la suite nécessaire de la conquête dans les tems primitifs, et que dans ces mêmes époques il se montre conservateur. Les législateurs, il est vrai, ont essayé de l'adoucir en le régularisant : ils l'ont fait entrer dans l'état social, non plus comme une violence, mais comme un droit, qu'ils ont balancé par des devoirs. Chez les Hébreux, comme chez les Romains, tout fils naissait esclave de son père, qui pouvait le vendre aussitôt que né. L'homme pouvait aussi se vendre lui-même comme esclave. Moïse, le plus ancien des législateurs connus, Moïse qui fit faire les premiers progrès à l'organisation sociale de l'Asie, régla, par des lois que la Bible a conservées, le droit de propriété du père sur le fils et d'un homme sur un autre homme. Dans toutes les sociétés qui l'environnaient, il n'y avait que deux classes, les esclaves et les maîtres. Il modéra la rigueur de la servitude imposée aux étrangers, déclara que le jubilé affranchirait tous les captifs hébreux, mais non les prisonniers; que la servitude de l'Hébreu, esclave de son concitoyen, ne durerait que six ans; et qu'enfin, si l'esclave hébreu préférait, à l'expiration de sa peine, demeurer avec son maître, ce dernier, après l'avoir mené devant les juges, le conduirait près de la porte de sa maison, lui percerait l'oreille avec une aiguille, et le regarderait comme son esclave à jamais. D'après la loi de Moïse, le maître qui tue son esclave est passible d'un châtiment si l'esclave meurt sous ses coups; mais si ce dernier survit un jour ou deux, aucune punition ne sera infligée, car l'esclave est la propriété du maître, c'est *son argent*. Les amis d'un Hébreu captif peuvent le racheter,

et il peut se racheter lui-même : il n'en est pas ainsi du captif étranger. L'Hébreu sortant de servitude a le droit de reprendre sa femme et ses enfans. Quant à celui qui se trouve captif d'un étranger ou d'un *gentil,* l'Hébreu qui le rachète a le droit de le revendre à un autre Hébreu. L'esclave *gentil* appartient en toute propriété à son maître, comme sa chose, dont il dispose selon son caprice.

Toutes ces règles si dures prouvent qu'il y avait deux classes d'esclaves chez les Hébreux : les nationaux, que leurs dettes, l'état de leur fortune soumettaient au joug de leurs frères, et les vrais esclaves, les captifs en faveur desquels la loi élevait à peine la voix; car ils ne méritaient que la mort, et on leur faisait présent de la vie. Voltaire, en condamnant et accusant de férocité le code mosaïque, fait preuve d'une grande injustice. Les statuts que nous venons de rapporter sont des adoucissemens et des palliatifs, les seuls qui convinssent à un état social aussi barbare, à des ames aussi féroces.

L'esclavage était un remède, mais un remède empoisonné. Né des plus mauvais penchans de l'homme, il ne s'introduit dans la société que pour la soutenir un moment et la compromettre plus tard; il est fidèle à son origine. Il ressemble à ces matières vénéneuses qui peuvent s'assimiler aux alimens et soutenir l'homme dans les nécessités pressantes, mais qui n'entrent pas impunément dans l'organisme. La dureté des Hébreux envers les esclaves étrangers excitait tous les autres peuples à la vengeance; la haine du monde ne cessa de les persécuter, et leur mépris pour les Gentils et les Philistins leur a été rendu avec usure. Le régime des Castes, débris de l'esclavage chez les Hindous, encloua la civilisation de ce grand peuple. La servitude fut le plus grand embarras de la po-

litique grecque; après avoir servi l'indolence et contribué à la grandeur des républiques de l'Hellénie, elle fit dépérir l'industrie, tarit le commerce, énerva les ames en les rendant féroces et déprava les mœurs. L'amour et la contemplation du beau, sanctifiés par la religion, firent la gloire, l'héroïsme, la force de la Grèce. L'iniquité, représentée par l'esclavage, accomplit la ruine de cette contrée.

Les peuplades de la Grèce exercèrent le droit de l'esclavage d'une manière diverse, conforme aux diversités de leurs caractères, de leurs mœurs et de leurs lois. Les républiques guerrières pour lesquelles le carnage et la conquête constituaient le grand lien social, n'ont eu aucune pitié des esclaves. Les cruautés de Sparte envers les esclaves ont fait frémir le monde. Elle augmentait leur nombre afin de vivre en reine et de se livrer sans partage aux seuls travaux dignes d'elles, aux travaux guerriers : mais effrayée de cette population de misérables abrutis, elle avait soin de leur ôter, par l'excès des barbaries qu'elle leur faisait subir, jusqu'à l'envie de se révolter. C'était par politique et par prévoyance que Lacédémone faisait donner le fouet tous les jours à ses ilotes, les forçait de s'enivrer pour servir de risée et d'exemple à la jeunesse, les empêchait de lire, d'écrire, d'exercer un art libéral quelconque, les couvrait d'une livrée de servitude, les massacrait en cérémonie après les avoir couronnés de fleurs, quand leur nombre augmentait trop au gré des maîtres, et de tems à autre ordonnait une battue générale, pour détruire tous ceux que l'on rencontrerait sur les chemins. Elle avait raison. Cette terreur seule pouvait empêcher les esclaves de corrompre leurs maîtres ou de se révolter. Athènes, où (selon l'orateur Démosthènes) l'esclave était plus heu-

reux et plus libre que l'homme libre en beaucoup d'autres pays ; Athènes moins guerrière, avec de plus douces mœurs, fut moins cruelle aux esclaves et se laissa dépraver par eux. Il s'établit une espèce d'hommes qui, trafiquant de leurs semblables, fournirent chaque jour de nouvelles ressources à la volupté et encouragèrent les vices les plus funestes aux nations : l'oisiveté, la débauche, le luxe. La proportion générale des esclaves aux maîtres était comme quarante est à trois. A l'époque la plus glorieuse d'Athènes, cette république comptait quatre cent mille esclaves de tout âge et de tout sexe, et seulement dix mille citoyens libres, payant l'impôt. Le nombre des esclaves de Sparte était beaucoup plus grand et la proportion plus démesurée encore.

Cependant la civilisation avançait vers l'Occident, et Rome, qui n'avait pas d'autre divinité que la violence et la force (Ρωρη), eut des esclaves à son tour. Elle était libre comme Sparte ; libre comme le gentilhomme brigand du moyen-âge, à condition d'exercer l'oppression sur autrui. Tyr, Sydon, l'Assyrie, la Phénicie, l'Egypte, la Grèce, avaient possédé des esclaves ; pourquoi Rome n'aurait-elle pas eu les siens ? La victoire la favorisait, elle faisait des prisonniers qu'elle conservait (*servabat*) et qui devenaient ses esclaves (*servi*), ses hommes *conservés* (*servati*), non pour s'appartenir à eux-mêmes, mais pour être les hommes d'autrui ; des hommes *sui non compotes*, ne se possédant pas, n'ayant pas la religion romaine, ne tenant à rien, hors de la société, *ex-leges* ; et plus la société romaine était serrée d'un lien puissant et vigoureux, plus elle obéissait à une discipline sévère, plus tous ses membres étaient régis par le contrat d'une fraternité étroite, plus aussi le sort de l'esclave placé au-dessus et en dehors de cette société se trouvait affreux.

Mais voici ce qui arriva : les Romains n'estimaient que la guerre, et méprisaient l'exercice de l'intelligence abandonné par eux à la Grèce. Moins barbares et plus réellement civilisés que les Spartiates, ils laissèrent leur population esclave prendre un accroissement démesuré; cette dernière non seulement s'insurgea par intervalles, mais s'empara d'une partie des lumières et de toutes les industries. Grande révolution inaperçue, qui plaça le commerce, la philosophie, la médecine, entre les mains des esclaves de Rome.

Dans les premiers tems, rien ne fut plus commode : les conquérans marchaient à la guerre et laissaient aux esclaves le soin de l'agriculture. Ils revenaient chargés de dépouilles : au lieu de pousser la charrue comme les vieux Quirites, ils briguaient la pourpre ou intriguaient au Forum. Peu à peu l'idée de travail manuel et celle d'esclavage s'identifièrent ; la clientelle s'institua ; les propriétés (*lati fundia*) furent monopolisées par un petit nombre de propriétaires; les citoyens pauvres demandèrent du pain, non à leur labeur, mais aux citoyens riches. Au lieu de ces petites fermes où les consuls allaient soigner eux-mêmes leurs génisses et leurs pâturages, de vastes domaines appartenant à un seul homme furent cultivés par ses esclaves, qui étaient aussi sa propriété et sa richesse. Le travail des esclaves changea toute la constitution de Rome; ce fut contre ses résultats que s'armèrent les Gracques : ils voyaient leur patrie se diviser en trois classes : celle des riches, possesseurs d'esclaves, et en petit nombre; celle des pauvres, réduits à vivre de la générosité des riches, et fort nombreux ; enfin celle des esclaves, producteurs de richesses, misérables et avilis; peuple immense qui augmentait de jour en jour. Les Gracques demandèrent pour les citoyens sans fortune des

terres à cultiver, c'est-à-dire un moyen d'industrie; ils échouèrent. Leur généreuse tentative alla se briser, non contre l'orgueil des aristocrates comme on l'a prétendu, mais contre un écueil fatal : l'institution de l'esclavage.

Partout où l'esclave est en majorité, le travailleur libre est sans pain. La charrue et les outils de métier sont souillés et flétris dès que les esclaves les touchent. C'est ce qui arriva dans la république romaine : les riches, possesseurs d'un grand nombre d'esclaves, arrachaient aux citoyens sans fortune tous les moyens de subsistance. Crassus, le millionnaire, était le concurrent du plus misérable cordonnier de Rome, et l'empêchait de vivre; tous les profits du travail libre se trouvaient accaparés par les possesseurs d'esclaves. Ces derniers ne cherchaient qu'à augmenter le nombre de leurs bêtes brutes à figure humaine : foule qui augmentait leur opulence. De là, mort du commerce; point d'industrie chez les Romains libres; une partie de la communauté livrée aux bassesses du parasitisme ou à l'avilissement de la clientelle. Rome, placée entre la famine et la pléthore, conquérante et mendiante, porta le poids de sa faute, et subit la peine de sa position à la fois ridicule et gigantesque. Tous ses esclaves asservis finirent par sentir leur force, et l'insurrection éclata.

La révolte des esclaves en Sicile ressemble à l'insurrection de Saint-Domingue dans les tems modernes : planteurs, inspecteurs, contre-maîtres étaient massacrés à coups de fourches et de faux. Les esclaves, appartenant à toutes les nations de l'Orient, désunis de mœurs et de langage, mais réunis par un commun amour de la liberté, par la voix d'un chef, qui, comme Mahomet, se prétendait élu de Dieu pour les conduire, instituaient des simulacres de tribunaux, devant lesquels ils traînaient

leurs anciens oppresseurs. Bientôt les rois des nations, battus à plusieurs reprises, furent esclaves de leurs esclaves : quatre fois le camp des préteurs fut pris d'assaut; l'armée servile et victorieuse ne tarda pas à s'élever à quatre cent mille hommes, et s'il fallait croire sur parole les historiens, le nombre des morts pendant cette terrible campagne serait d'un million.

Les écrivains latins ne parlent de ces circonstances qu'avec un sentiment de rage et de honte. Rome la souveraine échoua contre ses esclaves; deux fois les consuls furent contraints de se retirer; la discipline l'emporta enfin sur la bravoure, mais à la longue, et après une lutte acharnée. Les révoltés se suicidèrent en masse plutôt que de se soumettre à leurs anciens tyrans : héroïque mort que l'on eût beaucoup vantée, si les esclaves avaient eu des historiens! Écrasée par la force des choses et la supériorité d'une tactique devenue science, la masse servile reprit patiemment ses lourdes chaînes; mais Dieu est juste, et ses plus mystérieuses lois sont les plus terribles. La vie domestique et les vertus qui la soutiennent furent détruites par l'esclavage : un maître entouré de jeunes filles achetées et destinées à ses plaisirs, seul despote d'une maison voluptueuse, ne pense guère à prendre une femme légitime, dont la présence gênerait ses vices, dont les enfans blâmeraient la conduite paternelle, et qui partagerait les communes richesses et les jouissances qu'elles procurent. Pendant que le travail servile hâtait la décadence de l'agriculture et arrêtait les progrès de toute industrie, les voluptés serviles épuisaient le sang et la vigueur des patriciens, encourageaient le célibat, dépravaient les grands, et décimaient la population romaine. On entendit un censeur avouer devant le peuple que le mariage était une institution pénible, un devoir

rigoureux , et que le bon citoyen devait le remplir par dévouement : sacrifice offert à la patrie, abnégation douloureuse, mais nécessaire.

Bientôt la population libre fut tellement décimée par la débauche et l'indolence, qu'il fallut la renouveler par des recrues ; l'affranchissement des esclaves remplit les lacunes. Sous les empereurs, la plupart des hommes qui se prétendaient citoyens romains n'étaient plus que les descendans des captifs. Quand les terribles guerres civiles de Sylla et de Marius déchirèrent la république, Sylla choisit dix mille esclaves, les émancipa, et les inscrivit sous ses drapeaux. Les vieux Quirites n'existaient plus que dans les souvenirs : le sang esclave, les habitudes esclaves avaient envahi l'empire. La flamme, excitée par Eunus, chef de l'insurrection sicilienne, flamme étouffée avec tant de peine par les Romains, se réveilla au souffle de Spartacus. En instituant l'affranchissement, en mêlant à la masse romaine les petits-fils des affranchis, on avait laissé entrevoir à ces malheureux qu'ils pouvaient s'élever à la dignité d'hommes. Le cri de liberté poussé par le grand Spartacus fut répété par les esclaves depuis les plaines de Campanie jusqu'à celles de la Lombardie ; il trouva son écho dans les gorges des Apennins ; il éveilla l'indolence grecque, fit sortir de leurs cachots au même instant les gladiateurs achetés en Pannonie, dans la Gaule, en Espagne, en Afrique, en Scythie ; rappela au barbare venu des bords du Danube l'ombre et la liberté de ses forêts natales ; réunit enfin ce grand corps de victimes dans un bataillon immense, qui se dirigea vers les Alpes. Jamais insurrection ne fut plus solennelle, plus noble, plus héroïque. Quatre généraux romains succombèrent ; l'immense émigration marchait vers la Gaule, où de vastes plaines l'attendaient et lui offraient l'espoir

d'un nouvel empire à fonder. D'autres ennemis attaquaient Rome, qui n'échappa au double désastre dont elle était menacée qu'à force de courage, de persévérance et d'énergie. Déjà les sommets neigeux des Alpes apparaissaient aux yeux de Spartacus, lorsque les esclaves victorieux se débandèrent, s'abandonnèrent au pillage, et perdirent le fruit de leurs efforts.

D'autres conquêtes de la servitude, conquêtes plus lentes et plus certaines, se continuaient dans le sein de la république : sans cesse les esclaves affranchis entraient dans le sein de la cité, où ils apportaient les mœurs, les idées, les prédispositions de leurs pères ; tous les arts libéraux et mécaniques appartenaient aux esclaves. Refoulés dans ce domaine, ils y devinrent habiles ; il y eut des philosophes esclaves, des musiciens esclaves, des grammairiens esclaves ; on ne les estima pas davantage pour cela ; mais il resta prouvé que les lumières pouvaient s'unir à la servitude. Ce fut une vanité pour les patriciens romains de posséder tous les genres d'esclaves possibles, secrétaires, bibliothécaires, nomenclateurs, architectes, médecins, charpentiers, maçons ; Crassus avait à lui seul cinq cents maçons et menuisiers. On voyait beaucoup de riches imbécilles acheter des esclaves hommes de génie, comme s'ils eussent voulu acheter le génie. L'un de ces sots chargés d'or s'était composé une bibliothèque d'esclaves. Il avait fait dresser un bataillon servile, auquel on avait appris les œuvres des poètes grecs. On y distinguait le département des auteurs lyriques, celui des auteurs dramatiques, celui des écrivains épiques ; troupe érudite qui marchait sur ses pas ; il demandait à l'un une citation de Pindare, à l'autre un mot d'Homère, à un troisième des vers de Ménandre ; et, jetant ces citations à la tête des auditeurs, se prévalait à leurs yeux de toute

cette science, qui lui appartenait bien : il l'avait achetée. Il ne se contentait pas de remplacer sa force physique par la force physique de l'esclave; il suppléait au défaut de son intelligence par celle du Cappadocien ou de l'Arabe.

Ainsi s'accroissait la population *domestique ;* la race romaine s'appauvrissait, et, toujours renouvelée par une infusion d'esclaves, elle augmentait à son tour les serviteurs dont les enfans devaient la remplacer plus tard. Cecilius Isidorus, descendant d'un affranchi, laissa à sa mort quatre mille cent seize esclaves. La plupart des maîtres, possédant des hommes de toutes les nations, se trouvaient forcés d'instituer des fonctions spéciales; celle du nomenclateur, pour les compter et les nommer, et celle de l'interprète, qui transmettait les ordres à tant de barbares, régis par des mœurs et des religions contraires. Du tems d'Horace, l'esclave ordinaire coûtait près de cinq cents francs de France (1); l'esclave agriculteur s'élevait, à raison de son utilité, jusqu'à douze cents francs, même jusqu'à quinze cents. L'esclave difforme était un objet de fantaisie qui n'avait pas de prix. Le prodigue Marc-Antoine acheta deux enfans, qu'on lui donna pour jumeaux, et dont la beauté était très-remarquable; ils coûtèrent cinquante mille francs, selon Pline l'Ancien, soixante mille d'après Solin. Un bouffon se payait trois mille francs; un médecin quinze cents francs. Apicius paya son cuisinier dix-huit mille francs; Sabinus donna trente mille francs pour deux esclaves érudits. Un bon acteur fut évalué soixante mille francs. Le philosophe Cicéron réalisa plus de deux millions en vendant à moi-

(1) Note du tr. Pour rendre la lecture de ce passage plus facile et plus rapide, nous avons fait disparaître les réductions des sesterces en livres sterling, et la conversion de celles-ci en francs.

tié prix ses esclaves de Cappadoce; Lucullus tira près de quatre millions de ses captifs. Les spéculateurs mettaient à profit leurs acquisitions humaines, comme nos directeurs le personnel de leurs théâtres : acheter fort cher une actrice goûtée du peuple, et qui pouvait souvent rapporter à son maître cinquante et même cent mille francs par année, ce n'était pas une folie.

Où ne se trouvait pas l'esclavage? Que ne faisait-il pas? Quelle profession lui échappait? Quelle portion si obscure et si cachée de la société le bannissait ou l'ignorait? La femme esclave faisait la toilette de sa maîtresse, servait aux plaisirs des jeunes gens et des vieillards, filait, brodait, cousait, préparait les alimens. L'homme esclave portait le bouclier du guerrier, le faisceau du licteur, vendait, détaillait, tenait la banque pour son maître, fabriquait, cultivait, naviguait, balayait, gardait les prisons; il était tisserand, pêcheur, forgeron, cordonnier, danseur, ou gladiateur; l'esprit s'assouplissait et se raffinait souvent dans la servitude. Térence était esclave, Horace fils d'esclave, Virgile appartenait à une race d'affranchis. De tous les écrivains romains, Térence, Virgile, Horace sont précisément ceux qui ont fait preuve de la délicatesse la plus exquise; comme si l'apprentissage de la misère et de la douleur aiguisait l'intelligence et donnait une flexibilité merveilleuse aux races dont elle entreprend l'éducation. Je serais fort tenté de croire que si Térence l'Africain attribua aux deux Scipion la meilleure partie de ses œuvres, ce fut un adroit mensonge de l'homme d'esprit, qui voulait échapper à la jalousie de ses maîtres et flatter leur orgueil en leur faisant cadeau de son talent et de sa gloire. Rome pouvait-elle reconnaître la supériorité intellectuelle de ces races avilies, de ces hommes que l'on jetait à la piscine; que l'on

faisait dévorer par les murènes; que l'on envoyait mourir de faim dans une île du Tibre lorsque la disette menaçait la ville; dont on punissait du supplice le souffle, la toux, l'éternuement, le hoquet, le geste en face du maître; que l'on battait de verges à travers la ville; que l'on marquait d'un fer rouge et que l'on massacrait sans pitié, si le maître devenait victime de quelque violence.

Quelle anomalie et quelle situation que celle-là! Tant de mépris, d'abjection d'un côté; d'un autre, tant de barbarie, d'atrocité, de fureur. Les esclaves si nécessaires, si appréciés, si chèrement achetés; cent vingt fonctions différentes d'esclaves employés dans une de ces familles, et pas une de ces fonctions, même les plus intellectuelles et les plus estimées, qui comblât l'abîme immense creusé entre l'esclave et le maître! La nature se venge toujours quand on l'outrage; le poison de la servitude pénétra dans le fond même, dans la moelle de l'état, si je peux m'exprimer ainsi; il détruisit les mœurs, dépravа les mariages, rompit les liens de famille, dont la facilité du divorce augmenta encore la faiblesse, et établit sur tous les points du monde des marchés d'esclaves. C'était le plus grand commerce de l'époque. On volait les enfans pour les vendre, les femmes pour les livrer aux voluptés brutales : incidens sur lesquels sont fondés la plupart des romans de l'antiquité. Sur toutes les côtes de l'Euxin se trouvaient des entrepôts de cette marchandise; les caravanes pénétraient dans l'Arabie pour en ramener une cargaison d'hommes volés. On chassait aux esclaves sur toutes les rives de l'Afrique; les noirs étaient *très-demandés*. A Delos, centre principal de ce commerce, on avait bâti des cachots préparés d'avance; et le port contenait toujours assez de vaisseaux pour embarquer en un seul jour dix mille esclaves. Cette

traite des blancs et des noirs s'exerçait à travers tout l'empire, et faisait la fortune des pirates et des maquignons. Déjà la constitution de Rome avait fait naître deux races d'hommes immondes : les cliens et les parasites. De la servitude naquirent les *mangones*, traficans de chair humaine, qui devinrent les ministres de tous les vices et de toutes les débauches de Rome ; classe qui, avec les affranchis voués aux voluptés des maîtres et les esclaves eunuques venus d'Asie, acheva la corruption de l'empire. L'Orient versait dans la ville éternelle un flot immense d'hommes déjà rompus à l'esclavage ; Syriens, Assyriens, Éthiopiens, qui par degrés accoutumaient la reine du monde au despotisme oriental.

La charrue et la faucille, abandonnées aux esclaves, avaient frappé de stérilité les campagnes romaines. L'esclave n'était bon qu'à servir les caprices des sens et à inventer des vices : une corruption, dont on ne peut pas même rappeler l'infamie sans blesser la décence, attaqua surtout les femmes, et augmenta la férocité des ames. Un historien rapporte que, grâce à leurs excès, la plupart des matrones romaines avaient la goutte, parce qu'elles étaient devenues hommes par la débauche. A la soif des voluptés se joignait la soif du sang. Le peuple voulait que dix mille gladiateurs s'entr'égorgeassent pour lui faire plaisir, et qu'un combat naval engloutît sous ses yeux deux flottes chargées de quinze mille matelots. Point de mariage parmi les esclaves : instrumens de libertinage, il leur était défendu d'avoir une vertu qui leur appartînt ; on sait ce que Tibère et Héliogabale faisaient de leurs serfs. Avec de telles mœurs, le corps s'énervait, les races s'étiolaient, la population diminuait ; l'affranchissement des esclaves remplissait les vides de la société. Enfin le bouffon du siècle, Claude, mari de Messaline, de-

vint maître de cette tourbe ignoble composée de rejetons d'esclaves, et qui se nommait *peuple romain! Io Saturnalia!* « voici les Saturnales! » s'écrièrent les cohortes quand l'esclave Narcisse leur adressa la parole!

Bientôt on ne voit qu'esclaves sur les premiers rangs de la scène du monde; ils guident la main d'Agrippine lorsqu'elle déshérite son fils, tue son mari, et donne l'empire à Néron : Néron, l'esclave-roi, comme eux chanteur, danseur, artiste, grammairien, impudique, abject! Qui avait à se plaindre de Néron? c'était Rome elle-même, son symbole parfait. Ami de l'esclave, oppresseur de l'homme libre, il méritait que les serfs romains couronnassent ses statues de fleurs comme ils le firent à sa mort. Sous les empereurs qui lui succédèrent, toute l'Asie asservie remplit Rome de ses enfans, transforma les mœurs, et ne laissa pas un seul vestige de la république romaine. Héliogabale et Dioclétien ne furent que des sultans. Enfin s'ouvrit le Bas-Empire, le règne des eunuques : à cette forme honteuse de l'esclavage asiatique s'allièrent les titres de général, de ministre, de diplomates et de héros!

La vengeance des esclaves ne se borna pas à opérer cette dégradation totale de l'empire fondé par leurs maîtres. D'abord naquit en secret la religion des esclaves et du pauvre, le christianisme. S'appuyant sur la sympathie des misérables, sur les douleurs des opprimés, il établit pour premier dogme la confraternité des hommes. On ne peut trop le répéter, si l'énergie héroïque fut le principe des sociétes antiques, l'égalité est le nouveau principe jeté par le Christ dans le monde : révolution qui dépasse toutes les autres révolutions en hauteur et en profondeur. La persécution à laquelle les chrétiens furent en butte, le grand nombre de leurs martyrs, la lenteur du progrès social, la longue résistance du paganisme ne doivent pas

nous étonner. Les chrétiens sapaient la société par ses bases ruineuses : en prêchant la chasteté, l'abnégation, l'humilité, l'ascétisme, ils frappaient directement tout ce qui se passait autour d'eux : voluptés effrénées, orgueil atroce. Mais on avait beau tuer les chrétiens, le nombre de ceux qui souffaient l'emportait toujours, et la religion de la souffrance triompha.

Affaibli par tant de vices, l'empire offrait une facile proie aux barbares : Goths, Alains, Vandales, Kalmouks, Germains, accoururent de tous les points de l'horizon, portant le fer et le feu : fils des esclaves, ils vengèrent leurs pères.

Si ces peuples eussent été civilisés, leur influence, jointe à celle du christianisme, eût extirpé l'esclavage; mais ils étaient barbares, et (nous l'avons dit plus haut) la servitude, fille du droit de guerre, est inhérente à toutes les nations incivilisées. Il arriva quelque chose d'étrange : d'un côté, le mouvement de la révolution chrétienne s'opérait en faveur de la liberté, de l'affranchissement et des droits du pauvre; d'un autre, le mouvement politique de l'irruption barbare s'opérait en faveur d'un nouveau pouvoir, père d'un nouvel esclavage. L'action ne suivait pas la réaction; les deux mouvemens contraires étaient simultanés, et la combinaison singulière née de cette contradiction a été mal étudiée par les historiens. Maîtres romains, devenus esclaves des conquérans; anciens esclaves romains passant sous de nouveaux maîtres; anciens esclaves des Germains et des Goths, attachés à la destinée de leurs possesseurs; prêtres chrétiens, placés sur la limite des deux nations, conquise et conquérante, esclave et maîtresse; cette immense complication remplit le moyen-âge, et fit naître la féodalité. Ces diverses nuances de servitude produisi-

rent les différens degrés de vasselage. Il était si difficile d'anéantir l'esclavage, institution enracinée à la fois dans les mœurs du peuple conquérant et dans les lois du peuple conquis, que les monastères eux-mêmes eurent des esclaves.

Chez les anciens Germains on s'était vendu pour payer ses dettes ; on avait fait de sa liberté l'enjeu d'une partie. La société était habituée au servage : et un principe abstrait, quelque fort qu'il puisse être, ne lutte jamais contre l'habitude des mœurs. Seulement le sort des esclaves devint plus doux. Le christianisme, en se répandant, protégeait les plus humbles enfans de Jésus-Christ. La condition des esclaves, progressivement améliorée, ouvrit la voie à l'établissement des Communes. Les faibles se groupèrent sous la protection des forts, et un nombre immense de citoyens se déclarèrent vassaux des monastères. Vers l'an 1000, le vasselage courait l'Europe, et de grandes cités n'étaient peuplées que de cette nouvelle espèce d'esclaves. Ils se divisaient en plusieurs classes : les uns nourris et logés par le maître ; d'autres marchant à l'armée sous sa bannière ; la plupart attachés au sol qu'il leur était permis de cultiver pour leur compte dans les intervalles du repos : serfs, vassaux, demi-vassaux, hommes-liges, soumis à des redevances diverses. L'institution germanique, d'après laquelle le compagnon d'armes, égal de son chef, lui prêtait son libre service en échange de la protection qu'il attendait de lui ; cette hiérarchie de dévouement ; ce commerce de générosité, de bravoure, de fidélité ; cette obéissance qui imposait des devoirs sans avilir, et qui établissait des rangs sans détruire l'égalité, s'introduisirent dans les mœurs, et finissant par se confondre avec l'esclavage proprement dit, en tempérèrent la dureté. Cette révolution immense abou-

tit à la révolution française, à celle d'Amérique et à la reconnaissance, dans l'Europe entière, de l'égalité entre les hommes. On doit mettre au nombre de ses mobiles les plus puissans : l'influence chrétienne, la facilité de devenir prêtre, abbé, évêque, et même pape, à quelque classe que l'on appartînt ; l'émancipation des femmes, êtres faibles que le christianisme plaça sur le niveau du sexe fort ; enfin l'esprit d'aventures, inhérent aux nations envahissantes, et contraire à l'esprit d'affaire, de domination et de stabilisation qui caractérisait les Romains. Nos philosophes ont calomnié la féodalité. Par une contradiction absurde, on a porté aux nues le Romain qui possédait jusqu'à vingt mille esclaves, dont la vie était à sa merci, et l'on a flétri comme oppresseur le suzerain qui écoutait la messe avec ses vassaux et qui les menait à la guerre. Chez les Romains, l'abus du pouvoir, en harmonie avec l'état social, ne blessait personne. Chez les chevaliers gaulois et féodaux, il avait pour ennemi le principe même de la société, le christianisme ; aussi le vit-on s'affaiblir et s'éteindre par degrés.

Vers les derniers tems de l'empire, le pouvoir des maîtres sur les esclaves était devenu si exagéré, si absolu, si sanguinaire, que les empereurs se trouvèrent forcés de modérer par des lois spéciales une barbarie qui détruisait les capitaux les plus importans de leurs domaines. Sous la féodalité, le droit de vie et de mort sur l'esclave se maintint ; mais on en usa très-peu. Souvent le serf eut la permission de payer une redevance en argent et de cultiver la terre à son profit : nouveau degré d'affranchissement. Au treizième siècle, le meurtre de l'esclave par le maître fut puni d'une amende : Charlemagne avait eu soin d'en augmenter le taux. Par cette amélioration lente, on arrivait progressivement à la destruction de l'es-

clavage. Mais d'autres causes le faisaient renaître au loin, et l'Asie, éternellement servile, devait ressusciter pour l'Europe moderne une partie des antiques iniquités. Le commerce vénitien ramena en Europe l'habitude des esclaves noirs que les Asiatiques préfèrent à tous les autres, et pour lesquels les Romains eux-mêmes avaient une grande prédilection. Chez les peuples les plus catholiques et les plus méridionaux de la chrétienté, l'opinion s'établit généralement que tout païen méritait d'être esclave. Les guerres des croisades ne firent qu'augmenter ce préjugé. Ainsi, la nature oppressive et tyrannique de l'ame humaine, son penchant envahisseur ne peut jamais périr : la bête féroce n'est jamais étouffée; elle relève la tête à toutes les périodes de l'histoire, et lutte victorieusement contre la civilisation qui avançait.

Les Anglais, Germains d'origine, furent réduits à la servitude par les Saxons, sortis du même berceau. Tous les historiens rapportent que sous l'heptarchie les trois quarts de la population britannique étaient esclaves. Même sujétion sous les Danois et sous les Normands, à cette seule différence près qu'une nuance héroïque tempérait la barbarie normande. La première scène du roman d'*Ivanhoé*, par Walter Scott, offre le portrait fidèle du serf saxon dans ces tems éloignés. La plupart des Anglais pauvres vendaient leurs enfans aux Irlandais qui les employaient comme esclaves et qui s'en servaient pour les travaux de l'agriculture. Sous Henri II, un synode irlandais déclara que ce commerce n'aurait plus lieu : l'Angleterre s'est bien vengée. « En face de la côte irlandaise, dit le vieux chroniqueur Guillaume de Malsembury, est une ville anglaise nommée Bristol. Son port offre très-souvent un singulier et triste spectacle. Après avoir recueilli dans toute l'Angleterre une cargaison d'es-

claves, les habitans s'embarquent avec leurs marchandises, et font voile vers l'Irlande. Ils vendent leurs propres fils : infamie exécrable! Attachés l'un à l'autre par des chaînes et des cordes, enfans et femmes, dans toute la fraîcheur de la jeunesse et de la beauté, attendent l'acheteur en pleurant. Cette barbarie, dont un païen aurait honte, les chrétiens se la permettent. »

Les côtes d'Irlande étaient précisément alors ce que les côtes de Guinée sont aujourd'hui; l'esclavage n'est donc pas une exception, mais une tache originelle, le résultat nécessaire de la barbarie des nations. Vers le milieu du quatorzième siècle le travail libre commença à s'établir. Tantôt les rois essayèrent de transformer leurs vassaux en défenseurs de leurs trônes et d'opposer cette nouvelle armée à l'armée redoutable des suzerains; tantôt les seigneurs eux-mêmes, soit oubli de leurs intérêts, soit générosité, favorisèrent l'émancipation universelle. Les prédications du clergé continuèrent l'œuvre du christianisme. Quelques réformateurs, Wicliffe entre autres, s'adressèrent à la populace et parlèrent hautement de liberté. Enfin, les maîtres s'aperçurent qu'en se faisant solder une rente par leurs vassaux, ils y trouvaient un avantage réel que ne pouvait compenser le travail livré aux esclaves. De toutes ces causes se forma une masse d'habitudes qui aboutirent à la fondation des communes et à leur affranchissement définitif. Ce progrès fut irrégulier. L'Italie, civilisée de bonne heure, vit l'esclavage s'affaisser au douzième siècle, et tomber entièrement au quinzième. En Allemagne, la plupart des paysans étaient devenus libres avant la fin du treizième siècle. En 1315, Louis X, roi de France, affranchit tous les esclaves de ses domaines.

Mais cette révolution avait été lente et s'était opérée

par les mœurs plutôt que par les lois; il en restait partout des vestiges. La révolution de 1789 les balaya du sol de la France. Vers la même époque, et sans convulsion violente, d'autres régions de l'Europe effacèrent ces traces honteuses. Le servage fut détruit en Prusse à la fin de l'année 1739. En 1783, il disparut de la Bohême et de la Moravie; en 1785, du grand duché de Bade. Cependant tous les idiomes, toutes les coutumes européennes portent encore aujourd'hui l'empreinte simultanée du servage asiatique, de l'étiquette byzantine, de la féodalité germanique et du vasselage. Le *très-humble serviteur* émane de la féodalité. Le *monsieur*, abréviation de monseigneur, équivaut à la salutation syriaque *rabbi* (*mon maître*). Le mot *métairie* témoigne de l'état de transition qui amena la demi-liberté des esclaves et divisa par moitié les produits du sol entre le propriétaire et le serf. *Altesse*, *majesté*, *haute-puissance*, sont des débris de l'étiquette bysantine. Ainsi les langages des peuples conservent les débris de l'histoire, long-tems après que les faits sont anéantis.

Les différens peuples de l'Europe se balançaient mutuellement, l'équilibre s'établissait entre eux. Aucune race, telle puissante qu'elle fût, ne se trouvait vis-à-vis des autres races dans cette position de supériorité extrême et conquérante qui entraîne la nécessité de l'esclavage. La découverte du Nouveau-Monde changea cette situation. Les nouveaux peuples qui habitaient cet immense continent, d'abord écrasés par la force des armes, puis dépouillés de leur patrie, subirent le joug inévitable d'une civilisation plus avancée qu'ils ne pouvaient ni comprendre, ni repousser, ni partager. Péruviens et Mexicains furent traités par les Espagnols et les Portugais comme les Slaves avaient été traités par les Tàtars,

et les Chinois par les Mongols. Ces peuples, faibles et avilis, perdirent même l'énergie nécessaire à la culture du sol, à l'exploitation des mines, et l'avidité des maîtres fut trompée ; il fallut chercher d'autres esclaves. L'Afrique les fournit. Là, jamais la société n'est sortie de l'état de barbarie complète : tous les captifs que l'on fait dans ces combats éternels que se livrent les petits rois d'Afrique deviennent esclaves ; les Portugais allèrent acheter quelques-unes de ces bêtes de somme à figure humaine, les transportèrent dans leurs colonies : ce fut le commencement de la traite des noirs. Elle date de la fin du quinzième siècle, c'est-à-dire de l'époque précise où l'esclavage expirait dans le Vieux-Monde.

Le subterfuge ingénieux et cruel qui consistait à présenter les noirs comme membres d'une autre race, enfans d'une famille maudite, inférieure aux blancs et destinée à les servir, eut un succès universel. Le célèbre évêque Las Cases ne défendit la cause des Péruviens que pour attaquer les noirs, aux dépens desquels il conseillait aux rois de soulager leurs sujets du Nouveau-Monde. Ces derniers étaient débiles ; les nègres vigoureux. La cupidité des maîtres adopta volontiers ce changement favorable à leurs intérêts. Ferdinand, roi d'Espagne, fit transporter, en 1511, dans ses domaines transatlantiques, un grand nombre de noirs achetés sur les côtes d'Afrique. En 1516, un Flamand obtint de Charles-Quint le privilége d'importer dans les Indes-Occidentales espagnoles quatre mille esclaves nègres par année. Les Espagnols étaient les Romains du moyen-âge et du monde moderne. Ils n'estimaient que la guerre ; ils laissaient à d'autres les soins de l'industrie. Le système de l'esclavage leur convenait parfaitement ; il s'alliait aussi à l'indolence que les climats chauds favorisent. Le commerce des esclaves

prit une extension extraordinaire. Le Flamand dont nous avons parlé tout à l'heure revendit, moyennant vingt-cinq mille ducats, son privilége à un Génois, qui le premier organisa la traite. Dans l'espace de trois siècles, plus de quarante millions de noirs furent arrachés aux côtes africaines, vendus pour l'exploitation des colonies et transportés sur divers points. Il en mourait vingt pour cent régulièrement dans la traversée; et ce meurtre régularisé n'effrayait personne, n'éveillait aucun scrupule. Le commerce était patent, licite, avoué par les nations. La différence de couleur semblait une justification suffisante pour les blancs, auxquels la nature avait donné, avec la blancheur du teint, leurs lettres de noblesse et le droit d'écraser les races noires. Nul n'y trouvait à redire; la concurrence était vive; mille rivalités essayaient de monopoliser ce commerce; et, dès l'année 1562, les Anglais s'y mêlèrent activement. Sir John Hawkins descendit sur les côtes de Guinée, saisit une centaine de noirs errans sur le rivage, les fit monter de force à bord du vaisseau *le Jésus*, et les jeta dans l'île de Saint-Domingue, qui se nommait alors Hispaniola.

Une immense source de bénéfices venait de se révéler aux commerçans anglais : leur activité l'exploita. Jacques I[er] accorda à une compagnie le monopole de la traite; monopole qui fut renouvelé sous Charles I[er] et sous Charles II, malgré l'opposition générale du commerce, qui soutenait que nulle classe de citoyens ne devait accaparer cette branche d'industrie. En 1698, le monopole fut détruit. En 1689, l'Espagne s'engagea par traité à céder aux Anglais le droit de fournir d'esclaves la Jamaïque (1).

(1) C'est le traité de l'*Asiento* dont nous avons déjà parlé dans notre article sur la *production du sucre sans le concours des esclaves* (7[e] livraison, juillet 1833).

Le traité d'Utrecht, signé en 1713, contient la clause spéciale, qui stipule pour l'intérêt de l'Angleterre le privilége d'importer dans les colonies quatre mille huit cents esclaves noirs par année.

Avant la fin du dix-huitième siècle, l'Angleterre s'était rendue maîtresse des trois quarts du commerce des noirs; cent cinquante ou deux cents de ses navires n'étaient occupés que de leur transport; le monde chrétien avait choisi le pavillon britannique pour facteur universel dans ce négoce abominable : tous les ans la traite devenait plus fructueuse. Jusqu'en l'année 1797, ses négriers avaient transporté plus de quarante mille esclaves par année; depuis cette époque, le nombre s'accrut, et monta ordinairement à cinquante-cinq mille, et dans certaines années, à soixante-quatorze mille. Les Anglais avaient pour compétiteurs les Hollandais, qui cependant n'étaient parvenus qu'à enlever dix mille noirs par an aux côtes d'Afrique. Les Français, peuple moins commerçant, prenaient peu de part à ce trafic abominable, dont les principaux soutiens étaient l'Angleterre d'abord, puis l'Espagne, le Portugal et la Hollande. Toutes les colonies furent cultivées par des mains esclaves. En 1620, un vaisseau hollandais débarqua en Virginie, dans la ville alors peu considérable de Jame's Town, les premiers nègres qui aient posé le pied sur le sol de l'Amérique septentrionale. En 1671, le Maryland eut aussi ses noirs, et un acte colonial encouragea leur importation : dans la même année, plusieurs émigrans venus des Barbades introduisirent dans les deux Carolines le régime de l'esclavage, que la métropole protégeait hautement, dans l'espoir d'obtenir une culture plus active et des produits plus nombreux : illusion qui repose sur de fausses données. Le travail de

l'esclave ne vaut guère plus de la moitié du travail de l'homme libre.

Ainsi fut jeté dans l'Amérique septentrionale le premier germe de ce fléau qui menace aujourd'hui ses institutions. Il s'accordait peu avec les mœurs patriarchales de ses habitans. Les quakers (*frères*), fondateurs de la Pennsylvanie, furent les premiers à le maudire; leur foi religieuse reposait sur l'égalité des hommes ; et ce fut de l'Amérique du Nord, imbue de leurs doctrines, que partit le signal de la grande croisade contre l'esclavage. Dès l'année 1783, ils en demandèrent l'abolition ; Wilberforce leur prêta son appui; mais le tems n'était pas venu; et l'intérêt, le plus puissant des mobiles, combattait la conscience et le remords.

Déjà, en 1772, l'Angleterre avait fait un pas vers l'émancipation des noirs. James Somersett, esclave de Virginie, ayant suivi son maître en Angleterre, ce dernier voulut l'emmener à la Jamaïque pour le revendre ; une décision judiciaire, provoquée par le célèbre lord Mansfield, décida qu'il n'y avait pas d'esclave en Angleterre, et que James Somersett ne l'était plus. « Le pied qui foule notre sol est libre ! s'écrie à ce sujet le poète Cowper. » Mais le sort des nègres dans les colonies ne changeait pas; tous les efforts du gouvernement avaient tendu jusqu'alors à peupler d'esclaves les possessions anglaises : et ces tentatives, souvent contrariées par les colons, portaient leurs fruits. Les états du nord s'étaient toujours montrés hostiles à l'établissement de la servitude, comme le prouvent : la pétition de la Virginie en 1733, les actes de sa législature depuis 1699 jusqu'en 1778, les droits dont elle frappa la vente des esclaves, et leur proscription définitive; la répugnance non moins forte de la Pennsylvanie et de la Nouvelle-Angleterre,

et l'extrême douceur avec laquelle les noirs étaient traités dans le Massachussetts, qui, sans détruire l'esclavage, en avait effacé l'iniquité flagrante, et l'avait remplacé par une domesticité presque semblable à celle des autres pays. Les lois de Moïse servaient de code fondamental aux plus rigides calvinistes émigrés dans l'Amérique septentrionale : ils essayèrent d'appliquer, en les adoucissant, les injonctions du mosaïsme à la situation de leurs noirs. Vers l'année 1745, la proportion des noirs aux blancs, dans le Massachussetts, était de un à quarante. En 1758, il y avait dans la province entière 2,700 esclaves, dont 1,200 appartenaient au comté de Suffolk.

On dirait que la sagacité américaine a prévu le danger auquel les destinées de son avenir seraient exposées par les progrès de l'esclavage : les annales des États-Unis sont pleines de mesures tendant à le déraciner ou à l'affaiblir. Le capitaine Smith ayant enlevé deux nègres sur la côte de Guinée et les ayant transportés à Boston, fut réprimandé sévèrement, puni d'une amende, et les deux nègres renvoyés en Afrique. De 1701 à 1710, les provinces du nord s'élevèrent hautement contre la traite; Antoine Benezet, quaker, passa toute sa vie à racheter des esclaves, à écrire en leur faveur des pamphlets publiés en Angleterre, et à saper les bases de cet infâme commerce. Gage et Hutchinson, gouverneurs pour la métropole, paralysèrent, autant qu'il fut en leur pouvoir, les efforts des quakers. Enfin, lorsque les colonies rejetèrent le joug de l'Angleterre, le mouvement contraire à l'esclavage, mouvement qui partait du nord, se fit sentir plus vivement que jamais. Le colonel Bigelow, à qui l'on demandait s'il voulait vendre un esclave, répondit : « Moi, qui défends la liberté les armes à la main, puis-je vendre

un homme ? » Le Massachussets, dans sa constitution, déclara que tous les hommes étaient égaux ; l'esclavage y fut aboli, ainsi que dans le New-Hampshire et dans le Connecticut. Cependant le sud possédait toujours ses esclaves qui faisaient sa richesse ; et de 1783 à 1788, l'Amérique septentrionale, régularisant la nouvelle indépendance qu'elle avait conquise, trouva un premier obstacle dans la situation opposée des états à esclaves et de ceux qui n'en avaient plus.

Pendant cette époque, les idées philosophiques avaient éveillé l'Europe entière ; Montesquieu, Jean-Jacques, Voltaire, Filangieri, Raynal, Jovellanos, Bernardin de Saint-Pierre, Wilberforce, Burke, Cowper, Pitt, fils de Chatham, avaient, de tous les points de l'Europe, sonné le tocsin contre le trafic des esclaves. Thomas Clarkdon, moins célèbre et digne d'une grande estime, avait employé toute sa fortune et tout son tems à la propagation des maximes de liberté universelle et à leur triomphe. Il fallut plus de vingt années pour que tous les hommes de génie de l'Europe, s'adressant à tous les cœurs généreux, vinssent à bout de leur entreprise qui n'est pas achevée. Leur unique ennemi, c'est la cupidité, mal entendue sans doute, mais furieuse et armée.

Contre l'esclavage s'élèvent non seulement les lois de l'humanité, mais celles de l'intérêt. L'esclave cultive mal ; il fabrique mal ; il coûte plus que l'ouvrier libre. Si, à force de mauvais traitemens, il donne de nombreux produits, il manque de soin et d'exactitude. Il ne se dirige pas vers le progrès et n'acquiert pas cette intelligence qui tire parti de tout et améliore sans cesse. Au lieu de le rétribuer pour une somme de travail fixe, il faut le rétribuer toujours ; le nourrir, ou il devient faible ; le guérir, ou on le perd ; maintenir sa santé vigou-

reuse, ou sa débilité compromet les intérêts du maître. Enfant, il coûte et ne rapporte rien; vieux, il est encore un fardeau. Son labeur est sans goût, sans aiguillon, sans émulation, sans plaisir, sans espérance. Il languit, indolent et luxurieux. Le bœuf et le cheval dont il dispose, esclaves qu'il maltraite à leur tour, dépérissent dans ses mains et ne lui doivent rien de cette intelligence sagace et attentive que l'ouvrier libre et actif sait communiquer aux animaux qui le servent; il les bat et les tue pour se venger.

Pendant que le spectacle de ces hommes ravalés à l'état de brute démoralise, endurcit et déprave les cœurs des maîtres, ces derniers perdent tous les fruits, tous les progrès qu'une libre industrie leur apporterait. Il faut voir, dans Columelle, combien les arts et l'agriculture souffrirent, sous les Romains, de l'adoption de l'esclavage; les arts mécaniques et libéraux demandent une attention soutenue, un intérêt actif, une sagacité persévérante; on les abandonnait à la lie du genre humain, et l'on avait soin de maintenir cette lie dans la stagnation la plus complète. Voyez aussi ce que sont devenues les manufactures, dès que le travail libre s'est emparé d'elles! Ce n'est pas tout : l'Afrique elle-même a ressenti le contrecoup. Les rois barbares de ce continent n'ont songé qu'à faire des esclaves pour les vendre; et quand le sort de la guerre les a trahis, ils ont vendu leurs sujets; les pères ont vendu leurs enfans; les fils leurs pères. Les pirates ont dévasté les côtes africaines pour saisir quelques noirs dont ils étaient sûrs de se défaire avantageusement. Il n'est pas d'atrocité, d'immoralité, de violence, de crime, que la traite des noirs n'ait encouragé depuis trois siècles sur la face entière du monde.

Personne n'a soumis la démocratie américaine, et spé-

cialement la situation des esclaves dans les états du sud, à une analyse aussi savante et aussi sévère que M. de Tocqueville. Son admirable ouvrage, qui vient d'être traduit en anglais, creuse jusque dans ses dernières profondeurs la plaie dont l'Amérique libre est affligée. Sans famille, sans patrie, esclave dès le ventre de sa mère, sachant dès lors qu'il ne s'appartient pas, chassé à jamais et repoussé de la civilisation européenne par sa couleur; le corps et l'ame sans cesse prosternés devant des maîtres qu'il abhorre et qu'il admire; honteux de lui-même, de sa peau, de ses formes, de son existence : voilà le nègre aux États-Unis. Il y a aujourd'hui plus de deux millions trois cent mille de ces hommes répandus sur le sol américain; dont trois cent vingt mille affranchis et le reste en servitude. Les affranchis sont plus embarrassans que les esclaves. Au nord, les mœurs deviennent d'autant plus hostiles aux noirs que les lois leur sont plus favorables. Si un nègre voulait user de ses droits et voter aux élections, ou devenir membre du jury, on l'assommerait probablement. Le préjugé de race subsiste, là même où le code a détruit les inégalités sociales. Point de mariage entre un blanc et une noire. Au sud, les négresses peuvent servir la débauche, on leur permet le vice; elles ne peuvent aspirer à la couche d'un blanc. Ici l'oppression est dans les mœurs; là, elle est dans les lois.

En vain, les provinces qui possédaient originairement peu d'esclaves donnaient-elles aux autres provinces l'exemple d'une prospérité inconnue à celles où l'esclavage était en vigueur; tous les efforts tentés pour la destruction de l'esclavage étaient inutiles. En vain voyait-on d'une part la rive gauche de l'Ohio, cultivée par des esclaves, languir malgré la richesse du sol, et la rive droite du fleuve, où l'on n'admettait que le travail de

l'ouvrier libre, déployer toutes les ressources de la civilisation; ici des planteurs indolens, aristocrates superbes et grossiers, poursuivant le plaisir et l'agitation; là, des colons énergiques et ardens au travail, créant des manufactures, des fabriques, des chemins de fer : deux races d'hommes séparées par de profondes différences et qui devaient les nuances opposées de leurs caractères à l'existence ou à la non-existence de la servitude. Le germe, une fois déposé dans le sol, a pris sa croissance naturelle. A mesure que le nord, ennemi des esclaves, chassait les esclaves de son sein, ils se reportaient vers le sud; c'est là, sous les tropiques, que la masse des noirs américains va s'accumuler; ce sera l'extrême sud qui deviendra le théâtre de la crise que l'Amérique doit subir. Le nègre affranchi n'a aucune place, aucune espérance dans la société européenne; il ne tient à rien, il n'a point de foyer, de temple ou de famille; l'esclavage valait mieux pour lui : aussi la mortalité des noirs libres est-elle prodigieuse. De 1820 à 1831, il est mort à Philadelphie un nègre sur vingt-un affranchis, il n'y est mort qu'un blanc sur quarante-deux. Voilà donc cette race qui disparaît du nord; à l'ouest on la connaît à peine; toute la question de l'esclavage se concentre et se resserre vers les tropiques, où l'Européen a peine à cultiver le coton, le tabac, la canne à sucre, et où le noir se livre tout le jour, et sous l'ardent soleil, à des travaux pénibles, sans que sa vie soit exposée. Depuis quarante ans, les noirs des états du sud ont augmenté de nombre, dans la proportion de 112 pour 100; les blancs, dans la proportion de 80 pour 100. En 1830, les états sans esclaves comptaient 120,520 nègres sur 6,565,434 individus; les états à esclaves, 2,208,102 nègres sur 3,960,814 individus. Cette proportion, qui surcharge le sud d'esclaves noirs

et les détruit au nord, est progressive et croissante.

Le combat qui ne pourra guère manquer de s'établir entre les blancs et les noirs du sud, laisse à peine deviner ses résultats. Les noirs, quel que soit leur nombre, seront écrasés, selon toute apparence, par cette énorme masse de nations blanches qui les enveloppent, depuis les bords de l'Atlantique jusqu'au Missouri, depuis la Virginie jusqu'au Canada. Si le lien fédéral vient à se briser, cette rupture donnera-t-elle aux nègres, devenus indépendans, une chance de salut? L'énergique désespoir de cette race leur prêtera-t-elle des forces? Un empire nègre s'élèvera-t-il sur les bords du golfe du Mexique? Mille chances incalculables vont modifier les faits qui servent de bases à ces problèmes. Quoi qu'il en soit, la certitude d'une collision future et l'issue incertaine du combat s'offrent à l'imagination des Américains comme des terreurs de tous les momens. Une société de philantropes s'est cotisée pour transporter en Afrique, par le septième degré de latitude nord, une colonie nommée Liberia, d'où les blancs sont exclus, où l'on importe tous les noirs que l'on peut racheter, qui a sa métropole, nommée Monrovia, ses tribunaux, ses institutions libérales, ses journaux même, rédigés et imprimés par des noirs (1).

N'est-ce pas un étrange spectacle de voir les Européens, après avoir passé tant d'années à transporter les nègres des côtes de Guinée dans les Indes et en Amérique, s'occuper maintenant de les charrier d'Amérique en Afrique? de les voir si embarrassés de leur conquête, si cruellement blessés par la plante qu'ils ont naturalisée dans leur

(1) Voyez l'article que nous avons publié sur cette colonie dans la 22e livraison de la 2e série (avril 1832).

sol par l'esclavage? L'existence de plusieurs grands états africains, en Abyssinie et en Egypte, n'est pas un problème; mais dans les tems modernes, ni Saint-Domingue, devenu Haïti, ni Liberia, fondée par l'Amérique philantropique, n'ont offert le modèle d'une civilisation noire. L'anathème primitif de l'esclavage semble poursuivre, à travers l'éternité, les races qui l'adoptent ou le subissent; le sang des blancs et le sang des nègres n'ont encore produit par leur mélange aucun grand résultat, et le Mexique et le Pérou, remplis de cette population métis, se débattent encore dans une langueur furieuse, au fond d'un abîme de désastres et de meurtres. Transporter des hommes habitués à la servitude, les jeter sur une côte inhabitée, leur donner des journaux, un parlement, un jury nègre, c'est une idée hardie et digne de la témérité américaine! Mais peut-elle réussir? les sociétés ne se fondent-elles pas au moyen de leur progrès et non par une transplantation subite? Pour l'Afrique, n'est-il pas probable qu'elle absorbera dans sa barbarie ce faible germe civilisateur? Et les nègres de Liberia ne sont-ils pas plus rapprochés, sous le rapport moral, de leurs anciens compatriotes qui vendent leurs enfans sur la côte, que des États-Unis qui les rejettent? Quant à l'Amérique, qu'y gagnera-t-elle? Plus on exportera d'esclaves, plus les esclaves augmenteront de prix. En douze ans, les philantropes américains se sont débarrassés de deux mille cinq cents nègres : mais, pendant le même laps de tems, il en est né sept cent mille ou à peu près dans l'Union.

Récemment, un des membres de la famille Napoléon, M. Achille Murat, devenu citoyen des États-Unis, n'a pas craint de soutenir deux thèses auxquelles il a consacré un volume imprimé à Londres et à Boston, et qui

résume les préjugés les plus vulgaires de l'Amérique septentrionale; d'une part, la nécessité de l'esclavage comme base gouvernementale des États-Unis; d'une autre, celle de l'extinction totale de la race indienne. Sans nous occuper des argumens qu'il fait valoir contre les infortunés Indiens, nous rappellerons en peu de mots ceux dont il s'arme contre la race noire. Elle est inférieure en intelligence, selon lui : elle est ignorante, elle est lâche. L'ignorance d'une race à laquelle on ne permet pas de s'instruire s'explique aisément. Pour avouer que Dieu l'a créée inférieure, il faudrait oublier la civilisation de l'Egypte et celle de la Nubie; il faudrait laisser à l'Africain, sur le sol africain, le libre développement de sa propre civilisation. Quant à la lâcheté, Saint-Domingue et la Jamaïque nous prouvent le contraire; les nègres marrons se défendirent avec une bravoure acharnée; il fallut, pour les réduire, amener un mortier qui les épouvanta; ils ne résistèrent plus à ce qu'ils appelaient « le canon qui porte un petit canon dans son ventre. » Quand même on parviendrait à prouver l'infériorité actuelle de l'Africain quant aux facultés de l'intelligence, ignore-t-on que les races, en se civilisant, ou en se dégradant, font subir à leurs facultés et à celles de leurs descendans une amélioration et une détérioration progressive.

Sans doute, loin du climat d'Afrique, loin du soleil qui a bronzé leur peau et allumé le sang de leurs veines, ces hommes d'un autre monde peuvent souffrir et se détériorer; mais l'Européen ne languit-il point au milieu des sables africains? Et qui vous dit que cette forme contre laquelle notre délicatesse se révolte, ce front noir qui nous déplaît, tous ces caractères d'une race étrangère ne sont pas spécialement adaptés aux rives du Niger et aux latitudes de Tombouctou. Si l'Europe et l'Amérique sont

aujourd'hui embarrassées de leurs esclaves noirs, qui ne voit que cet embarras est le châtiment d'une vieille faute? Le dernier rejeton de l'Europe, le peuple le plus avancé dans la science du bien-être, le peuple américain des Etats-Unis porte la peine d'un crime du seizième siècle; cela doit être; toute la société américaine repose sur la liberté : une contradiction si flagrante ne peut être qu'un péril et un fléau.

On ne s'est pas assez occupé des effets moraux de l'esclavage. S'il appauvrit le maître bien plus que l'esclave, c'est aussi le maître qu'il flétrit de la plus profonde dégradation morale. Dans les colonies espagnoles, comme chez les anciens Romains, il corrompt toute la vie domestique. Ces négresses si méprisées nourrissent d'un lait esclave les fils des planteurs; les nègres servent toutes leurs voluptés. Il ne reste aux malheureux Africains qu'une consolation et une félicité : la jouissance sensuelle; ils la cherchent partout, ils donnent des leçons fatales aux enfans de leurs maîtres; l'éducation des blancs est entre les mains des nègres. Ces derniers, qui ne reçoivent jamais un éloge, un mot affectueux, un remerciement, une récompense, ne peuvent se faire bien venir qu'à force de complaisances pour les vices; on ne se cache pas à leurs yeux : ce sont des êtres inférieurs, moins que des hommes. Entremetteurs sans scrupules, chargés de toutes les négociations de corruption et de tous les services infâmes, ils ne peuvent espérer tenir une place dans la société que comme instrumens de dégradation morale.

Que fera un tel homme de sa liberté? comment usera-t-il de ses droits? Si vous l'émancipez; quel fléau pour la société! Le forçat libéré, cette plaie saignante des peuples européens, n'est pas à moitié si dangereux que le

nègre devenu l'égal des Européens, ne connaissant de l'Europe que les vices, abruti par l'ignorance dans laquelle on l'a forcé de croupir. Mais, dans les Indes-Occidentales et en Amérique, l'esclavage est un ulcère que la société ne peut pas guérir, dont elle ne sait comment se débarrasser. Au Mexique, au Pérou, la population mulâtre établit un lien entre les deux races; on ne sait plus où commence la race blanche, où finit la race noire. Le peuple, la masse est créole; et les principaux dangers de la juxta-position sont évités. Mais partout où les races sont distinctes, isolées, ennemies, où un invincible orgueil s'oppose à leur fusion, où chaque jour cette inimitié s'accroît, il se prépare des événemens terribles, dont les résultats, plus ou moins éloignés, seront différens. La population noire est-elle pressée, enlacée, écrasée par la population blanche? elle périra. Est-ce au contraire la première des deux qui domine, qui s'accroît démesurément? il est difficile ou impossible de ne pas lui prédire un triomphe certain dans un espace de tems donné.

Dans les Antilles anglaises, les noirs, naguère esclaves, maintenant à demi émancipés, s'accumulent autour de la population blanche. Le parti le plus sage est assurément de les éclairer progressivement, de leur donner assez de lumières pour qu'un jour ils n'abusent pas de leur force; de les civiliser avant le moment de crise qui leur révélera leur empire. Comme le nombre décidera cette explosion, et que rien ne peut arrêter le mouvement d'une population que les maîtres eux-mêmes ont favorisée comme développement de richesse personnelle, si par malheur la masse noire était aveugle, brutale, féroce et animée de la soif de la vengeance, les scènes épouvantables de Saint-Domingue se renouvelleraient un jour. Mais quel usage

feront les noirs du nouveau pouvoir qu'on leur confère, et qui ne leur sera remis que par degrés? Rien de plus difficile à prédire. Les lois portées par le parlement, et qui ont été si fortement repoussées par les propriétaires, n'ont reçu qu'un commencement d'exécution. L'acte pour l'abolition de l'esclavage n'est en vigueur que depuis 1834; les documens qui parviennent à l'Europe, dictés par des intérêts différens, ne sont pas unanimes, et s'accordent à peine sur quelques résultats. Les gouverneurs et les autorités se félicitent du peu d'obstacles qu'ils ont rencontrés : les colons et les planteurs ne voient devant eux que désolation et ruine.

Mais la reconstruction des colonies anglaises n'a pas détruit l'esclavage. Les sacrifices énormes subis par l'Angleterre n'ont pas aboli cette marque de dégradation humaine. Tant que la traite subsistera sur quelque point du globe, les philantropes anglais auront manqué leur but, et leurs efforts n'auront servi qu'à ruiner les Antilles. En Afrique même, le commerce des hommes se soutient merveilleusement; les naturels n'en veulent point faire d'autre; et quand la marchandise leur reste sur les bras, ils noient dans leurs fleuves ou dans la mer des milliers de captifs, ou les réservent pour les sacrifices qu'ils offrent à leurs dieux. Lander et tous les modernes voyageurs attestent ces atrocités : l'appât du gain les explique; en effet, de 1831 à 1835, le nombre des vaisseaux négriers capturés prouve que rien n'est changé. Tantôt les nègres se jettent à la mer avec leurs chaînes, en se tenant embrassés l'un l'autre; tantôt, comme cela est arrivé sur le brick *le Rôdeur*, ils perdent la vue ou sont jetés à la mer; la prison infecte de l'entrepont est toujours la même; là croupissent dans les immondices les enfans, les vieillards, les femmes, qui semblent ne faire avec l'horrible résidu qui

les entoure qu'une seule masse solide. Tel était l'état du *Pesengano*, capturé en 1833, et où la cage aux esclaves n'avait pas plus de vingt-huit pouces de hauteur ; c'était dans cet espace étroit que les Africains étaient forcés de se mouvoir.

La Christina, brigantin espagnol, capturé en 1831, avec 348 esclaves, en perdit 132 dans la traversée ; tant la contagion de la petite-vérole fit de progrès au milieu de cette foule entassée sur un seul point. *Le Midas*, brick espagnol capturé en 1830, portait d'abord 562 esclaves, réduits à 400 pendant leur détention, et à 369 par les suicides et l'épidémie. *La Mensageira*, schooner brésilien, fut forcé de déposer à terre ses 363 esclaves, que diverses maladies allaient enlever. On avait entassé sur le pont de *l'Apta*, qui n'avait que trente pieds de long sur onze de large, cinquante-quatre esclaves, sans compter onze matelots : elle fut conduite à Sierra-Leone et condamnée. *La Jeune Estelle*, négrier français auquel un vaisseau anglais donnait la chasse, renferma douze nègres dans des tonneaux, que l'on jeta au large. Le commandant du *Louis*, vaisseau du même pavillon, renferma ses esclaves dans une des basses-fosses de la cale, où cinquante expirèrent, et se faisant débarquer, alla froidement en acheter cinquante autres. « Rien de plus commun, dit le capitaine Hayes (et ces documens ne remontent pas plus haut que 1832), que de voir des femmes nègres accoucher auprès du cadavre de leur père ou de leur frère, ou un homme qui expire à côté d'une femme ; les chaînes des nègres ne sont pas retenues par des cadenas, mais rivées; et les vivans restent enchaînés aux morts dont la putréfaction est très-avancée. » *La Veloz Passageira*, célèbre navire espagnol, avait pris, en 1833, 562 esclaves en Afrique, sur lesquels elle jeta 55

hommes et femmes à la mer, après dix-sept jours seulement de traversée. Dans un navire parti de Bahia, l'on oublia de renouveler l'eau de mer qui remplissait les tonnes et de la changer en eau potable : tous les esclaves que le navire portait expirèrent.

Le moyen le plus sûr pour les négriers auxquels on fait la chasse, c'est de jeter tous leurs esclaves à la mer : ils en usent et se font assurer d'avance. En 1829, 74,653 esclaves ont été achetés en Afrique et importés dans le Brésil. Pendant la même année, on en a débarqué plus de 13,000 à la Havane; les documens nous manquent pour les autres colonies, qui certes ne peuvent avoir consommé moins de 15,000 esclaves. Voilà 100,000 êtres humains sacrifiés en une année, et sur ce nombre, dix pour cent au moins ont péri. De janvier 1830 au 30 juin 1830 seulement, 47,000 nègres achetés en Afrique ont été importés dans le Brésil; 3,520 ont péri. Le pavillon espagnol couvre et protége la marchandise que l'on débarque publiquement et sans crainte dans les rochers de Cuba; c'est là aussi que vont débarquer les nombreux vaisseaux négriers portugais. Le choléra qui a décimé la population nègre de Cuba en 1833, l'abolition de l'esclavage dans les possessions anglaises, ont encore activé cet affreux commerce : pendant les quinze mois qui se sont terminés en janvier 1835, 170 vaisseaux négriers, portant chacun quatre cents esclaves au moins, ont couru les mers.

Voilà des faits qui expliquent l'augmentation des produits coloniaux exportés par les colonies espagnoles, depuis 1830. En réduisant même le nombre des esclaves achetés en Afrique, chaque année, depuis cette époque, à cinquante mille seulement, on arrive à ce résultat, que 3,000 êtres humains par an, c'est-à-dire de huit à dix par

jour, périssent encore, victimes de la traite. Est-ce là le résultat de tant d'efforts? L'Angleterre n'aura-t-elle compromis ses colonies que pour enrichir les négriers étrangers, aggraver le fardeau de l'esclavage, encourager les capitaines de ces navires à noyer leur cargaison au premier péril, et augmenter la valeur de cette marchandise? Que sont les lois humaines, et à quoi aboutissent les résolutions les plus sages, si l'on pense que toutes les déclarations philantropiques et tous les statuts du Parlement n'ont abouti qu'à offrir une prime aux négriers. Le profit du propriétaire d'un navire qui contient 484 noirs et les conduit à leur destination est de 180 pour cent; sur trois de ses vaisseaux, qu'un seul arrive au port, il ne perd rien. Mais au lieu d'un sur trois, on peut compter que onze sur douze échapperont aux dangers de la traversée; le taux de l'assurance, toutes chances et tous déboursés compris, ne s'élèverait pas, aujourd'hui même, au-dessus de douze et demi pour cent. Il y a connivence constante entre les autorités espagnoles, les marchands d'esclaves, et les maîtres qui veulent vendre leurs apprentis ou nègres affranchis par la loi nouvelle. Les négriers, condamnés par les tribunaux (*Mixed commissions*), sont relâchés peu de tems après leur emprisonnement, moyennant une légère gratification.

La surabondance de la population noire devient chaque jour plus menaçante, grâce à cette extension de la traite; en 1829, il y avait au Brésil 2,500,000 noirs, la plupart du sexe masculin, dix fois plus vigoureux que les blancs qui étaient au nombre de 850,000 seulement. Cette proportion a dû changer et augmenter la supériorité numérique des nègres. Ils commencent à sentir une confraternité de misères; sous le nom de *Malungoes* ils

forment déjà une ligue offensive et défensive. L'Espagne a moins à craindre; la population blanche de ses colonies est nombreuse et forte : mais l'exemple de Saint-Domigue n'est-il pas là, terreur permanente?

La demi-liberté accordée aux noirs par l'Angleterre aggrave cette situation. Si les nègres s'insurgent sur quelque point des colonies espagnoles ou portugaises, ne trouveront-ils pas un asile certain et un appui dans les colonies anglaises? Il faut, ou que tous les états d'Europe s'entendent pour écraser l'esclavage, ou que le contact des colonies à esclaves et des colonies sans esclaves, existant simultanément, entraîne des déchiremens épouvantables. Il faut que tous les gouvernemens, d'un commun accord, assimilent au pirate le capitaine du navire négrier. Si (comme un document nouveau paraît le prouver) des capitaux anglais sont encore engagés dans ce commerce inhumain, du moins nul marin anglais ne commande les vaisseaux que l'on y consacre. Français, Espagnols, Anglais, Portugais, Brésilien, que le négrier périsse; après s'être joué de la vie de tant d'êtres ses semblables, doit-il se plaindre de voir sa propre vie en danger? Que le propriétaire du vaisseau subisse la même peine que le capitaine, au lieu de rester impuni comme aujourd'hui : un contrat spécial et anticipé le met presque toujours à couvert des résultats possibles d'une capture. Ce sera par de telles mesures que les nations chrétiennes fermeront la carrière sanglante pour laquelle elles professent une horreur unanime.

Autrement, on verra la traite des noirs, au lieu de céder aux efforts des législateurs, émigrer, changer de sphère, devenir plus épouvantable que jamais, enrichir le Brésilien et l'Espagnol, et après avoir absorbé les 20,000,000 l. st. que l'Angleterre a sacrifiés dans l'espoir

de détruire l'esclavage, anéantir la moitié du commerce anglais avec les Indes-Orientales. Ce transfert du pouvoir commercial entraînerait aussi le déplacement de la puissance maritime, et la remettrait tout entière aux mains du seul peuple qui puisse rivaliser avec la Grande-Bretagne, les États-Unis. Enfin la chute et l'appauvrissement de nos plantations achèveraient la démoralisation des esclaves, leur enlèveraient toute chance de civilisation et d'amélioration, rempliraient ces ports si actifs et si riches de pirates et de brigands nègres, rejetteraient les colonies anglaises dans la barbarie la plus sauvage. Bientôt les négriers étrangers, au lieu de faire voile vers les côtes d'Afrique, viendraient s'approvisionner dans ces repaires. La Grande-Bretagne, la région de l'Europe la plus éclairée et la plus riche, serait frappée d'un coup mortel; l'Afrique sera vengée, mais la civilisation, la justice, l'humanité auront reçu une blessure mortelle et incurable.

(*Westminster and North American Review.*)

SITUATION DE LA LITTÉRATURE

EN TURQUIE,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE (1).

Les productions de l'esprit ont leur généalogie comme les familles. Une ère littéraire succède à une autre, non par droit d'usurpation, mais comme suite et résultat nécessaire de celle qui l'a précédée. Il est donc impossible de comprendre la situation actuelle de l'intelli-

(1) Note du Tr. Les documens originaux et inconnus que renferme cet article, et qui jettent beaucoup de clarté sur la situation intellectuelle et littéraire de la Turquie actuelle, attireront l'attention de tous les bons esprits. Ils sont dus au célèbre von Hammer, celui de tous les Européens qui s'est assimilé avec le plus d'intimité et de bonheur au génie de l'Orient; celui qui, avec un courage et une patience presque héroïque, et, aux dépens de sa fortune, a élevé l'un des plus beaux monumens de l'époque, et recueilli dans toutes les régions du monde connu les matériaux épars de sa belle *Histoire de l'Empire Ottoman*. Déjà dans la 9e livraison (3e série, septembre 1833), nous avons consacré un article étendu à cette importante publication. Aujourd'hui, d'habiles éditeurs, MM. Bellizard, Barthès, Dufour et Ce, vont nationaliser en France l'histoire de l'empire ottoman, de von Hammer, en publiant une traduction complète de cet ouvrage, faite avec le plus grand soin, sous les yeux de l'auteur par, M.J. Hellert. Des cartes fort bien rédigées, des notes et des documens officiels seront annexés à cette histoire.

gence et de ses fruits en Turquie, sans remonter plus haut que le siècle où nous sommes. Il faut chercher quels étaient les écrivains turcs qui florissaient de 1750 à 1800; il faut, comme s'exprimerait un historien oriental, passer sous les colonnades du dix-huitième siècle pour arriver à cette galerie neuve que notre époque a érigée, et qui se distingue moins par l'éclat de son ensemble que par la singularité des ornemens étrangers qui la décorent.

Une littérature chez le peuple ottoman! beaucoup de lecteurs s'étonneront. Que de fois n'a-t-on pas opposé à la brillante culture intellectuelle des anciens Hellènes la barbarie ottomane! Ce préjugé a pris une nouvelle force pendant la dernière insurrection de la Grèce. Rien de plus faux qu'une telle idée, ainsi que l'a prouvé M. de Hammer, qui, dans son *Histoire de l'Empire Ottoman*, a couronné chacune des divisions de son travail par un tableau du mouvement intellectuel en Turquie. C'est à ce savant orientaliste que nous empruntons l'esquisse suivante de la littérature ottomane depuis la paix de Kainardja jusqu'à nos jours. La paix de Kainardja, premier signal de l'influence russe sur la Porte, ouvre pour ainsi dire la carrière de la décadence ottomane. Le tableau que nous offrirons commence à cette époque et comprend ainsi les vingt-six dernières années du siècle précédent.

L'homme de lettres, le rhéteur, le sophiste, n'existent pas en Turquie. En revanche, la science, proprement dite, occupe une place distincte et exerce une influence dans la constitution de l'état. Théologiens et jurisconsultes, professeurs et juges rétribués par le gouvernement, *seigneurs de la plume*, comme on les appelle à Constantinople, n'obtiennent les dignités de leur profession qu'en subissant des examens sévères et par une

gradation dont on ne s'écarte jamais. C'est ce corps qui représente la science : il est le dépôt de l'intelligence humaine, devenue l'alliée de la politique et de la religion. Le savant (*aalim*), celui qui cultive l'érudition ou le savoir (*ilm*), les sciences (*ouloum*), docteur de l'empire quand même il n'aurait pas écrit une seule ligne, est en quelque sorte membre du sénat conservateur de l'intelligence, ou corps des oulémas (pluriel d'*aalim*). Il y a des poètes, des historiens, des érudits, dans tous les rangs de la hiérarchie ottomane, même parmi les seigneurs de l'épée (officiers militaires), et les grands visirs la plupart guerriers. On a même des exemples de correspondances poétiques entre des diplomates, et de ghazels adressés par des rois à leurs ministres, par des ministres aux rois, au milieu de la poudre des champs de bataille et des circonstances les plus urgentes.

Nous ne donnerons pas la liste détaillée de ces poètes politiques. Au dix-huitième siècle, Said Kiouprili, neveu du grand visir conquérant, qui garda le visirat pendant dix-sept années, et le grand visir Moustafa pacha bahir, versifièrent leurs rapports et leurs demandes adressés à la cour. Said Mohammed pacha, ambassadeur en France, rapporta de ce pays une presse qu'il fit fonctionner à Constantinople. La plupart des ambassadeurs du dix-huitième siècle, des diplomates, des secrétaires de légation et des envoyés turcs, se distinguèrent par leur talent littéraire, ou du moins par l'habileté de rédaction qui distinguait leurs notes officielles.

Dans cet océan de noms célèbres et de grands dignitaires de l'empire, nous choisirons pour les citer Mohammed Said et Dourrizadeh qui ont écrit les relations de leur voyage en France et en Perse ; Resmi Ahmed qui a fait l'histoire de son ambassade à Vienne et à Berlin et qui a

écrit les annales des reis effendis; Kiglar Agha, auteur d'un ouvrage politique intitulé : *Le Modèle des réflexions politiques;* Ratib Aboubekr, dont la relation de son ambassade en Autriche est un traité statistique complet; les poètes Wahifi et Hedounni; Raghib, attaché à l'ambassade de Vienne, et qui chanta en vers turcs la beauté des filles de l'empereur; le secrétaire Sakib, chargé par le gouverneur de Bender de plusieurs missions auprès de Charles XII dont il se fit le panégyriste poétique; enfin Taib, son ennemi, qui ne manqua pas de lui imputer à crime les éloges donnés à un infidèle.

Il faut le dire, cette poésie des hautes régions n'avait rien de populaire, et contribuait fort peu à la civilisation de l'empire; on pouvait les ranger parmi les élégances de la vie, parmi les ornemens nécessaires à la parure sociale de l'effendi, ou gentilhomme turc. Telle est la constitution ottomane que la presse elle-même, le grand levier de la civilisation intellectuelle, ne peut réussir à populariser le savoir. Elle avait été introduite en 1728, n'avait donné dans l'espace de vingt-huit ans que dix-huit ouvrages, s'était arrêtée tout-à-coup; et, après un sommeil de vingt-sept années, avait repris ses travaux, la même année où la Porte fut forcée de céder la Crimée à la Russie. En dix ans, elle ne produisit que six volumes, continuation d'anciennes histoires, traductions d'ouvrages stratégiques et d'ouvrages de grammaire. Les anciens caractères étaient usés, le papier mauvais, l'impression défectueuse. On n'y trouvait plus ces magnifiques cartouches, ces encadremens pleins d'élégance, ce beau choix de papier qui rendent si précieuses les premières productions de la typographie ottomane. Il fallut fondre de nouveaux caractères qui ne manquent ni de délicatesse ni de netteté; et la presse de Constantinople reprit une

activité nouvelle. Elle publia des livres de doctrine que les sultans précédens avaient prohibés comme dangereux; d'excellens dictionnaires; des synonymies arabes et persanes; des ouvrages sur la géométrie, sur la géodésie et la géographie; la continuation de l'histoire de l'empire ottoman, par Wassif, de 1752 à la paix de Kainardja.

Par une singulière juxta-position, la barbarie et la civilisation, le passé et le présent, les janissaires et la presse, se trouvaient réunis dans le même édifice. Le Nizamjedid et l'imprimerie logeaient sous le même toit. Dans la révolution qui détrôna Selim III, l'édifice fut incendié et l'imprimerie détruite; on ne sauva que les matrices, au moyen desquelles une nouvelle imprimerie fut fondée; son activité, au lieu de s'arrêter, a redoublé sous l'empereur Mahmoud, comme le prouvera l'esquisse rapide et nécessairement incomplète des principaux ouvrages qu'elle a produits.

A leur tête il faut placer les trois gros volumes in-folio de mille pages chacun, à quarante-une lignes par page, et contenant la traduction du *Kamous* (Océan), célèbre dictionnaire arabe, par Seid Ahmed-Aasim, traducteur du dictionnaire persan. Borhani Katii termina ses deux gigantesques ouvrages dans l'espace de quatre années. Ensuite parurent le grand dictionnaire arabe-turc, par Akhtry; le glossaire persan, turc et arabe, versifié par Seid-Hasan Aïni, en treize cents couplets; un grand nombre de commentaires, de gloses et de traités sur la syntaxe, la grammaire et la logique arabes et turques; des traités sur le dogme, des ouvrages liturgiques, des œuvres de jurisprudence; enfin, pendant les dix dernières années, sous la direction d'Ibrahim, des ouvrages métaphysiques beaucoup plus importans;

entre autres le grand traité de métaphysique d'Eliji, avec plusieurs commentaires; puis *le Seirol-Kebir* ou *la Grande Campagne*, traité fondamental de l'art de la guerre, par l'imam Mohammed Ebn Ebi Sehled-Sarkhasi. Citons encore les collections des *Fetwas* et des formules, documens, exemples judiciaires, si utiles pour les juges et les hommes de loi.

Le directeur actuel de l'imprimerie Sheikh-Sede, Mohammed-Essad, juge de la Mecque, historiographe impérial et éditeur de la *Gazette officielle*, a publié une *Histoire de l'anéantissement des Janissaires*, dont la traduction, par M. Caussin de Perceval, a paru récemment à Paris, et où, selon l'usage de tous les rédacteurs de bulletins, le narrateur réduit au nombre de huit cents les huit mille janissaires massacrés, de même que la *Gazette officielle* porte à dix mille les sept cents exemplaires de l'ouvrage traduit par M. Caussin de Perceval. *Les Gouttes de la Fontaine de Vie*, histoire des sheiks de l'ordre des derviches nakshbendi, traduite par Mohammed Abbasi, est le seul ouvrage historique qui ait paru sous le règne de Mahmoud. On espérait, mais en vain, qu'il permettrait de publier la continuation de l'histoire ottomane jusqu'à l'avénement de son prédécesseur immédiat. Les études géographiques et cosmographiques ont produit le petit ouvrage de Mohammed-Edib sur les *Devoirs du Pélerinage* entrepris par l'auteur; le petit *Traité de Géographie* d'Ishak effendi, surintendant de l'école du génie, et le *Traité élémentaire d'Astronomie*, traduit du *Fétidé* arabe, dédié à Mohammed II, par Ali-Koushji, petit ouvrage très-remarquable sous le rapport typographique, seul essai que l'on ait tenté jusqu'ici du caractère nestaalik imprimé.

Dans la sphère des sciences exactes, on doit citer l'*Encyclopédie mathématique* d'Ishak effendi; la traduction d'un *Traité des Fortifications*, du français en langue turque, par le même; l'*Essai* d'Ishak Khoja *sur l'élévation du Pôle et sur la hauteur du Méridien*; un autre *Essai sur les Mines*; les *Calendriers annuels*, publiés depuis 1825; les réglemens pour la cavalerie, l'infanterie, l'artillerie et la marine, imprimés mais non publiés; un excellent *Traité*, de Masdarieji Houssein, professeur à l'école du génie, *sur la trisection de l'Arc mesurant un angle droit.* Sans doute l'auteur se fait illusion lorsqu'il affirme avoir résolu le grand problème de la quadrature du cercle; erreur qu'il a partagée avec le géomètre contemporain, auteur de la *Geometrica di qualunque Angolo* (Bologna); mais, sous tous les autres rapports, le Turc se montre infiniment supérieur au savant italien. Les études médicales ont produit deux gros volumes intitulés : *Miroir du corps dans l'anatomie des membres de l'homme*, traité anatomique avec gravures, par Shanisade, un des médecins du roi; œuvre importante qui atteste à elle seule une révolution, et introduit dans le domaine superstitieux de la vieille médecine arabe les doctrines expérimentales de l'Europe. On retrouve le même caractère de progrès, mêlé à beaucoup de préjugés, dans un petit pamphlet sur le choléra, imprimé en 1831. De deux pamphlets politiques émanés du gouvernement, publiés à la même époque, l'un fixe le cérémonial, l'étiquette, les costumes de cour, destinés à remplacer les anciennes pelisses et leur hiérarchie; l'autre, ouvrage de Koudri Mousa effendi, juge suprême d'Anatolie, composé originairement en arabe, et traduit par Akif, grand-maître des requêtes, a pour but le raffermissement de l'obéis-

sance au sultan, obéissance fondée sur la foi et la tradition. Il a pour titre : *Modèle des preuves de l'obéissance due au Sultan.*

Quant à la poésie, elle a été complétement négligée par cette presse ottomane, organe du gouvernement, vouée à ses doctrines et à ses intérêts politiques, et consacrée à la reproduction des ouvrages graves que la Porte croit devoir propager. Cependant, le grand commentaire du *Gulistan de Saadi*, par Soudi, a paru en 1834. La *Gazette officielle* a annoncé la publication de plusieurs *diwans*, et d'un grand nombre d'ouvrages de grammaire, de rhétorique et de mathématiques, que l'on devait faire paraître par souscription : chose toute nouvelle à Constantinople, et qui n'a obtenu aucun succès. Les magnifiques annonces de cette gazette ont vainement embouché la trompette de la louange et sollicité les contributions des souscripteurs ; la rosée des souscripteurs, comme dit le document officiel, n'a point rendu fertile le champ de la publication, et il n'a paru que quelques ouvrages de mathématique et de grammaire.

C'est cette *Gazette officielle*, beaucoup moins riche en documens et en faits que le *Moniteur Ottoman*, qui constitue pour ainsi dire le fonds de la littérature turque de nos jours, telle du moins que l'imprimerie la révèle. Elle paraît toutes les semaines, et donne, sous le titre de *Registre des Événemens,* une idée générale des événemens intérieurs, extérieurs, militaires, scientifiques, commerciaux ; subdivision dont elle a soin de ne se départir jamais. Plus emphatique et plus exagérée que tous les prospectus européens, elle se montre rarement fanatique et superstitieuse ; depuis trois années d'existence, on ne peut lui reprocher que la narration de deux miracles, dont l'un était destiné à rendre les janissaires odieux.

A proprement parler, la littérature ne se trouve ni dans le corps des Oulémas, ni dans l'existence de la presse ottomane ; les uns composent le sénat juridique et théologique, l'autre est l'instrument dogmatique et le levier de ceux qui gouvernent. Que doit-on penser, et quelle peut être l'influence d'une presse à laquelle le peuple ne s'intéresse pas, qui ne répand rien, ne propage rien, qui n'exerce sur l'opinion aucune action, dont les produits n'ont aucun débit populaire? La fabrication des livres est alors semblable à celle des meubles de prix, réservés aux grands et aux princes ; elle n'entre pas dans les usages vulgaires : la seule bibliothèque nationale, aujourd'hui même, c'est toujours le Koran.

Où donc saisir le mouvement intellectuel d'une nation quand ce n'est pas la presse qui manifeste ce mouvement? quand la presse, toute occupée de fixer des dogmes, de graver dans la mémoire des principes scientifiques, ne veut qu'établir une espèce d'école normale pour le peuple. Rien de plus difficile. Il faut consulter des manuscrits rares ; et, sans être aidé par aucune biographie contemporaine, distinguer les véritables auteurs de ces manuscrits : chose d'autant plus difficile que les écrivains ottomans ne sont guère connus par leurs véritables noms, mais par quelque sobriquet familier, ou par le lieu de leur naissance. Il y a plusieurs Wassif, plusieurs Shanizade, plusieurs Halebi, natifs d'Haleb ; plusieurs Aintabi originaires d'Aintab. Que l'on juge de la confusion qui doit régner dans l'histoire littéraire d'un pays où les écrivains portent souvent le même nom, n'occupent pas de situation fixe et distincte, où la gloire d'un homme de mérite se répand au loin comme la fumée de l'encens, mais sans être analysée et annotée curieusement comme en Europe!

De 1774 à 1792, les auteurs les plus remarquables

parmi ceux que nous n'avons pas encore cités sont le jurisconsulte Halebi, qu'il ne faut pas confondre avec Halebi, auteur de la *Moulteeka*, code fondamental de la législation turque; le mathématicien Houssein Rifki, et Fazilbeg, auteur du livre des femmes. Il y a eu dans le dix-huitième siècle deux écrivains nommés *Wehbi* (l'Inspiré); l'un, le plus célèbre et le premier en date, connu surtout par son *Diwan* et sa description en prose des grandes fêtes données par le sultan Ahmed pour la circoncision de ses fils; le second, Mohammed-Wehbi, surnommé Sunbullisade, *fils de la jacinthe* (sa fleur de prédilection). Envoyé en Perse par le sultan Al-Hamid, il composa à son retour deux poèmes ou *kassidets* en l'honneur de son maître; l'un, surnommé *Tajjare* (au vol hardi); l'autre, *Tannane* (le retentissant). Le premier, consacré à la fois au panégyrique du sultan, du grand-visir, et à la critique du khan de Crimée, qui, par ses intrigues avec la Russie, avait desservi les intérêts de la Porte, s'annonce par ce début pompeux :

« Depuis l'éternité, le Seigneur Dieu a favorisé l'empire d'Osman, l'empire sublime et juste. Quel empire! Ses grâces tombent sur les souverains comme la pluie sur la terre; sa vengeance pénètre comme l'épée dans les entrailles des perfides; sa colère engloutit l'ennemi comme les flots ont dévoré Pharaon. »

Dans son *Tannane*, il décrit poétiquement son voyage en Perse. Eshref-Khan, ambassadeur accrédité près la cour de Russie, avait fait imprimer une pièce de poésie en l'honneur de Saint-Pétersbourg et de Catherine II. Wehbi, au contraire, s'attache à mortifier les Persans et à relever la gloire de son maître. Ce poème monorime, et dont tous les vers se terminent par la syllabe *ân*, est fort estimé en Turquie.

O souverain, dit-il, nous qui ne sommes que la poussière de tes pieds, nous avons été l'ornement du royaume d'Iran. Depuis que ton regard est tombé sur moi, qui avais éprouvé tour à tour la glace et les ardeurs de la destinée, je n'ai plus senti ni les fatigues de l'été, ni les angoisses de l'hiver. Pendant plus d'une année, j'ai poursuivi mon essor, portant tes louanges en Perse et jusque sur les confins du royaume de Lahore. Chargé de tes décrets, je répandis sur le Gulistan les perles de ta parole, et les peuples lointains reconnurent ta main sublime. Les Afghans poussèrent un cri d'effroi, comme s'ils eussent vu l'éclair de ton épée tremblant comme l'eau sous le soleil. Ta lettre entre mes mains, orné par toi de renommée et de richesse, enveloppé de fourrures noires, et la tête couverte du *avoulst* (turban massif du Khorasan), je me montrai, et je rendis mes devoirs à Kherim-Khan. Aux yeux du divan étonné, je pressai sur mon front l'écrit précieux, et le remis dans ses mains. A son tour, il s'en couvrit la tête, qui parut voilée par un oiseau de bon augure. Alors la couronne de ta renommée frappa le ciel, et doubla la gloire de celui qui te doit son trône, ô mon padischah ! Trois fois il me fit signe de m'asseoir, et je m'assis avec majesté. Les grands examinaient, pleins de surprise, l'un ma pelisse. l'autre mon turban. Je lui répondis sans hésitation, quand il me demanda comment je me portais, et je mis Ta Majesté dans mes paroles. Tes ennemis tremblèrent, ta puissance était le tranchant du sabre que je portais.

La renommée de Wehbi repose aussi sur deux poèmes didactiques, et sur un diwan ou recueil de poèmes de diverses espèces, auquel nous emprunterons le morceau suivant, beaucoup plus remarquable par la puissance de l'expression et de la pensée que celui que nous venons d'emprunter à la relation du diplomate. C'est le panégyrique de la parole, du *logos*, de l'inspiration poétique. Le lecteur s'étonnera de la sublimité à laquelle

s'élève sans peine un poète qui tout à l'heure s'était fait le chantre de l'étiquette.

La force de la poésie n'appartient pas à tous : c'est le don de Dieu. La tête qui se lève glorieuse au milieu des poètes est marquée du sceau divin ; la route où le poète marche est celle où seul il peut marcher ; c'est la grâce céleste qui le soutient et le guide ; il est le sultan des intelligences, il est l'altesse et la majesté, il triomphe dans le divan de la renommée. L'éloquence des paroles lui obéit comme une esclave. Les poèmes aux mille nuances qui disent la gloire des sultans et qui colorent le diadème n'appartient qu'à lui ; il est le lustre de l'empire ; il empêche la beauté des royaumes de se flétrir.

Sa *Lutfijé*, encyclopédie en vers, adressée à son fils *Lutfalla*, est beaucoup plus prosaïque. On y trouve tout, morale, philosophie, géométrie, jurisprudence. Le poète finit par s'excuser auprès du lecteur de la négligence avec laquelle son ouvrage est écrit :

Mon savant ami, dit-il, permets-moi de t'avouer que j'ai écrit cette œuvre en sept jours seulement, et qu'en outre j'étais malade. Ne va donc pas t'étonner si mon pied a chancelé sur la route. Tu sais que l'on n'est pas sûr de sa démarche quand on a la fièvre. J'ai griffonné comme j'ai pu, et souvent poétiquement, ce poème didactique, que je n'ai pu mettre en ordre, et dont j'ai voulu faire un livre qui réjouît le cœur, et qui fournît de bons conseils ; mélange extravagant, d'ailleurs, et que je te donne pour ce qu'il m'a coûté.

Le bon Wehbi, le Lucilius ottoman, a bien raison de se juger ainsi ; son œuvre ressemble d'une manière frappante à ces traités du moyen-âge, écrits en style d'almanach, et qui parlaient avec autant de diffusion que d'iné-

légance : *De omnibus rebus et quibusdam aliis*, au *Tesoretto* italien, par exemple.

Galib-Dede, sheikh des derviches, est bien supérieur à Wehbi. Né à Constantinople en 1757, fils d'un koudoumseln, ou gardien du tems, du monastère Mewlewi, près la Nouvelle-Porte, il sentit dès sa première jeunesse l'inspiration poétique. On lui doit le poème le plus remarquable dont la muse ottomane puisse être fière dans ces derniers tems. C'est une œuvre allégorique et mystique qui n'est pas sans rapport avec les œuvres des troubadours du moyen-âge, et qui a pour titre : *La Beauté et l'Amour*. Même symbolisme perpétuel, même mysticisme que chez Clopinel et Jean de Meung. Il est singulier que les érudits, au lieu de chercher dans les rapports de l'Occident avec l'Orient la source des poèmes symboliques du moyen-âge, aient inventé pour l'expliquer une multitude d'hypothèses bizarres. Il suffit de comparer le poème français de *la Rose* avec les œuvres mystiques et descriptives des poètes de l'Orient, pour se convaincre de la parfaite similitude des idées et du coloris. Les croisades ont valu à l'Europe cette conquête dont on retrouve des traces chez Spencer et Milton, chez les poètes provençaux et chez l'Arioste.

Pénétrons dans le singulier dédale métaphysique, créé par ce poète remarquable; labyrinthe éclairé de lueurs douteuses, et dont les détours sont remplis de parfums aériens, de fleurs mystiques et d'êtres surnaturels. Une invocation au plus grand des poètes mystiques, Jelaleddin Roumi, membre, comme Galib, de l'ordre des Mewlewis, sert d'introduction à la fiction créée par ce dernier. La scène du drame poétique est placée dans le pays des *Fils de l'Amitié*, race singulière, qui semble le type mystique des passions, des affections humaines, de

leur combat sans fin, de leur grandeur et de leur énergie : voici quelles couleurs emploie Galib pour peindre cette caste, à laquelle il donne pour patrie l'Arabie brûlante :

Chez les Fils de l'Amitié se trouve tout ce qui est bon, tout ce qui est beau : race merveilleuse ! Son teint est noir ; elle a pour vêtemens les rayons du soleil d'été, pour breuvage la flamme onduleuse, pour demeure le désert et les bruyères, pour compagnes des peines innombrables comme les grains de sable, pour tente des abris que la fumée a noircis, pour langage des accens qui vont à l'ame et réveillent son ardeur. Chacun d'eux a l'ame grande ; la parole terrible et forte comme une épée sanglante. Leurs mets ne sont pas préparés d'avance ; partout où ils sont, debout, assis ou en marche, le feu tombe du ciel comme la pluie ; ce qu'ils sèment germe aussi vite que germe la douleur ; ce qu'ils recueillent est une angoisse pour le cœur. Ce sont eux qui donnent aux mortels l'esprit et la puissance. Quiconque est parent du malheur, celui-là est leur hôte et leur appartient. Ils apportent au marché de la vie le courage ; ils en rapportent la vigueur de l'ame. Dans leurs fêtes, les convives qu'ils invitent s'enivrent d'un déluge de maux ; leurs urnes et leurs gobelets ressemblent à la massue qui écrase ; leurs instrumens de festin, aux *affres* de la mort. Leurs assemblées sont des champs de bataille, où l'on entend des cris, des hurlemens et des accens d'angoisse. Ils font des mondes ce qu'ils veulent et les tiennent dans leurs mains comme les femmes tiennent leurs fuseaux, chargés du coton facile à filer. Pour échanson favori, ils ont l'ange du trépas ; et le dieu de la guerre goûte le vin qu'ils boivent, vin chargé de flammes; leur joie, c'est le désir intense, l'agonie qui gémit, la torture intérieure et cruelle.

On découvre quelque chose de puissant et de profond, à travers le voile des paroles orientales, dans cette pein-

ture de la vitalité des passions, de leur fécondité, de leur force, de leur alliance avec tout ce qui est grand, douloureux et terrible. C'est au milieu de cette race que deux enfans naissent, la Beauté et l'Amour; on les berce avec les plus douces chansons des anciens poètes, on les envoie à l'école ensemble. La Folie tient cette école; ils profitent de ses leçons, et le jeune Amour s'éprend de la Beauté. Les amans s'entendent et se donnent rendez-vous dans une région de féerie, arrosée par un fleuve magique et dont le maître est un noble et puissant vieillard; *Logos* est son nom; c'est l'éloquence, le discours, l'influence électrique et la force irrésistible de la parole humaine. Il prend intérêt aux amans, embellit leur liaison, les réconcilie après leurs querelles et dicte les lettres qu'ils s'écrivent. L'*Amour* a pour confident de sa flamme le Zèle ou l'Amitié; la *Beauté* a pour suivante la Virginité qui lui conseille d'être sage, de ne pas s'exposer étourdiment aux dangers d'une entrevue. Plus passionné que jamais, l'amant fait demander aux chefs de sa race, aux Fils de l'Amitié, la permission d'épouser la Beauté. Ils lui répondent qu'il n'a rien fait encore de ce qui doit le rendre digne d'elle; qu'il y a des souffrances, des épreuves, des tortures à travers lesquelles il doit se frayer un passage. Le voilà donc, chevalier aventureux, qui se met en route, accompagné de son ami fidèle, le Zèle, et qui se dirige vers le *Château du Cœur*. Il brave, tour à tour, la fontaine magique (l'amour-propre), le Div (le mauvais génie); la Nuit, l'Hiver, l'Epée et le Cheval, qui personnifient l'Ignorance, la Misère, la Guerre et la Calomnie; livre combat à plusieurs génies, traverse la mer de feu; rencontre un fantôme qui prend la forme de la Beauté qu'il aime; se passionne par elle, reconnaît son erreur, est consolé et soutenu par *Logos*,

(le magicien qui le suit et lui donne des conseils, tantôt sous la forme d'une perdrix, tantôt sous celle d'un perroquet ou d'un rossignol); et finit par rester captif dans le *Château des Images*, en des apparences extérieures. Là, fatigué de tant d'épreuves, il tombe malade, s'évanouit et retrouve à son chevet un vieux médecin consolateur, qui n'est autre que la sagesse, *Logos*, la parole divine. Son voyage est alors achevé, on le délivre, et *Logos* lui montre la route du Château du Cœur où la jeune Beauté l'attend et où les noces sont célébrées en présence de tous les personnages de ce drame allégorique.

Galib, dont le nom signifie le *Dominateur*, n'a pas tort de dire, à la fin de son poème, qu'il a justifié son nom; ce poème, dont le sens caché s'applique à la fois à l'ardeur héroïque de l'ame et à la passion de l'amour qui en est l'emblème, dépasse en vigueur d'expression toutes les compositions ottomanes des dix-huitième et dix-neuvième siècles. Nous pourrions citer plus d'un passage dont l'énergie mêlée d'extravagance étonnerait les imaginations septentrionales. Dans une description de l'Hiver, il s'exprime ainsi :

La nuit d'ébène montre ses dents blanches, avides de tout dévorer; le jour n'est que la pâle étincelle d'une planète qui meurt. La flamme n'a plus de langues qui serpentent, elles se retirent devant le froid. La terre se brise, le ciel seul et sa voûte de diamant résistent. Décembre s'est chargé de la parure des villes, toutes brillantes de festons de glaces : car, pour empêcher le soleil de geler et de tomber, l'air a fait des piliers de glaçons qui le soutiennent. Les pleurs se congèlent dans nos yeux, et à travers leur cristal les hommes ne voient que la mort. Tous les êtres se rapprochent; le daim vient chercher le chasseur; le buveur vient chercher l'ermite; la perdrix demande sa nourriture à l'homme. Enfin, miracle!

les pensées se resserrent et se glacent; le cerveau tarit; le poète n'a plus qu'un faible chant. L'éloquence devient muette, le sel de la terre a perdu sa saveur. Galib, réchauffe-toi avec les feux de ta pensée, ranime-toi aux étincelles de ton esprit, et que la froide prose soit vaincue?

En fait d'inventions extraordinaires, de figures originales et de hardies métaphores, tous les Occidentaux, Lucain, Lycophron, Gongora, Marini, Achillini, Brébœuf et la moderne école allemande, anglaise et française, sont vaincus par l'ottoman Galib.

Kiani effendi, long-tems employé dans la diplomatie, mystique dans sa vieillesse et grand ivrogne dans sa jeunesse; le sheikh Rousheni, auteur d'un divan et de plusieurs ghazels; tous deux poètes allégoriques et religieux comme Galib, ne peuvent être comparés, pour l'éclat, la puissance, l'originalité, à ce célèbre derviche. Cependant Rousheni nous semble supérieur à Kiani; voici comment il définit le *sofi*, l'homme éclairé, le sage par excellence, peut-être le σοφος des Grecs. Le passage suivant éclaircira peut-être la doctrine du *sofisme*, sur laquelle M. Silvestre de Sacy a répandu récemment beaucoup de lumière :

Il est sofi, dit un philosophe, celui qui n'est ni roi ni mamelouck (esclave), l'ami de tous les hommes, oublieux des injures. — Non, dit un autre, le seul sofi, c'est l'homme au brillant plumage, le paon dont la robe éclatante étincelle dans le paradis. — Écoutez les mystiques; le sofi est l'homme versé dans la connaissance des mystères. — Suivant les calculateurs du monde, compter de l'or, c'est être sofi. — Suivant les astronomes, il faut vénérer les astres. — N'appelez sofis ni les gens distraits, qui parlent sans écouter leurs paroles, ni les fanfarons qui se vantent, ni les paresseux, ni les impurs, ni les avides, ni les thésauriseurs. — Détachez-vous

de tous biens terrestres, vous qui prétendez au titre de sofi; il le mérite, celui qui connaît le nom de Dieu, qui l'étudie et qui l'enseigne, celui qui a pénétré l'essence de Dieu, qui est la beauté; celui qui a revêtu son ame du vêtement blanc de la *pureté pure*. »

Telles sont les doctrines spiritualistes dont le platonisme raffiné respire dans les œuvres des poètes persans, turcs, arabes, qui ont embrassé le mysticisme. Ainsi tombe d'elle-même l'hypothèse qui attribuerait au seul christianisme la naissance et le développement des doctrines spirituelles et condamnerait l'islamisme à vivre dans le sensualisme le plus absolu. La plupart de ces poètes mystiques appartiennent aux ordres des derviches Mewlewi ou Nakshbendi; personne ne révoque en doute leur sainteté. Tel fut l'auteur lyrique Souleïman Nishit (*l'accroissement*) qui, honoré de la faveur du grand visir Raghib pacha, composa un poème allégorique intitulé *le Déluge de la Science*, et dont le divan fut publié par son disciple Pertou (*l'éclat*); il écrivait avec la même élégance dans les trois dialectes arabe, turc et persan.

A l'extrémité opposée de la sphère poétique nous plaçerons Fazilbeg, écrivain sensuel et voluptueux, dont le *Livre des Femmes* offre une galerie de tableaux consacrés aux portraits des femmes de cinquante-trois pays différens. La nudité de ses peintures et l'indécence de son coloris ne permettent pas la reproduction d'un tel ouvrage, auquel nous n'emprunterons qu'un seul fragment :

O femme anglaise! ses traits sont ceux de la femme hindoue, ses cheveux bouclés trahissent l'Europe. La laideur est inconnue dans son pays, ses manières sont douces, ses formes sont belles. Les roses de ses joues donneraient des roses à tous les visages; le rossignol n'a pas de plus doux accens; ce n'est pas une *anglaise*, mais une *angélique* créature;

seulement elle aime démesurément les bijoux. Quel est ce panache de plume qui ombrage sa tête? Quel est ce bruit de métal qui frémit dans ses cheveux?

L'histoire n'a pas été stérile pendant l'époque dont nous parlons. Depuis 1774 jusqu'en 1835, Saad Allah Emveri, Ahmed Wassif, Malidje Khalib Nouri effendi; Pertou effendi; Azim; Chanizade; Omersade Souleiman; enfin, Esadsadè, la plupart investis de charges importantes et de missions majeures, la plupart mêlés aux plus grands événemens de leur époque, ont rempli les fonctions d'historiographes de l'empire. Wassif est le plus célèbre et le plus fécond d'entre eux; on lui doit *les Annales de l'Empire* pendant les années 1783, 1784, 1785, 1786; *l'Histoire du sultan Selim*; et *l'Abrégé de l'Histoire ottomane* de 1754 à 1772. Edib, maître des cérémonies, a composé une autre Histoire du sultan Selim; Emveri, *l'Histoire de l'Empire*, de 1769 à 1783, et celle de *la Guerre de la Porte et de la Turquie*; Nouri effendi, celle de l'Empire pendant la réforme du Nizam Jedid et la Révolte des janissaires, de 1794 à 1799. On doit à Saïd effendi Kiaia, Juge suprême de Romélie, une bonne Histoire des deux dernières Révolutions du trône; à Wahid pacha, *la Dernière Conquête de l'île de Chio*; au médecin Behdsher effendi, la Traduction de la *Campagne des Français en Égypte*, composée en arabe par Abderrhaman, et la continuation des *Vies des Reis Effendis*, par Faik, ainsi que celle des *Vies des Mouftis*, par Moustakimsade. La vie de ces historiens ne s'est pas écoulée dans l'obscurité du cabinet. Wassif, entre autres, prisonnier des Russes, ambassadeur en Espagne, tour à tour en faveur et disgracié, a connu par expérience le mouvement capricieux des cours, l'incertitude

de la fortune, les hasards de la guerre. Aussi, est-ce le roi des historiens ottomans modernes; son récit est vif et quelquefois des anecdotes personnelles augmentent l'intérêt de sa narration. C'est ainsi qu'il fait un tableau très-animé de la déroute qui se mit dans le camp des Turcs, lorsque Kamenski les eut vaincus auprès de Koslija. Non seulement il n'oublie aucun des détails de l'histoire diplomatique, mais il entre dans beaucoup de particularités intimes qui font connaître les mobiles secrets des déterminations prises par les gouvernans. Ainsi, d'après cet historien, la Porte Ottomane n'a réorganisé son imprimerie et acheté les types et matrices qui, appartenant au renégat Ibrahim, allaient être vendus aux Français, que pour empêcher ces caractères de tomber entre les mains des infidèles, et de peur que les presses parisiennes ne publiassent des livres ottomans, comme les presses du Vatican l'avaient déjà fait.

Au commencement du dix-neuvième et à la fin du dix-huitième siècle, quatre reis-effendis se sont distingués parmi les écrivains musulmans : Nejib, traducteur du Traité de politique arabe, par le grand sheikh Suhrwerdi, traité que Saladin (Saleh-ed-din) consultait sans cesse, et que le sultan Selim portait toujours avec lui; Rashid qui concourut avec Wassif à faire renaître l'imprimerie de Constantinople, et qui, apprenant de la bouche du baron Herbert, internonce impérial, la mort de Marie-Thérèse, s'écria : « Le pilier de la paix est tombé; » Mahmoud qui, avec l'aide des frères Argyropoulo, fit paraître à Constantinople *les Nouveaux Réglemens*, et qui périt victime de la révolution de 1807 : enfin Ratib Aboubekre effendi, plus remarquable que les précédens, et qui, après avoir écrit des poésies sous le nom de Behmen, prit le sobriquet peu poétique de Ratib (l'homme d'ordre

et d'analyse). Il le justifiait parfaitement; c'est à lui qu'est due la statistique de l'Autriche, dont nous avons parlé plus haut avec éloges. Plusieurs fois exilé, tour à tour élevé aux premiers emplois et rejeté dans la défaveur par le souffle inconstant du despotisme, il profita de sa situation, comme envoyé de second rang auprès de la cour de Vienne, pour terminer, avec le secours de Mouradjea d'Ohsson, le bel ouvrage que nous avons cité. C'est peut-être le seul produit de l'intelligence asiatique où l'on retrouve l'analyse, l'exactitude et la classification européennes. Cet homme distingué fut décapité en 1799, au moment où il allait être nommé grand-visir.

On peut nommer encore, après ces écrivains, Jelebi effendi, l'un des premiers moteurs des réformes ordonnées par Selim III, auteur d'un Traité sur le Nizam-Jedid, que Wilkinson a traduit en anglais. Nous ne rappelons pas ici les noms des auteurs dont les ouvrages ont été publiés par la presse de Constantinople, et dont nous avons déjà donné la liste incomplète; il faut y ajouter quelques théologiens, philologues, juristes et grammairiens.

Selim III ne se contenta pas d'encourager les lettres, de ressusciter la presse, de faire traduire des ouvrages remarquables, tels que le dictionnaire Bourhan et le Kamous, et de fonder l'école des ingénieurs; il cultiva lui-même la poésie et composa des ghazels fort remarquables, une élégie surtout qui lui fut inspirée par la solitude et le désespoir de la prison. Nous citerons une de ces ghazels adressée à son favori Housleinga.

« Jour et nuit mes yeux pleurent les peines que tu ressens. Tous ceux qui savent ce que je souffre ne peuvent s'empêcher de gémir avec moi. Les roses du bosquet, en voyant le signe de douleur empreint sur ma poitrine, s'attendrissent elles-

mes et pleurent des larmes de rosée. Le médecin est venu ; il a vu ma douleur, et sympathisant avec elle il s'est écrié : Toi qui souffres, il n'y a qu'un remède à ta souffrance, c'est de pleurer. En effet, comment ne pas prendre en pitié mes chagrins ? Les nuages eux-mêmes font tomber en signe de compassion la pluie de leurs larmes. »

Si nous descendons jusqu'aux tems modernes et que nous y cherchions les traces de la flamme et de l'inspiration poétiques, nous reconnaîtrons avec peine la décadence de l'ancien génie ottoman. Les poètes actuels croient avoir bien mérité de l'avenir et de leur patrie, lorsqu'ils ont rédigé des chronogrammes, c'est-à-dire composé des vers ou sentences, exprimant des faits historiques et marquant par certains caractères alphabétiques et numériques le chiffre et la date du fait rapporté. Dans les langues turque, arabe et persane, le même mot *terikhi* (ταριχευειν) signifie à la fois histoire et chronogramme ; aussi la plupart des historiens se croient-ils forcés à subir cette torture poétique. Le directeur actuel de la presse, historiographe de l'empire, est un grand chronogrammatiste. Il a composé en outre, sur le voyage du sultan à Andrinople, un poème intitulé l'*Itinéraire de la Bonté*, et qui contient une immense kassidet de soixante-treize stances. L'yacht de Mahmoud, pompeusement surnommé la *Montagne Errante*, s'était atterré sur un banc de sable ; mais après quelques efforts on était parvenu à le dégager. Voici comment le poète historiographe explique cet événement :

« Présomptueux, n'allez pas croire que le vaisseau du Padichah, objet d'envie pour la mer et pour la terre, ce noble coursier des eaux a fait naufrage ! Non ! Il a baissé sa crinière aux pieds du sultan et s'est frotté sur le sable qui est la poussière de la mer ! »

Ces vers exagérés sont à peu près ce que l'on trouve de plus ingénieux dans la poésie moderne, dont tous les héros rivalisent de couplets chronogrammatiques. Il faut placer à leur tête Mir Alemsade (le fils du porte-étendard sacré) et Ketshedsade (le fils du fabricant de couvertures). Ce dernier surtout, fertile et misérable écrivain, a composé dix mille couplets historiques, tous remarquables par l'exactitude des chiffres et l'aridité de la pensée, et qui forment un diwan fort estimé de ses contemporains. Si les Ottomans le nomment le pilier de la poésie moderne, on peut le comparer, sans ravaler sa gloire, à ces piliers chargés d'affiches, et qui offrent à tous les regards le registre des événemens et des annonces. C'est dans son recueil que les annalistes futurs puiseront les dates les plus exactes et les plus minutieux détails ; il est l'esclave des événemens, le poète lauréat de chaque promotion, l'annotateur de toutes les particularités, le greffier poétique de tout ce qui se passe dans l'empire.

Depuis long-tems l'Orient a adopté avec faveur ce double fantôme de poésie et d'histoire, qui les tue l'une et l'autre en prenant leur forme; le modèle de ce genre singulier est l'*Histoire poétique de Perse*, par Wassaf : chez ce dernier, l'imagination domine tellement que l'histoire et la réalité disparaissent. Il vous embarque avec lui sur un vaisseau, qui, fuyant à pleines voiles sur l'Océan magique des fictions orientales, ne vous fait toucher à aucun rivage. La sécheresse du poète moderne, au contraire, n'offre que des chiffres chronologiques au milieu de mots insignifians. Il a nommé son recueil le *Trésor des Monumens ;* en effet, c'est un dépôt assez précieux de souvenirs historiques. On peut remarquer dans cet ouvrage, comme symptômes de la révolution subie par l'empire d'Osman, la suppression ou l'oubli du

Bismillah, ou invocation du nom de Dieu (début sacramentel et obligé de tous les poëmes), et un esprit de tolérance envers les hérétiques ou les shiites de Perse; tolérance dont il serait impossible de trouver un exemple antérieur parmi les poëtes ottomans. Louanges du prophète, des saints, de Mahmoud, de ses amis, de ses favoris, de ses ministres; de ses chevaux, de ses kiosques; ghazels mystiques, mais dénuées d'inspiration; gloses sur les auteurs anciens; tels sont les matériaux de l'énorme diwan de Ketschedsade, écrivain aussi volumineux qu'insignifiant, et qui, semblable à tous les poëtes de la dernière décadence, allie ridiculement le pathos du style et la platitude de la pensée.

Le *Miroir des Victoires* (Ainei Sade), de Mohammed Mir Alemsade, s'élève un peu au-dessus des œuvres de Ketschedsade; c'est un long panégyrique de Mahmoud, précédé du panégyrique du poëte, par douze lettrés contemporains. *Le Miroir* est divisé en douze points, qui coïncident avec les douze travaux d'Hercule. Rien ne ressemble mieux à ces productions du génie oriental dégradé que les poëmes semi-historiques du moyen-âge, intitulés le *Vergier d'Honneur*, la *Forêt de Liesse*; c'est le même esprit symbolique, la même exubérance d'éloges et la même froideur d'invention. Il compare successivement Mahmoud à Alexandre-le-Grand, qu'il appelle le Juste, *Adli*, parce que tel est le prénom que Mahmoud a choisi; à Mourad IV, sous lequel Bagdad fut conquise; au sultan Abdoulhamed, qui étouffa l'insurrection des Levende, comme Mahmoud écrasa celle des janissaires; à Haroun-el-Raschid, le patron des sciences; à Bahram-Gur, monarque sassanide, célèbre archer, mais moins habile que Mahmoud, bien entendu, etc., etc. Mais à quoi bon analyser ces treize cents couplets de prose rimée, terminés

par un appel aux critiques, l'éloge du poète (Fachrije), et trois épilogues. On chercherait en vain une étincelle de poésie au milieu de cette composition sans force, sans coloris et sans chaleur.

Que dire encore d'Isset effendi (le seigneur de l'honneur), et de Rifat Beg (le prince élevé)? L'un et l'autre riment en chronogrammes les exploits de Mahmoud, quand le prince a lancé la flèche avec assez d'adresse pour toucher le but. Le Seigneur de l'Honneur et le Prince Élevé sont de très-absurdes poètes. La sultane Heibetoullah, sœur de Mahmoud, a le mérite d'avoir composé une chanson devenue populaire, que nous rapporterons pour la curiosité du fait. Avant elle, trois femmes ottomanes s'étaient occupées de poésie : Mihri, Seineb, Ridki et Ani. La petite élégie suivante, qui respire une douleur profonde, est écrite en dialecte *sharki* ou sarrasin ; elle est fort connue. Ce n'est pas un phénomène peu remarquable qu'une ballade mélancolique composée à Constantinople par une sultane, et qui a obtenu tout le succès d'un vaudeville nouveau.

Tristement, nonchalamment, j'ai bu le poison de la vie: l'ame que porte mon corps est une fatigue pour lui. Les peines de la vie me brûlent, et l'ame que porte mon corps est une fatigue pour lui.

Le monde où vivent les hommes est une forêt sombre où le soleil de la vérité ne brille jamais ; je l'ai cherché pour lui sourire et ne l'ai pas trouvé. Peine effroyable ! l'ame que porte mon corps est une fatigue pour lui.

Le monde n'a aucun sens pour moi ; en vain mes amis m'invitent à vivre. Mes prières, pour obtenir quelques gouttes de félicité, ne sont pas entendues ; l'ame que porte mon corps est une fatigue pour lui.

Où est-elle, la vérité pure ? où est la sincérité sans mé-

lange? dans quelle terre étrangère se trouve la coupe précieuse qui renferme ce nectar? Je ne puis le savoir, et l'ame que porte mon corps est fatiguée de lui.

Les lettrés de Constantinople sont assez nombreux; les écoles sont semées avec profusion sur la face de l'empire : mais rien de plus rare qu'une production de quelque mérite. Les deux présidens de l'école du génie, Ishak-Khoja, et Seied-Seid-Mohammed-Esad, sont les deux flambeaux actuels de la littérature orientale : l'un s'est surtout occupé de mathématiques, et l'autre, après avoir été juge de Scutari, puis juge des camps, enfin juge de la Mecque et de Constantinople, est chargé depuis trois ans de publier le *Registre des Événemens*, journal historique de l'empire. Nos lecteurs, curieux sans doute de savoir comment on écrit en prose dans la moderne Constantinople, trouveront dans les lignes suivantes un échantillon remarquable du style d'Esad.

Étincelans comme les étoiles, brillent le mérite et la dignité des hommes studieux et savans, gloire de l'humanité, ornés des ornemens de l'érudition et polis par la pierre-ponce des bonnes actions. Ainsi parlent le Coran et les meilleures traditions. Aussi, la bienveillance et la générosité des sublimes sultans et padichahs s'est-elle toujours répandue sur ces hommes remarquables; et entre autres, on doit vanter sous ce rapport Sa Majesté régnante dominatrice du monde... *(Ici quarante lignes d'éloges orientaux sur les qualités et la grandeur du sultan)*. Jamais générosité plus souveraine ni faveurs plus infinies n'ont été progressivement distribuées aux théologiens, philologues, sheikhs et hommes instruits; jamais, dans aucune page monumentale, aucune marque d'aussi grande estime et d'aussi haute considération n'a été donnée par un monarque, ni lue dans aucune histoire, que celle dont le magnanime sultan vient de faire preuve après la mort de Yasindshisada-Mowlava-Es-Seid-Abdulwenhal effendi; l'ad-

mirable et le sublime chef d'Islam, second Seadin... *(douze lignes de protocoles et d'éloges)*, et qui, dans la nuit de kadr (le 27) du mois de Ramadan, a pris logement dans la maison du linceul. Sa majesté *(plusieurs lignes d'épithètes)*, a bien voulu condescendre à assister aux prières du midi pour les morts, dans la mosquée du père de la Conquête (Mohammet II); et prenant la peine de quitter de grand matin son palais des Lampes sur le Bosphore, elle s'est dirigée vers la ville. En remplissant ce devoir pieux au milieu d'une assemblée de musulmans, Sa Majesté très-gracieuse a proclamé sa haute estime pour les hommes de la science; exemple que jamais la langue des historiens n'avait jusqu'ici annoncé au monde, et que l'on ne trouve dans aucune biographie : Sa Majesté n'y était donc portée que par un mouvement intérieur, et non par l'autorité des souvenirs. Aussi tous les assistans, multitude infinie de musulmans, de juges, de professeurs *(Nouvelles épithètes)*, qui étaient accourus pour être témoins de cette grande marque de respect et d'égards, répétèrent-ils du fond de leur cœur cette indispensable prière pour la longue vie de sa majesté et sa conservation sur le trône de Dieu.

O Dieu! nous te prions de conserver à jamais et à jamais dans le palais de la Santé, le corps sacré de Sa Majesté très-gracieuse, qui connaît l'ame du monde, qui est douée de la perspicacité des anges, etc., etc.! Amen, par la grâce des paroles magiques *Taz* et *Yiz* *(Deux mots mystérieux du Coran.)*

On voit combien cette éloquence verbeuse a peu de droits à l'admiration du monde. Pour dire que le sultan a bien voulu assister aux prières funèbres après la mort d'un muphti, l'auteur emploie quatre pages in-octavo. C'était d'ailleurs un événement d'une certaine importance et qui se rapportait au plan de Mahmoud pour la civilisation scientifique de son pays.

Cette civilisation n'est-elle pas diamétralement contraire à l'organisation sociale, et à toute la vie du peuple ottoman? On serait tenté de le croire quand on voit l'ancienne énergie du génie musulman s'affaiblir et se dégrader, à proportion des efforts tentés par le sultan, et des nouvelles preuves d'activité que donne la presse protégée par lui? Le style, au lieu de s'épurer, se corrompt; les gallicismes et même les locutions moscovites se reproduisent souvent dans le langage. La gazette officielle en est remplie; les termes de commandement employés dans les exercices militaires sont donnés en français et non en arabe, langue assez riche cependant, et qui (si l'on ne voulait pas employer le turc), eût fourni toutes les expressions nécessaires aux évolutions et aux manœuvres des troupes. Les mots même que l'Europe a empruntés à l'Orient pour les défigurer, c'est maintenant la Turquie elle-même qui nous les emprunte sous leur forme nouvelle et mutilée.

Ainsi nous avons fait du mot arabe *makshen*, les mots *magazin, magazine*. Maintenant on dit à Constantinople : *magazina*. Le *taarif* des Arabes est devenu tarif en Europe; maintenant on se sert à Constantinople du mot *tarifa*. Les changemens du langage indiquent les révolutions des esprits avant que les révolutions des empires soient accomplies. L'Europe avait déjà envahi Constantinople avant même que Mahmoud se fût avisé de constater le changement et de le faire passer dans les lois. Selon nous, il ne s'infusera dans les mœurs que pour achever la destruction du croissant, déjà si cruellement ébranlé.

Des calligraphes, ou écrivains turcs, justement célèbres pendant les deux derniers siècles, perdent progressivement leur habileté héréditaire. Il arrive dans l'empire

mahométan ce qui arrivait en Europe à la fin du quinzième siècle, l'art des copistes cède à l'influence de la presse. Le sultan lui-même, comme son prédécesseur, tire vanité de sa belle écriture; mais à Constantinople même, on trouve difficilement aujourd'hui de bons copistes, capables de reproduire un manuscrit arabe avec exactitude et correction; et les secrétaires du trésor ont tellement perdu l'habitude de l'ancienne écriture, qu'il leur est impossible de déchiffrer les tableaux statistiques et financiers contenus dans l'*Histoire Persane* de Wassaf. On emploie dans les affaires d'état, excepté dans les travaux de la chambre des comptes, une écriture beaucoup plus lisible et plus simple qu'autrefois; mais on a perdu l'usage de ces ornemens et de ces caractères pittoresques qui, pendant le siècle dernier, faisaient une œuvre d'art de chaque diplôme et de chaque lettre officielle.

Que dire de la presse égyptienne du Caire, fille de l'imprimerie de Constantinople où ses caractères ont été achetés? Elle ne semble avoir été instituée que pour la publication des réglemens militaires du nouveau monarque. On ne peut attendre un développement intellectuel quelconque d'un pays qui marche à la civilisation par le désastre, et dont la réforme même est le ver rongeur qui dévore ses enfans.

Les Oulémas, la véritable hiérarchie scientifique et littéraire, subsistent toujours et constituent le seul symbole ottoman de la force intellectuelle. Leur principe est la stabilité, non le mouvement; la croyance, non l'analyse; l'attachement au passé, non le progrès vers l'avenir. Aucun de ces sentimens n'est détruit; ils vivent tous au fond du génie musulman; et les réformes nouvelles, la tendance vers l'imitation de l'Europe, ne réussissent qu'à détruire les vieilles qualités nationales sans faire pénétrer

une nouvelle existence dans ce corps appauvri par les années. Une littérature n'est grande que lorsqu'elle est nationale; détruire la nationalité pour reconstituer une littérature est donc une contradiction absurde, une impossibilité flagrante. A côté du renouvellement factice introduit par le sultan, vous trouvez tous les signes de la décrépitude. Des journaux s'impriment, mais la pensée meurt. L'étude de l'histoire est encouragée; mais l'investigation historique, fille de l'analyse et de la compréhension intellectuelle, n'existe nulle part. On insère des distiques dans la *Gazette officielle*; mais la poésie radote et s'occupe à rimer des chiffres et des dates. Des ouvrages s'impriment, mais sans se répandre dans l'empire. On relit les vieux auteurs, non pour s'élever à de nouvelles idées et pour étendre la sphère de la pensée, mais pour les surcharger de notes, de glossaires, d'appendices, de commentaires, de scholies, productions parasites qui s'attachent à l'arbre de la science pour absorber sa sève et détruire ses fruits. Il y a beaucoup d'écoles, mais l'idiôme se corrompt. La littérature ottomane se détache de son type originel; elle paraît s'écarter de l'Asie pour se rapprocher de l'Europe; mais ce rapprochement, au lieu de l'enrichir, la dégrade; elle perd ses qualités sans acquérir les nôtres et sans renoncer à ses défauts.

(*Athenæum.*)

Esquisses Morales et Politiques.

—

MOSCOU ET SES HABITANS (1).

« Vous êtes à Moscou, me dit le conducteur du *drosky.* » Je descendis de voiture, le cœur serré.

On m'avait souvent parlé de la barbarie du Nord ; et quand je me trouvai à Moscou dans la rue *Loubenka*, chez un Tâtare qui loge les étrangers, et dont le domicile fort connu a reçu le nom français *de maison du Tâtare Ismaïlof*, je ne pus m'empêcher de ressentir un mouvement de crainte et d'ennui. Mon isolement me pesait. Au milieu de quelle nation me trouvais-je? Point d'amis ; les longues barbes et les longs manteaux que j'avais aperçus ne semblaient pas me promettre une hospitalité bienveillante. Tout me paraissait hostile : le conducteur de mon drosky avait reçu mon argent sans rien dire et s'était éloigné en fouettant ses bêtes. Un chien que je rencontrai sur l'escalier du Tâtare s'était retiré en grognant à mon approche. D'abord, je me jetai sur une chaise dans la petite chambre qui m'était assignée : quelques-unes

(1) Note du Trad. Nous empruntons cet article curieux sur les mœurs actuelles des Moscovites, leur commerce, leur industrie, leur situation sociale, à M. Leitch Ritchie, écrivain sagace, que distinguent une observation pénétrante et une heureuse simplicité de style. Il a publié plusieurs romans, parmi lesquels sont spécialement estimés ceux qui contiennent des tableaux de mœurs bourgeoises, que Leitch Ritchie excelle à reproduire.

des pensées lugubres dont les voyageurs sont rarement exempts, et dont ils ne parlent à personne quand ils font le pompeux récit de leurs entreprises, traversèrent ma pensée : mais ce lâche sentiment ne pouvait durer. Je repris courage, m'approchai de la fenêtre, l'ouvris d'une main discrète, passai d'abord le nez, puis une partie de la figure, et enfin, plus de la moitié de ma personne.

Ce petit voyage de découverte n'était ni trop rassurant ni trop lugubre. Pour résultat de mon expérience, je savais que j'habitais une grande maison assez propre et assez bien construite, formant une espèce de parallélogramme avec une grande cour au milieu. Les bâtimens avaient de la régularité, mais sans élégance. Divers ustensiles en débris, appendus aux fenêtres, témoignaient de la pauvreté des locataires qui avaient vue sur la cour. En face de moi, un banc de bois servait d'appui à cinq ou six personnages immobiles comme des statues, une longue pipe à la bouche, l'œil fixe et ardent, et dont la physionomie n'avait rien de cette expression douce et paternelle qui caractérise en général les Moscovites. Ces messieurs étaient des Tâtares ; les voilà donc, ces descendans des Mongols ; les voilà réunis dans la ville que leurs pères ont jadis incendiée et couverte de sang : véritables Asiatiques, ennemis de la souche slavonne et dont la férocité ne s'est jamais démentie. Les uns s'appuyaient nonchalament sur la muraille, d'autres se promenaient d'un air solennel et à grands pas. Ces gens-là forçaient ma pensée à voyager jusqu'au pied du Caucase. Il y avait quelque chose de calme, de profond et de dur dans les regards de ces hommes dont les yeux se fixaient tous sur une petite fenêtre fermée. En vain essayais-je de suivre la direction de leurs rayons visuels : la fenêtre fatale ne m'offrait rien qui pût satisfaire ma curiosité. De tems à

autre, un homme sortait en toute hâte d'une des portes donnant sur la cour, adressait quelques paroles aux membres du groupe mystérieux que je viens de décrire, n'attendait pas leur réponse, et s'en retournait comme il était venu. Ce manége se répéta cinq ou six fois; puis tout-à-coup la fenêtre de s'ouvrir : un long cri, une espèce de hurlement infernal jaillissant de cette fenêtre, frappa l'oreille de tous nos Tâtares qui prirent aussitôt la fuite et disparurent. Je les vis entrer dans les petites portes de leurs demeures respectives pour reparaître quelques minutes après. Un cadavre étendu sur un lit de paille fut apporté par deux domestiques : bientôt les Tâtares qui revinrent formèrent un cercle autour du corps, s'accroupirent en s'asseyant sur leurs talons et commencèrent une espèce de psalmodie lugubre prononcée à voix basse, et dont les pauses solennelles et le rhythme grave me communiquèrent une sorte d'émotion.

Un grand seigneur tâtare avait quitté ce monde, une étoile était tombée, un descendant d'une noble race était allé s'asseoir dans le paradis de Mahomet. La cérémonie funèbre dura près d'une demi-heure sans aucune variation ; il y avait là de quoi endormir les auditeurs les plus robustes. La cour s'était remplie de Russes et de Tâtares qui, la tête découverte, assistaient à cette monotone représentation. Enfin, on emporta le corps et le lit de paille; la procession s'achemina vers le cimetière; et le défunt, que la chaleur vitale n'avait pas quitté, fut consigné à son éternel repos. Une heure s'écoula, le crépuscule assombrit les objets, et la procession rentra.

J'étais resté à ma fenêtre, observant tout avec cette curiosité niaise du voyageur qui prend la nouveauté des objets pour une séduction irrésistible et dont l'admiration béante s'attache aux plus simples accidens de la vie. Déjà

le soleil ne jetait plus qu'une clarté incertaine lorsque tous les habitans du carré, voulant profiter de cette dernière heure, sortirent les uns après les autres de leurs domiciles, et se groupant irrégulièrement, remplirent la cour presque entière. Ceux qui appartenaient aux plus pauvres maisons étaient russes, et l'éclat de leurs costumes contrastait bizarrement avec l'indigence de leurs demeures. Un petit escalier extérieur, en bois et fort pittoresque, se trouvait pratiqué sur le côté gauche. Une douzaine de jeunes gens y prirent position, les uns couchés, les autres debout, plusieurs les bras croisés avec naïveté et abandon, attitude qui est toujours pittoresque quand elle n'est pas préméditée et théâtrale. Un chapelet posé sur le front ceignait leurs grands cheveux blonds et formait comme un diadème de cuivre ou d'étain au-dessus de leurs sourcils. De larges ceintures de toutes couleurs rattachaient leurs pantalons à l'orientale qui descendaient jusqu'aux genoux. Bientôt après, plusieurs jeunes filles parurent sur la scène, les unes paisiblement assises sur le banc que nos Tâtares avaient occupé, les autres formant des groupes assez gracieux, passant les mains sur les épaules de leurs compagnes, ou se tenant embrassées par la ceinture. Tout cela était d'un fort joli effet, bien que le hasard parût s'être chargé seul de la mise en scène; mais la plupart des acteurs attachaient une grande importance à ce moment, et je parie que, depuis le matin, presque tous les habitans de cette petite république y avaient sérieusement pensé. L'apparition des jeunes filles fut pour les garçons le signal d'un chœur qu'ils entonnèrent à la fois, et qui ne tarda pas à recruter des musiciennes dans la troupe des jeunes filles. Les voix aiguës de ces dernières se mêlaient à la voix plus grave des hommes, et j'entendis se succéder ainsi

trois ou quatre chants nationaux qui ne manquaient pas de charme dans leur extrême simplicité, et qui ressemblaient beaucoup aux mélodies les plus sauvages de l'Ecosse, ma patrie. J'étais charmé. La nuit vint inaperçue; et je ne pus m'empêcher d'admirer la poésie naturelle que les races les plus sauvages apportent en naissant; poésie que l'on retrouve chez un peuple opprimé qui passe pour manquer de génie.

Les Tàtares causaient toujours; ils ne pensaient plus à l'époque assez rapprochée où Moscou devenait leur proie et où le croissant, rouge du sang chrétien, dominait la cité sainte. De tems à autre, quelques femmes tàtares, soulevant leurs rideaux, cherchaient à observer ce qui se passait au-dessous d'elles, comme si elles eussent été jalouses des plaisirs que la loi chrétienne permet aux femmes russes. Je n'oublierai pas entre autres une fort jolie enfant qui pouvait avoir seize ans environ, véritable orientale qui ne sortait jamais de sa chambre et qui jouait aux cartes toute la soirée avec une vieille tante et sa vieille mère. Cet exercice et celui qu'elle donnait à sa curiosité toujours éveillée remplissait la vie entière de la jeune Tàtare; de minute en minute, elle dérangeait les épais rideaux sous lesquels elle vivait emprisonnée, puis les rabaissait vivement et avec crainte, comme si la conscience d'un tel méfait l'eût épouvantée.

Les hymnes érotiques des jeunes gens ne cessèrent que fort avant dans la nuit; leur expression était douce, et je commençais à me rassurer. Les barbares du nord ne me paraissaient plus si redoutables. Je me couchai sans crainte, au milieu de cette nation composée de Slavons et de Scythes. Mon réveil et la première promenade que je fis dans la ville ne me causèrent pas moins d'étonnement. Au lieu des repaires et des tanières que

je m'attendais à rencontrer, je trouvai des palais à l'italienne, dont l'effet général avait quelque chose de fantastique; des maisons peintes en bleu pâle, en rose, en vert tendre, en lilas, en jaune-paille comme des décorations d'opéra ; et des églises plus singulières encore, surmontées de mille coupoles d'une forme extraordinaire, peintes d'un vert éblouissant, d'un rouge incarnat, et quelquefois dorées. Le spectateur européen ne sait s'il est dans le pays des songes; le sentiment de la réalité lui échappe. A quel modèle rapporter ces étranges courbes décrites par les dômes, ces bizarres couleurs qui rappellent toutes les nuances de la tulipe, cet arc-en-ciel qui chatoie sur toutes les voûtes? on l'ignore; et l'on finit par trouver ce luxe barbare, aussi remarquable par son élégance que par la grâce et la légèreté de son caprice (1).

J'avais apporté une lettre de recommandation pour un prince. Les princes abondent en Russie : il y en a de riches, de pauvres, d'influens, de célèbres, d'ignorés ; nous connaissons trop peu l'organisation de la société moscovite pour apprécier exactement la valeur que ce

(1) Note du Trad. Le terrain sur lequel Moscou est construit, dit M. Schnitzler, est très-inégal, ce qui donne à la ville un charme particulier, par les points de vue dont on jouit à chaque pas. Les éminences qui l'entourent, au sud et à l'est, forment un vaste amphithéâtre, et dans son centre même le *Kreml* s'élève considérablemen au-dessus du lit de la rivière, au haut d'une colline d'où l'œil plane sur tous les quartiers du sud. Des bords de la Jaouza, le terrain s'élève par degrés et la ville gravit en quelque sorte la ceinture des montagnes qui l'entoure jusqu'à ces riches et majestueux couvens qui couronnent les sommités. Après Constantinople, Moscou est la plus grande ville de l'Europe : elle occupe une surface de 16,000,000 de toises carrées, et sa population s'élève à 320,000 habitans.

titre représente en Russie. Tous les fils d'un prince sont princes comme leur père ; cette colonie d'altesses partage la fortune paternelle ; après deux ou trois générations, il en résulte une colonie de fort pauvres gens. Les nobles qui n'ont rien vendent leurs propriétés ; une aristocratie de richesses ne peut s'établir ; le morcellement des héritages l'anéantit. Un seul homme a du crédit ; c'est l'homme en place : tout se trouve sous la main de l'autocrate.

Mon prince russe joignait à sa qualité d'altesse une fortune patrimoniale très-considérable et de hautes dignités. Sa grandeur reposait sur de solides bases : personne ne jouissait de plus de crédit. Il me parla d'O'Connell, de la réforme en Angleterre, de la situation des partis, avec une netteté de vues et une connaissance des hommes et des choses politiques, que je ne m'attendais pas à trouver dans ces régions cimmériennes. Il était dix heures du matin, et (chose qui ne s'est jamais vue en Europe) la princesse elle-même, apprenant qu'un étranger causait avec son mari, sortit de sa chambre, en petit bonnet du matin, et vint s'asseoir auprès de nous ; je la trouvai fort aimable, bien que dans cette grave circonstance elle eût manqué à l'étiquette, et qu'elle n'eût pas joué la princesse avec toute la solennité qu'une duchesse anglaise aurait regardée comme indispensable. Elle s'occupait, ainsi que son mari, d'institutions charitables ; et les renseignemens qu'ils me donnèrent l'un et l'autre m'étonnèrent beaucoup. Cette nation de barbares me parut étrangement avancée ; l'Angleterre aurait pu recevoir des leçons de sa bienfaisance éclairée, de sa philantropie bien entendue. Le prince convint que l'institution des hospices pour les Enfans-Trouvés favorisait la licence des

mœurs. « Mais nous pensons, ajouta-t-il, qu'il vaut mieux laisser la porte ouverte à mille fautes vénielles qu'à un seul crime contre l'humanité. »

La Russie est le seul pays où l'on ait mis en loterie les dots nécessaires à pourvoir les demoiselles et les veuves qui veulent bien s'accommoder d'un mari. Le comte Shemeretoff a fait les fonds de cette étrange et unique loterie. On assemble deux ou trois cents filles ou veuves mariables, pourvues de leur certificat de moralité, et recommandées par les autorités civiles. Les lots et les dots sont de 50, 100, 150 roubles, jusqu'à mille. Le cours du rouble, quand j'étais en Russie, équivalait à dix schellings et demi d'Angleterre (12 f. 50 c.). J'ai assisté à cette singulière cérémonie. Comme un de mes amis félicitait une jeune personne qui venait de gagner une prime à la loterie matrimoniale : « Ah ! mon Dieu, s'écria-t-elle, moitié riant, moitié pleurant, quel mari peut-on trouver pour cent roubles ? »

Je fus invité à dîner ; rien ne me rappelait la Russie. Point de fruits exotiques, de mets inconnus, de nouveautés bizarres ; c'était un dîner parisien dans toute la force du terme. Vins de Champagne, de Madère et de Bordeaux ; côtelettes, potages à la Soubise, entremets sucrés, rien n'y manquait. Le surtout venait des ateliers d'Odiot. Parmi les reproches faits à la Russie, celui-là est le plus juste et le plus mérité : je ne les accuse pas d'être barbares, mais d'avoir calqué trop servilement leur civilisation sur une civilisation étrangère et méridionale. Les Parisiens sont moins Parisiens que les Russes. Au moment où j'essayais de découvrir, dans ce repas, digne de Carême ou de Beauvilliers, quelques traces de barbarie septentrionale, un Russe, à qui je communiquai mon observation, me fit remarquer une vieille femme,

simplement mise, qui ne prenait jamais la parole, que l'on servait la dernière, qui ne se mêlait pas à la conversation, et qui, sans être confondue avec les domestiques, semblait occuper un rang subalterne parmi les convives. Presque toutes les familles russes accordent l'hospitalité à de vieilles parentes qui, dans cette condition, ne sont exposées à aucun mépris, mais pour lesquelles on se contente d'avoir des égards.

Les riches ont un certain nombre de protégés ou de cliens, qui, sur une invitation une fois faite, trouvent toujours leur couvert mis. J'ai été de ce nombre; une invitation générale n'a rien d'humiliant pour celui qui en profite. Les mêmes figures se retrouvent toujours autour des mêmes tables; cessent-elles de se montrer, le maître de la maison s'en étonne. Le prince à qui j'étais recommandé avait invité, quelques années auparavant, un officier qui ne manqua pas de se présenter tous les dimanches, et que l'on finit par connaître dans la maison sous le nom du *monsieur aux épaulettes*. C'était un homme de bon ton, qui causait bien, ne gênait personne; avec lequel cependant personne n'était lié. Peu à peu, il devint aussi nécessaire au dîner du dimanche que le service de table et les colonnes de la salle : quant à son nom, personne ne se le rappelait plus. Un beau jour, le monsieur aux épaulettes ne vient pas; on se met à table. Le maître et la maîtresse de la maison ont l'air embarrassé; la conversation est froide, le potage se sert lentement; quelque chose manque à la réunion. Enfin, le maître de la maison prenant la parole et fixant ses regards sur la place vide : « Qu'est donc devenu, demanda-t-il, le monsieur aux épaulettes? » Tout le monde l'ignorait. « Comment s'appelait-il? » Son nom n'était connu de personne. Les domestiques coururent à la recherche, et ne purent

donner aucun renseignement sur lui. On l'attendit en vain tous les dimanches; il ne reparut plus, et chacun des repas auquel il avait coutume d'assister porta le deuil du personnage mystérieux dont le souvenir anonyme se représentait sans cesse aux convives.

Les Russes ont une foule de domestiques, non seulement inutiles, mais fatigans et insupportables. Si vous entrez dans la maison d'un noble anglais, cinq ou six messieurs prévenans, affables, d'une complaisance flatteuse et non servile, vous entourent, vous débarrassent de votre manteau, vous montrent le chemin, vous comblent d'attentions et de prévenances. Dans l'antichambre d'un palais moscovite, vous trouvez une vingtaine de misérables mal vêtus qui vous toisent des pieds à la tête, et dont la gaucherie, les questions, la curiosité importune, vous font croire que vous vous êtes trompé d'adresse, et que vous êtes entré chez des gens de la dernière classe. Les uns s'étendent en bâillant sur les banquettes, les autres causent en souriant et en vous regardant; et vous pénétrez comme vous pouvez jusqu'aux appartemens du maître que personne ne vous indique. Quelques-uns de ces domestiques sont esclaves; d'autres profitent de l'indulgence de la police, qui, pour cinq ou six roubles, ne fait pas difficulté de délivrer un certificat de bonne conduite au plus mauvais de tous les serviteurs.

Le nombre des esclaves en Russie est beaucoup moins considérable que l'on ne pense ordinairement. Le nombre des véritables esclaves, de ceux qui n'ont rien en propre, que l'on peut tuer, vendre, charger de coups, et qui n'ont pas d'autre position dans la société que celle d'un cheval ou d'un mulet parmi nous, est à peu près équivalent à celui des nobles. La masse du peuple, la

grande majorité est toute attachée à la glèbe. Il y a cinquante ans, une loi a prohibé le commerce des hommes vendus comme bestiaux; mais en Russie ainsi que dans beaucoup d'autres pays, la loi n'est souvent qu'une lettre morte, et la théorie se trouve annulée par la pratique. Un Russe, à qui je représentais l'inhumanité des traitemens subis par les esclaves, me répondit avec raison que l'Angleterre civilisée avait été bien long-tems à se décider, et que la libre Amérique était aussi cruelle pour ses esclaves que Sparte pour ses ilotes et Rome pour les siens.

Analysons la société russe dans toutes ses parties. Au-dessus des esclaves se trouve une classe intermédiaire assez nombreuse : ce sont les paysans des nobles.

Ici, comme dans presque tout ce qui concerne les mœurs russes, la pratique a corrigé les erreurs ou plutôt les crimes de la théorie. Quand les institutions sociales sont tellement mauvaises que leur folie ou leur sottise compromet l'existence de la société même, Dieu envoie pour contrepoids la nécessité. Le serf de la glèbe, composant la masse de la nation russe, privé de liberté d'action, dépouillé de toute volonté spontanée, serait le plus misérable des êtres, sans cette révulsion qui fait pencher vers la clémence le plus terrible despotisme, vers le despotisme la plus effrénée des anarchies. Les maîtres sont forcés, par de redoutables exemples, de laisser tomber en désuétude les lois qui leur donnent un empire si étendu sur la vie et les mœurs de leurs serfs. Ces gens qui ne peuvent ni se marier sans permission, ni quitter leur ferme, ni changer de lieu, ne s'estiment pas trop infortunés; pour nous, Européens, leur bonheur nous révolterait, et la douceur avec laquelle leurs propriétaires les traitent serait une insulte à nos yeux.

Les paysans de la couronne s'élèvent d'un degré au-dessus des serfs. Ils paient (comme les serfs) un *obrok* ou tribut de vasselage, qui prouve que leur sort est le résultat d'une conquête accomplie dans les tems anciens ; mais cet obrok appartient au czar lui-même et non à un seigneur ; ce n'est plus qu'une espèce d'impôt ; et leurs villages, gouvernés par un membre de leurs corps, sont de véritables communes, qui finiront un jour par s'affranchir. Quand l'empereur veut les transporter en masses dans une autre région, il a le droit de commander cette émigration par colonies. Ce qu'il y a de vraiment curieux, c'est qu'après avoir visité beaucoup de cabanes, et vécu, tantôt avec les paysans de la couronne, tantôt avec les serfs de la glèbe, je n'ai pas trouvé la moindre différence entre leur situation et celle des paysans européens. Ils sont en général pauvres, intéressés, et le labeur les écrase ; demandez à un paysan de la campagne de Florence ou à un manant de la Picardie s'il jouit de beaucoup de loisirs ?

La quatrième classe, toujours en s'élevant vers la cime de la société, cime occupée par l'isolement de l'autocrate, comprend les bourgeois et les artisans de toute espèce. Lorsque ces derniers, serfs ou non, possèdent un capital suffisant pour exercer une industrie et s'établir, ils font leur déclaration, et se rangent dans la catégorie suivante, ou classe des marchands. Avec un capital de 300 roubles, on peut faire le commerce de détail dans l'arrondissement auquel on appartient ; 20,000 roubles donnent le droit d'exercer le négoce dans toute l'étendue de l'empire. Il faut un capital de 50,000 roubles pour établir des manufactures, exporter ou importer des marchandises. Ces trois classes ou corporations de marchands paient au gouvernement une taxe de 4 et 3/4 pour cent

sur le capital déclaré, sans que pour cela les individus cessent de payer leur obrok personnel. Quand ces esclaves deviennent riches, ils achètent leur liberté; souvent le maître la refuse; et quelquefois le puissant seigneur, dont la voiture vous éclabousse, dont les chevaux piaffent auprès de vous, c'est un paysan serf qui dépense plus d'argent que son propriétaire n'en a, et qui possède tout, excepté lui-même.

Cette mauvaise organisation sociale a répandu dans les classes inférieures une habitude d'improbité révoltante. Dans les rangs plus élevés, vous rencontrez le même mélange de mœurs, de caractères, de vices et de vertus que dans toute l'Europe; mais, en général, à mesure que la situation sociale des Russes est plus haute, le sentiment de l'honneur semble plus développé chez eux. La honte et l'abjection ne font naître aucune vertu.

Je me suis souvent donné le plaisir d'entrer dans une boutique, de marchander un objet de peu de valeur, et d'observer les mille ruses employées par le maître de la boutique pour doubler la valeur apparente de l'objet. Mais (chose extraordinaire), si je mettais ensuite à l'épreuve la probité de ce maître-fripon en laissant comme par mégarde ma bourse et quelques pièces de monnaie sur le comptoir, il ne manquait jamais de courir après moi et de me la rendre : après avoir épuisé toutes les ruses de son métier pour m'attraper un rouble, il repoussait le gain d'une dizaine de roubles qui ne lui eussent rien coûté. On dirait que le plaisir de friponner entre pour quelque chose dans l'habitude de la friponnerie, et que ces messieurs sont des artistes qui tiennent moins au lucre qu'à l'exercice de leur talent.

Pauvre Hiéronyme W***, de quelle triste aventure la probité friponne des marchands moscovites a-t-elle en-

richi les annales de votre vie! Je ne résiste pas au désir de la raconter, toute désavantageuse qu'elle soit à la renommée conquérante de mes frères d'Angleterre. W*** était né sous l'ombre protectrice de l'église Saint-Paul; l'aunage des calicots et des rubans avait constitué la partie solide de son éducation. Il devait toute l'élégance de son esprit et toute sa connaissance des hommes aux romans d'amour que les cabinets de lecture lui livraient. Cette étude produisit ses résultats. L'esprit d'aventures s'empara de lui; sûr des effets de sa beauté physique, et encouragé par l'exemple de tous les héros pauvres que l'amour couronne, à la fin des romans, d'un diadème de livres sterling, il se mit en route. Naples, Rome, Vienne, Madrid, lui semblèrent usés. Ce fut vers le pays des Barbares qu'il dirigea sa course. Je le connus dans la maison du Tâtare Ismaïloff, dont une Mme Vazmer fait les honneurs avec beaucoup de grâce. Il était triste; ses petites ressources étaient épuisées; aucune héroïne barbare n'avait encore apprécié ses mérites. En vain courait-il les aventures, les aventures ne se présentaient pas. Il me conta ses peines; et tout en souriant, je m'affligeai avec lui.

Un jour, que je le vis rentrer plus joyeux qu'à l'ordinaire, je le priai de m'expliquer la cause de cette allégresse inaccoutumée :

« Ah ! me dit-il, en rajustant sa cravate et d'un ton modeste qui me plut beaucoup, la plus jolie aventure du monde! Je passais dans la rue Petrovka, lorsqu'à travers le vitrage d'un joaillier, une figure de femme m'apparut : vraie beauté russe, l'ovale très-arrondi, plus de lis que de roses, un embonpoint fort développé, les traits irréguliers et agréables; un mouchoir de soie sur la tête couvrant une chevelure sans doute blonde comme toutes

les chevelures moscovites. Je m'arrêtai devant la boutique; je passai et repassai : nos yeux se rencontrèrent. Sans fatuité (vous savez que ce n'est pas là mon défaut), je crus voir une invitation formelle dans le rayon émané de son regard bleu et tendre. J'entrai. Je fus gracieux, aimable, poli; je marchandai long-tems un bijou dont je vous avouerai franchement que ma poche ne contenait pas la valeur.

— Eh bien; votre conquête, mon cher compatriote, était chose assurée?

— Hélas! non; il y avait un mari. Du fond d'une arrière-boutique, je vis le barbare s'avancer, vêtu de sa longue robe, avec sa barbe prodigieuse, et d'un ton menaçant: « Qu'est-ce que c'est? » demanda-t-il. Assurément je ne suis pas un lâche, mais je n'aime pas à me compromettre avec ces barbares; je pris mon chapeau et je partis.

— Et demain?

— Oh! nous verrons, reprit W*** d'un air plus modeste et plus prétentieux que jamais. »

Le lendemain, notre séducteur ne manqua pas de continuer le cours de ses exploits. Il se promena devant la boutique; sa canne frappa le pavé; son regard victorieux chercha sa conquête; hélas! quelle déception lui était réservée! Il vit entrer dans la boutique un étranger dont les habits et la tournure annonçaient la fortune et la distinction; il le vit faire plusieurs emplettes, causer, sourire, et prendre enfin son congé. Il lui sembla que la marchande russe était coupable d'une infidélité au premier chef. Comme ces pensées se pressaient dans son cerveau, et que le héros de mon roman s'éloignait à grands pas et fort agité du sanctuaire que la dame de ses pensées habitait, une main vint agiter la basque de son ha-

bit. W*** de se retourner. Un petit garçon qu'il avait aperçu dans la boutique de la joaillière lui remet entre les mains une bourse fort riche. Il l'ouvre, y trouve une bague d'or étincelante de diamans et une vingtaine de beaux et bons ducats. Il salua du fond de l'ame ces étrangers, dont la présence inattendue comblait ses désirs. Nul doute : l'héroïne barbare avait deviné sa situation, et lui envoyait à la fois un gage de sa tendresse et une preuve de sa générosité. Le pas du jeune Anglais devint plus élastique, sa démarche plus assurée. Quelques lecteurs trouveront ses sentimens peu chevaleresques ; mais je ne me charge pas d'être l'avocat et le défenseur d'un compatriote dont je ne suis que l'historien.

Il avait fait une vingtaine de pas, quand des voix confuses, grondeuses, véhémentes, et le bruit fait par plusieurs personnes qui courent à la fois vers un but, frappèrent son oreille. Il s'arrête, et reconnaît le mari que suivait un autre personnage. Un mari! et un mari russe! Le coupable prend la fuite. La foule s'amasse : un garde public cherche à l'arrêter ; il lutte un moment, tombe, et laisse échapper de sa main la bourse qu'il tenait encore. Bientôt ceux qui le poursuivent ont atteint le fugitif. On ramasse la bourse, et de grands cris de colère s'élèvent contre le malheureux Anglais.

« Où avez-vous trouvé ceci? Pourquoi gardez-vous ce qui ne vous appartient pas?

— Messieurs, criait le séducteur que le garde avait saisi au collet, je vous assure que je n'ai jamais parlé à madame qu'une seule fois dans sa boutique, et très-innocemment!

— Il s'agit bien de cela! Et cette bourse, que mon garçon vous a remise par mégarde, et qui contenait une valeur considérable, vous l'avez acceptée, vous l'auriez

gardée ! Monsieur (continua le mari en montrant du doigt le gentilhomme que W*** avait aperçu à travers les carreaux de la boutique) avait laissé cette bourse sur le comptoir. Ma femme s'est empressée de la lui renvoyer. Le messager vous a pris pour le vrai propriétaire, et vous n'avez pas eu honte de profiter de l'erreur ! »

Après cette mésaventure, le séducteur en fut quitte pour rendre la bourse. A la première occasion qu'il put trouver, il revint en Angleterre, ressaisit l'aune qu'il avait abandonnée à tort, et maudit les romans et les idées fausses que leur lecture peut donner aux voyageurs.

L'espèce d'honnêteté dont a fait preuve la marchande que je viens de citer n'est pas rare à Moscou. Quelques boutiquiers pratiquent volontiers cette probité boiteuse et incomplète. Ils établissent une différence notable entre le mot *attraper* et le mot *voler*; nuance de synonyme que n'adopteraient pas des moralistes plus rigoureux.

Au surplus, les boutiques russes sont à peu près aussi bien garnies que celles de la plupart des villes d'Europe. A Memel, dernière ville qui sépare le monde civilisé du monde moscovite, on m'avait prévenu que la ville des czars serait absolument stérile de toutes ces nécessités superflues que nous nommons *comfort*, et sans lesquelles on ne peut pas vivre. J'avais peur d'être forcé, par cet état de civilisation, à négliger les soins de propreté, et toutes ces demi-vertus, qui, si elles ne nous conduisent pas droit au paradis, nous aident au moins à supporter l'enfer terrestre que Dieu nous a ménagé. Quoi ! une chevelure hérissée, des bottes grimaçantes, des bas mal faits, pas de gants ! quelle vie pour un Anglais ! Je fus agréablement trompé, et je ne pus m'empêcher de témoigner au colonel Paul Monchanoff l'étonnement que j'éprouvais de voir les boutiques russes garnies de toutes les fri-

volités indispensables que le dandy anglais a créées pour désespérer le vulgaire et se distinguer parmi les animaux pensans qui peuplent la surface du globe.

« En effet, me dit le colonel, qui avait puisé, je ne sais où, assez de science et de documens positifs pour faire honte à grand nombre de professeurs, nous sommes une nation jeune, et vous n'attendiez pas cela de nous. Mais ignorez-vous que notre génie propre, c'est l'imitation ? S'assouplir, se plier, se prêter, copier ; voilà le Slave. Cet homme, regardé comme un sauvage des forêts, doué d'attention, servi par les organes les plus flexibles, n'a besoin que d'un modèle pour reproduire en peu de tems les fruits de la civilisation la plus avancée. A l'académie des arts de Saint-Pétersbourg, vous verrez un beau buste de Catherine II, et vous l'admirerez : ressemblance parfaite, beau caractère de tête, attitude naïve. Le bloc de marbre qui a servi à l'artiste se trouvait sur le quai ; un pauvre moujick ou esclave, parfaitement ignorant, se mit à le tailler à coups de hache ; telle il avait vu Catherine dans ses statues et ses portraits, telle il la reproduisit. Que ce soit faculté créatrice, instinct des arts, ou simplement facilité d'imitation, je n'en sais rien ; mais le peuple copiste par excellence, c'est le peuple moscovite, qui aujourd'hui est la seule expression grandiose de la nationalité slave. Vous savez que les Slaves, pasteurs dans leur origine, toujours errans, souvent en guerre avec des envahisseurs, ont conservé, dans les nombreux fractionnemens subis par leur race, la douceur simple des mœurs, la grâce fluide de langage, et une surprenante aptitude à s'identifier aux autres peuples.

» A quelques verstes de Moscou, le pays est couvert de cabanes occupées par des ouvriers moujicks. Vous les voyez assis, près de leur fenêtre, au métier qui roule,

siffle, crie sous leurs mains, et produit des velours brodés et brochés, de la soie ouvragée d'après les échantillons les plus modernes et les plus riches. A peine un dessin est-il arrivé de Lyon ou de Manchester, le Russe s'en empare; vous distingueriez difficilement le modèle de la copie. Mais ils attendent la création, ils ne vont pas au devant. Souplesse, patience, adresse, finesse, persévérance, dextérité, toutes ces qualités n'ont pas encore élevé les Russes jusqu'à l'invention spontanée. Peut-être leur situation sociale y a-t-elle contribué. Ils ont montré du courage à la guerre; mais un courage soumis à la discipline, un courage passif. La hardiesse libre de l'imagination ne leur a pas encore inspiré ces créations neuves que les autres peuples imitent. Nous commençons dès le berceau à nous modeler sur l'Europe; nous autres nobles, notre gouvernante est Anglaise, nous bégayons l'anglais; notre précepteur est Français : on parle français à la cour. Nous savons le français à dix-huit ans. Nos missions diplomatiques exigent que nous apprenions l'allemand, et notre trentième année ne se passe pas sans que l'italien, la langue du pays que nous aimons par-dessus tous les autres, soit venue compléter notre cours de linguistique.

»Nous n'imitons pas seulement la civilisation, mais la barbarie. Les Tâtares avaient, il y a quelques années, le monopole d'une étoffe très-précieuse, très-agréable à l'œil et très-chaude, qui simule le velours ; nos moujicks, qui vivent de peu, l'ont fabriquée à meilleur marché, et aujourd'hui les Tâtares, forcés de venir se fournir chez leurs concurrens, qui leur ont enlevé cette industrie, se contentent de vendre en détail l'étoffe ainsi achetée, que le chaland a la bonhomie de regarder comme une marchandise, comme un précieux emprunt fait au dé-

sert, et qui est née sous la main d'un moujick, aux portes mêmes de la ville. Elle ne se vend que deux roubles (21 schellings) l'archine (mesure de deux pieds quatre pouces.)

« Nous avons enfin pris le dessus des Polonais pour la fabrication des étoffes de laine. Les plus chères, qui valent maintenant 32 roubles l'archine, sont fort belles; mais nos couleurs brunes sont mauvaises et tournent au roux. Autrefois la laine nous venait de l'étranger, et les marchés qui nous la fournissaient étaient séparés de nous par plusieurs milliers de milles : nous avons réformé tout cela; aujourd'hui notre commerce de draps avec la Chine est dans l'état le plus prospère; et des bords de la Baltique aux murailles de l'Empire du Milieu, nous avons acclimaté les mérinos. Cette grande conquête, nous vous la devons. C'est M. Kempten Harvey, frère de M. Harvey, professeur à l'université de Moscou, qui fit venir du cœur de la Saxe à Moscou, dans l'automne de 1829, six cents têtes de mérinos, pour les acclimater et les envoyer à Irkutsk. Cet exemple donna l'éveil; bientôt se forma une compagnie qui, protégée par le gouverneur de la Sibérie, M. Zeidler, transporta une colonie de quatre cents mérinos dans le centre même de la Russie Asiatique. Il fallut à la colonie quadrupède quatre années pour traverser les six mille milles qu'on lui fit parcourir. Stationnés à Irkutsk, Minusinsk, et Verknyudinsk, les moutons ne souffrirent pas, et leur laine n'éprouva aucune détérioration au milieu des neiges du Caucase. La longue laine de la première génération est comparable à tout ce que le marché anglais produit de plus beau. En 1834, la compagnie possédait 634 mérinos, pure race, et 2,904 mérinos, race croisée, de premier et second produits. L'empereur a pris quarante actions pour en-

courager cette entreprise, chacune des actions est de 225 roubles. Il me semble que pour des barbares cette imitation de l'industrie civilisée n'est pas trop mal.

» Nos fabricans de sucre de betterave n'ont pas été aussi heureux. Quelle a été la cause de leur peu de succès? Je l'ignore. Les produits sont magnifiques, et la racine de betterave russe donne dix pour cent de sirop de plus qu'en France. Une entreprise nouvelle s'est formée sur les ruines de la précédente, et vend déjà son sucre trois roubles moins cher par poud (36 livres anglaises) que le sucre des Antilles.

» Dans plusieurs branches industrielles la Russie a de grands progrès à faire. Nos porcelaines communes sont détestables; nos fers fondus nous viennent d'Angleterre; notre coutellerie ne vaut absolument rien; nos aciers sont mal trempés. On peut acheter un millier de mauvais canifs pour vingt roubles, les revendre un demi-rouble pièce, et réaliser ainsi un bénéfice de deux mille quatre cent pour cent. Le commerce de détail y gagne beaucoup, mais l'industrie nationale y perd. Nos belles porcelaines rivalisent presque avec celles de Sèvres. Nos chapeaux de castor, qui ne sont pas de castor, mais de poil de lièvre, sont excellens, et nos chapeaux de soie, plus légers et meilleurs que ceux de Londres, coûtent cinquante pour cent de moins que chez vous. »

J'accompagnai ce colonel si instruit de particularités que les colonels européens ignorent souvent, dans plusieurs excursions qu'il fit aux environs de Moscou. Les villages ressembleraient beaucoup aux villages écossais, si ces derniers ne l'emportaient de beaucoup en saleté, en irrégularité. Nous avons en Écosse beaucoup plus d'enfans qui crient, de pourceaux qui se débattent, et de chiens qui jappent autour d'immondices accumulés;

il est vrai que les Russes sont des barbares. Le paysan est très-simplement, mais chaudement vêtu, et sa situation physique semble tout-à-fait analogue à celle du paysan français et anglais ; son ton est plus familier que celui de nos agriculteurs. Il vous offre un morceau de pain noir et une jatte de crême, ou un plateau rempli de lait caillé, légèrement sucré ; ce lait caillé est très-bon. Le paysan veut-il vous témoigner une attention plus particulière et de plus grands égards ; il vous donne un verre de *quass*, espèce de petite bière aigrelette qui se sert sur toutes les tables. Il n'exige et n'attend aucun paiement ; si vous rémunérez l'hospitalité qu'il vous a offerte, son humilité profonde ne lui permettra ni de se croire offensé, ni de refuser votre argent.

A peu de distance de Moscou se trouvent les célèbres jardins de Tsaritzena, promenade favorite des habitans, espèce de Tivoli ou de Champs-Élysées publics, que le prince Potemkin a jadis créés pour les offrir à sa royale maîtresse Catherine, et que l'on abandonne aujourd'hui aux menus-plaisirs de la population (1). C'est chose curieuse et touchante que ce palais bizarre et capricieux comme Potemkin lui-même, ces kiosques élégans, couverts d'une mousse précoce ; ces statues du palais, dégradées et chancelantes, ces toitures en débris, ces combles enlevés, ces fantaisies d'architecture italienne qui tombent en ruine, et cette population moscovite, joyeuse avec une certaine modération, circulant sous les arbres verdoyans dont les demi-ruines sont entourées. Le bois autrefois mutilé par les jardiniers chargés du soin de son élégance pousse de

(1) Les jardins et le château de Tsaritzena sont à dix verstes de Moscou. Ils ont été construits, en 1775, sur une terre achetée au prince Cantimir. Moscou, vu de ce point, offre l'un des plus magnifiques panoramas qu'on puisse voir.

tous côtés ses rameaux et couvre un vaste espace, un lac passable, plusieurs accidens de terrain et des pelouses veloutées. Des pavillons nombreux sont semés de distance en distance : des chaises et des tables y sont disposées. Les bourgeois de Moscou y apportent leurs provisions, le thé bout dans les urnes d'airain, les pâtés et les volailles sortent des paniers que portent les domestiques ; souvent même, des amateurs donnent de bons concerts d'instrumens ; les nuits entières s'écoulent ainsi, et si vous vous promenez l'été dans les jardins de Tzaritzena, ce ne sont que chants et rires joyeux qui s'exhalent des feuillages, que causeries légères et murmures qui circulent sous les arbres, pavillons éclairés où des familles ont établi leur salle à manger. Il faut que ces descendans des Slaves, ces pauvres sauvages aient un sentiment bien vif de la propriété, de la convenance, de la décence, pour que ces pavillons secrets, ouverts à tout le peuple, armés de serrures que l'on peut fermer sur soi, ne deviennent pas les théâtres d'orgies scandaleuses. Établissez dans le voisinage de Paris ou de Londres un pareil endroit de récréation, vous verrez ce qu'il deviendra.

Après un mois de séjour à Moscou, je quittai cette ville, bien persuadé qu'on ne peut sans injustice donner le titre de barbare à cette nation nouvelle, jeune et vieille à la fois, jeune par la civilisation, vieille par l'imitation qui a greffé les mœurs de l'Europe et de la cour sur l'esclavage antique et sur une féodalité sauvage. Phénomène qui, comme l'Amérique septentrionale, n'est pas encore arrivé à son développement, et que l'on ne pourra bien juger que plus tard.

(*New Monthly Magazine.*)



WILLIAM CHANNING (1).

Il y a quelques années à peine, une de nos Revues pouvait s'écrier sans étonner personne ni se faire accuser d'impertinence : « Eh ! qui donc lit un livre américain? » Maintenant, cette littérature naguère si dédaignée se relève par la supériorité de quelques grands écrivains qui ne le cèdent à aucun de ceux dont s'honore l'Angleterre. Depuis la mort de Byron et de Walter Scott, c'est l'Amérique qui domine la mère-patrie et qui possède les plus illustres représentans de la poésie et de la prose anglaise. Citons seulement, sans parler de Cooper, Washington Irving et William Channing. A proprement parler, M. Irving est un poète, et le docteur Channing un philosophe. L'un se joue à la surface de la nature, et tous les traits qu'il lui emprunte, il les réunit pour en former des tableaux qu'il anime d'un coloris splendide; l'autre s'arrête aux principes généraux; sous la forme visible des choses, il atteint les principes mêmes et les lois de l'existence dans le monde de la nature comme dans le monde

(1) Note du Tr. Nous avons déjà inséré dans cette galerie les noms de Fenimore Cooper et de Washington Irving. La célébrité dont jouit le docteur Channing aux États-Unis, nous faisait vivement désirer de pouvoir inscrire son nom à côté de celui de ses rivaux. La *Revue Trimestrielle de Boston* vient de nous en fournir l'occasion. Nous nous empressons de reproduire l'article qu'elle consacre à ce puissant orateur, sans même atténuer les éloges un peu trop exclusifs qu'elle donne aux écrivains de l'Amérique du Nord.

moral. Il tient peu de compte des accidens et des variétés que le poète et le romancier aiment à mettre en lumière ; il néglige cette partie variable de la nature et de la société pour aller au fond des choses, pour en dégager l'élément impérissable et pour tirer du spectacle de cette éternelle mobilité ce qui en fait la substance. Ce qu'il saisit, ce qu'il voit, ce qu'il met en relief, c'est ce que les yeux ne peuvent atteindre, c'est la force cachée sous le phénomène visible, c'est l'intelligence qui le produit et dont la présence insaisissable aux sens donne la forme et la durée à ce changeant univers.

Le ressort, le but et les moyens de la philosophie et de la poésie sont profondément distincts. Leur auditoire n'est pas le même. Le poète chante pour la jeunesse, pour la beauté, et les sujets qu'il traite sont accessibles aux intelligences les moins préparées par l'étude. Toutes les imaginations sont éveillées et comme ouvertes pour leur donner accès. Lorsque dans un drame il présente le tableau des passions et des alternatives de joie et de douleur dont la vie est tissue, il a pour auxiliaires toutes les magnificences de la scène, et il saisit en même tems l'homme par le cœur et par les yeux. Souvent encore il appelle à son aide la puissance de la musique et la voix humaine, le plus sonore et le plus flexible des instrumens, et lors même qu'il renonce à tous les prestiges extérieurs, n'a-t-il pas encore, par ses tableaux silencieux de la nature, par l'expression des pensées intimes et des mystères de l'ame, le pouvoir de faire vibrer les cordes les plus délicates. Le philosophe, de son côté, s'exerce à la vérité sur des sujets qui touchent moins vivement et dont l'effet n'a pas la même soudaineté, mais l'intérêt qu'ils inspirent est plus profond et plus durable. Si la jeunesse ne s'y attache pas, ils ont le privilége de pé-

nétrer les esprits sérieux et de provoquer les méditations de l'âge mûr. La philosophie, en proclamant des principes d'éternelle vérité, devient la lumière des législateurs et des hommes politiques. C'est elle qui suscite dans la vie active ces hommes supérieurs qui dirigent leur siècle qui les suit sans avoir le secret de leur ascendant. Ce monde n'est d'ailleurs que la moindre partie de sa sphère; au-delà du fini, la philosophie atteint encore l'infini, et dans la destinée des êtres et des sociétés humaines, elle embrasse l'avenir comme le passé. Le tems et l'espace lui révèlent l'éternité et l'immensité, et ce que la raison, ce rayon faible et divin, éclaire et découvre dans l'intelligence humaine, l'initie aux secrets de cette suprême intelligence, source unique et inépuisable de toute force et de toute lumière.

La philosophie ne manque pas non plus d'auxiliaires pour répandre au dehors ses solitaires méditations et pour en redoubler la puissance sur l'esprit des peuples. Si la poésie peut compter sur le concours de la musique, de la peinture, de la sculpture, de la déclamation et des vers, l'éloquence, cette sœur de la poésie, l'éloquence, le plus puissant des leviers qui soulèvent l'ame de l'homme, est l'interprète et l'alliée de la philosophie. Quelle force ne lui prête-t-elle pas lorsqu'elle anime l'imagination des Platon, des Démosthènes, des Fénélon, des Stewart! N'est-ce pas elle qui, comme une clef d'or, ouvre les profondeurs les plus mystérieuses de l'ame pour y faire pénétrer la lumière et la vérité? Ce n'est pas tout; le charme pénétrant qu'elle donne aux écrits des philosophes est le moindre de ses avantages. Mais ajoutez au charme irrésistible, à l'éloquence dans le style, la séduction de la voix humaine; élevez une chaire ou une tribune, entourez-la d'un auditoire sympathique dont l'émo-

tion redouble celle de l'orateur, et que cet orateur soit Cicéron, Chatham ou Bossuet, et vous verrez alors si la philosophie a rien à envier à la poésie pour la puissance des effets.

Nous craignons bien que nos lecteurs, après cette énumération des qualités nécessaires au poète et au philosophe, et des conditions de leur succès, ne s'écrient avec Rasselas : « Assez! vous nous avez montré qu'il n'y a pas d'homme qui puisse être poète ou philosophe. » Cependant ces qualités distinctes ne suffisent pas, c'est leur assemblage et leur mélange harmonieux dans des proportions diverses qui formeront l'idéal du poète et du philosophe. Dans Shakspeare, par exemple, nous voyons l'imagination la plus riche unie à la profondeur et à la netteté de l'esprit philosophique qui l'aurait placé au premier rang des écrivains moralistes, si son génie s'était exclusivement porté de ce côté; de même, les Platon, les Cicéron, les Johnson, quoique la nature de leurs méditations ait borné l'essor de leur imagination, n'en montrent pas moins dans leurs œuvres tous les élémens qui constituent la poésie.

Nous sommes loin de prétendre que Washington Irving et le docteur Channing réalisent complétement l'idéal du poète et du philosophe, mais nous n'hésitons pas à affirmer que dans la sphère qui leur est propre ils n'ont point de rivaux à redouter parmi les écrivains vivans de l'Angleterre. M. Irving, à la vérité, n'a pas essayé de relever les belles conceptions de son imagination par le charme des vers; il n'a pas donné à son langage cette suprême grâce qui ne manque pas aux œuvres des grands poètes; nous avouerons même que, dans ses rares tentatives de ce genre, il n'a pas atteint cette estimable médiocrité qui distingue quelques écrivains d'un mérite

bien inférieur. Mais, quel que soit le charme de la versification, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la prose mesurée et mélodieuse de M. Irving n'est pas une moins douce musique aux oreilles délicates, et qu'il n'est donné qu'aux poètes du premier ordre de surpasser par leurs vers l'harmonie de la langue nombreuse et rhythmique créée par cet illustre écrivain.

On sait que le champ de la philosophie a été singulièrement négligé de nos jours en Angleterre; aussi, n'est-ce pas un éloge qui doive inspirer beaucoup d'orgueil que d'accorder au docteur Channing la palme d'écrivain philosophe, et de le placer en ce genre au-dessus de tous ses contemporains. Nous irons donc plus loin, et nous affirmerons qu'aucun des philosophes de la moderne Angleterre ne peut lui être opposé pour la vigueur, l'élévation et la profondeur des pensées aussi bien que pour la précision et la noblesse du langage. Stewart, le plus illustre des philosophes anglais qui aient écrit depuis Adam Smith, était un habile écrivain et possédait une vaste érudition bien digérée qu'il a répandue avec art dans ses nombreux ouvrages. Mais il n'a pas cette exquise pureté de formes ni cette originalité d'idées qui saisissent vivement l'intelligence et l'imagination. C'est à notre sens la perfection de la médiocrité et tout ce que peut atteindre à force de travail le bon sens allié au savoir. Mackintosh, avec la même pureté de goût, a plus de force comme penseur, mais ses écrits faiblement élaborés ne donnent pas la mesure exacte de son talent; l'écrivain est resté au-dessous de l'homme, et l'œuvre n'est pas égale à la pensée. Coleridge, si fort prôné, surtout par les Anglais qui le proclament sans hésitation le plus grand homme du siècle, ne nous paraît pas avoir des titres suffisans à cette distinction. C'est sans aucun doute

un esprit éminent et doué particulièrement de facultés poétiques, mais dans ce genre même où ses succès sont incontestables, sa funeste indolence, qui accuse ou la faiblesse ou l'orgueil, ne lui a pas permis d'arriver aux limites de son génie. Dans ses essais philosophiques, il fait preuve de savoir, mais il manque de clarté et de précision; on dirait que les brouillards des lacs du Westmoreland ont voilé les pensées du philosophe ainsi que les vagues rêveries du poète. Mais ce clair-obscur, cette pénombre qui donne un charme secret aux fantaisies de l'imagination et aux caprices du cœur, devient un défaut capital dans les discussions philosophiques qui doivent éclairer et non assombrir les ténèbres mystérieuses de l'ame. L'esprit de Coleridge semble se plaire dans cette confusion et errer à l'aventure avec un cortége de fantômes. La seule découverte philosophique qu'il ait mise, je ne dis pas en lumière, mais en relief, c'est la distinction de la raison et de l'entendement, distinction qui nous paraît arbitraire, mais qui, bien ou mal fondée, avait été établie cinquante ans auparavant par le philosophe de Kœnigsberg; il ne doit donc revenir pour cela à Coleridge, ni blâme, ni éloge. D'ailleurs, quoiqu'il ait tenté à vingt reprises de rendre cette distinction bien saisissable, elle reste toujours dans le vague, et ces tentatives n'ont d'autre résultat que de faire trébucher à chaque pas la langue anglaise trop sévère et trop précise pour se prêter à de vagues spéculations. Thomas Carlisle a plus de profondeur et d'originalité, et nous voyons avec confiance qu'il soit chargé de diriger le double mouvement philosophique de l'Angleterre et de l'Écosse. Au reste, le sceptre de la philosophie, qui semble vouloir passer de l'Allemagne à la France pour y être tenu par M. Cousin, ne sera de long-tems disputé au continent par l'Angleterre. Coleridge, Carlisle

et M. Cousin lui-même, relèvent de la philosophie transcendentale de l'Allemagne.

Il n'y a donc ni orgueil ni exagération à placer le docteur Channing au-dessus de tous les philosophes modernes de l'Angleterre. Le génie de cet homme extraordinaire ne s'est pas révélé subitement; comme toutes les natures riches et puissantes, il a eu ses années de croissance et d'obscure végétation. Il est vrai qu'il se distingua de bonne heure comme prédicateur. Les premières productions qui ont porté son nom dans une sphère plus étendue que le cercle de ses premiers auditeurs, sont des essais de controverse sur des points litigieux de la théologie. Ces traités, inférieurs sans doute à d'autres ouvrages qu'il a publiés depuis, ont surtout contribué à son illustration parce qu'ils remuaient des questions d'un vaste intérêt, et qu'ils s'adressaient aux sympathies et aux passions d'une classe de chrétiens, qui, bien que peu nombreuse encore, déploie une grande activité et une rare intelligence des besoins moraux de la société. Nous voulons parler des calvinistes unitaires. Cette secte, aussi ardente chez les Anglais que sur le continent américain, charmée de trouver au-delà de l'Atlantique un interprète aussi puissant, l'adopta avec reconnaissance, publia son nom, s'appuya de son autorité, et la communauté de croyance couvrant la différence d'origine, le docteur Channing triompha de ces préjugés nationaux qui font obstacle à l'admiration par l'antipathie.

La réputation du docteur Channing, établie par ses sermons et sa polémique religieuse, a été étendue et affermie par plusieurs articles publiés dans le *Christian Examiner*. Les plus importans sont ses études sur Milton et sur Bonaparte. Mieux que tous ses autres écrits, ils peuvent donner une juste idée de la nature et de la portée

de son talent. La découverte de l'*Essai sur la Doctrine Chrétienne,* œuvre exhumée de Milton et publiée il y a quelques années, a suggéré à Channing l'idée d'apprécier ce grand génie, non seulement comme écrivain religieux, mais comme poète, et de considérer dans leur ensemble les divers monumens qu'il a légués à la postérité. L'auteur traite dans cet essai plusieurs questions de critique transcendante et de philosophie. Jamais Milton n'avait été jugé d'un point de vue plus élevé ni avec autant d'impartialité, puisque Johnson, aveuglé par les préjugés politiques, a méconnu le mérite de son illustre compatriote. Nous pourrions citer un passage de Channing sur la poésie dans lequel il montre, en la rattachant à l'étude même de l'ame, qu'elle est le plus noble instinct de notre nature; qu'elle a sa raison dans le besoin de s'élever au-dessus de la réalité, et qu'en remuant le possible elle est le mobile de tous les progrès de l'humanité; il pense qu'elle est seule capable de neutraliser la tendance du siècle vers les soins du bien-être physique, que l'essor de l'industrie favorise outre mesure, et d'arrêter l'humanité sur la pente d'un grossier matérialisme qui lui interdirait tout progrès ultérieur en paralysant ses plus nobles facultés. L'idéal, en portant notre vue au-delà du réel, nous pousse indéfiniment à de nouveaux efforts pour améliorer et ennoblir notre condition, de sorte que l'exil de la poésie serait le terme fatal de la marche glorieuse des peuples dans les voies de la Providence. C'est parce que Milton considérait ainsi la poésie qu'il en fait une sorte de sacerdoce et qu'il a mis sous les yeux de ses contemporains l'image d'une vie de bonheur et d'innocence qui doit être la conquête de l'avenir.

Dans l'appréciation des poèmes de Milton, Channing fait preuve d'un goût exquis et d'un esprit de justice qui

se dément rarement. Quoiqu'il accorde à Shakspeare un génie plus flexible et plus étendu, il n'hésite pas à placer *le Paradis perdu* de Milton au-dessus de tous les poèmes. Son but, en composant cette dissertation, a été de venger le secrétaire de Cromwell des attaques de Johnson. Mais, dans son zèle pour la mémoire de Milton, nous n'oserions affirmer que Channing ne s'est jamais montré trop sévère pour l'auteur de *Rasselas*. Nous ne croyons pas, comme il l'insinue, qu'il faille attribuer les faux jugemens de Johnson au défaut d'enthousiasme, d'imagination créatrice et de sensibilité : nous aimons mieux les mettre sur le compte des passions politiques. C'est le tory qui est injuste, et non le critique qui manque de clairvoyance. Ce n'est pas l'auteur de *Rasselas* qu'on peut accuser de manquer des hautes facultés du poète et du critique. Cet ouvrage suffirait seul pour lui assurer une place élevée parmi les plus beaux génies ; mais toutes ses productions portent le même cachet de bon goût et de science, et le seul regret qu'on éprouve après les avoir lues, c'est qu'elles ne soient pas plus nombreuses. On peut leur appliquer le mot de Cicéron sur les œuvres d'Aristoté : « C'est un fleuve dont les eaux sont chargées d'or. » *Le Rôdeur*, par exemple, est le code même de la sagesse, paré de toutes les richesses du langage. Ainsi, tout en souscrivant aux jugemens de Channing sur Milton, nous devons réclamer en faveur d'un adversaire dont il a méconnu le mérite (1).

Le discours sur Napoléon est un morceau plus achevé que le Milton, et, à notre avis, c'est le chef-d'œuvre du docteur Channing ; il nous paraît supérieur à tout ce qui a été écrit sur cet homme extraordinaire dont l'imagina-

(1) Le mérite de Johnson est fort bien apprécié dans l'histoire de la littérature anglaise publiée en trois volumes par M. Mezières.

tion des peuples a déjà fait un héros poétique dans les grandes proportions de l'épopée. Un fait digne de remarque, c'est que ce conquérant, qui, dans tout l'éclat de sa gloire, n'avait pas inspiré une seule ligne digne d'être conservée, et qui, par une sorte de fatalité, avait vu s'élever contre lui le blâme ou le silence de tous les écrivains éminens de son époque, est devenu depuis sa chute l'objet d'un culte presque universel. C'est que, suivant l'expréssion éloquente de M. Villemain, sa chute a été si profonde qu'il est tout-à-coup entré dans l'histoire. Son exil, dans une île lointaine et isolée du vaste Océan, a, pour ainsi dire, fait l'office des siècles. La distance des lieux a produit le même effet que la distance des tems; la perspective a été la même. L'imagination a dépouillé de ses erreurs et de ses souillures l'idole qu'elle voulait adorer; et le fléau de l'Europe, le meurtrier de la liberté, celui qu'accuse encore la mémoire des mères, est devenu le glorieux symbole de la grandeur nationale et l'instrument providentiel des destinées de l'humanité. Ce n'est pas de ce point de vue poétique que l'orateur américain juge le héros de la France: il prétend nous le montrer tel qu'il fut et non tel qu'on voudrait qu'il eût été.

Lorsque ce discours, qui produisit une vive sensation, fut connu en Angleterre, plusieurs critiques blâmèrent la sévérité du docteur Channing; on l'accusait d'être l'écho de Walter Scott. On lui reprochait d'avoir trop abaissé la puissance d'action, trait caractéristique du génie de Bonaparte et signe de sa supériorité. Reproche injuste : Channing, homme de pensée, métaphysicien, philosophe, en établissant sa hiérarchie des intelligences, ne pouvait pas procéder autrement. Comme Bâcon, il place au premier degré la grandeur morale qui comprend le dévouement à l'humanité, l'attachement inviolable aux

lois du devoir ; il met au second rang la grandeur intellectuelle ou l'intelligence complète des choses et des hommes, et la vue claire des destinées de l'humanité; enfin il met en troisième ligne la grandeur de l'action, c'est-à-dire la fermeté du caractère et la poursuite infatigable d'un but déterminé. Channing n'accorde à Bonaparte ni la grandeur morale, ni la grandeur intellectuelle ; il ne croit pas qu'il ait voulu se sacrifier à la cause de la justice et de l'humanité, ni qu'il ait clairement conçu les destinées de l'Europe, qu'il a bouleversée en prétendant la soumettre et l'organiser. Quant à la grandeur d'action, il ne voit pas que de ce côté Napoléon puisse avoir un rival. Il ne se lasse pas d'admirer l'énergie de volonté et la puissance d'action d'un homme qui s'élève de l'obscurité jusqu'au trône, qui change la face du monde, qui fait sentir sa force aux nations les plus puissantes et les plus civilisées, envoie la terreur de son nom par-delà l'Océan, se fait craindre et révérer comme le destin, distribue des couronnes comme des jouets, peuple de rois son antichambre impériale, abaisse devant lui l'infranchissable barrière des Alpes, et dont la renommée frappe d'épouvante le cosaque dans les steppes de la Tâtarie et l'Arabe au fond de ses déserts.

Voici en quels termes le docteur Channing résume son jugement sur Napoléon.

Son instinct naturel, dit-il, livré à lui-même et dégagé d'entraves, se développa en un esprit de despotisme absolu, le plus impérieux qui ait jamais pris possession de l'ame d'un homme. L'amour du pouvoir et de la suprématie l'absorbait et le consumait. Nulle autre passion, aucun attachement domestique, ni les charmes de l'amitié, ni les séductions du plaisir, aucune faiblesse humaine enfin, ne pouvaient disputer son ame au besoin de dominer et de faire sen-

tir sa domination. Devoir, honneur, amour,humanité, il mettait tout aux pieds de son ambition. Nous l'avons dit, Joséphine lui était chère ; mais la femme dévouée qui s'était montrée fidèle dans les jours de fortune douteuse, fut chassée aux jours de la prospérité, pour faire place à une étrangère dont l'alliance devait affermir le pouvoir du despote. Il aimait, nous l'avons dit, ses frères et sa mère ; mais ses frères tombaient en disgrâce aussitôt qu'ils essayaient de rompre leurs chaînes; mais sa mère ne put jamais s'asseoir en présence de l'empereur son fils. Quelquefois la vue des morts et les cris des blessés l'ont attendri sur le champ de bataille, mais si la voix de l'ambition demandait de nouveaux combats, le lendemain même le sang coulait avec plus d'abondance. Malgré sa sensibilité, il fit périr par l'épée plusieurs millions d'hommes avec autant de sang-froid qu'il aurait écrasé des insectes qui auraient gêné sa marche. Toute volonté humaine, tout désir, tout pouvoir devait plier sous lui. Sa supériorité ne fut jamais contestée, et cependant il ne dédaigna pas d'accabler les vaincus qui avaient fait obstacle à ses desseins. La faiblesse des femmes, la dignité des reines n'étaient pas un rempart contre ses outrages. Ses alliés n'étaient que ses vassaux, et le vasselage n'était pas déguisé. Trop fier pour concilier, il aima mieux commander durement et provoquer par la dureté de ses volontés la terrible revanche que l'Europe prit sur lui; mais lorsque le jour de la justice fut venu, toutes les haines qu'il avait excitées éclatèrent tout-à-coup et se liguèrent pour avoir raison du tyran de tous, et renverser l'ennemi commun de l'humanité.

Certes, ce jugement est sévère, et dans l'état actuel de l'opinion publique, on l'accusera sans doute de partialité; mais on le trouvera plein de convenance si on le compare aux éloquentes invectives de M. de Châteaubriand. Les Français seraient bien étonnés s'ils relisaient aujourd'hui quelques-unes de ces pages dictées par la colère, inspirées par le sentiment d'une longue oppression, et

qui à l'époque de leur publication furent si unanimement applaudies. Nous allons en reproduire les principaux passages. Le 18 brumaire, lorsque Napoléon fut décidé à s'emparer du pouvoir, il adressait aux membres du directoire les reproches suivans, sans doute pour justifier son entreprise :

Qu'avez-vous fait de cette France que je vous ai laissée si brillante ? leur dit-il. Je vous ai laissé la paix, j'ai retrouvé la guerre ; je vous ai laissé des victoires, j'ai retrouvé des revers ; je vous ai laissé les millions de l'Italie, et j'ai retrouvé partout des lois spoliatrices et la misère. Qu'avez-vous fait de cent mille Français que je connaissais tous, mes compagnons de gloire? Ils sont morts. Cet état de choses ne peut durer. Avant trois ans ils nous mèneront au despotisme ; mais nous voulons la république, la république assise sur les bases de l'égalité, de la morale, de la liberté civile et de la tolérance politique, etc.

Voici quel parti M. de Châteaubriand tire de ces reproches, et comment il en fait une arme offensive pour sa propre cause.

Aujourd'hui, homme de malheur, nous te prendrons par tes discours et t'interrogerons par tes paroles. Dis, qu'as-tu fait de cette France si brillante ? Où sont nos trésors, les millions de l'Italie et de l'Europe entière ? Qu'as-tu fait, non pas de cent mille, mais de cinq millions de Français que nous connaissions tous, nos parens, nos amis, nos frères? Cet état de choses ne peut durer ; il nous a plongés dans un affreux despotisme. Tu voulais la république et tu nous as apporté l'esclavage. Nous, nous voulons la monarchie assise sur les bases de l'égalité des droits, de la morale, de la liberté civile, de la tolérance politique et religieuse. Nous l'as-tu donnée cette monarchie ? qu'as-tu fait pour nous ? que devons-nous à ton règne ? qu'est-ce qui a assassiné le

duc d'Enghien, torturé Pichegru, banni Moreau, chargé de chaînes le souverain pontife, enlevé les princes d'Espagne, commencé une guerre impie? C'est toi. Qu'est-ce qui a perdu nos colonies, anéanti notre commerce, ouvert l'Amérique aux Anglais, corrompu nos mœurs, enlevé les enfans aux pères, désolé les familles, ravagé le monde, brûlé plus de mille lieues de pays, inspiré l'horreur du nom français à toute la terre? c'est toi. Qu'est-ce qui a exposé la France à la peste, à l'invasion, au démembrement, à la conquête? c'est encore toi. Voilà ce que tu n'as pu demander au Directoire et ce que nous te demandons aujourd'hui. Combien es-tu plus coupable que ces hommes que tu ne trouvais pas dignes de régner! Un roi légitime et héréditaire qui aurait accablé son peuple de la moindre partie des maux que tu nous as faits eût mis son trône en péril; et toi, usurpateur et étranger, tu nous deviendrais sacré en raison des calamités que tu as répandues sur nous! tu régnerais au milieu de nos tombeaux! Nous rentrons enfin dans nos droits par le malheur; nous ne voulons pas adorer Moloch; tu ne dévoreras plus nos enfans: nous ne voulons plus de ta conscription, de ta police, de ta censure, de tes fusillades nocturnes, de ta tyrannie. Ce n'est pas nous seulement, c'est le genre humain qui t'accuse, il nous demande vengeance au nom de la religion, de la morale et de la liberté. Où n'as-tu pas répandu la désolation? dans quel coin du monde une famille obscure a-t-elle échappé à tes ravages? l'Espagnol dans ses montagnes, l'Illyrien dans ses vallées, l'Italien sous son beau soleil, l'Allemand, le Prussien, le Russe dans ses villes en cendres, te redemandent leurs fils que tu as égorgés, la tente, la cabane, le château, le temple où tu as porté la flamme; tu les a forcés de venir chercher parmi nous ce que tu leur as ravi et reconnaître dans tes palais leur dépouille ensanglantée. La voix du monde te déclare le plus grand coupable qui ait jamais paru sur la terre; car ce n'est pas sur des peuples barbares ou sur des nations dégénérées que tu as versé tant de maux: c'est au milieu de la civilisation, dans un siècle

de lumières, que tu as voulu régner par le glaive d'Attila et par les maximes de Néron. Quitte enfin ton sceptre de fer; descends de ce monceau de ruines dont tu avais fait un trône, nous te chassons comme tu as chassé le Directoire. Va! puisses-tu, pour seul châtiment, être témoin de la joie que ta chute cause à la France, et contempler, en versant des larmes de rage, le spectacle de la félicité publique!

Voilà certainement le chef-d'œuvre de l'invective oratoire; l'éloquence antique n'a peut-être rien d'égal en ce genre. C'est toutefois un déplorable abus du talent, et M. de Châteaubriand n'aura pas été le dernier à en blâmer les excès. Nous trouvons dans les regrets de l'illustre écrivain un enseignement qui doit tenir les écrivains politiques en garde contre l'entraînement des passions, car l'ardeur même de la lutte explique de pareils écarts sans les justifier. Napoléon dans son exil a dicté son apologie, et sans croire à ses arrière-pensées de liberté, on peut admettre que son orgueil et son ambition étaient pour le compte de la France, qu'il croyait représenter tout entière après l'avoir asservie.

Mais revenons au docteur Channing. Ses articles sur Milton et Bonaparte, réunis à quelques essais du même genre, ont été publiés en un volume qui a paru en 1830. Depuis cette époque deux volumes de sermons ont été successivement livrés à la publicité. Les vues originales et profondes semées dans ces diverses productions attestent une grande maturité de talent et un ensemble systématique qui a souvent fait espérer que l'auteur présenterait ses idées sous la forme dogmatique dans des traités réguliers qui feraient un corps de doctrines; mais la santé chancelante de Channing l'a jusqu'à présent empêché de se livrer à ce travail. Si nous sommes bien informés, cet obstacle n'existe plus, et nous pouvons espérer que notre vœu va se

réaliser. S'il en est ainsi, le docteur Channing aura bien mérité de la science, et le produit de ses méditations sera accueilli avec faveur des deux côtés de l'Atlantique.

Comme orateur évangélique, Channing jouit d'une grande réputation et d'une incontestable autorité. Dans la forme, ses discours sont des sermons; au fond ce sont des essais sur de hautes questions de philosophie morale et religieuse. Son style est chaud et énergique sans aucune trace d'efforts ni d'affectation. Aucun écrivain n'est plus sobre de figures de langage, de citations bibliques, de portraits et de parallèles, ces lieux communs de l'art des rhéteurs. C'est par la pensée qu'il veut arriver à l'ame, et toute son étude semble tendre à ce que son langage soit l'expression simple et vigoureuse de ses pensées. Son action repose sur le même principe. Quoiqu'il ménage sa voix avec habileté, et que l'effet général de sa parole soit puissant et remue l'ame, on sent qu'il ne désire pas se montrer comme orateur, et qu'il songe plutôt à s'effacer qu'à paraître. L'intérêt qu'il prend à son sujet fait qu'il s'oublie lui-même, et sa parole est une image si sincère de sa pensée que l'auditeur n'entend qu'elle, et ne soupçonnant aucun artifice d'éloquence, oublie l'orateur lui-même pour le discours. C'est en cela que consiste la perfection de l'éloquence, et parmi les orateurs politiques, il n'y a que Démosthènes qui ait pu l'atteindre chez les anciens; personne n'y est arrivé chez les modernes. Ce mérite si rare à la tribune serait un besoin de la chaire chrétienne, où l'ambition de l'orateur est non seulement déplacée, mais coupable. Au reste le talent oratoire de Channing grandit chaque jour par les progrès de sa pensée, et les derniers discours qu'il a publiés nous semblent des modèles achevés de cette éloquence austère qui convient aux matières religieuses. Son

discours sur le patronage des pauvres est un chef-d'œuvre de haute raison, de profonde sensibilité et de charité évangélique. Il faudrait le citer tout entier, car c'est un ensemble si fortement lié qu'il se refuse à l'analyse et au morcellement (1).

Le mérite de Channing comme philosophe n'est pas dans l'exposition didactique de principes universellement reçus, ni dans la découverte de quelques faits inaperçus. Ce serait là un mérite secondaire. Sa gloire est de s'être attaché au développement de quelques grandes idées, problématiques encore, mais dont la solution importe aux destinées de l'humanité, telles que le progrès indéfini de l'esprit humain et l'intervention des gouvernemens comme guides des sociétés dans la recherche d'une civilisation plus avancée. Ces problèmes ne sont pas résolus pour tout le monde. La loi de progression indéfinie, quoiqu'elle s'appuie sur l'expérience et l'analogie, n'est encore qu'une hypothèse, et l'initiative du mouvement civilisateur attribuée au gouvernement rencontrera long-tems encore de nombreux adversaires. Le parti pris sur ces questions par le philosophe unitairien atteste au moins qu'il n'appartient pas à cette classe de penseurs qui, considérant l'homme comme l'espèce la plus avancée dans le genre animal, croient que la dissolution du corps est le terme de sa destinée, et qu'il doit en conséquence prendre le plaisir pour but. Cette théorie, qui semble consacrée par la pratique générale de notre siècle, répugne au bon sens, et n'a jamais régné sans partage qu'aux époques de profonde corruption et à la veille de ces terribles catastrophes qui ont effacé tant

(1) Ce discours a été prononcé à New-York, le 19 avril 1835, devant la Société de Bienfaisance de cette ville.

de peuples du livre de vie. Channing, en embrassant l'opinion contraire avec ferveur, et en consacrant son génie à la faire prévaloir, nous semble marcher dans les voies de la providence et remplir une sainte mission; car, il ne faut pas se le dissimuler, si le matérialisme en morale continuait de se développer à côté de l'industrie, si leur progrès s'accomplissait simultanément, chaque pas de cette civilisation purement physique serait un acheminement vers la barbarie, et la terre ne romprait complétement avec le ciel que pour retomber dans le chaos. Le sentiment de la dignité de l'homme et d'une destination ultérieure peut seul légitimer et ennoblir les efforts de l'industrie en les rattachant à un principe supérieur. Il faut donc arrêter la marche menaçante du matérialisme pour sauver la civilisation, et l'on peut dire que les apôtres du spiritualisme sont en même tems les gardiens des conquêtes de la matière. Au reste, ce n'est pas de ce jour que le siècle ou les hommes de chair et de volupté sont placés sous la sauve-garde des hommes de foi et d'intelligence dont ils outragent les croyances et calomnient le dévouement.

Les hommes que la supériorité de leur intelligence et la pureté de leurs intentions placent à la tête de ce mouvement des esprits sont les véritables bienfaiteurs du genre humain. Channing est l'un de ces hommes d'élite, de ces *meneurs* de l'humanité; rendons-lui grâce pour le bien qu'il a déjà fait, et assurons-nous que ses travaux à venir ne mériteront pas de moindres hommages.

(*North American Review.*)

Voyages.

N° III.

THOMAS CAMPBELL A ALGER (1).

Ce qui charme le plus un étranger à Alger, c'est la variété pittoresque de sa population. Je continuerai donc à décrire les diverses races qui la composent. Il n'en est aucune qui surpasse les juifs en utilité et en industrie. Les plus riches, et quelques-uns même, dans la classe moyenne, s'habillent comme les Européens; les plus pauvres conservent la barbe biblique, avec une veste et des caleçons semblables à ceux des Maures, et au lieu de turban, ils portent une calotte. Les rabbins et les autres personnages en autorité parmi leurs frères portent aussi le costume israélite. Leurs femmes ne sont pas voilées comme les femmes mauresques, mais elles se font remarquer par une plus grande affectation de parure. Un bonnet en fils d'archal doré qui retombe en arrière à plus d'une toise de la tête les fait ressembler à ces insectes appelés demoiselles. On m'a dit que les Mauresques respectaient la beauté de leurs noirs sourcils, mais les juives teignent les leurs ainsi que leurs cheveux avec l'henna, ce qui leur donne un effrayant aspect de queue de vache rousse. J'ai vu cé-

(1) Note du Tr. Nous avons publié les deux premiers articles de cette intéressante série dans les 33 et 34e livraisons (septembre et octobre 1835). Quoique sous une forme légère, ces articles renferment des jugemens très-judicieux sur notre colonie : dans celui-ci on trouvera des considérations du plus grand intérêt sur la conservation d'Alger.

lébrer, il y a eu samedi quinze jours, la grande fête des Hébreux en commémoration du passage de leurs ancêtres à travers le désert. A cette occasion, les juifs construisent sur les toits plats de leurs maisons des berceaux avec des branches d'arbre; et c'est là que, pendant sept jours consécutifs, à la lueur des torches, ils assistent à un banquet, hommes, femmes et enfans, tous, parés de soie, de brocart et de leurs plus brillans costumes. De la terrasse de M. Descousse, qui commande une magnifique vue du pays à cinquante milles à l'entour, j'ai regardé plusieurs fois avec plaisir cette fête des enfans d'Israël. A travers les rameaux illuminés, on distingue les mets servis sur la table et les physionomies des convives; leur toilette splendide forme souvent un contraste burlesque avec plus d'un vestige de pauvreté. Je remarquai l'autre soir un jeune Hébreu dont les caleçons étaient percés à jour, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir une belle veste de velours rouge à galons d'or, et une ceinture de soie brodée. Une femme de la même table n'avait pas de bas aux pieds, mais se montrait fière d'un corset de brocart et d'une riche bande d'étoffe d'or qui flottait autour de sa tête.

Les juifs forment une grande partie de la population d'Oran et de Bone, mais on les rencontre rarement ailleurs que dans les cités commerçantes. A Alger, ils habitent les plus sales maisons, et y vivent si entassés que lorsqu'une peste ou une maladie épidémique vient à éclater, ils en sont les plus nombreuses victimes. Les auteurs français qui écrivent sur Alger sont d'accord pour maltraiter les juifs : « La nature leur a dénié, dit l'un d'eux, jusqu'au courage des mauvaises actions. » Ce serait bien le cas de répondre à cette assertion intolérante par la fameuse réplique de Shylock ; mais nos propres auteurs

sont bien injustes envers les juifs. Je me contenterai de dire que les juifs d'Alger sont les marchands les plus honnêtes, et ceux qui vendent leurs articles au prix le plus raisonnable, quelquefois moitié moins cher que les autres boutiquiers.

Après leur dispersion, les Juifs ont bien pu se diriger sur Alger comme sur les autres points du globe; mais la plupart de ceux qui l'habitent aujourd'hui descendent des fugitifs qu'y envoya la persécution espagnole quelque tems après l'expulsion des Maures. Vers la fin du quatorzième siècle, parmi les malheureux enfans d'Israël qui gémissaient dans les prisons d'Espagne, était Simon Ben Smia, regardé comme le chef de son peuple, un second Moïse, doué de la vertu de faire des prodiges. Un jour, il dessina un navire avec du charbon sur la muraille de son cachot et envoya dire à tous ses frères d'Espagne de se tenir prêts à s'embarquer à un mois de là, dans un port désigné. En effet, le matin du trentième jour, la porte du cachot s'ouvre, on en voit sortir comme d'un chantier un navire énorme ayant cinquante fois la dimension du modèle dessiné au charbon, et qui glisse majestueusement de lui-même jusqu'à la mer. Le saint Ben Smia suit ce navire miraculeux entouré d'une foule d'Israélites qui, ayant foi en sa parole, s'embarquent avec lui au nombre de plusieurs mille. On trouve à bord toutes sortes de provisions, des matelots et des mousses pour la manœuvre; les voiles se déploient, un vent propice les enfle, et en quelques jours on arrive à Alger. Cette colonie fit ses conditions avec le gouverneur sarrazin et obtint la permission d'exercer paisiblement son culte, son industrie et son commerce, moyennant une taxe convenue. Il lui fut même concédé le droit de faire du vin et de distiller des liqueurs spiritueuses; des synago-

gues s'ouvrirent, et un cimetière spécial reçut les morts israélites. Le traité écrit sur parchemin, en l'année 1390, existe encore dans les archives juives d'Alger, mais on y eut peu d'égards après que les Turcs eurent pris possession de la régence.

En effet, sous la domination turque, les juifs se virent cruellement opprimés. Aux mauvais traitemens, leurs oppresseurs ajoutèrent encore l'injure. Il leur était ordonné de porter des habits d'une couleur sombre. Lorsqu'une loi du dey enjoignit à tout musulman et à tout chrétien de sortir la nuit avec une lanterne allumée, un article spécial forçait les juifs de porter la lumière, mais sans lanterne et au risque de se brûler les doigts pour la protéger contre le vent, car la police se faisait un jeu de donner la bastonnade ou de faire payer l'amende au pauvre disciple de Moïse qui laissait éteindre sa chandelle. Un juif qui, attaqué par un Turc ou un Maure, avait la hardiesse de lever la main, était puni de mort. Un ancien habitant d'Alger m'a dit avoir vu des vieillards juifs poursuivis à coups de pierre par les enfans. Le supplice ordinaire de cette race proscrite était d'être brûlé vif. M. Schultz, le consul suédois, m'a raconté qu'un marchand juif ayant été condamné à périr de cette horrible mort pour crime de banqueroute, son commis, considéré comme son associé, fut traîné avec lui sur le bûcher. Ces deux malheureux furent liés ensemble au poteau fatal; mais la corde ayant été consumée avant que le commis eût expiré, il se précipita au milieu des spectateurs, qui le repoussèrent dans les flammes.

Et cependant, qui croirait que les juifs d'Alger, loin de maudire les Turcs et de considérer les Français comme des libérateurs, semblent écarter par orgueil toute allusion à leur oppression sous les Turcs, et prétendent n'a-

voir pas été si malheureux qu'on pourrait l'imaginer ? Un respectable rabbin me disait l'autre jour, en souriant : « Sans doute, nous courions le risque d'être lapidés ou brûlés vifs; mais nous avions un arbitre ou un roi, comme nous l'appelons encore, pour arranger tous nos différends entre nous. Avant la venue des Français, tout le commerce passait par nos mains, il n'en est plus ainsi : d'ailleurs chaque juif riche avait, moyennant une redevance pour lui et ses cliens les plus pauvres, un Turc qui le prenait sous son patronage. » Je ne poussai pas plus loin l'explication, mais j'en conclus que l'habitude réconcilie l'homme aux circonstances les plus pénibles de la vie.

Le nom de *barbaresque*, donné aux habitans de la régence, n'est pas un dérivé du mot *barbare*, mais une corruption de celui de berebère. Les Berebères ou Kabyles sont les aborigènes de cette partie de l'Afrique. Il est difficile, au premier coup-d'œil, de distinguer le costume des Kabyles de celui des Arabes. On m'a dit que l'Arabe seul porte la corde en poils de chameau autour de la tête. Malgré ce signe infaillible, on m'a montré de vrais Kabyles qui attachent les capuchons de leurs manteaux comme les Arabes. Le Kabyle, plus généralement, porte un bonnet ou une calotte de laine semblable à un froc de moine; son manteau, en haillons ou rapetacé, est fixé autour de sa ceinture, et il a rarement des souliers aux pieds comme l'Arabe, quoiqu'en tems de guerre plusieurs se rendent bottés et éperonnés au combat. Quelques-uns ont un teint blanc qui accuse leur origine vandale ; et Leweson prétend en avoir vu se tatouer encore en figurant une croix ; mais je n'en ai jamais vu avec des yeux clairs et des cheveux blonds : ils sont bruns de peau, noirs de chevelure, de taille moyenne, maigres

mais nerveux et bien faits; leurs traits sont plus arrondis que ceux des Arabes, et leur nez moins aquilin. Leur langue naturelle diffère de l'arabe, et dans certains cantons des montagnes, on trouve de vrais descendans des vieux Numides, parmi lesquels un Arabe ne peut se faire comprendre. Je soupçonne toutefois que les anciens idiomes *berebère* et *arabe* sont deux langues analogues.

Les femmes kabyles s'habillent à peu près comme les hommes; elles se tatouent les jambes et les bras, se peignent les ongles et les mains comme les dames arabes avec le suc de l'henna, mais elles ne se voilent jamais le visage. Elles confirment cependant l'aphorisme de ce philosophe qui disait que la femme était un animal aimant la parure. Si elles ne peuvent se procurer des pendans d'oreilles et des bracelets d'or et d'argent, elles y suppléent par des bijoux d'un métal plus commun, car tout sauvage qu'il est, le Kabyle sait pénétrer dans les mines de fer, de cuivre et de plomb.

La manière de vivre des Kabyles diffère peu de celle des Arabes. Dans chaque village ils ont au moins une maison en pierre pour leur chef, et souvent plusieurs pour les anciens de la tribu, sans compter le marabout ou chapelle. Mais leurs habitations communes sont des huttes en roseaux entrelacés et à couvertures de chaume, ou des tentes en poil de chameau. Ils se nourrissent, soit avec le couscousou, soit avec du grain simplement écrasé, pétri en galette et cuit sous la cendre. Tels sont leurs mets les plus délicats, auxquels ils ajoutent un peu de viande hachée, des figues de Barbarie, des tomates, des oignons, du poivre-long et de l'huile rance.

Les Kabyles passent généralement leur vie dans les montagnes et les déserts de la contrée, où ces montagnards numides n'ont jamais été complétement soumis, même

par les Romains. Les Arabes ne les avaient domptés que passagèrement, plusieurs de leurs tribus non seulement refusaient de payer la taxe aux Turcs, mais encore elles les maltraitèrent cruellement lorsque ceux-ci se hasardèrent à les envahir. Du tems de Leweson, lorsqu'un Turc faisait l'insolent, c'était une expression proverbiale parmi les Algériens de dire. « Plût à Dieu qu'il tombât aux mains des Kabyles, ils lui apprendront à danser. » A l'exception des armes à feu, ils font encore la guerre comme du tems de Salluste; les mettre en déroute, ce n'est pas les vaincre, et après que le vainqueur les a débusqués d'un défilé, le plus sûr pour lui est de les laisser aller, sans les poursuivre, dans un autre. Ils seraient bien plus redoutables à leurs ennemis s'ils n'étaient divisés en je ne sais combien de clans hostiles qui se livrent combat au moindre prétexte : quelquefois c'est une autre Hélène aux bras tatoués qu'un séducteur enlève à sa famille, et qui est réclamée par la tribu tout entière : mais à défaut de cause aussi grave, ils se battent pour le vol d'un mouton ou de quelques douzaines d'oranges : ils sont, je crois, plus inhumains pour leurs prisonniers que les Arabes.

Les Kabyles observent tous la religion de Mahomet : les personnages les plus influens parmi eux comme parmi tous les musulmans de Barbarie sont les marabouts ou saints consacrés à Dieu, ainsi que leur nom l'indique. Le marabout ressemble, sous plus d'un rapport, au moine catholique; mais son titre descend du père au fils. Abd-el-Kader, par exemple, le prince actuel de Mascara, est fils d'un marabout, et a hérité de la *sainteté* de son père. Il paraît que quelques-uns de ces saints personnages sont de vrais fanatiques idiots, et ceux-là sont les favoris du vulgaire et des femmes; mais il est une autre classe de

marabouts qui maintiennent leur influence par des moyens moraux, ou qui du moins n'en usent que dans un but louable, servant d'arbitres dans les querelles pour arrêter l'effusion du sang, et distribuer des aumônes. Les saints de l'islamisme sont non seulement respectés et presque adorés pendant leur vie, mais encore après leur mort on regarde leurs tombes comme des lieux sacrés, des sanctuaires inviolables. Les Français ont occupé plusieurs de ces monumens pieux, et y ont joué du violon ou dansé avec une légèreté impolitique.

Les indigènes d'Afrique sont désignés par une grande variété de synonymes. J'avais toujours associé le nom de *Bedouin* à l'idée d'un Arabe; Sidy-Hamdan-Ben-Othman-Pehosa dit qu'on l'applique également aux *Bérébères* ou aux *Kabyles*. Ce terme vient du mot arabe *bedewe*, qui signifie un maraudeur ou vagabond. Il paraît que ni les Arabes ni les Kabyles n'aiment à être appelés Bedouins; et dans le fait, ni les uns ni les autres ne méritent cette désignation, même dans son sens le plus simple, car ils ont à peu près tous un lieu de résidence où ils se retirent devant un ennemi. D'ailleurs les tribus kabyles ont une dextérité manuelle qu'ils n'auraient pu acquérir dans une vie purement nomade. J'ai par exemple à mon service un Kabyle venu d'un village à quinze journées d'Alger, et qui m'a réparé une paire de pistolets aussi bien qu'aurait pu le faire un armurier de Londres. S'il faut le croire, il n'a quitté son village que parce que tous les autres habitans s'étaient peu à peu instruits dans le même métier. Or, il est certain que les Kabyles pratiquent plus ou moins grossièrement la plupart des métiers connus parmi nous : ils savent faire la poudre; ils ont des mines, et ils connaissent assez de métallurgie pour fabriquer des bijoux et surtout des balles.

Les Français éprouvèrent bientôt jusqu'où allait l'adresse de ces artistes d'abord méprisés. On vit tout-à-coup les pièces de cinq francs devenir si abondantes sur la place, qu'on se douta qu'il fallait attribuer à de faux monnayeurs cette multiplication imprévue de numéraire : après avoir tout d'abord soupçonné des Européens, on découvrit que les vrais coupables étaient les descendans de Juba et de Jugurtha, de pauvres montagnards à l'air simple, qu'on était loin de croire capables de cette fabrication qui exige certaines connaissances chimiques.

Les Arabes descendus de ceux qui conquirent la Barbarie à la fin du septième siècle se distinguent des Kabyles par leur physionomie plutôt que par leur costume. Leurs traits sont expressifs, et plus d'une tête serait digne qu'un Raphaël la reproduisît sur la toile. Cependant la plupart n'ont rien d'agréablement pittoresque; ils sont sales, vont nu-pieds, ou tout au plus chaussés de bandes de cuir non tanné. Ces descendans d'une race qui apprit l'arithmétique et l'algèbre à l'Europe sont aujourd'hui si ignorans, que la plupart ne peuvent compter le nombre d'années qui ont passé sur leurs têtes ni l'âge de leurs propres enfans. Les Arabes ne m'ont pas paru vivre dans l'aisance ; je n'en ai vu qu'un seul qui eût une pièce de mousseline roulée autour de sa tête, et encore je ne pus vérifier si c'était un Cheik ou un Marabout. Je crois qu'en général l'Arabe ne se couvre la tête qu'avec l'extrémité de son *haïk* ou le capuchon de son *bernous*. Le haïk est le vêtement de dessous; le bernous, le manteau, c'est là ce qui constitue à peu près tout le vêtement de l'Arabe; quoique leurs cheiks affectent, me dit-on, la veste brodée des Turcs et portent des habillemens de dessous en drap, depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Les femmes arabes se tatouent comme les fem-

mes kabyles et se colorent aussi les mains et les ongles avec l'henna, mais elles ne teignent jamais leurs longs cheveux qui flottent sur les épaules ou sont noués avec une corde ou un tissu de toile. Leur vêtement est une robe de laine avec des manches courtes qui vont en se rétrécissant au milieu. Elles ne portent pas de voile. Un observateur attentif n'aurait pas grand' peine à distinguer une femme arabe de son mari ou de son frère, ne serait-ce qu'à la barbe de ceux-ci; mais un soldat français m'assura s'y être mépris et avoir à se reprocher la mort d'un pauvre diable qui se trouva être une femme : « Que voulez-vous, ajoutait-il, Dieu me pardonnera, car il faut avouer que *j'étais dans les vignes du Seigneur.* »

J'espère vous en dire davantage sur les Arabes, car je me propose de faire une excursion parmi eux et de dormir sous leurs tentes. Jusqu'ici je n'ai eu occasion de les observer que dans un de leurs campemens passagers, près de Douera, à seize milles d'Alger ; et encore ma curiosité a-t-elle été déçue dans cette visite. J'avais emmené avec moi un Européen, qui parlait l'arabe et qui m'avait promis d'être mon interprète. Nous ne courions aucun danger, car il y avait dans le voisinage un camp français fort de deux mille hommes. Cependant on parlait d'un meurtre commis récemment à peu de distance, et mon prudent interprète, croyant que la valeur ne devait pas aller jusqu'à s'exposer au danger, n'entendit pas plus tôt les chiens des Arabes aboyer, qu'il tourna bride et décampa. Il me devenait inutile d'entrer chez des gens avec qui je ne pouvais échanger un mot; je suivis donc l'exemple de mon compagnon, après m'être avancé à cheval jusqu'aux tentes noires où je vis qu'hommes, femmes, enfans et bétail logeaient pêle-mêle sous le même toit.

Parmi les cent tribus Arabes de la régence (peut-être

y en a-t-il davantage); les Français eux-mêmes ne peuvent que vaguement apprécier le nombre des tribus amies et celui des tribus hostiles. Mais parmi celles qui habitent les environs d'Alger à des distances de 5 à 24 heures de marche (je doute qu'une heure de marche vaille une lieue), les quatre tribus les plus voisines sont considérées pour le moment comme décidément amies. Un fait remarquable, qui semblerait combattre le doute que j'ai exprimé sur le succès de la colonisation, c'est que la tribu de Beni-Mouca, à cinq petites lieues à l'est d'Alger, cultive le coton et l'opium, et la tribu de Beni-Khalil, qui n'est qu'à trois lieues plus loin, récolte du coton, du riz et du tabac. On estime que le nombre des hommes armés de ces tribus amies peut se monter à 1330. Dix autres tribus disséminées autour de la capitale, à la distance dont j'ai parlé, se montrent au moins paisibles, et loin d'être dans l'habitude de commettre des hostilités, elles approvisionnent le marché d'Alger d'une grande abondance de fruits, entre autres d'oranges et de citrons délicieux, aussi bien que de bois, de charbon, de graines et de bestiaux.

Cinq tribus, dont quatre vivent à l'est, et dont celle des Hadjouds est de beaucoup la plus nombreuse, sont considérées par les Français comme directement hostiles. Les Hadjouds peuvent mettre quatre cents hommes en campagne. Leur territoire comprend la petite ville de Koleah. Ces tribus, même sous le gouvernement du dey, n'étaient qu'à demi soumises.

Les nègres forment une classe intéressante de la population d'Alger. De tems immémorial les Maures et les Arabes du nord de l'Afrique ont importé de l'intérieur des esclaves noirs des deux sexes. Le nombre des nègres à Alger est d'environ 2,000, quelques-uns sont libres; mais

dans l'état actuel de la législation, l'esclavage des nègres n'est pas aboli dans la régence, et il n'est pas à ma connaissance que les Français aient porté aucune loi contre la traite par terre, mais je crois que leur intention est de publier bientôt une ordonnance à cet effet; et, en attendant, tout maître qui tuerait son esclave ou le maltraiterait violemment s'exposerait à une punition certaine. D'un autre côté, si je ne suis abusé par ma bonne volonté à admettre une assertion générale, l'esclavage des noirs n'est pas ici bien affreux. Le mépris pour une peau de couleur ne va pas certainement aussi loin que dans les Indes-Occidentales et dans l'Amérique du Nord. Il y a un grand nombre d'exemples de Maures mariés à des négresses; et bien qu'on ne puisse pas nier qu'un noir ne reçoive par-ci par-là des coups de bâton de son maître, il lui est en général attaché. Aussi, chose dont les Algériens se glorifient, pendant la dernière invasion, il n'y eut pas un seul esclave qui désertât dans le camp des Français. Je m'entretenais un jour avec un riche Maure, qui a vingt-quatre noirs dans son établissement. « Mes noirs conspirer contre moi! me disait-il, je ne le crains pas plus que je n'ai peur d'être assassiné par mes enfans. Que répondre à une pareille confiance! »

J'ai été témoin ce matin d'une cérémonie superstitieuse qui, bien que condamnée par le Koran, est pratiquée par tous les mahométans d'Alger, noirs ou blancs, et qui plus est par les juifs eux-mêmes. Elle consiste à sacrifier quelque animal, dont la chair se mange, à l'un des diables qui habitent certaines fontaines des environs. Quel est le nombre des fontaines ensorcelées dans la régence? c'est un point de la démonologie algérienne que je n'ai pu déterminer. Les uns en comptent sept, les autres soixante-dix. Mais n'importe, le fait est que le dia-

ble se laisse attirer hors de son puits par le sacrifice de quelque animal au sang chaud, dont la viande est cuite ensuite et distribuée aux malades, qui recouvrent la santé en la goûtant. La cérémonie dont je fus témoin avait lieu sur le bord de la mer ; tous les assistans étaient nègres, à l'exception d'un marchand marseillais qui entendait l'arabe et avait la bonté de m'expliquer le langage des officians et la nature du sacrifice. Un prêtre noir, un sous-diacre et deux prêtresses négresses présidaient à la cérémonie sans parler, ne portant d'ailleurs aucun insigne du sacerdoce. L'offrande consistait en volailles. Le prêtre et le peuple hurlèrent un chant vraiment diabolique, et tinrent leurs faces tournées vers l'Orient tout le tems que dura ce singulier concert. On plongea les victimes dans la mer *sacrée*, comme dit Homère, après quoi le prêtre les porta près d'une fontaine voisine, et leur coupa le cou ; la solennité se termina par un chorus d'éclats de rire qui répondait aux cris de ces pauvres poulets, seuls acteurs de cette scène qui ne parussent pas y prendre grand plaisir.

En parlant de la population d'Alger, j'aurais dû mentionner les Mozabites, qui viennent du désert. Il est évident qu'ils ne sont pas nègres, mais leur teint est si foncé que je ne sais dans quelle race je dois les comprendre. Ces habitans venus de si loin exercent ici le monopole de plusieurs métiers. Ils ont la surintendance des moulins, des boucheries et des bains. Cette utile corporation fait de fréquens voyages au désert, d'où elle rapporte des plumes d'autruche, et elle a conservé, sous les Français, le monopole dont elle jouissait sous le dey. Du même pays que les Beni-Mozeb ou Mozabites, sont venus les Piscaris, veilleurs de nuit d'Alger. Après une certaine heure de la nuit vous les trouvez endormis, enveloppés

de leurs manteaux en guenilles, sur des bancs placés contre les boutiques. Ils forment une espèce de corporation qui assure les boutiquiers contre le vol moyennant une certaine redevance. Telle est leur vigilance qu'il n'arrive presque jamais qu'une boutique soit dévalisée. Que d'aspects variés et amusans la nature humaine revêt dans ce pays ! que de ressources elle offrirait à un habile romancier !

D'après tout ce que j'ai observé et tout ce que j'ai entendu, si l'on excepte quelques cantons du Matidjah et des environs de Bone, le climat d'Alger est sain. La chaleur était très-grande à mon arrivée, mais je ne l'ai trouvée tout-à-fait insupportable qu'une seule fois, et ce n'a été que pour un moment. Au milieu d'une nuit de septembre je me réveillai tout brûlant, et respirant avec peine ; j'étais persuadé que je n'avais rien mangé ni bu qui pût me donner la fièvre. Je me levai et j'ouvris ma croisée pour respirer plus librement, mais l'air qui s'engouffra dans ma chambre ressemblait à la chaleur qui sort d'un four de boulanger, et me fit tomber sur le plancher où je demeurai plusieurs minutes à peu près sans connaissance. Je finis cependant par revenir de cette espèce d'évanouissement, et je me trouvai assez bien le lendemain matin pour le raconter à mes amis. « Bah, me dirent-ils, ce n'était rien qu'une visite du simoun ou vent du désert, qui, ayant appris votre arrivée à Alger, a cru de son devoir de vous présenter ses hommages. »

Au fait, malgré tous ses défauts, j'aime Alger. Il m'est si facile de m'esquiver de la morne cité, et une fois hors des murs, tout est si beau ! Quand je sors par la porte de Bab-el-Oued, je respire au bord de la mer un air si frais, le murmure des vagues est si musical, que je ne m'étonne pas qu'Homère ait appelé la mer *divine*. L'au-

tomne *donne du nerf* à mes membres, et l'atmosphère est si pure qu'il me semble qu'un voile de gaze est enlevé de mes yeux depuis que je ne contemple plus le spectacle de la nature en Europe. Tout ce que je vois, le gazon et les arbres, se dessinent avec des formes si distinctes à un mille de distance, qu'il me semble que je pourrais les toucher. Ils font l'effet d'un tableau qu'on approche de vos yeux à la lueur d'une bougie placée entre vous et la toile.

Mais abordons des sujets plus sérieux. Les Français conserveront-ils cette colonie? — S'ils la conservent, quel avantage en tireront-ils? — Quelles sont les dispositions des indigènes pour les Français? — Les avantages que la France tirera probablement d'Alger seront-ils nuisibles à la Grande-Bretagne? — Enfin, l'occupation de cette partie de l'Afrique par les Français servira-t-elle la cause de la civilisation?

J'aborde ces questions plutôt en observateur plein de doutes qu'en homme qui espère les résoudre. Après tout, comment prédire d'une manière infaillible ce que les Français feront d'Alger? les Français eux-mêmes ont déjà plus d'une fois changé d'avis là-dessus. Je crois cependant que les Français garderont Alger, parce que leur orgueil national s'y trouve engagé. Je suis conduit à penser ainsi par plusieurs entretiens que j'ai eus avec leurs officiers civils et militaires; car je suis certain d'avoir eu avec eux un commerce plus franc (je ne dis pas confidentiel), qu'aucun des Anglais qui ont pu visiter la régence depuis la conquête. L'esprit français paraît se révolter à l'idée d'abandonner la colonie, et surtout à la plus légère supposition que l'Angleterre s'opposerait à sa conservation. Si vous voulez que les Français gardent Alger, le plus sûr moyen est de les contredire là-dessus. Une bizarre circonstance a détruit par hasard cette ré-

serve que l'esprit de nationalité aurait pu faire naître entre les Français et moi. Le hasard leur a fait trouver à Alger un numéro du *Blackwood's Magazine* où l'on cite Thomas Campbell, votre serviteur, comme un homme possédé du démon gallican, et cela à un tel point que, si deux régimens anglais et français en venaient aux mains, il parierait que la victoire resterait à ceux-ci. Cette calomnie devait me blesser vivement, et je la repoussai avec indignation chez le général Voirol, où elle me fut rapportée; mais j'eus beau protester de mon patriotisme, les Français en ont conclu que j'étais au moins exempt de tout préjugé anti-gallican. Il est résulté de cette conclusion que ma franchise n'est jamais prise par eux en mauvaise part, et qu'ils s'expriment en ma présence sans arrière-pensée ni dissimulation. Eh bien! je me trompe fort si l'orgueil national leur permet bientôt d'abandonner Alger, quoique leur établissement en Afrique leur coûte en ce moment plus de trente-cinq millions par année. Les indigènes n'ont aucune chance de chasser leurs conquérans, et ceux-ci s'avanceraient plus loin encore dans le pays s'ils voulaient employer un peu plus de cavalerie et d'artillerie légère, au lieu de compter principalement sur leur infanterie. Le fantassin accablé par le poids de ses armes et de son bagage, dans une contrée montagneuse et dans un climat où l'on subit l'alternative d'un déluge de pluies et d'une chaleur brûlante, combat désavantageusement contre la cavalerie arabe, la meilleure du monde, pour l'espèce de guerre qu'elle se réserve de faire. Quand vous voyez le cavalier arabe galoper sur des hauteurs où aucun jokey anglais ne se hasarderait, la tête vous tourne, et lorsqu'il fait manœuvrer son cheval, vous croiriez qu'il ne fait qu'un avec lui. Si je m'étonne d'une chose, c'est que

les Français aient pu si courageusement lutter avec leur ennemi. Peu à peu l'expérience rendra les Français plus habiles à la guerre d'Afrique ; ils ont déjà cinq cents cavaliers arabes à leur solde, ils en augmenteront le nombre et pourront alors, quand ils voudront, conquérir tout le pays. Le voudront-ils? voilà la question : Bonaparte l'eût résolue plus tôt. Au lieu de tourner dans un rayon de 500 milles d'étendue, il aurait marché tout d'abord sur Constantine au cœur de la régence. Je pense donc que, si les Français restent fidèles à leur sentiment de la gloire nationale, ils pourront conserver Alger et y étendre leur domination.

La colonisation d'Alger dédommagera-t-elle la France de ses dépenses actuelles et futures ? Ce ne sera pas de long-tems, mais elle finira par la dédommager. On s'est peut-être exagéré les trésors qu'on attend de l'indigo, du coton, du sucre et de la cochenille; quant au blé, je ne puis concevoir qu'un pays si peu arrosé ait jamais été l'un des greniers de Rome. On ne peut révoquer en doute que les historiens n'aient donné ce titre à la Numidie, et je ne manquerais pas de m'appuyer sur cette tradition si je tenais à prouver que cette colonie peut devenir productive pour la France. Mais la renommée céréale de la vieille Numidie est pour moi, je l'avoue, un problème. Puisqu'on l'a répété en grec et en latin, je suis obligé de le croire, mais sans le comprendre. Pendant un nombre indéfini d'années, l'Amérique du Nord produira du blé et toutes les espèces de grains à meilleur marché qu'on ne pourra les cultiver ici; mais je suis loin de me tenir battu pour cela sur ce que j'ai avancé. Alger peut devenir pour la France une colonie féconde et utile. Le pays peut être subjugué. Ses montagnes sont riches en bois et en métaux. Dans la partie

orientale, vers Oran et Mostaganem un sel fossile ou spontané se trouve en assez grande quantité pour approvisionner le monde entier; et si l'on encourageait la culture de la vigne, du tabac, de l'olive et des vers à soie, les cinq parties du globe pourraient mettre de l'huile dans leur salade, se vêtir de soie, fumer de bons cigarres et boire du bon vin presque pour rien.

De quel œil les Français sont-ils vus par les indigènes? Franchement, je ne crois pas qu'ils leur aient encore inspiré un grand amour. Depuis que les Français sont ici, disent les juifs, point de *commerce*. Le seul Turc dont j'ai fait la connaissance coupe court à toute conversation sur ce sujet par l'exclamation peu polie de *bestia!* au fait, le pauvre diable avait eu particulièrement à s'en plaindre. Les Maures sont réservés en conversation. Je n'ai eu qu'une seule occasion de tirer de l'un d'eux une opinion sincère. C'était un Maure riche et influent; mais puisqu'il m'a reçu sous son toit sans m'autoriser à publier son nom, je dois le taire. Je lui disais, que je donnerais beaucoup pour savoir ce qu'il pensait des Français. Il me regarda d'un air significatif, et me répliqua par l'intermédiaire de l'interprète: « Je vous répondrai par une autre question, s'il vous plaît: Que penseriez-vous des Français s'ils étaient venus en Angleterre exhumer les os de vos pères et de vos compatriotes afin d'en expédier un vaisseau chargé pour l'usage des fabricans de sucre de France? Il faisait allusion à la grande route que les Français avaient fait passer à travers le cimetière maure de la porte de Bab-el-Oued à Alger. Sans doute les Français avaient, pour justifier leur conduite en cette occasion, la loi tyrannique de la nécessité; ils ont eu tort néanmoins de blesser la sensibilité des indigènes en promettant à leurs soldats le pillage des turbans de marbre

qui ornaient les tombes les plus révérées. Quant au vaisseau chargé d'ossemens et aux fabricans de sucre, je veux soumettre le cas à un raffineur. Avant de nous quitter, mon hôte s'exprima très-franchement sur le compte des juifs. Il me dit, avec un sourire sauvage, qu'une des plus grandes satisfactions dont jouiraient les musulmans, si un jour les choses venaient à changer, serait le châtiment de ces chiens d'hébreux. « Ils nous insultaient, me dit-il, le lendemain de l'entrée des Français, et le lendemain de leur départ nous aurions notre revanche. » D'après tout ce que j'entends répéter souvent, je crois que d'affreuses représailles seraient le résultat d'un abandon soudain de la régence par les Français, et que les malheureux juifs courraient la chance d'un massacre général.

J'arrive à la question suivante : la possession d'Alger par les Français serait-elle nuisible à la vieille Angleterre? est-il à craindre qu'une fois établis à Alger les Français s'étendent à droite et à gauche, s'approchent de Maroc et de Tunis, et nous fassent perdre Gibraltar? Tout cela n'est qu'une vision. La France, dans le moment actuel, entretient trente mille hommes, dont chacun lui revient à 40 liv. st. par an, pour se maintenir dans un petit nombre de stations sur la côte d'Afrique. Que ses conquêtes s'étendent jusqu'à Maroc et Tunis, et son armée d'Afrique, nécessairement portée à 90,000 hommes, lui coûtera annuellement de quatre à cinq millions st. (100 à 125,000,000 fr.).

Je pense que dans le cours des tems Alger peut être une source de richesses; mais ce n'est là qu'une conjecture. Admettons pour un moment l'hypothèse que cette colonie devienne productive pour la France, la richesse de nos voisins nous serait-elle nécessairement ruineuse?

Je ne le crois pas. Je soupçonne que le résultat serait directement contraire, et que la France, enrichie par Alger, ne pourrait qu'augmenter la consommation des produits de nos manufactures. Quant à revendiquer pour nous-mêmes une partie de la côte ; je suppose qu'on nous l'accorde, elle nous entraînera à des frais de garnison, et sera une source de querelles avec la France, comme autrefois la juxta-position de ses colonies et des nôtres dans le nord de l'Amérique : mais, qui plus est, les Français ne nous céderaient pas un pouce de la côte, à moins que l'Angleterre ne négociât la main sur la garde de son épée. Or, quel Anglais, par le tems qui court, laisserait taxer sa bière un *farthing* de plus par tonneau pour une guerre à propos d'Alger ? L'idée est absurde.

Enfin vient la dernière question et la plus vaste. Jusqu'à quel point l'occupation d'Alger par les Français servira-t-elle la cause de l'humanité et de la civilisation ? Je m'adresse à des hommes qui croient que si les mots *civilisation* et *bonheur* ne sont pas synonymes, la civilisation du moins diminue les horreurs des misères humaines ; si je pensais différemment, je ne discuterais pas cette question.

Du moment qu'un Anglais peut se dépouiller (et je crois qu'il le peut en toute sûreté) de l'appréhension que la France ne nuise à l'Angleterre en gardant Alger, la générosité de son cœur doit le faire de prime-abord raisonner ainsi : « La France est la plus civilisée des nations : son empire en Afrique y ouvrira donc la route à la civilisation. Alger lui doit déjà l'abolition de plusieurs supplices hideux, et l'importation des arts et des sciences qui diminuent le fanatisme et la barbarie. » Oui, cette influence des Français en Afrique est vraie, et cette vérité est une consolation pour moi. Quand je sors par la

porte de Babazoun, et qu'on me montre la place où les juifs étaient brûlés vifs, où les criminels précipités d'un mur étaient saisis à moitié chemin par des crocs de fer, qui les retenaient suspendus au milieu d'affreuses tortures pendant une semaine peut-être, je bénis le ciel d'avoir fait tomber Alger sous un pouvoir qui a aboli ces atrocités. En dehors de cette horrible porte, en 1817, un de mes amis a vu un criminel d'état, homme robuste et au teint fleuri, enchaîné à un poteau pour y mourir de faim. Ce malheureux supporta pendant neuf jours avec héroïsme cette torture, mais le neuvième jour il demanda enfin de l'eau pour étancher sa soif, et mourut la peau percée par ses os.

Malgré tout ce que j'entends dire et tout ce que je vois quant à la difficulté de réconcilier les indigènes à leurs vainqueurs, je ne puis renoncer à l'idée que les Français finiront par naturaliser ici les arts et les sciences, qui tendent à diminuer les misères humaines. La superstition musulmane se retirera devant la civilisation, et Dieu sait tout ce qu'il y a d'améliorations à introduire dans cette contrée barbare. La population locale, quoiqu'elle vous offre quelquefois des têtes et des physionomies dignes d'un tableau des mœurs patriarcales, vous épouvante plus souvent par des scènes dégoûtantes qui ont disparu depuis long-tems de nos villes d'Europe. L'éléphantiasis et la cécité sont ici très-communes : on peut même dire que la maladie et l'indigence courent les rues. Avant l'arrivée des Français, la médecine et la chirurgie n'avaient d'autres adeptes que des échappés de quelques pharmacies européennes, et aujourd'hui on trouve à Alger une faculté dirigée par des hommes de talent. La doctrine du fatalisme est l'ennemie de l'art de guérir. On a vu un père

supplier son fils blessé de se refuser à une amputation nécessaire pour lui sauver un membre et la vie ; le fils suivit son avis, et alla voir dans l'autre monde si Mahomet le récompenserait de sa piété. Il y a cependant quelques Maures et quelques Juifs qui se prétendent docteurs et des femmes qui se disent accoucheuses. Mais les médecins et chirurgiens du pays ne savent pas un mot d'anatomie, et ignorent jusqu'au nom des drogues qu'ils prennent à tort et à travers. En chirurgie, ils ne savent pas même manier la lancette. En médecine, ils viennent au secours d'une colique, de la pierre et de la pleurésie, par l'application d'un fer rouge sur la partie souffrante : ce traitement force souvent le patient à crier qu'il est guéri afin qu'on cesse le remède. Ils saignent avec un rasoir, et arrêtent les hémorragies avec de la poix!

Le docteur Abernethy, dans une leçon sur le goître, disait qu'il ne savait comment guérir cette maladie, et que peut-être la meilleure ordonnance serait de siffler. Il est possible en vérité que les amulettes données aux Algériens par leurs marabouts soient les remèdes les plus innocens de leur pharmacie.

De cette ignorance résulte nécessairement une énorme mortalité et beaucoup d'inutiles souffrances pour les malades. Il est une hideuse maladie contre laquelle les docteurs algériens ne connaissent aucun moyen curatif. Celui qui la gagne en est infecté toute sa vie et la transmet à ses enfans. Quand la peste était endémique sur cette côte, ses ravages étaient épouvantables ; elle dépeuplait des villages et des villes entières : les moissons pourrissaient dans les champs faute de moissonneurs, les troupeaux erraient sans berger et sans maîtres. On rencontrait de larges camps d'Arabes avec leurs morts sans sépulture sous

leurs tentes, et Lemefra parle d'une soirée de 1787, où l'on n'entendait que les lamentations des funérailles et les hurlemens des chackals.

Ai-je besoin d'ajouter après tous ces détails que l'humanité doit faire des vœux pour le maintien des Français en Afrique?

Les Français ont commis des fautes, et ils l'avouent eux-mêmes avec regret : mais le tems leur apprendra, comme aux Anglais dans l'Inde, que la politique la plus sûre est d'être justes et humains. Irai-je rappeler amèrement quelques cruautés reprochées aux conquérans d'Alger, moi, Anglais, à qui on pourrait répondre que nous avons été bien plus cruels encore dans la Cafrerie? J'élude donc cette question délicate, bien convaincu, comme je le suis, que le caractère français est après tout une garantie de la civilisation qu'ils promettent à la régence.

(*New Monthly Magazine.*)

—

Statistique.

TABLEAU COMPARÉ

DES CRIMES ET DES DÉLITS

COMMIS EN FRANCE ET EN ANGLETERRE

EN 1833 ET 1834.

Nous avons déjà fait connaître notre opinion sur l'utilité de la statistique en matière criminelle. A cet égard la France nous offre un bel exemple à suivre. Chaque année le ministre de la justice adresse au roi un compte-rendu de son administration. Ce compte-rendu entre dans une infinité de détails qui sembleraient minutieux si tout ce qui touche à la morale et à l'ordre public n'était du plus grand intérêt. Les documens que fournissent ces rapports permettent d'observer d'une manière exacte la marche du crime, d'en pénétrer les replis, et d'en apprécier les ressorts secrets. En Angleterre, jusqu'ici, de semblables études ont été à peu près complétement négligées. Les comptes-rendus de nos cours de justice sont d'une sécheresse désespérante. Point de méthode dans la classification des crimes et des délits; une confusion inextricable dans l'exposé des affaires criminelles de tous les comtés; point de distinction dans le sexe et l'âge des prévenus; à peine donne-t-on en bloc le chiffre des femmes et des enfans.

L'année 1834 a vu enfin s'établir, sous ce rapport, une

amélioration vivement désirée. Les comptes-rendus de 1834, sans offrir l'ordre et les subdivisions nombreuses des comptes-rendus français, présentent au moins des données positives et des résultats utiles. Au lieu de l'ordre alphabétique employé jusqu'ici, on a adopté la classification des crimes et des délits d'après leurs divisions naturelles; et enfin on a dressé un état comparatif pour chaque comté. Le sexe des prévenus a été désigné ainsi que leur âge. Toutefois l'administration n'a encore adopté la classification nouvelle que pour les tribunaux de l'Angleterre et du Pays de Galles. L'Écosse et l'Irlande suivent encore les anciens erremens.

Les nouveaux comptes-rendus classent les crimes et délits en deux divisions principales : ceux contre les personnes et ceux contre les propriétés. L'attentat contre les personnes est subdivisé, selon sa gravité, en trois catégories principales :

1° Le meurtre qui comprend l'assassinat, l'empoisonnement, etc., avec préméditation; 2° l'homicide simple; 3° divers actes plus ou moins graves, tels que bigamie, viols, soustractions d'enfans, violences contre les magistrats et les agens de la force armée, etc.

Les crimes et délits contre les propriétés sont subdivisés en cinq catégories :

1° Vols commis avec violence, par escalade ou avec effraction, piraterie, etc., etc.; 2° vols commis sans violence; enlèvement de bestiaux, détournement de lettres, vols domestiques, etc.; 3° incendies de maisons ou de récoltes, détérioration d'arbres, destruction ou mutilation de bestiaux, envoi de lettres de menaces, etc., etc.; 4° altération des monnaies, émission de faux billets de banque, faux en écriture publique ou privée; 5° délits divers n'appartenant à aucune des classes ci-dessus, tels

que braconnage, bris de prison, faux témoignages, subornation de témoins, ligues d'ouvriers, etc.

Grâce à cet ordre méthodique, nous avons pu consulter avec fruit les nouveaux rapports de l'administration ; aussi les résultats des recherches que nous allons consigner ici n'en seront que plus intéressans et plus utiles.

Pour présenter un état comparé du nombre et de la nature des causes soumises aux tribunaux d'Angleterre et du Pays de Galles, pendant une période de dix années (1825 à 1834), nous avons dû rectifier le travail des neuf premières années, d'après celui de la dernière. Nous avons donc, pour toutes les années antérieures à 1834, substitué la classification méthodique telle que nous venons de l'indiquer à l'ordre alphabétique qui ne classe rien et ne précise rien.

D'année en année, le budget de nos crimes grossit, et plus nous opposons d'obstacles à ce progrès désastreux, plus les méfaits qui pullulent autour de nous se jouent de nos efforts, de nos lois, de nos sermons, de nos magistrats et de nos supplices. Le premier tableau que nous allons présenter justifiera cette assertion ; mais nous croyons devoir mettre encore à l'appui quelques chiffres non moins concluans ; ceux qui constatent les récidives. Dans le comté d'York, le nombre des prévenus, en 1834, est de 1,434, dont 1,188 sont en état de récidive savoir : 705 une fois, 272 deux fois, 111 trois fois, et 100 quatre fois et plus. Le comté de Middlesex, où se trouve la plus grande partie de Londres, a présenté 3280 prévenus qui ont récidivé une fois, 1,151 deux fois, 120 trois fois, 1,256 quatre fois et plus. M. Chesterton, gouverneur de la maison de correction de Coldbath-Fields, a constaté que plusieurs de ses prisonniers ont été surpris douze fois en récidive ; il cite surtout un petit garçon de 10 à 12 ans qui, dans très-peu de tems, a subi huit condamnations. Ces faits démontrent assez que les prisons, tant qu'elles ne seront pas divisées de manière à tenir les différentes classes de pri-

sonniers isolées les unes des autres, loin d'être un remède efficace, ne serviront, au contraire, qu'à développer les penchans vicieux des prisonniers.

Tableau présentant le nombre des prévenus de crimes et de délits contre les personnes et les propriétés en Angleterre et dans le Pays de Galles, pendant les dix dernières années.

Années.	Attentats contre les personnes.			Attentats contre les propriétés.					Total par année.
	Meurtres et assassinats.	Homicides, etc.	Viol, Bigamie, etc	Vols avec violence.	Vols sans violence.	Incendies, etc.	Faux, etc. etc., etc.	Délits non qualifiés.	
1825.	151	122	202	771	12,322	36	249	584	14,437
1826.	104	141	237	957	13,691	93	343	598	16,164
1827.	155	142	296	1267	13,572	35	337	760	16,364
1828.	147	141	261	1263	14,937	25	393	757	17,924
1829.	162	125	284	1518	15,532	44	371	639	18,675
1830.	145	141	297	1458	15,096	95	368	507	18,107
1831.	161	150	288	1623	15,331	1245	386	463	19,647
1832.	198	176	338	1574	17,267	222	518	536	20,829
1833.	177	215	358	1433	16,773	145	462	609	20,072
1834.	245	228	1982	1459	16,608	162	431	1336	22,451

Le progrès du crime est incontestable, et rien cependant ne le justifie. Durant ces dernières années, le commerce et l'industrie n'ont eu ni crises ni pertes à supporter; la rigueur des lois a été adoucie; les sociétés pour la diffusion des connaissances ont été plus actives que jamais. De 1825 à 1834, la population s'est à peine accrue de 13 p. °/₀; le crime, lui au contraire, a grandi : il a fait un pas de géant; il a augmenté de 50 p. °/₀. A Londres, où les crimes sont si fréquens, le vol est le péché universel. Les crimes contre les personnes y sont beaucoup plus rares. La vengeance, la haine, l'amour, passions qui poussent au meurtre un Italien ou un Espagnol, ont peu de prise sur un ame anglaise; aussi le gueux de nos carrefours, le voleur de nos grands chemins,

n'assassinent-ils qu'à la dernière extrémité : c'est la cupidité qui les guide, et ils calculent toutes les chances. Il arrive cependant que cette même cupidité, ce même désir de faire de l'argent qui règnent dans toutes les classes de notre société, donnent naissance à des crimes épouvantables ; mais c'est presque toujours dans les provinces et non dans la capitale que ces terribles scènes ont lieu. A Londres, la facilité de voler sans tuer, de cacher ce qu'on a volé, et de le revendre ensuite, est trop grande pour que le voleur ait souvent recours à la violence qui exposerait sa propre vie. Londres est le paradis des filous : c'est là que le vol est une profession lucrative, un excellent métier, où le profit se joint à la gloire. Le budget des voleurs à Londres s'élève tous les ans de 2 à 3,000,000 liv. st. (50 à 75,000,000 fr.)

Cependant l'indication du nombre des prévenus est loin de présenter le chiffre réel des coupables : aussi nous rapprocherons de ce premier tableau celui qui fait connaître le nombre et la nature des condamnations pour 1834.

Tableau présentant le nombre des prévenus de crimes et délits en Angleterre et dans le Pays de Galles, en 1834, avec l'indication des acquittemens et des condamnations qui ont eu lieu.

NATURE DES ACCUSATIONS.	NOMBRE DES		NOMBRE ET NATURE DES CONDAMNATIONS.				
	pré-venus.	ac-quittés.	La mort.	L'expor-tation.	La prison.	Le fouet.	L'a-mende.
Contre les personnes.......	2,455	1,012	95	24	1,102	222	»
CONTRE LES PROPRIÉTÉS.							
1. Vols avec violence.....	1,459	432	340	484	201	»	2
2. Vols sans violence.....	16,608	4,431	6	8,419	3647	59	46
3. Incendies...	162	96	26	18	22	»	»
4. Faux.......	431	70	1	70	290	»	»
5. Délits divers.	1,336	415	12	45	558	158	148
TOTAUX....	22,451	6,456	480	9,060	5,820	439	196

Ainsi, dans une seule année, 480 personnes ont été condamnées à mort : on ne peut s'empêcher de le reconnaître, le code de la Grande-Bretagne est encore le plus barbare de tous ceux qui régissent les sociétés modernes de l'Europe. Chacune de ses pages est empreinte de cet esprit de féodalité, si jaloux de ses priviléges, si violent, si sanguinaire. Le vol des bestiaux, le bris des clôtures, l'émission de la fausse monnaie, etc., etc., sont punis de mort. Cependant si le nombre de condamnations à la peine capitale est considérable, nous devons ajouter qu'il n'y a qu'un très-petit nombre de sentences mises à exécution. On verra par le nombre des commutations combien il y a de disproportion entre la sévérité de la loi et la nature des crimes. Peut-être cette considération amènera-t-elle à faire disparaître les nombreuses anomalies qui existent encore dans notre législation, malgré les amendemens qu'on y a déjà introduits. Ainsi, en 1834, sur 480 condamnations à mort prononcées, 34 seulement ont reçu leur exécution. Les 446 autres ont été commuées comme il suit :

Exportation à vie	312
— pour 14 ans	43
— pour 7 ans	30
Prison de 1 à 2 ans	11
— 6 mois à un an	38
— moins de six mois	11
Gracié	1

En 1834, le nombre des prévenus était à la population d'Angleterre et du Pays de Galles, dans la proportion de 1 à 619. Les condamnés sont dans la proportion de 1 à 868. Parmi les prévenus d'actes commis avec intention de nuire, le nombre des condamnés est inférieur à celui des acquittés; mais c'est dans les attentats contre les personnes que le nombre des condamnations est encore bien moindre. Cela tient sans doute à ce que, dans cette classe de crimes, il se trouve beaucoup de circonstances atténuantes, et qu'un grand nombre d'homicides deviennent excusables aux yeux du jury. Sur 1,578 prévenus de violences contre les personnes, 514, c'est-

à-dire presque un tiers, ont été acquittés. Sur 228 prévenus d'homicide, 119, presque la moitié, ont été acquittés. Sur 86 prévenus de meurtre, 67, plus des trois quarts, ont été acquittés.

Nous devons conclure de là que les acquittemens se multiplient dans les cas où la loi prononce la peine de mort. Cette considération ne doit-elle pas démontrer le vice de notre code? Là où le châtiment est par sa sévérité disproportionné au délit, l'humanité se refuse à l'infliger. La loi se trouve ainsi être lettre morte, et le coupable reste impuni devant des hommes qui, en le condamnant, craignent de se souiller d'un meurtre légal. La commutation des peines, laissée à la magistrature, crée en outre à son profit un pouvoir discrétionnaire immense ; c'est un inconvénient très-grave. La non-exécution et l'instabilité des lois exercent une influence fâcheuse sur l'esprit public. Loin de décourager le crime, il semble qu'elles le servent et le protègent. Les peines, pour être efficaces, doivent être parfaitement précisées et proportionnées à la gravité des crimes et des délits.

Il nous reste maintenant à faire connaître dans quelle proportion les deux sexes et les divers âges des deux sexes ont participé aux divers crimes et délits dont nous avons donné la nomenclature. En parcourant les tableaux ci-dessus, on voit que, dans la masse des crimes, les hommes sont en plus grand nombre que les femmes. Sur 100 prévenus, il y a 16 femmes. Dans les attentats contre les personnes, les femmes sont dans la proportion de 10 1/2 p. %. Dans la première catégorie des attentats contre la propriété, elles sont dans la proportion de 5 7/8 p. %. Dans les autres catégories, où la violence n'est point employée, la disproportion entre les sexes devient moins sensible. Dans la deuxième catégorie, par exemple, le nombre des femmes est de 22. 03 p. %. Dans la quatrième catégorie, il s'élève à 43. 189 ou 43 3/16 p. %.

Le grand nombre de jeunes gens qui figurent parmi les prévenus est un fait pénible, qui démontre la nécessité de faire pénétrer l'éducation morale dans les masses : 2,604 prévenus, c'est-à-dire 11 p. % sur le nombre total, sont au-

dessous de l'âge de 16 ans. Presque tous les crimes appartenant à cette classe de prévenus sont des attentats contre la propriété sans violence. Ce n'est qu'en avançant en âge que les coupables imberbes s'endurcissent et deviennent de plus en plus criminels ; et, nous devons le dire, c'est dans les prisons que ces jeunes gens achèvent de se dépraver. Lorsque le comité visita le ponton l'*Euryalus*, il y trouva 250 enfans, dont le plus âgé n'avait pas 15 ans, confondus avec les autres détenus. De 16 à 21 ans, on remarque une augmentation effrayante dans le nombre des crimes ainsi que dans leurgravité. De 21 à 31 ans, la progression continue surtout dans les crimes contre les personnes. Plus d'un tiers des attentats de cette nature sont commis par des individus entre ces deux âges. C'est de 16 à 30 ans qu'il se commet le plus de crimes. Ces deux périodes comprennent plus de la moitié des prévenus, bien qu'en réalité elles ne renferment pas un tiers de la population. Dans le tableau suivant, nous allons faire connaître la part que prennent les deux sexes aux différentes espèces de crimes.

Tableau indiquant la part qu'ont prise les deux sexes de la population d'Angleterre et du Pays de Galles, aux différentes espèces de crimes commis pendant l'année 1834.

CLASSIFICATION des prévenus SUIVANT LEUR AGE.	ATTENTATS contre les personnes.		ATTENTATS CONTRE LES PROPRIÉTÉS.									
			sans violence.		avec violence		Incendie, etc.		Faux.		Délits non spécifiés.	
	M.	F.	M.	F.	M.	F.	M.	F.	M	F.	M.	F.
De 10 à 12 ans..	5	3	13	3	310	55	3	»	3	2	4	»
— 12 à 16.......	52	3	106	2	1,699	288	5	1	11	7	26	1
— 16 à 21... ...	466	28	573	30	4,203	775	36	1	72	33	248	7
— 21 à 30.......	804	82	527	30	4,019	930	56	2	116	37	420	46
— 30 à 40.......	346	39	113	4	1,822	505	21	»	52	22	183	39
— 40 a 50.......	175	25	38	»	870	245	15	2	30	15	93	19
— 50 à 60.......	80	10	10	2	392	129	8	2	12	7	33	2
— 60 et au-dessus	43	2	4	»	179	48	3	4	5	5	13	»
Ages indéterminés.	253	41	5	»	114	24	3	»	1	2	188	14
TOTAUX......	2,224	231	1,389	71	13,608	2,999	150	12	301	130	1,208	128

Nous avons vu plus haut que le nombre des prévenus pour l'Angleterre et le Pays de Galles est de 1 sur 619 habitans ; il nous reste maintenant à examiner si cette proportion est plus grande dans les comtés manufacturiers que dans les comtés agricoles ; par là, nous reconnaîtrons si en effet l'industrie manufacturière exerce une influence délétère sur la moralité des populations agglomérées autour de ses usines, et si au contraire l'agriculture, par l'isolement où elle les tient, les sauve et les préserve de la contagion. L'Angleterre et le Pays de Galles se divisent en 52 comtés, dont un grand nombre sont sans importance : c'est là surtout que la moralité est grande. Dans le comté de Flint, par exemple, on compte à peine un prévenu sur 3,000 habitans; dans celui de Cardigan, 1 sur 4,049, et enfin à Anglesea, 1 sur 8,854. Mais ce n'est pas sur ces points que doivent s'étendre nos recherches. Nous nous sommes surtout attachés aux grands centres, qui sont les foyers principaux de l'industrie agricole et manufacturière. Voici le résultat que nous avons obtenu.

Tableau présentant le rapport des prévenus à la population des comtés agricoles et manufacturiers de l'Angleterre.

COMTÉS MANUFACTURIERS.			COMTÉS AGRICOLES.		
Lancastre........	1 sur	464	Devon...........	1 sur	881
Warwick.........	1 —	510	Essex............	1 —	554
Strafford..	1 —	633	Bedford..........	1 —	582
Nottingham......	1 —	606	Suffolk...........	1 —	612
Chester..........	1 —	492	Berks....	1 —	580
Durham.........	1 —	1,270	Oxford..........	1 —	581
Montmouth.......	1 —	738	Westmoreland....	1 —	1,966
Worcester........	1 —	561	Cambridge.......	1 —	746
Salop............	1 —	848	Norfolk..........	1 —	552
MOYENNE........	1 —	680	MOYENNE.......	1 —	783

La moyenne, comme on voit, est défavorable aux comtés manufacturiers, dans une assez forte proportion ; mais

nous nous garderons bien d'en tirer des inductions contre les progrès de l'industrie. Nous étudierons avec plus de soin les causes qui déterminent, dans les comtés manufacturiers, un chiffre si élevé, et peut-être parviendrons-nous à soulever le voile qui cache encore la vérité (1).

(*Abstracts of Parliamentary Documents.*)

(1) Note du Tr. Nous ajouterons à ces documens, qui sont du plus haut intérêt, un résumé très-succinct du compte général de l'administration de la justice criminelle en France pendant l'année 1833. La totalité des accusés devant la cour d'assises a été pendant cette année de 6,964 ; c'est un accusé sur 4,676 habitans. Dans ce chiffre général des accusés, 2,136 étaient poursuivis pour crimes contre les personnes, et 4,828 pour crimes contre les propriétés. La proportion des femmes a été de 16 sur 100 accusés ; mais elle a varié suivant la nature des crimes. Ainsi elle s'est élevée à 19 sur 100 dans les crimes contre les propriétés, à 11 seulement dans les crimes contre les personnes : 98 accusés n'avaient pas 16 ans ; 2,170 étaient âgés de 16 à 25 ans ; 3,305 avaient de 25 à 35 ans ; 2,391 dépassaient 35 ans ; parmi ces derniers, se trouvaient 48 septuagénaires et 6 octogénaires. Sur les 6,964 accusés jugés contradictoirement pour crimes ordinaires, 2,859 ont été acquittés, et 4,105 ont été condamnés, savoir : 42 à la peine de mort (34 ont été exécutés), 127 aux travaux forcés à perpétuité, 784 aux travaux forcés à tems, 726 à la réclusion, 2,401 à des peines correctionnelles, 25 enfans de moins de 16 ans à la détention par voie de correction. Les cours d'assises ont eu en outre à s'occuper, en 1833, de 956 affaires de presse ou de délits politiques, dans lesquelles 590 individus se trouvaient impliqués, mais 449 ont été acquittés. Les affaires soumises à la juridiction correctionnelle se sont élevées à 134,053 et comprenaient 203,814 individus, dont 26,722 ont été acquittés, 177,092 condamnés, savoir : 32,000 environ à un emprisonnement de 6 jours à dix ans, et 144,753 à l'amende seulement. Enfin les tribunaux de simple police ont jugé 113,291 affaires dans lesquelles 150,157 individus se trouvaient impliqués. Il y a eu déclaration d'incompétence à l'égard de 1,096 ; 24,830 ont été acquittés ; 5,149 ont été condamnés à l'emprisonnement, et 119,082 à l'amende.

Esquisses Morales et Politiques.

LE NUMÉRO VINGT-TROIS.

« Je voudrais bien savoir en vérité, mon cher Baltie, ce que le numéro 23 vous a fait? Tout à l'heure, dans la rue d'Oxford, ne vous êtes-vous pas arrêté devant une maison d'assez chétive apparence, les yeux fixés sur la porte : et quand j'ai voulu vous arracher à l'extase qui vous absorbait, ne m'avez-vous pas répondu : « Je regarde ce numéro!...... » Vous n'êtes ni fou, ni enthousiaste, ni extatique; si je vous connaissais joueur, je serais tenté de croire que vous calculez les chances de sortie de ce numéro fatal. Mais vous n'aimez pas les cartes, depuis que vous avez été passer trois mois à Liverpool près de cette tante à succession qui chaque soir vous soumettait à la torture du whist. Vous êtes médecin, et d'une nature nécessairement anti-superstitieuse. Voyons! Quelle influence peut donc avoir sur votre vie ce nombre magique? Expliquez-moi un peu cela. »

Comme j'achevais ces mots, nous entrions dans le club des amis des arts, où personne ne se trouvait encore, et mon ami Baltie, qui ne semblait pas disposé à me donner une réponse claire et bien positive, prenait nonchalamment un journal en me disant :

« Oui, j'attache des idées singulières à ce numéro 23. »

Je ne me tins pas pour battu. Rien n'excite la curio-

sité comme cette indifférence affectée qui élude les questions. Je le laissai lire son journal, et m'approchant du foyer, je sollicitai avec le poker la flamme paresseuse. Quelques ennuyeux nous arrivèrent : bien résolu à pénétrer le secret du numéro 23, je me hâtai d'entraîner Baltie loin du club où la conversation allait devenir générale. Il faisait nuit, c'était en décembre. Un pâle fragment de lune, qui ressemblait à un segment de glace suspendu dans un ciel de cristal, éclairait les rues de la capitale et faisait pâlir les réverbères. Je ne disais rien du numéro 23 qui était cependant ma pensée dominante, et je proposai à Baltie d'entrer un moment chez moi, et de se reposer près de mon foyer; là nous attendaient quelques verres de cette liqueur sympathique connue sous le nom de grog, et qui, mêlant la saveur du rhum à la fraîcheur de l'eau glacée et à la douceur du sucre, exerce dans les climats froids une influence heureuse et vive, mais non enivrante.

« Volontiers », me répondit mon ami.

Une voiture roulait derrière nous ; elle s'arrêta, deux laquais en livrée brillante descendirent, abaissèrent le marche-pied, et livrèrent passage à deux femmes enveloppées de leurs manteaux et de leurs fourrures, qui pénétrèrent ensemble dans une des plus belles maisons de *Berners-Street*. Mon compagnon de route restait, tout ébahi, les yeux fixés sur le numéro de la maison, dont les deux chiffres étaient précisément ceux qui tenaient son imagination captive. Lorsque la porte fut refermée, et que le carrosse reprit la route qui devait le conduire à sa remise (toujours séparée à Londres du domicile du propriétaire), Baltie fit arrêter le cocher, eut avec lui une courte conversation que je n'entendis pas, et continua son chemin d'un air plus triste et plus mé-

lancolique qu'auparavant. « *Vingt-trois !* toujours 23 ! s'écriait-il, et voici bientôt un an que cela dure. Je partirais pour la Jamaïque ou pour les Grandes-Indes, qu'il me serait impossible de passer devant un numéro 23 sans m'arrêter. Je dois vous sembler bien extraordinaire et un peu fou ; c'est cependant une histoire toute naturelle, et qui peut arriver à tout le monde. »

Je pressai le pas, tant ma curiosité était éveillée par le chiffre cabalistique. Mon ami était un de ces esprits froids, une de ces natures d'homme qui conservent longtems les impressions qu'ils ont reçues, qui les ravivent et les couvent, pour ainsi dire, et qui mettent dans leurs idées et leurs sentimens une persistance extrême, recouverte d'une taciturnité impénétrable.

« Allons (lui dis-je quand nous fûmes assis, que tous nos arrangemens furent faits, le fleu flambant, la neige tombant au dehors, et au milieu de ce silence d'une soirée d'hiver qui favorise les épanchemens de l'amitié), allons, cher Baltie ! ce roman du numéro 23, je brûle de l'entendre ! Je vous écoute et vous attends avec impatience. »

Il se mit à rire.

Vous serez bien désappointé ; cela n'a rien de romanesque, me dit-il, et mon conte véridique peut fournir tout au plus à une observation médicale. Quelques détails relatifs à l'histoire du cœur en font tout le prix. J'ai été sujet, vous le savez, à des migraines violentes qui ne me laissaient pas de repos, et qui de tems à autre reviennent encore serrer leur bandeau de fer autour de ma pauvre cervelle. Quand mon sommeil a été interrompu ; lorsqu'une nuit mal passée a désaccordé ce triste instrument aux mille fibres délicates que notre organisme renferme, et que (faute d'un nom plus exact) la méde-

cine appelle les *nerfs*, la vie m'est absolument insupportable. Il y a un an, je revenais d'Holy-Head, et me dirigeais sur Londres. Déjà harassé des fatigues du voyage, je couchai à Shrewsbury, d'où je devais repartir à quatre heures du matin pour la capitale de l'Angleterre. Vivent les voyages pour qui aime les rencontres nouvelles, inattendues, la variété des objets! Mais se mettre en route avant l'aurore, quitter la chaleur du lit et l'échanger contre le malaise d'une diligence glacée, terminer sa nuit dans cette prison qui roule, c'est une des plus douloureuses parmi les petites tortures auxquelles l'existence humaine est soumise. Il faut de l'héroïsme. Je m'habille à la hâte, paie le garçon, toujours avide et toujours mécontent, enveloppe ma tête et mon cou d'un triple rempart de cravates de soie, et je tapis ma souffrance dans le coin solitaire de la voiture, qui n'avait que moi pour habitant. *Tout est prêt*, le cri habituel du cocher anglais retentit accompagné du claquement du fouet; et l'on part. Les pieds froids, la tête endolorie, souffrant de l'estomac, et surtout de cette espèce de frisson nerveux qui simule la maladie sur tous les points de notre corps, j'essayai de dormir. Un quart d'heure s'écoule, les chevaux s'arrêtent, la portière s'ouvre. « Quel contre-tems! me dis-je. Quelqu'un va monter dans la diligence. » Et j'envoyai le nouveau venu à tous les diables.

Un pied léger s'élança dans la voiture qui se referma aussitôt, et à travers la demi-obscurité, je devinai la présence d'une femme. Mon instinct de vingt-cinq ans m'avertit même que la laideur et la vieillesse n'étaient pas venues s'asseoir à côté de moi. C'était une divination si vous voulez, un pressentiment, un magnétisme; quoi qu'il en soit, sans pouvoir préciser le degré de jeunesse, de beauté ou de grâce qui devait distinguer ma com-

pagne de route, je ne doutai pas un moment que ces qualités ne lui appartinssent. Je sortis de mon engourdissement; je rajustai mon manteau, soulevai ma casquette, et rabaissai un peu la triple fortification de mes cravates. Le bandeau de fer de la migraine commençait à se desserrer, et quelques teintes plus douces et plus rosées venaient se fondre dans les idées noires qui m'avaient occupé jusqu'alors.

Vous allez me demander quel rapport se trouve entre tout ceci et le numéro 23? Je vous ai dit qu'il ne s'agissait pas de grandes aventures sur terre et sur mer; vous ne vous plaindrez pas que je vous aie trompé; résignez-vous aux plus minces détails, et souvenez-vous bien qu'ils ne peuvent avoir d'intérêt que pour moi.

Les ténèbres ne se dissipaient que par degrés, et je m'épuisais en conjectures sur l'être mystérieux qui était venu se placer près de moi. Je cause rarement en voiture, surtout en voiture publique : la conversation avec accompagnement de roulis perpétuel est une fatigue pour les poumons les plus robustes. Cependant, j'élevai la voix, dans l'espoir d'obtenir quelques paroles de l'étrangère et de tirer quelques inductions de ce symbole qui représente toujours l'ame; la voix humaine. Efforts perdus! La brièveté de ses réponses me désespérait; la sécheresse de ses répliques ne donnait prise à aucune question nouvelle. De tems à autre j'entendais retomber les plis épais d'un vêtement de soie qui cédaient sans doute aux mouvemens moëlleux d'une main délicate, et semblaient assurer de nouveau le rempart qui la protégeait. La plupart des phrases qui entament poliment une conversation n'eurent aucun résultat. Elle paraissait aussi décidée à l'isolement et au silence, que j'étais impatient de causerie et désireux de trouver dans le cercle des convenan-

ces un point de contact avec la voyageuse. Toutes mes avances étaient poliment et nettement repoussées. Pour consolation et pour ressource il fallut me rejeter au fond de la voiture, et penser qu'elle pouvait bien être laide, vieille, commune, désagréable. La barrière impénétrable de son manteau, de sa robe et de son voile de blonde, formait un sanctuaire fragile, mais ténébreux, au fond duquel elle semblait se retirer et se blottir. Me voilà formulant un commentaire intérieur sur le peu que je savais d'elle. Dans son costume, pas de couleur tranchante; le noir dominait, la soie et la blonde étaient prodigués; impossible de confondre la voyageuse avec la marchande ou la grisette. Sa voix, malgré la brièveté de l'accentuation, avait des modulations pénétrantes, non pas, il est vrai, le timbre argentin de la première jeunesse, mais le moelleux et le velouté d'un âge plus mûr. Ses mouvemens et sa tenue n'annonçaient pas une timidité tremblante, mais un certain aplomb mêlé de décence et de gravité. A quoi bon toutes ces conjectures? Elle conservait soigneusement sa position inexpugnable. Qui de nous n'est pas un peu fat? Imaginez, mon cher, que je me sentis piqué, comme si j'en avais eu le droit. Vous m'eussiez vu étendant noblement mes jambes, croisant les bras avec une légère nuance de dignité et presque de dédain, et affectant de fermer les yeux comme si j'eusse été prêt à m'endormir.

Pendant près d'une heure, je m'enveloppai de mon silence, et la dame demeura emprisonnée dans son tabernacle de soie. Au premier rayon du jour, quand le soleil fit pénétrer sa lueur dans notre prison, je ne pus m'empêcher de tourner les yeux vers ma compagne; ce nouvel examen me révéla seulement la beauté et la richesse des étoffes, l'éclat moelleux d'un manchon que je n'avais

pas aperçu et la finesse d'une blonde que la dame avait soin de doubler pour échapper aux regards. Il est vrai que deux lèvres roses apparaissaient à travers le double tissu, et que l'éclat d'un œil noir se faisait jour à travers la dentelle. Mais c'étaient là toutes les découvertes que la matinée m'apportait. A mesure que le jour avançait, la chaleur d'augmenter, l'atmosphère de la diligence de s'échauffer au point de devenir insupportable. Il fallut bien dédoubler le voile, puis étendre la main pour baisser la glace de la portière; enfin, après avoir long-tems reculé, il fallut se débarrasser de toutes les enveloppes qui lui couvraient le visage, et se montrer à mes yeux telle que Dieu et les années l'avaient faite.

Ce n'était pas une figure de la plus grande fraîcheur ni de la plus parfaite régularité. Les joues étaient pâles, un léger cercle rougeâtre dessinait sa courbe au-dessous des yeux, le fond du teint était blanc, mais d'un blanc mat; les yeux noirs, admirablement fendus, pleins d'une langueur expressive; la mélancolie de l'ame et celle de la souffrance physique paraissaient gravées sur ce charmant visage. Il avait des défauts, mais charmans. Un front trop haut paraissait annoncer une vaste capacité de pensée; des sourcils extrêmement minces formaient une ligne à peine perceptible au-dessus des yeux; les cils étaient d'une longueur extraordinaire; une bouche un peu grande peut-être, qui découvrait souvent les dents les plus régulières et les plus blanches. Avez-vous éprouvé, mon cher, cette sensation d'étonnement, cette sorte d'exclamation intérieure qu'excite la présence d'un objet sympathique? C'est, comme s'exprimerait un philosophe allemand, un *oh!* qui sort de l'ame, qu'elle entend distinctement, et qui n'a qu'elle pour auditeur. Il paraît que mon interjection muette fut trop bien comprise de la

voyageuse; elle détourna la tête, plaça entre mon rayon visuel et les traits de son visage l'obstacle de son chapeau, et fit semblant d'examiner le paysage. Mon mécontentement fut très-vif. Quelle pruderie! quel excès de réserve! n'était-il pas possible de concilier la politesse avec la décence? et cette crainte, armée de sévérité, n'était-elle pas le symptôme d'une éducation manquée? Ainsi, nous ne jugeons jamais que par rapport à nous-mêmes les gens auxquels nous avons affaire. La première base de notre opinion sur eux, c'est l'amour-propre : admirables, aimables, convenables, parfaits, s'ils nous flattent, nous servent, nous conviennent ou nous promettent des plaisirs; absurdes, ridicules, odieux, si notre personnalité trouve en eux le plus léger obstacle.

Au premier relais, nous descendîmes; je demandai du thé, et je ne sus ce qu'était devenue la dame que j'avais d'abord trouvée charmante, puis insupportable. On remonta; la population du *stage-coach* s'augmenta de deux personnes, d'une petite Ecossaise blonde, très-instruite, comme nous le prouva sa conversation, dans l'art des confitures, des conserves et des gâteaux d'amandes, et d'un monsieur dont l'âge avancé n'embellissait pas sa physionomie anguleuse et ne tempérait pas la loquacité. Imaginez un de ces causeurs de voitures publiques, qui soulèvent de minute en minute le poids de la conversation tombante, et harcèlent le voyageur jusqu'à ce qu'il ait pris son parti et se soit résigné à bavarder à son tour. En moins de trois minutes, j'eus mesuré mon homme; et me renfonçant dans mon prétendu sommeil, né du dépit, je le laissai discuter savamment avec l'Écossaise le mérite des câpres au vinaigre et des haricots verts confits. Mais mon homme ne l'entendait pas ainsi. Je lui

appartenais en ma qualité de compagnon de diligence : à peine ma paupière se soulevait-elle, il épiait au passage cette lueur de demi-réveil, et m'adressait la parole d'une voix si haute, si perçante, avec une politesse si marquée et si empressée, qu'il n'y avait pas moyen de m'y soustraire. J'essayai d'imiter ma compagne de voyage, de rabattre le caquet de mon adversaire par le monosyllabe bref; mais j'obtins moins de succès qu'elle. Pour lui, mon silence mes monosyllabes, ma froideur, rien ne le désarçonnait; il allait toujours, se chargeant des demandes et des réponses; profitant d'un oui et d'un non pour déployer les trésors de sa science encyclopédique; parlant élections, courses de chevaux, théâtre, astronomie, chirurgie; combattant les opinions que je n'avais pas, louant les qualités qu'il supposait que je devais avoir, et m'ennuyant si bien que, de guerre lasse, et pour me venger, je me mis à discuter avec lui. C'était son triomphe; il avait calculé le résultat de sa tactique.

L'admirable conversation ! Je cherchais en vain à placer une parole dans son monologue : le causeur, changeant de front de bataille avec une rapidité étonnante, passait de la chambre des communes aux truites saumonées, et du vinaigre de bois au kaléïdoscope, de manière à m'empêcher de réfuter une seule de ses assertions. La dame vêtue de soie restait toujours muette, immobile et enveloppée.

« A propos, s'écria le monsieur, auquel je venais d'opposer je ne sais quel argument irrésistible, à propos (notez bien que l'on se sert de cette interjection pour annoncer ce qui est tout-à-fait hors de propos), je ne serais pas fâché de goûter ces fameuses conserves au coing et au citron dont mademoiselle (en montrant la gouver-

nante écossaise) nous parlait tout à l'heure. Cela doit être délicieux, si la pratique chez elle est égale à la théorie. »

Il me lançait un de ces regards provocateurs qui disent : Répondez, la conversation vous attend.

« Je ne doute pas, repris-je d'un air assez froid, que les conserves de mademoiselle ne soient exquises; mais il me serait impossible d'en juger autrement que sur le rapport d'autrui. Vous voyez un pauvre valétudinaire condamné à la diète la plus exacte, et puni des moindres infractions à son régime par des maux insupportables. »

La dame muette repoussa son voile, retourna légèrement la tête, et ses yeux rencontrèrent les miens. C'était la première fois que cela lui arrivait.

« Bah! une santé délicate, reprit le monsieur! est-ce que l'on parle de cela à votre âge? les jeunes gens sont de fer.

— Mais vous vous trompez, lui dis-je! Jeune ou vieux je souffre beaucoup. Les médecins ne peuvent me secourir, et mes amis se moquent de moi. »

L'œil noir de la dame muette me parut exprimer un mouvement d'intérêt plus doux et plus vif.

« Vous seriez poitrinaire? Cela n'est pas possible; les épaules larges, ce qu'on appelle un bon coffre!...... De quoi souffrez-vous?

— C'est précisément ce qu'il est difficile d'indiquer : des migraines épouvantables, des symptômes de dyspepsie, enfin une débilité de nerfs qui me rend misérable, et à laquelle personne ne veut croire!

— Imagination! s'écria le monsieur.

— Imagination! répéta la dame muette avec un accent presque indigné, et en se retournant vers mon in-

terlocuteur, qui continuait à me prouver que, selon toutes les règles de la logique, je ne devais pas souffrir. Parlez-moi du rhumatisme; j'en ai quelques petites attaques lorsque le vent est nord; de la goutte, qui s'est accrochée à mon orteil gauche; et de la phthisie, dont ma femme est morte; mais le mal de nerfs, mais la migraine! plaisanteries!..... Des vapeurs, jeune homme, pure imagination!

— En ce cas, dit la dame vêtue de soie, en souriant et appuyant sur les mots, je plains de tout mon cœur les gens attaqués de ce mal imaginaire. Y a-t-il long-tems, monsieur, que vous souffrez? me demanda-t-elle. »

Je lui répondis avec assez de précision pour la satisfaire, et je vis que chacun des symptômes que je décrivais excitait chez elle un intérêt très-vif. Les questions et les réponses se succédèrent rapidement. « Mais c'est tout-à-fait comme moi, s'écriait-elle; j'ai ressenti tout cela. Voilà déjà long-tems que je souffre, et je connais par expérience toutes les misères que traîne après lui ce fléau. Tantôt, n'est-il pas vrai, une inquiétude vive qui ressemble à une inquiétude morale; tantôt une langueur profonde qui ressemble au désespoir; des tintemens dans les oreilles, du dégoût pour les mets les plus exquis; quelquefois une douleur fébrile dans les paupières...... N'avez-vous pas éprouvé tout cela?

— Oui, madame, sans parler d'une oppression dans l'estomac et d'une douleur aigue sous la plante des pieds.

— Précisément.

— Si bien que je suis obligé de porter des bottes, mais des bottes gigantesques, où se logerait à l'aise une petite famille.

— C'est comme moi, dit-elle en souriant: et elle avança d'un air dégagé un pied lilliputien enveloppé d'une pan-

toufle fourrée qu'elle faisait aller et venir : voyez un peu les énormes chaussures qu'il faut que je porte ! comme cela est agréable ! »

Ces énormes chaussures ne faisaient pas un sixième des miennes ; et mes bottes massives me firent honte : je les enfonçai et les cachai de mon mieux sous la banquette. « Sans doute, continua-t-elle, vous êtes obligé de porter des bas de laine, comme moi, qui cependant, pour cacher cette nécessité atroce, mets un bas de soie par dessus. »

Mes yeux se portèrent sur un coude-pied d'une délicatesse achevée, et sur une cheville très-bien dessinée, qui ne trahissait pas le moins du monde la présence du malheureux bas de laine. Philosophes, expliquez-nous les sympathies humaines ; l'intérêt de la dame était éveillé ; les bas de laine, la migraine, les gros souliers et le mal de nerfs, nous avaient constitués frères d'infortune ; nos esprits se trouvaient engagés dans la même voie, et, faut-il le dire, hélas ! nos égoïsmes marchaient ensemble. Nous n'avions pas un seul instant dépassé la limite de la convenance la plus exacte, et nous causions comme de vieilles connaissances.

O Sterne ! où étiez-vous ? Vous, si savant dans l'histoire des sympathies humaines, vous dont la plume philosophique a soumis à l'analyse chimique ce fluide électrique nerveux qui détermine les mouvemens de nos passions, ces émanations subtiles de la pensée et de la volonté, qui vont à notre insu ébranler la pensée et la volonté d'autrui ; vous qui avez si bien dit les émotions fugitives qui nous traversent l'ame, et qui en avez indiqué les causes plus nettement et plus finement qu'un philosophe *ex-professo* ? Vous auriez dû décrire à ma place les sympathies de la mauvaise santé, la fraternité de la

souffrance. Souffrir à deux, n'est-ce pas souffrir un peu moins? Ma voyageuse semblait le penser, tant elle prêtait d'attention au détail de mes migraines et à la confession de mes névralgies. Son enthousiasme ingénu me faisait sourire. Comme l'intimité allait croissant! comme la similitude des symptômes serrait la chaîne nouvelle et délicate qui venait nous enlacer! Que de commentaires, que de bons conseils nous nous donnâmes l'un et l'autre sur les précautions à prendre pour souffrir moins! Je ne pousserai pas la fatuité jusqu'à prétendre que mon mérite avait éveillé une passion si prompte : elle était amoureuse de ma mauvaise santé.

Bientôt nos compagnons de route nous quittèrent. Engagés comme nous l'étions dans une dissertation médicale, nous parcourûmes ce terrain dans tous les sens, et je commençais à me fatiguer de l'opiniâtreté nosologique de notre causerie, lorsque je passai de l'état nerveux au magnétisme, de ce dernier au phénomène de la sensibilité; de là, à la théorie des passions, qui nous ouvrait une route beaucoup plus agréable et une carrière plus animée. La transition fut insensible. Le chapitre des affections nous conduisit à celui des arts : la voyageuse était musicienne. Nous discutâmes toutes les théories allemandes sur cet art merveilleux, l'art des sensations vives et rapides, et nous nous écoutâmes si bien l'un l'autre le développement de nos pensées s'opéra d'une manière si facile et si brillante, que nos deux amours-propres satisfaits laissèrent chaque interlocuteur ravi de son partenaire. Le grand secret de l'amabilité, c'est de faire éclore l'amabilité des autres. Quand on peut dire *nous*, l'espérance commence à naître; lorsqu'on dit *nous souffrons*, les affaires sont plus avancées qu'on ne pense. La bonne opinion que je croyais avoir inspirée à cette dame

reposait-elle sur des bases bien solides? Hélas! je suis loin de le croire; mais était-ce à moi de la ramener à une impartialité plus froide et plus sévèrement critique? Riez, si vous voulez, mon cher, de ce que vous nommerez *un amour à la première vue*. Une diligence n'est-elle pas une prison dans laquelle chaque heure peut compter pour un mois? et les circonstances qui avaient éveillé notre sympathie n'étaient-elles pas d'une nature étrange et spéciale? Plus elle parlait, plus je la trouvais charmante. Quel ton délicat! quelle grâce naturelle! quel charme dénué de coquetterie et de prétention! Enfin, je puis l'avouer, jamais femme n'avait produit cette impression sur moi. Je me demandais si elle était mariée, et je cherchais dans sa tenue et dans sa mise les symptômes indicatifs de l'état conjugal ou du célibat. Mais en Angleterre, c'est un point difficile à deviner. Nos dames et nos demoiselles se confondent par le costume, et le plus habile s'y tromperait.

Notre conversation continua d'un ton plus doux, plus intime, plus affectueux, mais toujours réservé. Les sujets qui nous occupaient n'avaient plus rien de médical et de thérapeutique; il était surtout question de la force des passions, de leur influence irrésistible, de la merveilleuse chaîne des sympathies et de la rareté d'un attachement sincère. Quand la conversation s'engage dans cette voie, le char de la pensée roule avec une rapidité dangereuse, et ses roues brûlent le terrain qu'elles parcourent; une sorte d'ivresse douce s'empare peu à peu de l'imagination et de l'ame; tous les objets s'environnent d'une atmosphère magnétique. On ne tarde pas à se voir emporté, loin du monde matériel, dans une sphère idéale et rêveuse, où la raison se tait, où la prudence s'évanouit, où la sensation est reine, où l'on obéit malgré

soi et tout entier à une impulsion qu'on ne peut réprimer. Était-elle soumise à la même influence qui me dominait, et dont, à travers la retenue de son sexe et sa modestie naturelle, je croyais entrevoir les effets dans le tremblement de sa voix, devenue plus faible, et de ses expressions plus vagues et plus tendres?

— Voilà bien des flatteries, me dit-elle en rajustant son boa qui se trouvait parfaitement à sa place! vous oubliez donc que je suis une vieille femme?

— Je ne sais qu'une chose, repris-je, c'est que tout-à-l'heure vous vous étiez emparée de mon imagination et de mon esprit, et que mon cœur tout entier se hâte de les suivre. »

Je crus voir ses joues se colorer, une expression languissante, timide et ardente rayonner dans ses yeux, et je commençais, mon cher, la déclaration la plus formelle, quand nous nous arrêtâmes dans Oxford-Street. Quelle que soit la froideur de caractère que vous me supposiez, j'étais épris. A peine un reste de prudence m'avertissait-il que cette dame si distinguée ne m'était connue que depuis un jour. Je l'aidai à descendre en la suppliant de me faire connaître son adresse et son nom.

« Mais non, me dit-elle, quelle folie! ce que vous me demandez est absurde. S'il est vrai, comme j'en ai peur, que vous m'inspiriez quelque intérêt....... C'est si peu raisonnable.... Une femme de mon âge doit être sage et convenable avant tout. Oubliez cela, continua-t-elle; nous sommes tous deux au terme de notre route; et elle me tendit la main avec une expression mélancolique et charmante. »

Je ne pus m'empêcher de la porter à mes lèvres, et je crus voir une larme dans ses yeux.

— Soignez votre santé, reprit-elle en souriant encore,

et ne perdez pas tout souvenir de notre vieille amitié d'un jour. »

Un fiacre s'était approché, la galanterie du guide y avait déjà fait placer le bagage de l'étrangère ; je lui prêtai, pour y monter, ma main qui tremblait en touchant la sienne.

— Que je sache du moins où vous demeurez ! lui dis-je avec une expression suppliante et énergique.

La portière s'était refermée.

— Mais cela n'est pas du tout convenable, répondait-elle d'un ton indécis.

— Oh ! de grâce, ne me refusez pas ; le cocher est sur son siége, je vais vous perdre pour toujours. »

Elle me tendit encore sa petite main blanche et dégantée.

— Eh bien, me dit-elle, c'est absurde, je le sens, mais puisque vous le voulez.... *Numéro vingt-trois....* »

Le fiacre roulait déjà, et les derniers mots de la phrase s'évanouirent dans l'air. Je ne saurais vous dire avec quelle précipitation et quel entêtement je courus à sa poursuite à travers les cabriolets et les charettes, les omnibus rivaux et les équipages fringans, les marchandes d'oranges, et les passans qui maudissaient ma course précipitée. J'eus le malheur de heurter un officier irlandais que je renversai, qui me provoqua en duel, et avec lequel j'eus le lendemain une rencontre qui se termina sans effusion de sang. Cet incident suspendit ma poursuite ; je crus apercevoir dans le lointain une main qui sortait d'une voiture et qui agitait un mouchoir blanc. Ce fut la dernière trace de cette liaison fugitive. Jamais je n'ai revu l'étrangère. Depuis cette époque, j'ai maudit la coutume anglaise qui place le chiffre du *numéro* avant le nom de la rue. Le numéro 23 est sacré pour

moi, c'est mon nombre magique. La plupart des marteaux de portes consacrés par le n° 23 ont retenti sous ma main impatiente.

Telles sont les causes de ma folie, et tout ce que je puis vous dire c'est qu'elle dure encore, que je ne puis m'en défaire, et que ces chiffres mystérieux, joints au souvenir d'une des femmes les plus gracieuses que j'aie rencontrées dans ma vie, n'a jamais pu s'effacer de ma pensée et de mon cœur.

(*Dublin University Magazine.*)

Miscellanées.

LONDRES VU A VOL D'OISEAU (1).

Dès les premières années de ma jeunesse, une singulière fantaisie avait troublé mon cerveau ; c'était un désir si bizarre et si extraordinaire, que je ne l'avais communiqué à personne. Je ne l'osais pas. Je méprisais tous les moyens de transport, depuis la diligence jusqu'au tilbury. Quand pourrai-je m'élancer dans les régions éthérées, triompher de la terre et la voir disparaître sous mes pieds ? Un ballon ! qui me donnera un ballon, m'écriais-je ? Ainsi Richard III demandait un cheval à tous les échos d'alentour. Le carrosse aérien me semblait le seul digne d'un homme. Cette lubie absurde s'était développée sous l'influence de mon grand-père, qui, impotent et goutteux, se vantait d'avoir assisté à la première expérience des aérostats : il me racontait au coin

(1) Théodore Hook, le romancier favori des tories et des classes qui aspirent au bon ton ; peintre de mœurs souvent spirituel ; collaborateur de plusieurs revues ; auteur des *Sayings and Doings*, recueil de contes et nouvelles devenu populaire, a publié, dans l'une des Revues les plus accréditées de l'Angleterre, la description de Londres, *vu d'en haut*, que nous reproduisons, et qui joint à la vivacité de la description le mérite de donner une idée fort juste de la ville actuelle. La vignette placée en tête de ce numéro contribuera à rendre plus frappante la vérité de cette esquisse.—Dans un prochain numéro, nous consacrerons un article spécial aux grands travaux d'utilité publique entrepris à Londres depuis les cinq dernières années.

du feu, avec un enthousiasme de vieillard, tous les détails de cet événement, et portait jusqu'aux nues l'entreprise hardie qui avait transformé l'atmosphère en océan et l'homme en matelot des airs.

Long-tems cette passion puérile resta cachée dans mon sein; je me contentais de la nourrir en secret par l'étude de tous les essais tentés pour perfectionner la science aérostatique. Un jour, il m'en souvient, un célèbre aéronaute rendit aux habitans de Liverpool, ma ville natale, une visite intéressée : Dieu sait avec quelle joie et quelle attention je suivis tous les préparatifs de son expérience. J'avais grande envie de me proposer à lui comme compagnon de route; mais j'étais avocat, la prudence humaine me retenait. Nul client n'eût osé confier ses intérêts à un voyageur si téméraire. Long-tems je discutai intérieurement cette grave question, et ma fantaisie fut sur le point de l'emporter sur ma sagesse; je m'approchais déjà de l'aéronaute pour l'engager à retarder un moment son départ en ma faveur; la perspective de ma fortune allait peut-être se trouver sacrifiée à l'immense perspective des cieux, lorsqu'il coupa le câble qui l'attachait à la terre, décrivit, au-dessus de moi, plusieurs spirales audacieuses, et planant dans l'empyrée, me laissa seul, chétif et misérable, point imperceptible, sur une terre que j'aspirais à quitter.

Les années s'écoulèrent, et les occupations du barreau, les nombreuses affaires qui s'emparèrent de mon tems, amortirent dans ma pensée le bizarre caprice de ma jeunesse. Le moyen, d'ailleurs, de parler à ma mère et à ma sœur d'une traversée aussi extraordinaire, de leur inspirer d'inutiles terreurs sur ma vie, et de leur faire craindre pour moi un naufrage dans l'abîme des airs! J'avais oublié l'ardeur de mes premiers désirs, quand je me

trouvai forcé de faire un voyage à Londres. Tout m'y était inconnu et tout le monde m'ignorait. J'avais subi pendant une demi-journée l'ennui d'une auberge publique, lorsqu'une pancarte, proprement encadrée dans un passe-partout, frappa mes regards; je m'approchai nonchalamment, et j'y lus ces mots :

VAUXHALL : *Courses aériennes de deux ballons rivaux dirigés par M. Green.*

Deux ballons! courses aériennes! « Qu'est-ce que cela? demandai-je au garçon.

— Eh! monsieur, ce sont deux ballons que M. Green lance à la fois, et qui doivent partir à onze heures précises du matin. »

Il en était dix. « Vite un fiacre, m'écriai-je! » Toute ma passion aérostatique s'était réveillée. Personne ne me connaissait à Londres, et mon ascension ne pouvait causer de scandale!

« Où est le Vauxhall?

— A l'autre bout de Londres, dans un quartier perdu. Monsieur n'a jamais vu Londres?

— Non. Amenez un fiacre.

— On y va! C'est une bonne occasion pour monsieur d'observer tout entière la ville qu'il va traverser. »

Je logeais au bout de la Cité, du côté de Whitechapel. Les deux haquenées, dirigées par un automédon colossal, franchirent en une demi-heure la Cité, le pont de Londres, le Borough, la route de Westminster, la promenade de Lambeth et aboutirent au Vauxhall. J'étais si préoccupé, que j'accordais à peine un coup-d'œil aux rues que je parcourais, à la population des quartiers que je visitais en courant, et même au buraliste du Vauxhall qui fut obligé de courir après moi pour me remettre les

dix schellings qui me revenaient sur le souverain que je lui avais donné. A la grande surprise de l'aéronaute, et à mon grand plaisir, je m'élançai vers lui ; je lui serrai la main et je lui dis : « Je pars avec vous. Avez-vous une place?

— Certainement, » me répondit-il en souriant.

Et quel eût été son étonnement s'il avait su que c'était là ma première visite à la capitale ! qu'au lieu de m'égarer, pour l'observer, dans le labyrinthe de ses rues et de ses squares, j'allais la contempler du haut des airs ; l'embrasser d'un seul coup-d'œil avant de l'avoir analysée et détaillée, et planer sur elle avant de la connaître. Une certaine sensation, qui n'était pas tout-à-fait la peur, et qui n'était pas non plus l'audace, faisait naître en moi une agitation que je ne pouvais vaincre. Je tirais souvent ma montre. Tant de regards, fixés sur moi, m'embarrassaient un peu. Enfin plusieurs salves d'artillerie annoncèrent le départ.

« Montez-vous? me dit l'aéronaute. Voici le moment. » Je ne répondis rien et je montai. La sensation était extraordinaire et nouvelle ; animal amphibie, je touchais encore la terre, et cependant l'énorme machine qui devait m'entraîner me communiquait déjà une oscillation peu agréable. Les acclamations confuses des spectateurs m'assourdissaient, et je ne sais si la pâleur de mon visage frappa M. Green qui agitait son drapeau et me disait d'en faire autant.

« Croyez-moi, me dit-il ; laissez-vous attacher dans la nacelle ; voici deux lanières disposées à cet effet, tous ceux qui m'ont accompagné ici se sont bien trouvés de cette précaution.

— Moi ! m'écriai-je tout indigné ; je n'ai pas peur.

— Oh ! peur, certainement non ; mais le changement d'atmosphère cause presque toujours un évanouissement. »

J'acceptai cette explication avec autant de facilité et de bonne grâce qu'un membre du Parlement qui vient d'être signalé à l'animadversion publique dans un discours d'apparat : je me laissai enchaîner.

Nous voilà donc lancés : une nouvelle détonation et un nouveau chorus nous accompagnent dans l'air. En peu de minutes les arbres du Vauxhall agitèrent leur feuillage sous nos pieds ; tout semblait descendre et fuir avec une rapidité extrême à mesure que nous avancions. J'éprouvais une sensation pénible à la plante des pieds ; le ballon rival voguait à peu de distance du nôtre, et un rhumb de vent très-rapide qui nous emporta nous fit suivre le cours de la Tamise. Quel spectacle ! la ville géante se déployait à nos yeux comme une carte immense ; l'exclamation qui me fut arrachée par la surprise révéla seule à l'aéronaute mon noviciat de voyageur.

« Quoi ! c'est la première fois que vous voyez Londres ?

— Oui, et je ne pouvais trouver d'occasion plus favorable, plus extraordinaire, ni de cicérone plus accompli.

— Eh bien ! me dit-il, nous ne jetterons pas de lest, et nous nous tiendrons à distance raisonnable. Le grand colosse de la civilisation et de l'industrie s'offrira par degrés à notre observation. »

Nous filions comme la flèche, et déjà plusieurs ponts avaient fui à nos regards. Nous approchions de Blackfriars : par une de ces variations si communes dans notre pays, le vent tomba tout-à-coup, et nous laissa voguer paisiblement dans l'espace : le pas d'un homme aurait ri-

valisé avec nous : du Bankside à l'église du Saint-Sauveur, notre marche fut encore ralentie (1).

« C'est merveilleux, m'écriai-je, et l'orgueil d'un Anglais se sent vivement ému à ce spectacle. Tout ce que je vois est colossal. Voici un bateau à vapeur qui nous envoie son long sillon de fumée ; un autre qui marche plus doucement et qui est chargé de passagers. Là bas, auprès de ce pont, des frégates, les unes amarrées, les autres voguant à pleines voiles ; toutes les pompes du commerce sont ici ; et à travers une forêt de mâtures, ces maisons de brique de la Cité attendent sans doute des ballots de toutes les parties du monde. Le mouvement de l'industrie se fait partout sentir : cet immense fleuve, si bleu et si rapide, et ces arches du pont qui semblent colossales, même de l'élévation où nous sommes, annoncent bien la messagère infatigable de la civilisation du monde. Où est la Tour de Londres, je vous prie? où est Whitehall? où est Westminster?

— Attendez : votre exaltation ne me laisse pas le tems de répondre, et vous êtes bien heureux que le vent nous laisse stationner ; pendant votre période, un bon courant d'air eût suffi pour nous chasser bien loin des monu-

(1) C'est du clocher de l'église du Saint-Sauveur, sur la rive droite de la Tamise, en face de la Cité, qu'est prise la vue de la capitale qui, dessinée par le major Yates, et gravée par Davenport, artistes habiles, accompagne notre numéro. Cette vue embrasse la Cité tout entière, c'est-à-dire le cœur du mouvement commercial de Londres, depuis la Tour jusqu'à la porte du Temple, au-delà de Saint-Paul. C'est de ce point que l'œil du spectateur découvre le plus grand nombre d'édifices et aperçoit à la fois les principaux monumens de la ville, le caractère spécial des deux rives, les vaisseaux de haut bord qui remontent le fleuve, et s'avancent jusqu'au pont de Londres ; et les embarcations de diverses natures qui naviguent et passent librement sous les arches des six ponts de cette capitale.

mens dont vous me parlez. La Tour est là-bas, à votre droite; ce grand monument carré, gothique, crénelé, troué de meurtrières, et surmonté du drapeau rouge : terrible forteresse toujours sombre et fatale, qui respire encore la férocité sanglante de nos annales antiques. Une multitude d'embarcations vous cache l'entrée de la Tour; et plus loin s'ouvrent les immenses docks de Sainte-Catherine et de Londres; c'est là que se concentre l'immense mouvement de notre commerce maritime. Très-loin, au-delà du London Dock, on a creusé le fameux Tunnel, voie souterraine destinée à remplacer les ponts, qui ne peuvent s'établir sur cette partie de la Tamise, à cause des navires de haut bord.

— Quelle forêt de clochers pointus et de monumens qui, tous affectant la forme anguleuse, dominent la foule des maisons à toits plats!

— Vous n'êtes pas en Italie, et le clocher de l'église septentrionale, est, comme le dit un auteur allemand, le doigt de l'aiguille qui montre le ciel. Mais mettez un peu d'ordre dans vos observations : depuis la Tour, suivez de l'œil, en remontant vers la droite, la rive gauche de la Tamise qui est devant nous : cette triple colonnade, c'est la Douane qu'il a fallu agrandir progressivement à mesure que notre commerce se développait et s'accroissait. Plus loin, près du grand pont qui est presque sous nos pieds, s'ouvre Billingsgate, devant lequel vous voyez s'agiter un si grand nombre de barques : c'est là que Londres s'approvisionne de poissons, et si vous descendiez au milieu des syrènes et des tritons de l'endroit, vous pourriez étudier à loisir un dialecte incroyable, chargé d'imprécations inouies, que le bourgeois de Londres ne comprend pas toujours. Derrière Billingsgate, s'étendent ou plutôt serpentent de petites rues sales imprégnées d'une

odeur de goudron et de poisson pourri, repaires de la population de Londres la plus pauvre et la plus malheureuse. Ce pont gigantesque qui enjambe si majestueusement le vaste fleuve, c'est le nouveau pont de Londres, qui n'a pas moins de 928 pieds de long sur 53 pieds de large. Chacune de ces cinq arches semi-elliptiques compte 152 pieds de largeur ; et vous ne vous étonnerez pas d'apprendre que ce monument en granit a coûté deux millions sterling. Un peu à droite, au milieu de ces maisons rougeâtres, remarquez cette colonne audacieuse, élevant au ciel un globe de cuivre où le soleil vient se refléter en étoiles : c'est le *Monument ;* gigantesque menteur, comme dit Pope, il apprend à l'avenir que les catholiques ont mis le feu à la ville de Londres, qui n'a jamais été incendiée par les catholiques. Vous pourrez lire demain sur la base l'inscription calomnieuse qui leur impute ce forfait démenti par tous les historiens sincères. Admirez la régularité solide qui distingue le nouveau pont de Londres, ses parapets élevés, ses vastes arches : le même caractère vous frappera lorsque vous observerez de près tous les monumens de notre capitale. Vous ne demanderez pas le nom de toutes ces églises aux clochers grêles, qui s'élèvent à nos yeux et qui sont semées avec tant de profusion dans la ville ; certes, ils n'approchent pas de la majesté des flèches allemandes. Mais leurs ogives et leurs aiguilles pointues s'harmonisent bien avec la sévérité du christianisme. Hâtons-nous de promener nos regards sur ce chaos de maisons d'un rouge obscur, dont la Tamise, comme un large ruban bleu, rompt seul l'uniformité. Profitez des minutes : notre bateau aérien va repartir sous le courant d'air qui s'annonce déjà. Cet autre-pont à gauche, c'est Southwark-Bridge, formé de trois immenses arches de fer coulé ; l'arche centrale a

240 pieds, les deux autres en ont 210; audacieuse construction, due à l'ingénieur Rennie, et qui ne coûta que 400,000 liv. st. Saint-Paul s'élève un peu plus loin : masse noble et imposante, mais dont le caractère italien s'accorde mal avec notre nature septentrionale; ces temples ronds, d'une élégance solennelle, semblent faits pour étinceler sous le soleil dans l'air pur qui détache et distingue nettement tous les détails de l'architecture, toutes les recherches, tout le luxe de la statuaire. Il y a je ne sais quel contraste peu agréable entre la coupole de vapeur qui pèse sur Londres et cette colonnade élégante, entre ce dôme arrondi et les flèches pointues de ces mille églises qui percent le brouillard. Le petit clocher ridicule de Saint-Clément que vous apercevez là-bas, au-delà du pont, produit plus d'effet que l'énorme masse de Saint-Paul. Si j'étais antiquaire, je vous parlerais plus longuement de cette étrange église, fondée par Alfred-le-Grand, sur les ruines d'une église danoise, et qui offre aujourd'hui le bizarre mélange des ordres toscan, ionique et composite. Avec sa tour carrée surmontée d'une tourelle octogone que surmontent une tourelle hexagone et enfin un tourillon à quatre pans, vous diriez un édifice de dominos. Nous sommes trop éloignés pour distinguer le clocher et les dentelles de Westminster, là-bas, à l'horizon, près des ruines de la Chambre des Communes, près de la Chambre des Pairs que l'incendie a respectée, et que l'opinion populaire, guidée par O'Connell, semble sur le point de dévorer.

Mais tenez, un nouveau courant d'air beaucoup plus rapide nous emporte précisément de ce côté-là. J'espérais vous faire planer au-dessus des docks. Au train dont nous marchons, nous courrons risque de nous trouver

bientôt à dix lieues de là, au-dessus de l'hôpital de Chelsea. Que regardez-vous si attentivement ?

— Cette pauvre rive droite, toute couverte de petites maisons obscures et basses, qui contrastent piteusement avec les magnificences commerciales de l'autre rive.

— Sous Élisabeth, Londres entier ressemblait à cela. En deux siècles vous avouerez que nous n'avons pas mal travaillé ! Nous possédons aujourd'hui des portiques grecs et des colonnades égyptiennes; mais nous voici précisément au-dessus de l'édifice de Londres qui réunit le plus de souvenirs imposans, Westminster.

— Qu'est-ce que ce palais qui, avec ses deux dômes, ressemble à un petit édifice composé d'écailles d'huîtres ?

— C'est la Galerie Nationale, qui n'est pas encore achevée.

— Et cette longue file de voitures que je crois apercevoir ?

— Si votre œil était habitué à ces hautes régions, il distinguerait non seulement les voitures, mais une procession de petites fourmis qui se dirigent du côté de Westminster; ces fourmis sont de grands politiques qui se rendent au parlement. Cet atôme imperceptible qui file sur le trottoir comme le plus petit ciron court sur un bout de ruban, c'est lord John Russell, que les uns nomment le sauveur, d'autres le destructeur de leur pays. Ce petit tas de cendres, ce sont les ruines de la Chambre des Communes.

— Où donc siègent les honorables membres aujourd'hui ?

— Les pairs (qui ne sont pas en faveur) ont cédé leur appartement aux Communes et se sont réfugiés dans ce qu'on appelle la *chambre peinte*, espèce de cabine oblon-

gue et obscure, dont la pauvreté semble annoncer la décadence des pairs du royaume. Mais diable! nous prenons déjà une autre route ! le vent est bien variable aujourd'hui. Nous voici au-dessus de Regent's Park, ce jardin colossal où vous trouverez toutes les espèces d'architecture, excepté l'architecture anglaise : admirez les toits moscovites de Sussex-Place, les colonnades d'York, de Clarence, de Cornwall, qui rappellent les constructions de Versailles : plus loin mille chaumières d'une prétentieuse simplicité. Il ne manque à cette confusion de toutes les architectures que les jardins suspendus de Babylone. Ce lac ressemble à un étang, et son principal ornement, c'est ce gros poudding en pierre que l'on appelle Colosseum et que les badauds prennent pour le Colysée de Rome ; entrez dans cette enceinte : on vous montrera, pour trois shellings et demi, un châlet, des colibris, un banc de Sainte-Hélène, deux flaques de neige qui figurent un glacier, deux gouttières qui s'appellent torrens, et un pauvre aigle qui, enchaîné par le pied à un petit roc, bat des ailes avec une majesté qui n'est que de l'ennui. A ces curiosités se joint un panorama de la ville vue du haut de Saint-Paul : vous pourrez retrouver demain, sous des couleurs un peu plus ternes, notre panorama vivant et florissant d'aujourd'hui. Un peu sur la droite, voici l'Opéra : grande foule comme vous voyez ; car ces petites taches noires qui se pressent, c'est la foule. Tout en face ce petit point blanc, c'est le théâtre de Haymarket.

— Mais devant Haymarket il n'y a personne.

— Non ; le théâtre est mort, depuis que le Parlement s'occupe de rendre la vie et la vogue aux théâtres anglais : il est aujourd'hui du suprême mauvais ton d'assister à une comédie anglaise.

— Comme nous allons vite!

— Oui, nous avons franchi Green-Park, promenade favorite du roi Charles II.

— Que signifie cet étrange édifice dont nous approchons; vaste huilier à six compartimens?

— Huilier! L'architecte vous saurait gré de la comparaison ; c'est le Pénitentiaire. Prison nouvelle, où l'on essaie de corriger l'assassinat par la diète; où l'on met de l'eau dans le vin des escrocs invétérés. Ce que vous prenez pour les burettes, ce sont les tours où les criminels subissent leur pénitence en attendant le moment de se dédommager.

— Comme nous descendons!

— Oui, nous nous dirigeons du côté du King's-bench : cette grande prison, là-bas, qui ne ressemble pas mal à une souricière! Jetez les yeux sur cette longue rue garnie de maisons blanches et terminée par une colonne que surmonte une statue : vous distinguerez un grand nombre de petits points rouges, bleus, blancs et noirs; ce sont des femmes qui rendent leur visite matinale aux magasins de James et de Holwall, pour y acheter rubans, fleurs, bonnets et autres nécessités de la vie humaine. Elles consacrent la moitié de leur journée à cette grave occupation, tandis que le mari fait un petit voyage à Paris ou en Suisse, à ce que ses amis prétendent; dans la réalité, il ne sort pas des tristes murs de la souricière. Mais voici un cabriolet dont je reconnais la course rapide et la capote brune; tâchez de le distinguer. Il file en toute hâte le long de Pall-Mall; c'est encore un mari que l'on trompe. Pendant que le noble lord, enfermé dans son carrosse à deux chevaux, se dirige vers la Chambre Haute (je l'aperçois auprès de Westminster), un jeune officier des gardes, emporté par ce cabriolet bril-

lant et rapide, rend sa visite matinale au bon seigneur qui n'y sera pas.

— Quel observateur vous êtes! Vous voyez mille choses qui m'échapperont toujours; et qu'est-ce que Pall-Mall ?

— C'est cette rue large et courte qui se termine par une grande place irrégulière.

— Avec un hôpital au bout?

— Hôpital, plaisantez-vous? c'est la demeure de nos rois. C'est Saint-Jame's-Palace. Je conviens qu'aucun roi d'Europe n'est aussi tristement logé. En revanche, comme notre voiture va vite, nous ne tarderons pas à nous trouver en présence du véritable palais qui renferme le véritable roi des peuples modernes, la Banque. Qu'en dites-vous? d'un côté 360 pieds de façade, d'un autre côté 440, d'un autre 410, d'un autre enfin 420; neufs cours, une bibliothèque, une imprimerie, un atelier de gravures, des appartemens sans nombre, des colonnades grecques et romaines, tout ce que les peuples anciens auraient consacré à la gloire et à l'héroïsme, nous le donnons à la puissance de l'or; c'est ici le cœur de la nation dont le commerce est la grande artère. Plus à droite, ce pâté noir et carré, c'est le Mansion-House, avec son roi tory et son conseil révolutionnaire. Plus loin encore ce petit point blanc, c'est ce qu'on appelle la maison des Indes-Orientales (*East-India-House*), palais habité par vingt-quatre honnêtes marchands qui règlent les destinées de cent et quelques millions d'hommes, et vendent du thé. Vers le nord vous apercevez sans doute un espace vide?

— Oui, une espèce de grillage.

— Vous n'y êtes pas; ce grillage, c'est notre grand marché de bestiaux qui empeste la ville et que les bourgeois de Londres ne veulent pas qu'on déplace. L'année

dernière ils ont été sur le point de s'insurger, parce qu'on voulait établir en dehors de Londres un marché plus convenable, des abattoirs salubres et détruire ce réceptacle de corruption et d'immondices, si dangereux au milieu d'une ville populeuse. Plus loin, ce grand bâtiment, c'est Guild-Hall, le palais des corporations bourgeoises qui s'y réunissent pour élire des shériffs, faire de longs discours, porter des toasts, savourer le bouillon de tortue et accomplir un certain nombre d'exploits non moins dignes de remarque. Tout à côté, ce monument élégant, c'est la Poste, dont le directeur, lord Lichfield, grand chasseur autrefois et devenu goutteux, s'est fatigué de poursuivre des lièvres et des daims qui partaient trop vite; il se charge maintenant de faire partir les lettres et dépêches qui n'arrivent jamais assez tôt.

— Pauvre lord Lichfield! Vos plaisanteries tombent sur lui de bien haut.

— Plaisanter, je suis au-dessus de cela.

— Ne sommes-nous pas au-dessus de tout?

— Je vois avec plaisir que vous acquérez le sang-froid d'un aéronaute. J'ai bien envie de détacher les liens qui vous enchaînent.

— Très-volontiers. Mais comme nous tournons!

— C'est une petite lutte des vents contraires qui nous fait pirouetter maintenant! Nous voici au-dessus du Monument, assez semblable à une chandelle allumée! Le ballon a l'air de vouloir nous reporter vers l'extrémité supérieure du Strand, rue sans fin, qui s'allonge à travers la ville, qui s'appelle ici Fleet-Street, là-bas Strand, traverse Charing-Cross, passe sous les murs de White-Hall, vient aboutir à l'abbaye de Westminster, et ne se termine même pas là. Londres est la seule ville qui puisse se vanter de ces rues gigantesques. Par exemple, tournez les yeux vers la droite, et remarquez ce large sillon

qui commence dans la campagne, se garnit peu à peu de maisons et de boutiques : c'est Milend; il fait à peu près deux lieues sous ce nom, deux lieues sous celui de White-Hall, se rétrécit en traversant la Cité, s'élargit en devenant Cheapside, remonte par des rues un peu plus étroites jusqu'à Holborn, s'agrandit toujours jusqu'à cette vaste rue d'Oxford-Street, et va se perdre dans la campagne du côté de Hyde-Park, après neuf lieues et demie de parcours. Notre parc du Régent, que nous avons si lestement traversé, a deux lieues de diamètre sur un point, une lieue et demie sur un autre, et cinq lieues et demie de circonférence.

— Les vents qui nous ballottent nous ont ramené au-dessus de la Tour; il me semble que j'entends les lions mugir dans les cachots où on les renferme.

— Pas du tout! Nos lions nationaux ont été vendus par mesure d'économie, et la ménagerie royale ne renferme plus qu'un singe et un perroquet. Vous pourrez y admirer, au surplus, une foule de colifichets prétendus historiques : un globe, un diadème et des figures de cire; quelques-unes des plus vieilles puérilités de la Grande-Bretagne. Quel mouvement dans cette Cité, à laquelle nous échappons. Nous voici enfin au-dessus des docks, grand marécage, qui était si beau et si animé lorsque nos commerçans des Indes-Occidentales étaient encore quelque chose. Aujourd'hui les plus beaux navires pourrissent dans les docks, et les badauds de Londres viendront dans peu de tems y pêcher à la ligne. Allons, un verre de cherry, et buvons à la santé des dames. Notre excursion touche à sa fin. Vous avez vu les droskys et les tilburys parcourir le Regent's Park, les chapeaux étroits de nos femmes, d'où s'échappent à flots leurs blonds cheveux, se croiser sur les trottoirs de Pall-Mall; la foule affairée et curieuse se presser sur ceux d'Oxford-Street;

le soleil éclairer toutes les maisons rouges et brunes de cette ville, qui est un royaume; les somptueux hôtels de Regent-Street dérouler devant vous leurs portiques; et les innombrables grilles de la ville du monde où il y a le plus de grilles et de liberté, enclore de toutes parts la verdure touffue des parcs, les massifs de pierre et de briques, les statues, les colonnes, les monumens, et jusqu'aux cuisines des grands seigneurs. J'avoue qu'il y a dans tout cela quelque chose d'immense : et cependant on est bien plus frappé de ce mouvement et de cette grandeur par la réflexion que par les sens. Un homme sans pensée doit trouver Londres misérable; ses merveilles sont moins du domaine des yeux que de celui de l'intelligence. »

Comme il disait ces mots, je me sentis saisi d'un froid très-vif; puis, je traversai une atmosphère brumeuse, d'où nous ne tardâmes pas à sortir. Le soleil brillait d'un vif éclat. Je voulus regarder la terre ; il n'y en avait plus. De lourds ballots de laine roulaient à mes pieds : c'étaient tout simplement les nuages. Un second verre de cherry me ranima; et je vis mon pilote aérien s'occuper des préparatifs nécessaires pour descendre. Je n'éprouvai aucune sensation nouvelle, et je ne tardai pas à apercevoir le pont d'Hammersmith, que mon conducteur me fit reconnaître.

« Que signifient ces grandes asperges que j'aperçois là-bas? lui demandai-je.

— Ce sont de fort beaux peupliers de Lombardie. Voyez-vous Kew et ses beaux jardins, lieu de plaisance des jeunes princes d'Angleterre; Richmond-Hill, la promenade favorite des bourgeois de la Cité?

— Oui, je vois tout cela, et nous sommes, je crois, à six ou sept lieues de Londres.

— Sans doute. Si nous n'y prenons garde, nous irons

descendre dans un des champs de betteraves planté par le célèbre Cobbett.

— De quel côté?

— Sur votre droite; cette petite maison rouge. Saluons la demeure de l'un des hommes les mieux doués de l'Angleterre moderne, et qui avait autant de préjugés que de raison, autant de passions que de talent. Combien de fois l'ai-je vu s'acheminer à pied, vêtu de son habit gris aux larges basques, de son pantalon de casimir jaunâtre, et les mains dans ses poches! Pourquoi a-t-il quitté ses occupations rurales et sa ferme bien-aimée? La Chambre des Communes, qui n'a point servi à sa réputation, a détruit sa santé et hâté sa mort : singulier exemple d'une rancune qui a duré toute sa vie, et qui ne s'est pas éteinte à la porte même du tombeau. — Il faut faire remonter le ballon, ou nous nous accrocherons dans ces arbres. »

En effet, il jeta un peu de sable, et cette manœuvre rendit l'essor à notre navire. Nous passâmes par-dessus une haie, et nous allâmes, comme le géant de l'antiquité, toucher notre vieille mère et lui redemander des forces. Peu d'heures après, nous étions de retour au Wauxhall. Un punch généreux coula dans nos veines; et pour dernier résultat de notre excursion philosophique, nous convînmes l'un et l'autre, après avoir occupé une position fort élevée, que si le vulgaire des hommes paraît bien petit aux grands de la terre, les grands paraissent bien petits à ceux qui les voient d'en bas.

(*New Monthly Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Physiques.

Moyen d'échapper à la suffocation dans les mines et dans les maisons incendiées. —Toutes les fois que le feu a causé quelques grands malheurs, comme les incendies qui sont arrivés dernièrement à Halfield-House et à Tottenham-Court-Road, où tant de personnes ont perdu la vie, on ne tarde pas à recevoir l'annonce d'une foule de procédés pour échapper aux effets de l'incendie; mais l'intérêt que l'on attache à la connaissance de ces moyens diminue en raison du tems qui s'écoule, et ne se réveille que quand arrive une nouvelle calamité.

Il est beaucoup de personnes auxquelles il répugne de s'occuper de ces désastres; on aime à jouir en repos de la sécurité qu'inspire leur rareté. Les plus prudens se contentent ordinairement d'assurer leurs propriétés, et semblent n'avoir plus rien à craindre pour leur existence. Quelques hommes se sont, il est vrai, occupés de chercher le moyen de pénétrer dans les bâtimens incendiés sans avoir rien à craindre pour leur vie; mais leurs recherches, ou ont reçu une fausse direction, ou n'ont pas été accueillies avec toute l'attention qu'elles méritaient. Il serait bien important de voir certaines connaissances plus généralement répandues qu'elles ne

le sont; car il est rare que les hommes spéciaux se trouvent sur le point où leur assistance serait le plus utile. Ainsi à Halfield-House, le noble possesseur de ce domaine, entouré de tous ses domestiques, fut obligé de rester spectateur inactif de l'incendie, qui avait gagné la chambre de sa mère sans que personne osât y pénétrer; et cependant il aurait été facile d'arracher cette infortunée à la mort, ou de retirer son cadavre du milieu des flammes. L'application sur la bouche d'un simple morceau de linge ou d'un mouchoir de poche mouillé aurait permis de s'avancer sans danger au milieu de la fumée la plus épaisse et de l'air le plus échauffé. A moins que l'on n'eût rencontré sur la route un brasier ardent qu'il eût été impossible de franchir, on pouvait, à l'aide de cet appareil, respirer pendant plusieurs minutes au milieu des vapeurs les plus épaisses. L'effet du moyen protecteur que nous indiquons est encore plus puissant quand l'individu qui s'en sert a le courage de pénétrer dans l'endroit incendié en marchant sur les mains et les genoux.

Voilà plusieurs années que ce moyen a été indiqué par John Roberts, pauvre mineur, dont on parla beaucoup à l'époque où il le fit connaître; mais depuis lors on paraissait l'avoir entièrement oublié. Le rapport du Parlement sur les accidens arrivés dans les mines, vient de rappeler à l'attention publique l'appareil qu'employait J. Roberts, et avec lequel il a pu rester pendant une demi-heure enfermé dans une chambre remplie des vapeurs les plus malfaisantes, produites par la combustion du soufre et de la résine.

La simplicité de cet appareil est remarquable; il se compose d'une espèce de couvercle qui enveloppe la tête, et qui est garni de deux yeux de verre et d'un tube d'une certaine longueur. L'histoire de l'origine de cette

découverte est curieuse. Voici comment Roberts l'a fait connaître au comité du Parlement, chargé de l'enquête.

« A l'époque où je travaillais dans la houillère de New-Bath, je fus un jour obligé de descendre par un puits dans lequel on entretenait deux grands fourneaux pour retirer le mauvais air de la mine, et établir un fort courant dans son intérieur. A ce moment, les ouvriers qui prenaient soin de ces fourneaux venaient de les charger de combustible, et quand je commençai à descendre, me sentant presque suffoqué, je m'enveloppai la figure, sans trop me rendre compte de ce que je faisais, de ma jaquette, qui dans ce moment était mouillée. Arrivé au fond du puits, je me trouvai très-bien, et reconnus que l'air renfermé dans ma jaquette avait éprouvé un changement notable. Quelque tems après, pensant à cet accident, je soupçonnai que la cause du changement éprouvé par l'air était due à l'étoffe de laine qui m'avait servi, et à la transpiration dont elle était imbibée. Je fis des expériences dans le même puits, et je constatai que l'étoffe de laine humide dont je m'enveloppais, était la seule cause de ce singulier phénomène. Après avoir long-tems réfléchi sur ce sujet, je fus amené successivement à construire un appareil propre à empêcher la suffocation, et qui permît aux ouvriers de travailler en toute liberté dans une atmosphère impure. »

Cet appareil, pour lequel l'auteur reçut cinquante guinées, une médaille de la société des arts et cent guinées du roi, ne peut être comparé, sous le rapport de la simplicité, à aucun des moyens qui ont été indiqués ces dernières années comme propres à remplir le même objet. Celui du lieutenant-colonel Paulin, commandant du corps des sapeurs-pompiers de la ville de Paris, qui permet de pénétrer au milieu de l'air le plus méphytique, et qui

consiste en un tube élastique destiné à lui transmettre l'air intérieur à l'aide d'une pompe foulante, est plus coûteux, très-embarrassant, et ne peut être employé immédiatement. D'ailleurs, avec ce dernier on ne peut pénétrer qu'à de faibles distances, à cause du tuyau que doit traîner après lui celui qui s'en sert, tandis que l'appareil de Roberts peut être d'une grande utilité, même dans les mines les plus profondes (1). Il est probable que les vapeurs formées dans les maisons incendiées sont moins délétères que le gaz non respirable que l'on trouve trop souvent dans les mines. La nature de ces vapeurs varie nécessairement suivant les substances soumises à la combustion et la quantité d'oxigène qui s'y trouve ; mais elles doivent en général contenir en abondance du gaz acide carbonique et de l'hydrogène carboné.

Roberts, dans les expériences auxquelles il a été soumis, étant entré dans une chambre remplie de vapeurs de résine, de soufre, etc., et dans laquelle il resta, conservant toute la liberté de ses mouvemens, occupé à exciter la combustion, avait porté avec lui trois bouteilles pleines de mercure, qu'il devait vider à des hauteurs différentes au-dessus du plancher, afin qu'en bouchant la bouteille immédiatement, on fût assuré d'avoir de l'air pris à ces hauteurs différentes. Celui pris dans la zone moyenne à la hauteur de cinq pieds environ contenait 2 parties d'acide carbonique, 18 d'oxigène et 80 d'azote.

Si l'on compare cet air avec les gaz délétères qui se

(1) Dans la 6e livraison de la 2e série, nous avons donné la description d'un appareil incombustible fort ingénieux destiné à protéger les sapeurs-pompiers contre l'asphyxie et contre l'action des flammes, appareil qui se rapproche beaucoup par sa simplicité de celui de Roberts. C'est le colonel Origo, colonel des sapeurs-pompiers de Rome, qui en est l'inventeur.

trouvent souvent dans les mines, on verra que les vapeurs produites par la combustion doivent être bien moins redoutables. La quantité d'oxigène contenue dans l'air n'est pas notablement diminuée, et c'est surtout aux vapeurs et à l'acide carbonique dont cet air est chargé, qu'il doit ses funestes propriétés. Or, on peut détruire les premières, et neutraliser ou absorber le second. L'appareil Roberts remplit ces deux indications. Le tube qui permet à l'air d'arriver dans le masque est flexible, et ressemble assez, bien qu'avec de moindres proportions, à la trompe d'un éléphant. Sa longueur est d'environ trois pieds, et son extrémité inférieure, qui est en forme de cloche, contient une éponge imbibée de chlore, ou de crême de chaux, ou d'eau simple, suivant la circonstance ou la nature du milieu dans lequel la respiration doit être continuée. Les gaz nuisibles sont arrêtés lorsqu'ils se trouvent en contact avec l'éponge et les liquides qu'elle contient, et l'air ne pénètre dans le tube qu'après avoir été, pour ainsi dire, filtré et débarrassé des vapeurs ou des gaz nuisibles qu'il contenait. Si nous ajoutons à cela que le tube, par sa longueur, plonge dans les couches inférieures de l'air là où il est le plus pur, nous reconnaîtrons que cet appareil réunit les conditions les plus favorables pour l'objet auquel il est destiné.

Littérature.

Quels sont les premiers auteurs de Roméo et de Juliette? — C'est chose intéressante et curieuse que de suivre pas à pas les transformations d'une pensée, de la voir éclore et poindre toute populaire et vague, n'appartenant pour ainsi dire à personne; modeste fille d'une civilisa-

tion qu'elle représente et dont elle porte le cachet; puis ses formes se préciser, devenir moins douteuses; quelques hommes de talent s'en emparer et lui donner une nouvelle empreinte; enfin cette faible étincelle, s'enrichissant de nouvelles lueurs et se colorant de nuances diverses selon les *milieux* qu'elle parcourt, éclater toute puissante, se dépouiller de ses imperfections et immortaliser l'homme de génie qui la saisit au passage et la féconde. C'est ce qui est arrivé à l'un des chefs-d'œuvre les moins appréciés et les plus connus de Shakspeare : *Roméo et Juliette*. Dans un avertissement plein d'éloquence et de coloris qui précède la traduction nouvelle de ce chef-d'œuvre, M. Philarète Chasles, notre collaborateur, déjà célèbre par cette érudition poétique et cette faculté de s'associer au génie des nations étrangères, rare dans notre époque et que possédaient à un si haut degré Haller et Goëthe en Allemagne, Coleridge et Walter Scott en Angleterre, a tracé pour ainsi dire la carte routière des voyages d'une seule pensée à travers le monde : tâche pénible que l'habile écrivain a remplie avec autant de finesse que de netteté (1).

L'histoire de Roméo et de Juliette, dit M. Ph. Chasles, est empruntée à Luigi da Porta, conteur italien qui vivait vers le milieu du XVIe siècle, et qui la tenait lui-même d'un archer véronais nommé Pellegrino, excellent soldat et conteur merveilleux, comme la plupart des gens de Vérone. Mais

(1) Ce fragment très-abrégé est extrait du premier volume de la *Bibliothèque Anglo-Française* ou Collection des Poètes anglais les plus estimés, avec la traduction française en regard, par l'élite des écrivains français de notre époque sous la direction de M. O'Sullivan. Le premier volume, composé de *Richard III*, de *Roméo et Juliette* et du *Marchand de Venise*, avec les traductions de MM. Philarète Chasles, Le Bas et Mennechet, paraîtra sous peu de jours. Les *Chefs-d'OEu-*

bien long-tems avant que Luigi da Porta racontât cette histoire en style fleuri et cadencé, il avait été question d'une aventure presque semblable à Sienne. Vers le milieu du quinzième siècle, c'est-à-dire cent ans plus tôt, un auteur bien peu connu l'avait jetée dans la circulation. Il se nommait *Masuccio de Salerne*; son plaisir était de récolter autour de lui les récits contemporains et de les livrer ensuite au public, sous le titre de *Novellino*. « Que Dieu m'écrase, s'écrie-t-il dans sa préface, si chacun des faits que je vais rapporter ne m'a pas été raconté comme véritable; ce ne sont pas ici des contes, mais des histoires réelles. »

Conte ou histoire, c'est dans le *Novellino* que se trouve la première trace du roman de Roméo et de Juliette. Les événemens et les personnages ont quelque chose de plus rude: les draperies et les ornemens de Luigi da Porta disparaissent. L'amant se nomme *Mariotto de Sienne*. Il épouse en secret une jeune fille riche, qui s'appelle *Gianotta*. Il se venge d'une injure personnelle à la façon italienne, par le meurtre; et on le bannit de Sienne. La jeune femme s'entend avec un domestique, se fait passer pour morte, est enfermée dans le caveau de la famille, et sort secrètement du caveau funèbre, afin d'aller retrouver son amant et son époux à Mantoue, lieu de l'exil de ce dernier. Cependant, la nouvelle de la mort de sa femme est arrivée jusqu'à Mariotto, qui prend aussitôt la route de Sienne, où sa tête est mise à prix: il brave la mort; il veut mourir sur le tombeau de celle qu'il aime. Les officiers de la République le reconnaissent; on le livre aux bourreaux, sa tête tombe; et

vre poétiques de Thomas Moore, avec la traduction de Mme L. Sw. Belloc, paraîtront à la fin de janvier, et seront précédés d'une dissertation sur l'*Ancienne Poésie irlandaise*, par M. O'Sullivan. Cette collection sera suivie d'une Histoire de la littérature anglaise, et d'un Essai sur la littérature irlandaise des huit premiers siècles de l'ère chrétienne, par M. O'Sullivan, qui depuis quinze ans a fait de cette littérature l'objet constant de ses études.

cette tête sanglante est ensuite placée sur une des portes de la ville. C'est le premier objet qui frappe les yeux de la malheureuse Gianotta, lorsque revenant de Mantoue où elle n'a pas trouvé son mari, elle rentre à Sienne. Le désespoir lui brise le cœur, et elle expire sur la route.

Masuccio vous rejette, d'un siècle, vers les tems barbares; la civilisation est moins efféminée; rien, dans son récit, ne rappelle les langoureuses et charmantes paroles de Juliette et de Roméo rapportées par Luigi. Le drame marche par la seule passion; il va de son élan propre, sans mélange d'autres caractères, sans moine complaisant, sans nourrice bavarde, sans appareil de bals et de fêtes. Tout ferait croire que l'anecdote primitive n'a pas été fort altérée par Masuccio: voilà les mœurs du quinzième siècle en Italie; le meurtre facile et sans honte; l'amour emporté et capable de tout; le bourreau toujours actif; la porte des villes surmontée de têtes sanglantes, et les foyers domestiques remplis de grandes tragédies causées par de fortes passions.

L'histoire de Roméo et de Juliette, dont le premier parrain fut Masuccio, dont l'artiste habile et délicat a été Luigi da Porta, fut reprise en sous-œuvre par un nouveau conteur, qui lui fit subir quelques légères métamorphoses et l'inséra dans son recueil de nouvelles.

Il y avait en France, vers la fin du seizième siècle, un roturier de Bretagne, quelque peu clerc, et amoureux de curiosités; il s'appelait Pierre de Boistueau. Il a fait des livres remplis d'histoires prodigieuses, pathétiques, extraordinaires; les unes consacrées aux amours malheureuses, d'autres aux comètes apparues, d'autres aux bicéphales et aux acéphales. Pierre de Boistueau rédigea dans un style assez net et assez vif, comme est en général le style des Bretons, les *Tragiques Histoires de Romeus et de Julietta*. Il ajouta, selon le génie de sa nation, quelques touches caustiques et quelques traits spirituels; et dans un voyage en Angleterre, il fit cadeau de son livre à plusieurs gentilshommes de la capitale.

Or, un nommé *Arthur Brookes*, mauvais poète, qui cherchait un sujet, trouva celui-ci convenable, et le rima de manière à remplir un volume formidable, avec descriptions, oraisons, digressions, divagations, qui ne finissaient pas. Ce fut dans cet état que le jeune Shakspeare, alors peu connu, trouva la matière de son drame. La profondeur du génie septentrional et du génie shakspearien eut à s'exercer sur un sujet que le Midi réclamait, que la passion méridionale avait inspiré. Le voyez-vous, ce conte qui amusait sans doute les veilles des soldats italiens, lorsque, sous leurs tentes ombragées par les chênes d'Apulie, ils oubliaient leurs fatigues et se délassaient de leurs combats; ce récit sans art et qui traverse un siècle, passe par la filière de quatre diverses intelligences, s'harmonise et se colore par degrés; arrive en France, où les gentilshommes de cour étudient passionnément toutes les traditions italiennes; tombe sous la plume de messire Pierre Boistueau, reçoit de lui je ne sais quelle teinte de philosophie presque railleuse; passe enfin la mer, frappe l'imagination d'Arthur Brookes, se transforme encore; devient mélancolique, un peu chaste, un peu pédant, un peu lourd, et après cette longue série de métamorphoses, devient la propriété de Shakspeare! Sinueuse route d'une même pensée! rayon de lumière qui s'empare tour à tour de toutes les lueurs du prisme, et qui n'a fait encore qu'étinceler aux yeux des peuples! Laissez-le se jouer ainsi! Tout à l'heure, son caprice deviendra immortel. L'homme de génie est là qui l'attend au passage; il se chargera de fixer toutes ces nuances. De ce qui n'était qu'un récit de boudoir, un beau conte, récité par les jeunes gens, assis sur les coussins de velours, aux pieds des dames de François Ier, il va faire quelque chose de grand et d'éternel. Un alchimiste ne transmute pas plus rapidement la pierre brute en diamant ou en or pur. Qui aura lu Roméo et Juliette se souviendra toujours de Juliette et de Roméo. Ce ne seront plus les ombres impalpables qui traversent un conte, les êtres chimériques évoqués par un romancier; vous ne les confondrez

pas avec les mille personnages qui peuplent les œuvres des conteurs d'Italie. Ils auront tous deux une existence assurée, une physionomie impérissable; ils seront types, ils représenteront l'amour malheureux; ils ne mourront pas dans la mémoire des hommes, ils franchiront de nouveau les mers et les montagnes; non plus obscurs, comme au tems où ils se trouvaient emprisonnés et perdus dans un volume de contes, mais populaires et connus de tous. Les grands musiciens de l'Italie leur prêteront des accords ravissans, chaque théâtre d'Europe aura sa Juliette et son Roméo.

Voyages.-Anthropologie.

La secte des Aghoris dans l'Inde. — Pendant notre séjour à Deesa, en 1833, je fis une excursion à pied au fameux mont Abu ou Abuji, situé dans la petite province de Sirohi sur les frontières méridionales du Joudpour. Mon projet n'était pas de visiter le siége vénérable de la foi de Jain; je n'en avais ni le tems, ni les moyens. Je voulais seulement voir le pays et recueillir quelques faits sur les mœurs des montagnards appelés Rahtis; aussi, je n'emmenai avec moi que deux domestiques indigènes, et je me dirigeai vers ces lieux bien rarement explorés.

La campagne était ravissante. Au loin s'élevait le Sikra, montagne sainte dont l'aspect imposant a fait croire aux bonnes gens de la contrée que les dieux y ont fixé leur demeure. Dans le bas, s'étendaient comme une vaste nappe des champs fertiles, couverts de moissons, entrecoupés par des haies de cactus et de kouja, et parsemés de palmiers, de grenadiers, de mangoux et de tamarins.

En parcourant quelques-unes des cavernes que l'on trouve en si grand nombre dans le voisinage de l'Abu, je vis venir à moi un homme qui ressemblait à un spectre. Sa taille était élevée; et sa figure longue et maigre,

ensevelie sous une chevelure en désordre, était horrible à voir. Son corps, à demi nu et décharné, était tatoué avec du sang et de la suie; ses yeux brillans avaient je ne sais quoi de farouche. Cet homme, si laid et si étrange, était un *Aghori*. L'Aghori, appelé aussi *Aghorapanti*, appartient à une classe d'ascètes heureusement peu répandue sur la terre; il adore *Maha-Devi* dans ses formes les plus hideuses, offre à sa divinité des sacrifices humains et se nourrit de la chair de ses semblables. Il se soumet aux rigueurs de la pénitence la plus sévère, et à force d'austérités, de meurtres et de misère, il obtient souvent une grande réputation de sainteté.

J'aurais fui volontiers la présence d'un tel homme; mais, soit crainte, soit curiosité, j'attendis. Nous nous regardâmes l'un l'autre quelque tems sans rien dire, et je compris que, grâce au *coumlis* dont j'étais revêtu (c'est ainsi que l'on appelle dans la contrée l'habit que portent les indigènes), mon terrible compagnon me prenait pour un Hindou. Rompant enfin le silence le premier : « Qui êtes-vous? lui dis-je. » Sans me répondre, il leva les yeux au ciel, jeta un regard sur la montagne et grommela quelques sons que je ne pus saisir; puis il fit un signe pour m'inviter à entrer dans sa caverne.

Je frissonnai malgré moi. Il y avait dans un des coins de l'antre un monceau d'ossemens, à côté gissait un chien en putréfaction; le sol et les parois de cette lugubre demeure étaient jonchés d'immondices les plus dégoûtantes; enfin l'Aghori s'assit sur une pierre, et, me regardant en face, il me demanda si j'étais Féringhien. Je lui répondis que oui. « Vous êtes étonné de me voir ainsi, reprit-il en me montrant de la main son logement et ses habits; mais sachez que je suis un adorateur de la terrible Kali, la déesse qui se plaît dans le sang... Et moi aussi, j'aime le sang,

ajouta-t-il un instant après avec l'accent d'un prophète, et je n'en suis jamais rassasié! » En prononçant ces mots, sa bouche s'était contractée d'une manière affreuse.

« Écoutez l'histoire de ma vie, dit-il, je n'ai pas toujours été tel que vous me voyez aujourd'hui. Je suis issu d'une famille noble de Rahtores et j'appartiens à la race de Séoji. Quoique les Turcs et les Féringhiens nous aient vaincus, nous n'en sommes pas moins toujours Rahtores. Un jour mon aïeul fut assassiné par le *thakour* de Nokra; je résolus de venger sa mort : depuis cette époque j'ai pris les hommes en haine. Le fils du thakour proposa des accommodemens, je feignis d'y acquiescer. Il m'invita à une fête que l'on célébrait dans son village; je m'y rendis avec quelques membres de ma famille, secrètement armés. Le signal fut donné au moment où l'on buvait l'opium. Aussitôt, je dégaînai mon poignard et le plongeai dans le sein du thakour et dans celui de mon frère, qui avait voulu s'opposer à cet acte de justice. Cependant je n'avais assouvi par ces deux meurtres qu'une partie de la fièvre que nourrissait mon cœur. Je montai à cheval et me dirigeai vers le désert (*thul*), où je vécus en sauvage avec les Bheels. Les mœurs de ces hommes excitèrent encore la férocité de mon caractère. Bientôt, j'éprouvai un secret plaisir à verser du sang, et je devins un des membres de la religion de Kali. Associé à une bande de Vaniputras, je parcourais les déserts et les bords des fleuves pour épier les voyageurs à leur passage, et j'étais toujours le premier à leur faire mordre la poussière. Un jour que je venais d'en tuer un, je reconnus que c'était mon second frère, le seul qui me restait au monde. Dès lors, le ciel me dévoila ma destinée, je compris que la terrible déesse m'avait choisi pour un de ses prêtres et j'embrassai l'état d'aghori.

» Ma nouvelle manière de vivre m'éloignait de toute société humaine, puisque, d'après nos rites, nous sommes obligés d'habiter des tanières et de disputer la proie aux animaux sauvages. Mœurs et plaisirs, je sacrifiai tout à la déesse et lui consacrai ma vie. Mes goûts, déjà dépravés depuis que j'avais abandonné une partie des habitudes que j'avais contractées parmi les hommes, se dépravèrent tous les jours davantage. Comme j'avais renoncé à toute communication avec mes semblables, je ne dus plus en revêtir même les habits. Quels sont, en effet, les liens qui m'unissent aujourd'hui au genre humain? La facilité avec laquelle je les rompis me prouve évidemment que je suis un élu de Maha-Devi. Quelle gloire pour moi! je ne partage avec l'humanité aucune de ses faiblesses; je suis autant au-dessus des hommes que le Guru-Sikra est au-dessus des plaines. Mon cœur est toujours calme; je n'éprouve ni chagrin, ni souffrance, ni remords, ni amour. Les libations de sang que je verse en l'honneur de ma déesse lui sont agréables; elle les regarde comme des actes propitiatoires. La crainte que j'inspire à mon approche me réjouit. J'abhorre le genre humain, et Kali me récompensera dans le ciel. Les hommes ne sont pas les seuls qui me fuient, car les monstres des montagnes évitent aussi ma présence. A mon aspect, quelque chose leur dit de se détourner de mon chemin. Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'ai jamais inspiré de pitié à personne. Vous le voyez, je suis un saint! »

Biographie.

Lieber chez l'historien Niebuhr. — Un de ces jeunes écrivains allemands qui, mus par une pensée généreuse ou par un caprice d'imagination puérile, traversent

l'Europe, et quelquefois pénètrent dans les solitudes de l'Amérique sans autre fortune que leur pipe et leur havresac, M. Liéber, vient de publier des détails curieux et intéressans sur ses rapports avec le grand philologue et l'historien remarquable Georges-Berthold Niebuhr. Ces détails, qui paraissent empreints d'un caractère de véracité, présentent, sous le point de vue le plus intéressant, l'érudit qui, détruisant d'une main hardie tout l'édifice historique de Tite-Live et de Dion Cassius, osa refaire les annales antiques des contemporains de Romulus. Niebuhr était ministre accrédité de la cour de Prusse auprès de Sa Sainteté, et demeurait à Rome, lorsqu'il reçut une lettre d'un jeune compatriote qui se trouvait sans ressources après un long voyage, et qui n'avait aucun appui. C'était François Liéber. Après avoir dévoué à la cause des Grecs son petit patrimoine, son épée, sa jeunesse et sa santé, il s'était vu obligé de quitter la Grèce, qui se déchirait de ses propres mains et n'accordait pas même à ses défenseurs un abri. Couvert de haillons, exténué de fatigue et de faim, le philhellène avait débarqué à Ancône, et s'était acheminé vers Rome. Les secours les plus généreux et les plus délicats lui furent donnés par le ministre Niebuhr, qui lui fit obtenir la permission de résider à Rome, et l'invita plusieurs fois à dîner chez lui.

J'hésitai, dit Liéber dans ses Mémoires, à répondre affirmativement, et jetant un coup-d'œil sur mes vêtemens délâbrés : « Vraiment, m'écriai-je, ce n'est pas avec ce costume que l'on dîne chez un ambassadeur. » Niebuhr frappa du pied, le feu lui monta au visage : « Allons donc, me dit-il, parce qu'on est diplomate, a-t-on nécessairement le cœur dur et insensible ; je suis toujours le professeur de Berlin. Vous avez tort, grand

tort. » J'acceptai donc. Mais quel fut mon embarras ! j'avais pour toute chaussure ces souliers de cuir non tanné que l'on porte dans le Levant, des chaussettes de laine grise qui ne me venaient pas à la cheville, le pantalon brun des matelots de la Méditerranée, une petite redingote bleue trouée de deux balles, et un petit bonnet en drap bleu qui avait aussi été perforé deux fois. Quand je m'asseyais, le pantalon trop court et les chaussettes trop courtes mettaient à ne pas se réunir une obstination qui me désolait; c'étaient deux frères rivaux, et, comme dans la tragédie de Schiller, ils tenaient beaucoup à ne pas s'embrasser. Une dame et deux enfans dînaient avec nous. J'étais sur des charbons ardens, lorsque, vers la fin du repas, ces petits messieurs se mirent à jouer sur le tapis, découvrirent sans peine la nudité que leur révélait ma pauvre chaussure, et manifestèrent tout haut leur étonnement. »

L'excellent philologue ne se contenta pas de suffire aux besoins les plus pressans de son compatriote, il le chargea de l'éducation de ses enfans, le consola dans ses peines, et essaya de le munir contre cette agitation fébrile, ce mécontentement inquiet, qui flétrissent d'avance tant de jeunes cœurs et de jeunes esprits. « Il n'est pas dans la destinée des hommes comme vous de marcher dans une voie paisible. La lutte vous est réservée, il faut vous y soumettre; beaucoup d'autres ont passé par cette épreuve. Gardez l'activité de votre esprit, la pureté de votre ame, et tout ira bien. Une grande partie des jeunes gens que je connais jettent au vent l'âge de la force et de l'énergie, et dissipent leur puissance en se livrant à de folles et vagues douleurs. Si la jeunesse se transforme en une vieillesse prématurée, quelle maturité peut-on attendre? quelle force l'homme conservera-t-il? »

Le pauvre Liéber écouta ces conseils avec reconnaissance, et n'en profita pas. De retour en Allemagne, des imprudences le firent incarcérer, et ce fut encore Niebuhr qui le tira de prison. Il passa en Angleterre, sollicita une place de professeur à l'université de Londres, n'attendit pas même qu'on la lui refusât, partit pour l'Amérique-Septentrionale, commença par vouloir y donner des leçons de pugilat, et finit par professer l'économie politique dans une des grandes villes de la Caroline du Sud. Il occupe aujourd'hui cette situation aussi honorable que lucrative, et que nous désirons qu'il conserve long-tems. Nous ne lui conseillons pas toutefois de se livrer à son imprudence accoutumée, et de parler dans ses leçons des dangers de l'esclavage et des inconvéniens de la traite, il serait tout aussi mal traité qu'il l'a été en Prusse, et là il ne trouverait pas un Niebuhr.

Economie Rurale.

Avantages de la substitution des charrues à vapeur aux charrues ordinaires. — Le système des exploitations rurales aujourd'hui suivi dans les Trois-Royaumes est éminemment vicieux. Tandis que toutes les autres classes productives ont diminué le prix de la main-d'œuvre, les agriculteurs non seulement n'ont pas réduit la leur, mais ils sont encore parvenus à la rendre plus dispendieuse. Il paraît, d'après les états fournis par le comité d'agriculture, que les frais de culture ont presque doublé de 1790 à 1813. Toutefois cette augmentation ne nous semble pas aussi forte, à en juger par un document que nous avons sous les yeux, et duquel il résulte que l'exploitation d'une ferme de 650 acres, qui en 1790 n'avait coûté que 793 liv. ster. (19,825 fr.), aurait coûté 1,231 livres sterling (30,775 fr.), en 1834, soit 55 pour cent de plus.

Il faut dire en outre que cette ferme, dont la valeur des produits s'était élevée à 1852 liv. st. (46,300 fr.) en 1790, n'a rendu, en 1834, que 1984 livres sterling (49,600 fr.). Ainsi, tandis que les frais de culture se sont accrus de 438 liv. st., la somme des produits n'a augmenté que de 132 liv. st. De semblables faits suffisent pour démontrer le vice d'un tel système. Il est tems qu'un mode de culture plus économique soit adopté; il est tems que l'homme soit affranchi des pénibles labeurs auxquels la vie des champs le soumet sans relâche; il est tems enfin que les fermiers se décident à recourir à des moyens moins dispendieux de culture. S'ils ne se décident promptement à cette réforme, la baisse du prix des céréales, résultat inévitable de la substitution de la vapeur à toutes les espèces de transport, les y forcera. Déjà le nombre des chevaux de roulage diminue considérablement, et celui des chevaux employés aux divers travaux de l'agriculture diminuera de même à mesure que les cultivateurs se détermineront à les remplacer par la vapeur.

Plusieurs sociétés savantes de l'Écosse se sont réunies pour offrir un prix considérable à celui qui parviendra à exécuter une bonne charrue à vapeur. Mais ne vaudrait-il pas mieux offrir le prix, non au mécanicien qui aurait inventé la meilleure charrue à vapeur, mais à la première compagnie d'actionnaires qui ferait construire des charrues à vapeur et les louerait aux cultivateurs du voisinage. Le succès que ce nouveau système obtiendrait ne tarderait pas à se propager et à le faire adopter dans toutes les contrées agricoles de l'Angleterre. Dans un moment où les agriculteurs ont tant de peine à se procurer des capitaux, il ne faut pas se le dissimuler, la propagation rapide de l'application de la vapeur aux travaux de l'agriculture ne peut pas être le fait de quelques

particuliers isolés. Pour un individu qui se décidera à faire les frais qu'exige la construction et la mise en service de charrues à vapeur, il y en aura cent qui reculeront devant cette dépense, soit qu'ils n'aient pas le moyen de la faire, soit qu'ils ne veuillent pas lutter contre les difficultés et les obstacles inséparables de toute innovation.

On se fera facilement une idée de l'économie qui résulterait de la substitution de la vapeur à la force des animaux domestiques en comparant les dépenses que nécessite l'emploi de la charrue ordinaire à celles qu'exigerait l'usage de la charrue à vapeur, et en observant surtout qu'une charrue à vapeur peut faire l'ouvrage de plusieurs charrues ordinaires. Le calcul suivant, fait, dans l'hypothèse, qu'une charrue à vapeur n'équivaut qu'à deux charrues ordinaires, prouve que cette économie est de plus des deux tiers, tous frais d'achat et d'entretien compris.

On suppose que deux charrues ordinaires, à deux chevaux chacune, ont été employées pendant dix ans à labourer les terres d'une ferme, et qu'une seule charrue à vapeur a également servi pendant dix ans à labourer une étendue de terre exactement semblable.

Les deux charrues ordinaires coûteront :

	liv. st.	francs.
1° Achat de 4 chevaux à raison de 25 liv.st., ci :	100	2,500
2° Nourriture de 5 chevaux pendant 10 ans, à raison de 20 liv. st. par an.	1,000	25,000
3° Soins à donner à 4 chevaux évalués pour dix ans au tiers de l'ouvrage des deux hommes de labour	287	7,175
4° Intérêt du 1er et du 3e article.	193	4,825
5° Intérêt pour dix ans sur 1000 liv. st., dépense moyenne annuelle pour la nourriture et l'entretien.	50	1,250
TOTAL.	1,630	40,750

La charrue à vapeur coûtera :

	Liv. st.	Fr.
1° Achat de l'appareil.	250	6,250
2° Combustible à raison de 2 boisseaux 1/2 de charbon par acre.	230	5,750
3° Intérêts pendant dix ans sur 250 liv. st.	125	3,125
4° Intérêts pendant dix ans sur 230 liv. st. dépense moyenne en combustible.	11	275
TOTAL.	616	15,400

Ainsi, la différence en faveur de la charrue à vapeur sera de 1014 liv. st. (25,350 fr.). Toutes les autres dépenses accidentelles des charrues de chaque système sont censées se balancer.

Ce profit de plus de mille livres sterling en faveur de la charrue à vapeur ne porte que sur l'emploi de l'une et de l'autre aux labours; mais il serait bien plus considérable si l'on faisait entrer en ligne de compte l'usage que la même machine pourrait rendre lorsqu'elle ne serait pas employée aux labours, car alors elle servirait à voiturer du bois, du fumier, des denrées, ou à battre le grain.

On estimait, en 1814, que les travaux de l'agriculture dans la Grande-Bretagne et l'Irlande occupaient et entretenaient un grand tiers de la population, et l'on évaluait à 216,817,624 liv. st. (plus de cinq milliards de francs) les produits qu'elle donnait. Cette somme peut être divisée en trois parties : la première applicable à la nourriture et à l'entretien du cultivateur; la seconde à l'engrais des animaux destinés à la boucherie, et la troisième, à la nourriture et à l'entretien des animaux qui servent à la culture et au transport des produits de l'agriculture. Cette dernière partie, en s'en rap-

portant aux données fournies par le docteur Colqhoum, est ainsi composée :

	Liv. st.
Nourriture et entretien de 1,800,000 chevaux à raison de 29 liv. st. par tête	52,200,000
Remplacement annuel des chevaux usés	3,000,000
Taxes et autres dépenses accidentelles	5,400,000
Intérêt de ces sommes à raison de 5 pour cent	3,030,000
Total	63,630,000

Ainsi, 63,630,000 liv. st. (1,590,750,000 fr.) sont exclusivement consacrées à entretenir les machines vivantes employées à la culture et au transport des produits de notre agriculture. Ce calcul peut n'être pas parfaitement exact, mais il ne donne pas moins une idée de l'importance des résultats qu'on obtiendrait par la substitution des machines à vapeur à la force animale.

Selon nous, cette substitution ne peut manquer d'avoir lieu tôt ou tard ; et elle s'effectuera d'autant plus promptement que l'esprit d'association se montrera plus disposé à le faciliter. Aussi, ne doutons-nous pas que s'il se formait dès à présent des compagnies qui spéculassent sur la construction et le placement en loyer des charrues à vapeur et qui établissent des dépôts dans les principales villes ou bourgs de l'Écosse, il ne s'écoulerait pas cinq ans avant qu'une bonne partie des terres de ce royaume fût labourée par des machines au lieu de l'être par des attelages de bœufs ou de chevaux.

Les difficultés mécaniques qui existent dans l'application de la vapeur aux travaux agricoles ne sont pas à beaucoup près aussi grandes que celles que cet agent rencontre dans la marche des voitures qui transportent sur les routes ordinaires des passagers ou des denrées.

Il est fort différent d'avoir à construire une machine destinée à transporter des poids très-considérables avec une vitesse de quinze à vingt milles par heure, ou de faire une charrue à vapeur à laquelle on ne demande d'autre condition de vitesse que de pouvoir parcourir cinq ou six milles par heure. Plusieurs mécaniciens se sont déjà occupés de ce genre de construction; nous avons eu l'occasion de voir cette année le modèle d'une charrue à vapeur exécutée par M. Thomas Gibbs, qui nous a paru parfaitement bien conçu. Nous avons eu également sous les yeux un très-beau dessin représentant une charrue à vapeur inventée par M. John Upton, ancien ingénieur et fermier lui-même, plus capable que personne de bien calculer ce qui peut convenir. Nous ne doutons pas qu'une compagnie qui se formerait en Angleterre ou en Écosse, pour la propagation de la culture à la vapeur, ne s'adressât à lui; son mécanisme est très-simple, il occupe peu de place, et peut être très-facilement conduit par l'homme le moins adroit et le moins instruit.

FIN DU DIX-HUITIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU DIX-HUITIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

